ROBERT JUNGK

VIVRE A HIROSHIMA

ARTHAUD

Vingt ans de grand journalisme ont ouvert à ROBERT JUNGK *les portes du monde contemporain. Mais sa vocation d'historien lui a permis de dégager, par-delà les épisodes fragmentaires de l'actualité, les événements-clés, les ressorts cachés, les lignes de force de l'histoire qui se fait. Dans* Le futur a déjà commencé, *il dévoilait les aspects les plus hallucinants de la société de l'avenir transformée par le progrès.* Plus clair que mille soleils *analysait les liens nouveaux de la science et de la politique et évoquait, à propos de « ces hommes qui voulaient être Dieu », le rôle des savants dans la politique.*
VIVRE A HIROSHIMA *est le récit de la résurrection de la cité foudroyée, récit nourri de témoignages directs et de confidences, d'informations puisées aux archives secrètes, tant japonaises qu'américaines. Mais Robert Jungk, lucide et passionnément attentif à saisir la vérité des êtres, ne nous donne pas seulement un document, il s'attache surtout à suivre le cheminement des survivants sur qui l'épreuve a agi comme un révélateur impitoyable. En particulier Kazuo M. que sa soif d'absolu conduit à refuser la réalité sordide de l'après-guerre et qui, sombrant au nom d'une certaine idée de la pureté dans le nihilisme et l'autodestruction, capitule devant la déchéance et l'accepte du même coup, et Ichiro Kawamoto qui n'abdique pas et se dresse contre la fatalité pour retrouver coûte que coûte au fond de la détresse le pitoyable et fraternel visage de l'homme : celui de l'amour, de la dignité, de l'espoir. Les ruines sont effacées mais leur souvenir n'est pas aboli. Grâce au talent de Robert Jungk, nous comprenons pourquoi et comment on peut de nouveau* Vivre à Hiroshima.

Couverture d'après deux photographies d'Etienne-Bertrand Weill.

Robert Jungk

Vivre à Hiroshima

Arthaud

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée par
Scherz Verlag, Berne - Stuttgart - Vienne.

Printed in France.

Traduit de l'allemand par Monique Bittebierre

Du même auteur chez le même éditeur :

Le futur a déjà commencé

Plus clair que mille soleils

19 photographies en héliogravure

2 cartes in-texte

A ces hommes
qui osent encore
être des hommes.

« Il leur a fallu se forger un art de vivre par temps de catastrophe, pour naître une seconde fois, et lutter ensuite à visage découvert, contre l'instinct de mort à l'œuvre dans notre histoire. »

Albert Camus.

Discours de Suède.

Avertissement de l'auteur

Lorsque je quittai le Japon à la fin de l'année 1957, muni de mes carnets de notes, un jeune savant nommé Kaoru Ogura me promit de m'envoyer la traduction anglaise des textes communiqués par plusieurs habitants d'Hiroshima avec qui je m'étais entretenu. Nous pensions alors que notre collaboration durerait tout au plus deux ou trois mois. Or, elle dura 30 mois, et de cette collaboration une amitié est née. Ogura a répondu à mes questions en 213 lettres soigneusement numérotées : il avait interviewé plusieurs douzaines de ses concitoyens. Ces dialogues amorcés par l'auteur, il les a approfondis au point que les interviews sont devenues de véritables confessions. Je n'ai pu malheureusement utiliser qu'une fraction de ces communications écrites : elles auraient suffi à remplir huit volumes ordinaires. Il est à souhaiter qu'un Institut de recherches prenne en charge cette documentation.

Mes remerciements s'adressent donc en premier lieu à ce collaborateur idéal qui, avec l'infatigable Willie Togashi, m'a servi de guide et d'interprète à Hiroshima. Il m'est impossible de remercier nominalement tous ceux qui nous ont aidés de leurs informations.

J'en citerai au moins quelques-uns :

INFORMATEURS PRINCIPAUX : Ichiro Kawamoto (journalier), Kazuo M. (détenu à la prison d'Hiroshima), Tokie Kawamoto, née Uematsu, Shinzo Hamai (maire d'Hiroshima),

Shogo Nagaoka (directeur du musée de la Bombe atomique), Tsugio Kunitani (juge au Tribunal civil), William A. Togashi (bibliothécaire), Kiyoshi Kikkawa et Madame (marchands de souvenirs), Rihei Numata et toute la direction des archives du journal « Chugoku-Shimbun », Pr Floyd Schmoe (Seattle), Norman Cousins (New York).

MEDECINS : Dr M. Hachiya, Dr F. Shigeto, Dr T. Harada, Dr G. Oho, Dr G. Ouchi, Dr M. Konuma, Dr R. Okabe, Dr N. Kaneko, Dr H. Kikuchi (tous à Hiroshima), Dr J. Robinson (Chicago), Dr G. N. Hazelhurst[1] *(Phœnix), Dr Robert C. Holmes (New York), Dr G. Muth (Francfort), Dr R. Beck*[1] *(Karlsruhe), Dr H. Melching*[1] *(Karlsruhe), Dr O. Messerschmidt*[1] *(Sonthofen), Dr H. Schmidt (Offenbach).*

UNIVERSITE D'HIROSHIMA : Dr T. Morito (recteur), Dr K. Sakuma (physique), Dr S. Nakano (sociologie), Y. Kubo (psychologie), Y. Moritaki (éducation), F. Kanazawa (droit pénal), H. Yamanaka (bibliothécaire).

ATOMIC BOMB CASUALTY COMMISSION : Dr K. Cannon (Washington), Dr G. Darling (directeur), Dr H. Maki (directeur-adjoint), Dr S. Matsumoto (sociologue), Mr. M. E. Rappaport (administration).

ADMINISTRATION MUNICIPALE D'HIROSHIMA : M. Niide (service Information), S. Morihiro (Histoire municipale), Y. Matsuo (Caisse de maladie pour les victimes atomiques), Y. Yamamoto (service Etrangers), S. Hattori (Commerce), S. Wada (Intendance des bâtiments), K. Kamei (Information générale).

ECCLESIASTIQUES ET MISSIONNAIRES : R. P. Y. Tamai, R. P. K. Tanimoto, Miss M. Macmillan, Miss M. Jones.

ECRIVAINS : H. Agawa, Y. Ohta, Y. Matsuoka (tous à Tokyo), K. Tanabe (Hiroshima), E. Toll-Morris, I. Morris (Paris), H. Straus (New York).

1. Relations épistolaires seulement.

DIVERS : A. Foutohi (directeur du centre culturel américain d'Hiroshima, actuellement à Washington), M. Fujita, F. Kawasaki (administration pénitentiaire, Hiroshima), Mme le professeur Nakano (directrice de l'Union des Orphelins atomiques), H. Yokoyama (Hiroshima Maidens Proj.), S. Kano (acteur et metteur en scène, actuellement à Chicago), Kazuko Harada (ex-Mme Toge), H. Fujii (ancien directeur de l'Union des Réfugiés), D. Honma (défenseur de Kazuo M.), Y. Nakata (procureur), K. Matsue (député communiste), M. Mino (hôtelier), Y. Yanagawa (tea-room « Musica »), F. Kamei (metteur en scène de cinéma), Y. Fukuii (peintre), et un grand nombre de « survivants ».

Je remercie enfin pour leurs conseils précieux lors de la révision du manuscrit : Ursula Ibler, Günther Anders, Gregor von Rezzori, Walther Schneider et Wilhelm M. Treichlinger.

Les personnages de ce récit existent ou ont existé réellement et sont mentionnés sous leur nom véritable.

Plusieurs d'entre eux ont contribué, l'un par son journal intime, un autre par ses souvenirs, un autre encore par ses déclarations orales, à la rédaction de cet ouvrage.

1. Le vide et le chaos (1945)

1. Le livre

Yoshiharu Tamai, l'aumônier de la prison, qui m'a fait rencontrer Kazuo M., habite une étroite maison, 33, Ichomé Ohtemachi, à quelques pas du centre d'explosion de la bombe atomique. C'est là qu'il habite, là aussi qu'il célèbre l'office, chaque fois que le lui permet son épuisant ministère, dans un oratoire aux murs blancs, d'une propreté méticuleuse.

Yoshiharu Tamai vit pauvrement. Ses concitoyens affirment que les plus fermés, les plus taciturnes lui ouvrent leur âme. Aussi mon interprète et ami, Willie Togashi, le compagnon de toutes mes courses dans Hiroshima, avait-il pensé que nous trouverions chez le révérend Tamai la réponse à une question que j'avais jusqu'ici posée en vain, savoir quelles traces la catastrophe d'Hiroshima avait laissées dans l'âme des survivants.

Nous montâmes le grêle escalier jusqu'au bureau du prêtre. L'interprète parlait encore quand Yoshiharu Tamai, fouillant dans ses dossiers, posa sur la table — faite de couvercles de caisses assemblés et laqués de blanc — une lettre un peu jaunie, datée de 1955.

« Elle vient de la prison locale, nous dit-il, mais celui qui l'a écrite voulait éviter qu'on le vît au premier coup d'œil. C'est pourquoi il n'a pas indiqué, comme adresse de l'expéditeur, le nom de l'établissement : seulement la rue et le numéro. »

Togashi traduisit presque instantanément toute la première

partie de la lettre. L'auteur s'y excusait de sa réponse tardive, et donnait comme raison qu'il avait souffert, ainsi que tous les autres détenus, d'une infection contagieuse des yeux. Puis Togashi s'interrompit brusquement :

« Qu'y a-t-il, Willie ? » demandai-je.

Il eut un rire embarrassé.

« Pas très aimable, ce que ce Kazuo écrit là...

— Pas aimable pour qui ?

— A vrai dire, c'est à Mrs. Roosevelt qu'il s'adresse.

— A Mrs. Roosevelt ? Que diable a-t-il à faire avec Mrs. Roosevelt ?

— Mrs. Roosevelt se trouvait en visite à Hiroshima quand il a écrit cette lettre. Je me rappelle très bien qu'elle s'était efforcée de nous faire comprendre, avec beaucoup de détails, les raisons qui avaient conduit les Américains à lancer la bombe atomique. »

J'insistai pour que Togashi — quelque pénible que lui parût son rôle — poursuivît la traduction de la lettre. Comme tous les Occidentaux venus à Hiroshima, j'avais trouvé étonnant que la population ait pu surmonter tout sentiment de haine. J'allais, enfin, pouvoir jeter un regard derrière ce « rideau de politesse ».

« Ce n'est à proprement parler qu'une suite de poèmes », reprit Willie. Il voulait atténuer la première impression désagréable. « D'abord, Kazuo M. — qui a expédié cette lettre — demande au prêtre ce que signifie le mot *trinity*. Ensuite, eh bien, je vous l'ai dit, il cite quelques courts poèmes : ils lui ont valu un prix dans un concours organisé pour les prisonniers. En voici un, ajouta-t-il après un temps :

> « *Le grand champignon de nuages m'a englouti.*
> *Ne détournez pas vos regards, Mrs. Roosevelt.*
> *Pour la vie entière je gis dans les ténèbres...*

« Dois-je continuer ?

— Continuez.

— Dans les vers suivants, il parle d'un ami nommé Yasuji qui mourut « ce jour-là », avec aux lèvres des paroles de

malédiction. Vient ensuite une nouvelle adresse à Mrs. Roosevelt. Il lui demande ironiquement si les ruines d'Hiroshima doivent être considérées... comme des panneaux de signalisation pour la paix. Et puis, enchaîna-t-il vivement, voici une chose intéressante, tout juste ce que vous cherchez :

> « *Sur la peau, oui,*
> *Les plaies suppurent,*
> *Mais plus profonde est la blessure*
> *Du cœur, guérira-t-elle jamais ?*

— Oui, intervint le révérend Tamai, la « chéloïde du cœur » — on appelle « chéloïdes », vous le savez, les cicatrices boursouflées des grandes brûlures. Kazuo m'en a parlé souvent. D'après lui, sans la profonde blessure qui atteignit son âme le jour de l'explosion, il ne serait jamais devenu ce qu'il est : un assassin, un criminel de droit commun. »

Pourtant, cet homme d'une trentaine d'années, assis en face de moi, quelques jours plus tard, dans le bureau de M. Kawasaki, le directeur pédagogique de la prison d'Hiroshima, ne me fit pas l'effet d'un grand criminel, condamné à perpétuité. Dans l'uniforme bleu, très propre et bien repassé de l'établissement, la tête rasée, légèrement inclinée, il ressemblait plutôt à un moine, à un sage qui aurait, derrière ces murs, trouvé refuge contre l'agitation et les tourments du monde.

Quand il était entré dans la salle d'attente, garnie de meubles à l'occidentale et recouverts de peluche, j'avais été frappé par la sensibilité intelligente de son visage. Ses jeux de physionomie, d'une vivacité inhabituelle chez un Japonais, je les observai d'autant mieux que je ne comprenais pas ce qu'il disait. D'après ses mimiques, ses gestes, j'essayai de deviner le sens de ses paroles avant que l'interprète les eût traduites.

Kazuo M. vivait depuis près de sept ans déjà derrière les murs de la prison. Il me semblait qu'il avait, pendant tout ce temps, attendu le moment d'ouvrir son cœur à quelqu'un.

Ce moment venu, il était visiblement saisi d'une intense émotion. Chaque fois que l'interprète se tournait vers moi, pour rapporter ses paroles et attendre une nouvelle question, je voyais Kazuo M. s'efforcer de reprendre contenance. Son visage, l'instant d'avant bouleversé par la haine, la colère, l'effroi ou la honte, s'éclairait peu à peu, retrouvait une expression de calme, de paix, de sérénité, mais on sentait qu'il lui en coûtait encore, et que cet apaisement était le fruit d'un effort plus que d'une intime conviction.

Si je livre ici cette remarque personnelle, c'est que je distinguai alors pour la première fois ce que devaient m'apprendre clairement par la suite les notes, les lettres, les journaux intimes de Kazuo M. et ses réponses écrites à mes questions : cet homme devant moi tentait de toutes ses forces, oui, désespérément, de se vaincre lui-même, de dominer son sort.

Kazuo M. m'a souvent fait penser au cheval nu, sans crinière, aveugle, que les survivants disent avoir vu dans les ruines d'Hiroshima, les premiers jours qui ont suivi la catastrophe. Son long crâne couvert de croûtes de sang séché, il courait et trébuchait contre les rares pans de murs debout, errant dans la ville où résonnait son pas irrégulier. Tantôt la tête dressée, les naseaux fumants, tantôt au rythme d'un trot fatigué, funèbre, il cherchait une écurie qu'il ne retrouvait pas. Certains disaient qu'il fallait le tuer parce qu'il était aveugle, et qu'il avait d'un coup de pied achevé un malade étendu au bord de la rue. Mais personne n'eut alors la force de le faire. Et nul ne sait ce qu'il advint du cheval, dans quelle direction il finit par disparaître.

Neuf jours après l'explosion, Kazuo M., qui avait échappé à l'anéantissement, entreprit de détruire ce qui restait de ses biens. Il accomplit ce geste avec calme et solennité, selon une sorte de cérémonial. Mais sans doute son visage portait-il, sans doute avait-il déjà commencé de porter cette expression de haine inexpiable que disent avoir remarquée presque tous ceux qui l'ont plus tard rencontré.

Son premier « meurtre » — du moins est-ce le sens qu'on voulut donner à cet acte par la suite — fut la destruction

d'un livre. Un très banal livre de lecture comme en possédaient au Japon tous les élèves de troisième.

Kazuo — il avait quatorze ans — avait découvert le livre en fouillant dans les décombres de la maison paternelle. Lorsqu'il était tombé à ses pieds d'un sac à moitié consumé, il l'avait serré contre sa poitrine avec un cri d'allégresse. Comme s'il avait retrouvé un ami, après l'avoir cru mort. Kazuo connaissait par cœur de nombreux poèmes, des maximes et même des textes de prose entiers contenus dans ce recueil. Pendant les heures terribles qu'il venait de vivre, il s'en était récité à lui-même, comme des prières, certains passages. Mais quand il retrouva, sous la forte couverture mouchetée de vert, ces mots qui étaient en lui, à ce moment-là seulement, il acquit la certitude qu'il avait dû réellement exister, dans un monde antérieur, un mode de vie accompli, une haute perfection de mœurs.

Livres et images, stylets et pinceaux n'avaient-ils pas été ses meilleurs amis, les compagnons de jeu de son enfance ? Sensible, replié sur lui-même, Kazuo évitait les garçons de son âge. Seul Yasuji, son seul véritable ami, avait eu le soupçon de son attirance secrète pour le monde irréel des poètes et des artistes.

Arraché à cet univers des mots et des signes, quand les chefs de l'armée japonaise, dans une dernière tentative, déjà désespérée, avaient mobilisé les adolescents pour les verser dans les services d'armement, Kazuo avait été affecté à la comptabilité des chantiers Mitsubishi, qui se trouvaient à une heure de chemin de fer de la maison paternelle. Et c'est alors que la patte monstrueuse de la déflagration s'était abattue, renversant en une seconde, jusque dans le lointain faubourg de Furué où il travaillait, tout ce qui se trouvait sur son passage.

Kazuo n'oublia jamais la lumière aveuglante, comme réfléchie par un sabre immense, cet éclair éblouissant, ni ce bruit sourd, lointain : « Do... dooo » qui se rapprochait, devenait un grincement aigu : « Jii... inn », puis un cri strident à vous crever le tympan, jusqu'à ce que lui-même, Kazuo, sentît,

sur un coup de cymbale mille fois répété, l'abîme s'ouvrir sous ses pieds.

PIKA (éclair), DON (tonnerre) : PIKADON. Le mot résonne encore en Kazuo du tintamarre fantastique de la chose. Puis c'est le silence. Un silence étrange, où la vie entre comme dans un piège. Et sous le regard de Kazuo un visage apparaît et se fige, le visage pâle comme un linge de Mlle Shimomura.

Toujours agitée, toujours empressée, cette ambitieuse ! La voici qui sort, sur la pointe des pieds, du bureau de M. le directeur ; elle va entrer dans la grande salle de la comptabilité. Elle entre et s'arrête, indignée à la vue de ce désordre soudain : feuilles qui volent, téléphones décrochés, encre noire et rouge partout répandue. Et comme elle veut faire demi-tour, elle tombe brusquement en avant. Avec un cri de douleur qu'elle ne peut retenir, elle tombe. Un gros éclat de verre, pareil à la nageoire caudale d'un poisson, s'est fiché dans son dos et la cloue au plancher. La lame de verre vibre. D'une vibration aiguë, suave.

Kazuo voit la flaque de sang qui grandit. Les mains bleues. Les secrétaires, qui vont et viennent, se précipitent en tous sens. Leurs cheveux noirs qui volent. Les taches de sang sur ces blouses habituellement si propres. Le chef de bureau perplexe. Kazuo crie, au mépris de toutes les convenances : « Kacho-san, mais aidez-la ! Elle va mourir ! » Mais le chef de bureau, cet homme si énergique d'ordinaire, reste immobile, appuyé à son bureau renversé. Il ne comprend pas, n'arrive pas à comprendre. Il n'essaie même pas d'étancher le sang qui lui coule d'une profonde blessure au front, le long du visage.

Kazuo, étourdi mais indemne, s'est levé d'un bond. Il veut arracher l'éclat de verre rivé au corps. Ses mains s'y blessent, glissent. Il saisit un bout d'étoffe, emmaillote la nageoire vibrante, tire de toutes ses forces. Le verre se brise dans ses doigts écorchés. Il en reste encore dans le dos de Mlle Sakata. Les lèvres violettes de la jeune fille, palpitantes comme des branchies, se tendent pour aspirer un peu d'air. Puis une

secousse, une vibration traversent le corps menu. Elle est morte.

Longtemps Kazuo M. redouta d'évoquer les heures qu'il a vécues en revenant des chantiers Mitsubishi à travers la ville prise de panique.

Il avait fini par retrouver le quartier qu'il habitait, au pied de la colline d'Hijiyama. Il portait dans ses bras le cadavre d'une camarade de classe, Sumiko, qui s'était accrochée à lui, tandis qu'il se frayait un chemin à travers l'enfer. Il trouva la force de brûler le corps et d'enterrer les cendres. Les jours suivants, il avait réussi à se maintenir en vie. Puis il avait retrouvé ses parents et sa sœur cadette Hideko, qui avaient comme lui miraculeusement échappé à la catastrophe.

On mangeait du riz froid roulé en boulettes que distribuaient des cantines volantes. On dormait dans un ancien abri de la défense aérienne, une galerie souterraine, sans lumière.

Les cheveux tombaient, les nausées et les crises de fièvre vous faisaient trembler.

Une seule envie : dormir, dormir !

Le reporter-photographe Haruo Hiyoshi, du grand journal local d'Hiroshima, le *Chugoku Shimbun*, parcourut en tous sens la ville dévastée, appareil en main. Mais c'est à peine s'il prit quelques photos. « J'avais honte, m'expliqua-t-il, de fixer sur la pellicule ce que je voyais. »

Dommage. Que n'a-t-il vaincu sa compréhensible pudeur ! Il aurait pu donner, de l'effet produit par l' « arme nouvelle », une image bien plus exacte que celle qu'en ont répandue les photos, prises plus tard, où l'Hiroshima d'après la catastrophe apparaît presque toujours comme un désert de ruines, sans âme qui vive.

Car ce ne fut pas une fin rapide. Ce ne fut pas de mort subite que cette ville périt. La mort miséricordieuse dans sa promptitude, celle qui délivre même les criminels, n'a pas été accordée aux hommes d'Hiroshima. Ni aux femmes, ni aux enfants. Les hommes, les femmes et les enfants d'Hiroshima furent condamnés à une mort torturante, à la mutilation lente, à un étiolement sans fin.

Non, Hiroshima, pendant les premières heures qui suivirent l'explosion, et même plusieurs jours durant, ne fut pas un cimetière paisible. Hiroshima ne fut pas seulement cette accusation muette que suggèrent les images des ruines. Elle fut d'abord le lieu de cent mille sortes de mouvements, l'espace du martyre, empli continuellement de hurlements, de cris, de gémissements et du fourmillement des blessés.

Tous ceux qui pouvaient encore marcher, courir, avancer sur un pied ou seulement ramper, cherchaient quelque chose, quelques gouttes d'eau, un peu de nourriture, des remèdes, un médecin, ce qui restait de ce qu'ils avaient possédé, un refuge. Ils cherchaient, aussi, dans la foule des morts, leurs morts. Avec une hâte gémissante, impuissante, et qui, la nuit même, parmi les amas de cadavres édifiés géométriquement par les équipes de déblaiement, ne se ralentissait pas.

Le matin du 15 août — le onzième jour — des patrouilles de la police militaire sillonnèrent le gigantesque champ de ruines en diffusant cet avis :

« Que chacun écoute ! Aujourd'hui à midi, l'empereur en personne lira à la radio un message important. Tous ceux qui sont en état de se déplacer sont priés de se rendre à la gare. »

Kazuo M. se sentait très faible. Il se traîna pourtant jusqu'à l'endroit indiqué. Comme beaucoup, il croyait en effet que le *Tenno* annoncerait la victoire. Quelques centaines d'hommes, revêtus de haillons, blessés, malades, appuyés sur des bâtons ou des béquilles, s'étaient rassemblés sur la place, devant les ruines de la gare.

Il ne sortit tout d'abord du haut-parleur qu'un grésillement de parasites. Lorsque enfin la voix à peine timbrée de l'empereur se fit entendre, elle était tremblante d'émotion, il semblait presque que l'empereur allait pleurer : « Supportez l'insupportable... »

Que signifiait cette phrase ? Aucun des auditeurs n'avait exactement compris. Etait-ce le fait d'une mauvaise interprétation de cette langue de cour, difficile à entendre pour

l'homme de la rue ? Ou bien se refusait-on à accepter une consigne tenue pour impossible ?

Shinzo Hamai, le futur maire d'Hiroshima, qui écouta l'allocution dans l'hôtel de ville détruit, raconta : « Que cela vînt de la batterie ou de l'appareil lui-même, l'émission était absolument incompréhensible. Un peu plus tard, j'ai demandé à un employé de quoi il avait été question, et il m'a simplement répondu : « On dirait que nous avons perdu la guerre. » Je n'arrivais pas à le croire. »

Ceux qui avaient écouté le message place de la gare perdirent bientôt leurs doutes. Une partie de la foule força la porte d'un entrepôt et s'enivra avec les réserves de vin de riz qui y étaient conservées. D'autres se mirent à pleurer. Quelques-uns frappaient désespérément de leurs poings brûlés le sol roussi ; mais la plupart, muets et résignés, s'en allaient lentement à leur destin.

Kazuo M. fut de ceux pour qui tout ne devint réalité qu'avec les paroles de l'empereur. Onze jours durant, il s'était dit que le mauvais rêve allait finir. Maintenant, il était réveillé.

Le monde d'hier, le monde de son livre de lecture n'existait plus. Un geste s'imposa à lui : « exécuter » ce livre. Pas un signe ne resterait impuni. Tous, sans exception, il allait les détruire. Si ce qui était arrivé avait pu, avait eu le droit de se produire, alors les mots contenus dans son livre bien-aimé étaient autant de mensonges. Après ce qui venait d'arriver, qu'est-ce qui restait digne de la pensée, de la connaissance ? Que valaient désormais les usages, le rang, la loi ? Et il cria, dans le vide immense : « *Otona wa baka !* Tous les hommes sont des imbéciles ! »

... Des centaines de signes. Quel nombre n'en faisait-on pas entrer dans un aussi petit livre ! Un instant, Kazuo fut vaincu par l'absurdité de son entreprise. Alors il entendit, venant d'une habitation de « troglodytes », sur la colline d'Hijiyama, ce cri aigu d'une fillette : « *Itai ! Itai !* J'ai mal ! J'ai mal ! » et il se rappela la petite Sumiko, qu'il avait entraînée à travers la ville en flammes.

Mort à tous les mots ! Qu'ils disparaissent !

Vivre à Hiroshima

Les morceaux de papier blanc dansaient au-dessus de la terre brûlée, comme des flocons de neige égarés dans l'embrasement de ce mois d'août. Kazuo les poursuivaient. En poussant des cris de dément.

2. Le désert atomique

Ce qui avait été Hiroshima n'était plus, à la fin d'août 1945, qu'un désert. Il y a des déserts de sable, il y en a de pierres, de glace. Mais Hiroshima, c'était un désert nouveau, d'une nature et d'un aspect jamais vus, un désert créé de toutes pièces par l'homme-démiurge, et sous sa surface grisâtre tous ces pauvres débris humains témoignaient de la puissance nouvelle de l'homme, du pouvoir qu'il avait acquis de détruire son espèce. Au centre, un cercle au contour dentelé : le « cercle mortel », zone sinistre enchâssée dans l'exubérante verdure de l'estuaire de l'Ohta, le fleuve aux sept bras, où flottaient, comme des feuilles tombées, les cadavres montant et descendant au gré du flux et du reflux. Chose étrange, les hommes flottaient tous sur le dos, les femmes sur le ventre. Peu à peu, les survivants, puis ceux qui étaient venus des environs pour chercher parmi les ruines leurs parents ou leurs amis, durent se retirer à deux, trois ou même quatre kilomètres du point d'explosion. Seuls quelques gaillards déterminés se risquaient encore dans le *no man's land* avec l'espoir d'exhumer des décombres quelques objets dont ils pourraient tirer argent.

Réunis en groupes de trois ou quatre pour leurs incursions, ils acquirent bientôt à ce travail une connaissance remarquable du terrain. Leur objectif principal : le métal. Des années de campagnes de ramassage et de réquisitions ordonnées par les autorités japonaises « métallivores »

avaient rendu précieux le moindre morceau de ferraille. Ce qui était de loin le plus intéressant à extraire des cendres et des poutres noircies, c'étaient les anciennes salles de bain. Plus d'un ménage avait réussi en effet à conserver durant toute la guerre son *goemon-buro,* profonde baignoire crapaud en cuivre qui maintenant valait presque son pesant d'or.

Un autre explorateur parcourait alors ce désert. C'était un homme maigre, à moustache, portant lunettes et vêtu d'une blouse de laboratoire blanche fort peu assortie à son calot militaire et à ses molletières martiales. Il rassemblait lui aussi avec zèle toutes sortes d'objets. Le soir, il allait retrouver sa famille au village de pêcheurs de Kuba avec un rucksac plein et une musette rebondie. Mais dans le butin qu'il vidait sur le *tatami* de sa maison, il ne se trouvait pratiquement rien qu'on pût vendre. Rien que des cailloux de toute espèce et de toute dimension.

Le professeur Shogo Nagaoka était un géologue réputé de l'université d'Hiroshima, il n'y avait donc rien d'insolite à le voir, muni de sa pioche, partir une fois de plus en quête de fossiles, de minéraux et de pétrifications. Une seule chose avait changé : là où il frappait patiemment sur le sol, quelques jours plus tôt battait encore le cœur d'une grande ville.

« Pourquoi ne seriez-vous pas des nôtres, professeur ? » disaient les chercheurs de trésor quand ils rencontraient le savant. La question, posée d'abord très sérieusement, tournait souvent à la plaisanterie. Mais ils ajoutaient, redevenus graves : « Vous connaissez maintenant tout le quartier comme votre poche. Vous n'auriez qu'à nous dire quand vous découvrez du métal : vous y trouveriez vous aussi votre profit. »

Nagaoka répondait : « Eh bien, venez, je vais vous expliquer à quel endroit j'ai aperçu quelque chose. »

Naturellement, le savant ne pensait jamais à encaisser la participation promise. En échange de ses services il ne demandait qu'une chose : qu'on lui fournît des « ombres » bien conservées. Ces « ombres » étaient le but principal de ses recherches dans le grand désert atomique. On sait que la lumière extraordinairement vive du *pikadon* avait décoloré

tout ce qu'elle touchait. Lorsqu'une plante, un animal ou un être humain s'était trouvé placé par hasard devant une surface lisse, l'image de son ombre s'était dessinée, nette et précise, comme une silhouette découpée, sur l'arrière-plan décoloré. Chaque fois qu'un des chasseurs de métal découvrait le contour d'une feuille, d'une main, d'une tête, sur un pan de ruines, il l'apportait au savant ou amenait celui-ci sur le lieu de sa trouvaille. Il recevait alors en échange une information : « Sous ce tas, là-bas, à côté du troisième tronc d'arbre, il y a une marmite. » Ou bien : « Si vous creusez sous le deuxième immeuble en ruine à gauche du prochain carrefour, vous ne perdrez pas votre temps. »

Outre les ombres des êtres et des objets carbonisés par l'éclair atomique, le professeur rassembla des centaines de matériaux qui n'avaient pas été anéantis mais seulement transformés dans le gigantesque creuset de l'explosion : tuiles d'argile aux chatoiements étranges, bouteilles tordues de façon extravagante, tiges de bambou à demi carbonisées, morceaux d'étoffe roussis et toujours, et surtout des pierres. Mais quelles pierres ! On ne les eût trouvées en aucun autre lieu de la terre. Sous l'effet de la chaleur intense produite par la bombe, ces pierres s'étaient mises à « pleurer » et à « saigner ». On reconnaissait nettement la trace du phénomène sur la section transversale des fragments. L'intérieur, d'un noir profond, subsistait, mais une partie de ce noyau sombre avait suinté à travers les couches extérieures, d'un gris clair, pour apparaître à la surface comme une sorte d'éruption. On eût dit des pierres atteintes de maladie. C'était comme une gale ou même une lèpre. Le géologue avait remarqué ces altérations insolites en parcourant, dès le lendemain de la catastrophe, la ville qui brûlait encore. Il n'avait alors qu'un seul souci : apprendre le sort réservé à ses étudiants et à sa collection de minéraux conservée à l'université. En réalité, Nagaoka, ainsi qu'il le raconte aujourd'hui, en riant de sa propre aventure, n'avait tout d'abord pas vu mais bien... senti la transformation fantastique subie par les pierres d'Hiroshima. Fatigué, il s'était, en effet, laissé tomber, juste à côté des

ruines du temple de Gokoku, sur le socle d'une ancienne lanterne de pierre. Mais il s'était aussitôt relevé, d'un seul bond, comme s'il se fût assis sur une pelote d'épingles. Et ce qu'il vit alors était si étrange, si absolument inhabituel qu'il laissa échapper une exclamation de surprise : le granit parfaitement lisse à l'ordinaire avait poussé des pointes minuscules, innombrables. Selon toute évidence la violente chaleur l'avait fait provisoirement passer par un état visqueux, car des lignes ondulées permettaient encore de distinguer dans quelle direction avaient coulé les particules de la pierre amollie.

Le chercheur comprit dès lors, lui qui ne savait rien de précis sur la bombe, qu'il avait dû se produire ici quelque chose d'inouï, une « commotion » au sens littéral du mot, et qu'il avait le devoir de se mettre aussitôt à l'étude de ces phénomènes extraordinaires.

L'équipement habituel de Nagaoka consistait en une petite pioche pareille à celles qu'emportent dans leurs excursions géologues et minéralogistes, une camera simple et un « dip », sorte de niveau qui lui servait à mesurer l'angle d'inclinaison des restes de murs, des pierres tumulaires, des piliers et des arbres. L'explorateur des ruines portait aussi sur lui quelques lambeaux d'étoffe et de papier dans lesquels il enveloppait soigneusement ses trouvailles.

Ainsi qu'il l'exposa plus tard dans un travail [1] contenant des centaines d'indications numériques exactes, le savant ne décrivit pas moins de 6 542 débris, rassemblés dans un rayon de mille mètres autour du centre de l'explosion, et nota sur des cartes l'emplacement de ses trouvailles. 829 fragments furent ensuite soumis à un examen plus précis. Ainsi le professeur fut-il en mesure non seulement de dépeindre avec exactitude les différents degrés de fusion et de transformation superficielle des nombreuses variétés de pierres, mais encore de calculer trigonométriquement, grâce à l'angle des ombres, l'altitude exacte à laquelle la bombe avait explosé, secret

1. Shogo Nagaoka : *The measurement of the hypocenter and the landsite of the hypocenter by the Atomic Bomb dropped in Hiroshima.*

sévèrement gardé par les Américains. En l'espace d'une fraction de seconde, l'arme nouvelle avait redonné à des masses de pierres déjà travaillées par l'homme, murs de temples et dalles funéraires, l'aspect des premiers âges de la terre. Ou bien le spectacle qui s'offrait à ses yeux n'était-il que le pressentiment d'un avenir qui verrait les hommes transformer leur planète en un globe de feu ?

Bientôt le cercle de ses recherches s'élargit. Le professeur Nagaoka se mit à rassembler tout ce qui avait un rapport quelconque avec « ce jour-là ». Le géologue devint historien — ou devrait-on dire « archéologue » ? Déterrant avec un soin méticuleux les squelettes des habitants ensevelis — pareil en cela aux chercheurs qui avaient arraché Pompéi à son linceul de cendres —, il les trouvait tantôt dans l'attitude d'une vaine malédiction, tantôt réfugiés désespérément dans une dernière étreinte. Il recueillait des montres aux aiguilles arrêtées à l'instant précis de la catastrophe, des billets de banque et des pages de livres emportés dans la campagne par le vent de l'explosion et par l'ouragan de feu jusqu'à des kilomètres de distance. Il accordait une attention particulière à ces tuiles ornées du blason familial, seuls vestiges, parfois, d'une lignée. Sa demeure vit s'entasser ainsi les ruines de la civilisation technique parvenue au stade de l'auto-destruction : cuisinières à gaz cabossées, bicyclettes tordues, fragment d'un moteur soudé en une sinistre fusion au squelette de la main du démiurge surpris, dupé ; triste bric-à-brac, auquel faisait totalement défaut la dignité des ruines antiques, monuments grotesques d'une matière éphémère, usée, déchue.

Le professeur trouva une quarantaine de cadavres et leur rendit les derniers honneurs. Il découvrit aussi les premiers indices d'une vie qui reprenait, se frayait un chemin : fourrure épaisse de cette « herbe des chemins de fer », importée des U.S.A. au début du siècle pour être plantée sur les remblais des voies, germes bourgeonnants et pollens, fleurs rouges de la montagne en forme de trompette, jamais vues jusqu'ici dans la plaine d'Hiroshima. A présent, ces fleurs sortaient des murs ravinés dont l'argile provenait des montagnes. Depuis des années, les semences emprisonnées cui-

saient dans la terre rougeâtre. Mais l'explosion les ayant libérées, la chaleur et le rayonnement les avaient fait s'épanouir. Même dans l'étang du palais détruit, de nouvelles fleurs de lotus, toutes fraîches, avaient jailli parmi les feuilles desséchées et noircies.

Dans ses expéditions, le professeur emmenait parfois sa famille avec lui. On allumait un feu, on y faisait rôtir des pommes de terre, et l'on songeait qu'à l'emplacement de cette solitude s'élevait jadis un des quartiers les plus animés de la ville. « Ici, disait quelqu'un, en désignant la surface rasée que rien ne distinguait plus du reste de l'étendue, c'était la station de tramway de Kamiyacho ». D'autres fois, le savant poursuivait ses recherches après la nuit tombée, à la lumière d'un cèdre gigantesque, qu'on vit brûler, pendant des semaines, comme une torche immense au-dessus du désastre.

Lorsque Shogo Nagaoka se trouva au milieu de ce vaste « lieu de souffrance » qui s'étendait à perte de vue, seul comme s'il était le dernier survivant d'un monde dévasté, il fut tout d'abord saisi par le sentiment que tout était irrémédiablement perdu *(sabishisa)*. Mais bientôt, il éprouva aussi — dit-il aujourd'hui —, à son propre étonnement, une sorte d'enthousiasme *(kangeki)* montant du tréfonds de son être. Tant d'horreur, bien sûr, n'inspirait que désespoir. Mais quelle joie aussi de découvrir soudain, dans un pareil univers, un témoignage persistant de dignité, un geste perpétuant une volonté morale. Oui, ce spectacle des survivants qui s'inclinaient dignement devant le vide immense pour honorer leurs disparus — ou celui-ci encore qu'il lui fut un jour donné de voir, d'une mère en deuil enterrant solennellement un petit tas de cendre ramassé au hasard, après la vaine recherche des restes de sa fille, tout cela pouvait paraître absurde, comique, ridiculement macabre. Pourtant ce pitoyable cérémonial avait sa grandeur, il attestait l'effort accompli pour opposer une éthique à la licence effrénée, un ordre supérieur au chaos.

Sa propre activité, si nouvelle, si inhabituelle pour lui, donna ainsi à Nagaoka l'impression d'agir dans la solitude du désert atomique au nom de l'esprit humain. On pouvait

bien le railler de perdre son temps, au lieu de faire la chasse à des objets susceptibles de se monnayer et de se transformer en denrées comestibles. Il fallait pourtant que quelqu'un essayât de transmettre aux générations futures une image objective du sacrifice d'Hiroshima, de cet abîme ouvert dans l'histoire humaine, comme un avertissement pour des gens sans conscience ou pauvres en imagination.

Dans sa petite maison, le professeur Nagaoka ajoutait chaque jour de nouvelles pièces à sa collection. Sa femme voyait avec inquiétude leurs chambres si nettes se transformer peu à peu en un musée où traînait une odeur de fumée et de pourriture.

Lorsque, à partir de la fin d'août, l'opinion commença de s'accréditer que les ruines d'Hiroshima étaient « empoisonnées » et que le professeur présenta les premiers symptômes de la maladie de la radio-activité — alors que le 6 août, à Ueno-Siki, il se trouvait à une distance considérable du lieu de l'explosion — sa femme et son fils aîné exigèrent qu'il fît disparaître de la maison tout ce bric-à-brac, qui « mettait leur santé en péril ».

On assista dans la famille Nagaoka à une dispute d'une violence inaccoutumée. Dans le feu de la discussion, le professeur lança même à la figure des siens : « En fin de compte, ces choses sont plus importantes et plus précieuses que vous. »

Il finit cependant pas céder et transporta ses trouvailles dans le jardin. « Une minorité opprimée, voilà ce que je suis dans la famille Nagaoka », explique-t-il aujourd'hui en riant.

Mais, en vérité, un autre fait pouvait avoir convaincu le collectionneur que cette histoire de poison n'était peut-être pas tout à fait dénuée de fondement : lorsque le professeur Nagaoka, par un jour de mauvais temps, voulut développer les photos qu'il avait prises, il constata que sur ses vingt films, quatre seulement étaient demeurés intacts. Les rayons radio-actifs émis par la cendre et les décombres avaient voilé et complètement détérioré les autres.

Dans son journal intime, Kazuo M. notait vers la fin

d'août 1945 : « On entend maintenant circuler toutes sortes de bruits à Hiroshima. Par exemple, que la bombe aurait contenu du poison. Celui qui en aurait respiré, mourrait, dit-on, dans un délai d'un mois. Toutes les plantes, tous les arbres sont condamnés à périr. »

Presque tout le monde crut au bien-fondé de cette rumeur parce qu'un grand nombre de survivants qui avaient semblé se tirer sains et saufs ou avec des blessures minimes, du *pikadon*, durent s'aliter à partir du 20 août et ne tardèrent pas à mourir après l'apparition de certains troubles que nous connaissons aujourd'hui comme les symptômes de la « maladie des rayons [1] ».

Même parmi ceux qui étaient venus en ville après la catastrophe pour évacuer des blessés ou chercher des disparus dans les décombres, on en trouvait de gravement atteints. Ainsi se répandit la supposition inexacte de la présence dans la bombe d'un gaz toxique nouveau. Il y eut, selon le docteur Hachiya, directeur de l'hôpital des Postes et

1. Le spécialiste japonais des rayons, Tsuzuki, a observé à Hiroshima les quatre périodes suivantes typiques de la « maladie atomique » :

Périodes	Durées	Symptômes	Dates
1. - Phase primaire	Juste après la détonation jusqu'à la fin de la 2e semaine	aigus	6 au 19 août environ
2. - Phase moyenne	3e à 8e semaine (durée 6 semaines)	subaigus	du 20 août au 10 septembre environ
3. - Phase postérieure	3e à 4e mois (durée 8 semaines)	rétablissement (souvent passager)	début octobre à début décembre
4. - Phase tardive	5e mois et mois suivants	lésions tardives	après le 5 décembre 1945

Communications, des gens qui affirmèrent avoir vu de leurs yeux, après la chute de la bombe, une fine vapeur blanche se répandre au-dessus du sol. Un autre médecin japonais, le docteur Kusano, tenta plus tard d'expliquer ce phénomène. Il y aurait eu, écrit-il, à proximité de l'épicentre, peu après l'explosion, une quantité énorme de poussière radio-active soulevée en tourbillons, et cette poussière combinée avec l'air ionisé aurait agi exactement comme un gaz toxique. De nombreux habitants durent alors, ainsi que l'établirent les savants Shohno et Sakuma, respirer cette poussière contaminée par les neutrons. Il y eut des asphyxies, des diarrhées, des vomissements, des hémorragies. Des milliers de gens perdirent leurs cheveux et jusqu'à leurs sourcils.

L'étude systématique de la nouvelle maladie débuta, du côté japonais, dès le troisième jour après la catastrophe. Le médecin pathologiste Chuta Tamagawa, professeur à l'université d'Okayama et également à la Faculté de médecine d'Hiroshima transférée à Kotachi, reconnut, dès les premières constatations, qu'on avait affaire à des symptômes ne concordant avec aucune description clinique des manuels de médecine. L'autopsie de quelques victimes, si elle pouvait être pratiquée, fournirait des indications plus précises.

Il s'adressa donc le 9 août, aussitôt après son arrivée dans la ville détruite, à son ancien condisciple Kitamura, chef du département de la Santé, pour lui demander l'autorisation de disséquer quelques cadavres. Des milliers de corps gisaient encore, à ce moment-là, sans sépulture dans les ruines fumantes ; mais les parents des morts eux-mêmes ne pouvaient les emporter et les ensevelir que munis d'une autorisation spéciale. Il fallait tourner le règlement, se débrouiller, sinon c'étaient des démarches sans fin, un va-et-vient sans issue dans le labyrinthe d'une administration vétilleuse. Les rares fonctionnaires compétents qui avaient survécu tenaient absolument à ce qu'on leur présentât des papiers et des certificats évidemment impossibles à obtenir dans de pareilles circonstances.

Quelles difficultés ne rencontrerait-on pas, à plus forte raison, pour se procurer l'autorisation de disséquer un

cadavre non identifié ! Le professeur Tamagawa, en dépit de son tempérament bouillant et de ses colères retentissantes, dut bientôt renoncer au combat et il quitta la ville sans avoir rien fait. Mais son collègue, le docteur Seishi Ohashi, eut plus de succès ; il était venu en avion de Tokyo à Hiroshima dès le 8 août, envoyé par le ministère de la Guerre, avec le célèbre physicien nucléaire japonais Yoshio Nishina. Et dès le 21 août, il remettait à ses supérieurs militaires le premier rapport médical sur la « maladie de la radio-activité » d'Hiroshima. Dans ce rapport, fondé sur la dissection de douze victimes, il signalait particulièrement les lésions causées à la moelle osseuse et aux glandes lymphatiques par les rayons gamma et bêta [1].

Mais les autorités militaires japonaises, sans tenir compte du fait que la guerre, à la suite de l'offre de capitulation annoncée par le *Tenno*, était, depuis plusieurs jours, officiellement perdue, traitèrent ce rapport capital du docteur Ohashi comme un document secret. Si bien que les médecins qui, à Hiroshima, luttaient pour la vie de milliers de malades, durent continuer à tâtonner dans le noir. Comme ils ne reconnaissaient pas la véritable nature des symptômes de la radio-activité et que nul, ami ou ennemi, ne les avait informés des effets biologiques secondaires de la « nouvelle bombe », ils appliquèrent à leurs patients des traitements parfaitement inappropriés, sinon même nocifs dans leur cas.

« *On doit malheureusement constater,* reconnut le professeur Imahori, historien de l'université d'Hiroshima, *que dans le diagnostic de la maladie atomique, une succession d'erreurs a été commise. Des milliers de patients qui, depuis le 10 août environ, souffraient de fièvre et de diarrhées sanglantes, furent tous sans exception catalogués comme dysentériques. L'hôpital des Postes eut beau aménager des baraques*

1. La veille même, le 20 août 1945 — cinq jours après la capitulation annoncée par l'empereur —, Shigeo Kishi avait adressé à l'Etat-Major général un rapport intitulé : « Tactique contre les bombes nouvelles », dans lequel il proposait des mesures de protection contre les effets explosifs et incendiaires de la bombe atomique sans même mentionner son action radio-active !

d'isolement pour prévenir la contagion, le nombre des « dysentériques » n'en continuait pas moins d'augmenter. Les caves des magasins Fukuya, au centre d'Hiroshima, furent réquisitionnées pour hospitaliser les contagieux. On y amenait chaque jour, bon gré mal gré, des centaines de malades suspects de dysenterie... et on les isolait. A la fin d'août, on finit par reconnaître qu'ils n'étaient porteurs d'aucun bacille... Alors on modifia la méthode thérapeutique. Mais dans bien des cas, il était déjà trop tard. La plupart des malades avaient succombé parce qu'à la suite de cette erreur de diagnostic, on les avait fait lever de leur premier lit de souffrance pour les isoler ensuite dans des conditions épouvantables... »

Entre-temps, le professeur Tamagawa, contraint par les bureaucrates à battre en retraite, avait été informé de la recrudescence de l'étrange maladie depuis le 20 août. Il décida de revenir à Hiroshima : aucune opposition officielle ne le détournerait cette fois de son but, il était résolu à aller jusqu'au fond du problème. Dans la nuit de 27 août, il vint tirer du lit son vieil ami et condisciple, le docteur Hachiya, et lui déclara en quelques phrases lapidaires, énoncées d'une voix forte, qu'il réaliserait ses dissections avec ou sans la permission de ces « idiots » de fonctionnaires.

Hachiya qui, de son côté, commençait depuis ces derniers jours à cerner de plus près la nature, apparemment complexe, de l'étrange maladie, l'accueillit avec joie :

« Pour l'amour du Ciel, baissez seulement un peu la voix. C'est une bénédiction que vous soyez là. Nul ne pouvait arriver plus à point. »

Dans l'élucidation de cet angoissant mystère, le cas de Midori Naka, la jeune et belle comédienne, devait marquer une étape décisive. C'était une des vedettes du théâtre japonais ; elle s'était surtout rendue célèbre par son extraordinaire interprétation de *la Dame aux Camélias.* Avec sa compagnie, la « Sakura tai », « la troupe des fleurs de cerisiers », elle donnait des représentations à Hiroshima depuis le début de juin 1945. Ces artistes, pour leur malheur, avaient

pris quartier dans une maison située à 700 mètres seulement de l'épicentre. Treize des dix-sept acteurs et actrices moururent sur le coup, le 6 août. Naka se trouva avec les autres, provisoirement épargnés.

« *Au moment de l'explosion,* confia-t-elle plus tard, *j'étais dans la cuisine pour préparer le petit déjeuner de mes camarades. Je portais sur moi un léger vêtement blanc et rouge et j'avais noué un foulard autour de ma tête, lorsqu'une lumière blanche emplit la pièce. Je me dis : C'est le chauffe-eau qui a explosé. Puis, aussitôt, je perdis connaissance. En reprenant mes esprits, dans l'obscurité, je compris peu à peu que j'étais prise sous les décombres de la maison. Tandis que je cherchais à me dégager, je constatai qu'il ne me restait qu'une petite culotte ; l'explosion m'avait complètement déshabillée. Je tâtai mon visage et mon dos : rien, j'étais indemne ! Quelques égratignures seulement aux mains et aux jambes. Toujours nue, je courus jusqu'au fleuve, illuminé par l'incendie, sautai dans l'eau et me laissai dériver sur quelques centaines de mètres. Après quoi, je fus repêchée par les soldats.* »

L'histoire de l'actrice ne diffère pas sensiblement des innombrables récits recueillis en cette même occasion. Elle n'acquit d'importance particulière qu'au moment où Midori Naka, malgré la gravité de son état, insista pour être ramenée à Tokyo dans le plus bref délai. Comme il s'agissait d'une personnalité de marque, on lui procura une des rares places disponibles dans le train pour la capitale ; et, pour la même raison, les meilleurs médecins se penchèrent sur son cas : parmi eux, Masao Tsuzuki, le plus remarquable, sans doute, des spécialistes japonais des radiations. Le cas de la belle Midori lui fournit pour la première fois l'occasion d'observer la « maladie nouvelle ». En fait, s'agissait-il d'une maladie tellement nouvelle ? Lui seul, dans tout le Japon, pouvait le savoir, car il avait étudié expérimentalement, sur des lapins, près de vingt ans auparavant, l'effet des rayons X durs. Or, ce qu'il avait alors observé sur des animaux, voilà qu'il le reconnaissait dans les phénomènes constatés par les méde-

cins d'Hiroshima chez de nombreux survivants du bombardement atomique [1]

Un compte rendu consacre ces lignes aux derniers jours de Midori Naka : « *Entrée le 16 août à l'hôpital de l'université de Tokyo. De la beauté de son visage et de la distinction de son maintien qui ont fait sa célébrité, il ne reste rien. Dès le lendemain, ses cheveux ont commencé à tomber et le nombre de ses globules blancs est descendu à 300 ou 400 (alors que la quantité moyenne par mm³ est de 8 000 environ). Tout a été mis en œuvre, à l'hôpital, pour sauver cette femme splendide. On a pratiqué plusieurs transfusions sanguines. Au début, la température ne dépassait pas 37° 8 et le pouls battait à 80. Le 21 août, la fièvre atteignait déjà 41°. Puis, le 23 août, on a vu apparaître sur son corps, en douze ou treize endroits, des taches violettes de la grosseur d'un œuf de pigeon. Le 24 enfin, le pouls monte à 158. Midori affirme ce matin-là qu'elle se sent mieux. Elle est morte peu après. Son crâne ne portait plus que quelques poils très rares qui, lorsqu'on la souleva de son lit, se détachèrent et tombèrent doucement sur le sol.* »

Sans doute un grand nombre des malades dont l'état n'était pas encore désespéré à ce moment, durent-ils leur salut au fait que cette agonie, Midori Naka la subit, non dans la foule anonyme des baraques d'isolement surpeuplées d'Hiroshima, mais sous la surveillance constante et attentive de Masao Tsuzuki, le spécialiste des radiations, et de l'hématologue que celui-ci s'était adjoint : Jin Miyake. Tsuzuki n'avait reçu jusqu'ici que des informations de deuxième ou de troisième main sur les souffrances des survivants dans les deux villes atomisées. L'évolution de la maladie de l'actrice et l'autopsie du corps ratatiné, devenu léger comme une plume, devaient lui ôter ses derniers doutes quant à la véritable nature du mal. Il chercha aussitôt, par tous les moyens,

1. Tsuzuki avait fait sur ce sujet, en mai 1926, au congrès annuel de la « Société américaine des Rayons X », un exposé très remarqué qu'il publia également dans l'*American Journal of Roentgenology and Radium Therapy* sous le titre : *Experimental Studies on the biological action of hard Roentgen Rays.* »

à renseigner le plus vite possible les médecins exerçant dans les villes dévastées [1] par le *pikadon* sur le diagnostic exact et le traitement le plus efficace de la maladie de la radio-activité.

On ne pouvait pas se permettre de garder le secret sur cette affaire ! Indigné, Tsuzuki fit une première démarche auprès des autorités militaires. Il désirait qu'on lui donnât sur-le-champ toutes facilités de se rendre à Hiroshima avec ses collaborateurs pour y exposer la réalité des faits. Ancien amiral de la Marine impériale, Tsuzuki rencontra une obéissance immédiate et servile.

Le 29 août, Tsuzuki et les savants de son groupe montaient dans un train bondé. Le 30 au matin, ils arrivaient à Hiroshima. Quelques biologistes de cette même équipe ne s'étaient décidés qu'avec peine : ils se rendaient mieux compte que les autres des dangers qui pouvaient encore les guetter dans les ruines contaminées par la radio-activité. Surmontant leurs appréhensions, ils n'en avaient pas moins pris sur eux tous les risques.

Le 3 septembre 1945, à 2 heures de l'après-midi, au premier étage des ruines d'une ancienne banque, le docteur Tsuzuki fit devant ses collègues d'Hiroshima le premier cours sur la maladie atomique.

Voici ce qu'en rapporte le docteur Hachiya qui assista à cette réunion : « *Je fus surpris de ne trouver dans la salle de conférence qu'une assistance clairsemée. Sans doute la pluie avait-elle empêché plusieurs personnes de venir, mais la rareté du public avait aussi une autre raison : Hiroshima n'avait plus assez de médecins pour remplir la moitié d'une petite salle* [2]*... Après la brève introduction de rigueur, le professeur Tsuzuki monta à la tribune. Noircis par le feu, les murs de la salle formaient un cadre parfaitement assorti à son exposé. Il énonça d'abord sa théorie sur l'élaboration de la bombe, puis il traita de la puissance d'extermination de*

1. Sur les 190 médecins d'Hiroshima, 72 avaient été portés morts ou disparus après le bombardement.

2. Nagasaki fut bombardée le 9 août 1945.

l'arme nouvelle et du genre de dommages qu'elle causait, en particulier des effets directs de la force explosive, des blessures provoquées par le haut degré de chaleur et de l'action destructrice interne des rayons. Il termina en précisant la menace que ces rayons constituaient pour le corps humain. Lorsque le docteur Tsuzuki eut fini de parler, on présenta le docteur Miyake. Celui-ci exposa les découvertes qu'il avait faites en autopsiant des malades mortellement atteints par les radiations [1].

« Ses conclusions correspondaient à ce que nous avions découvert de notre côté. J'éprouvai tout d'abord un certain dépit à la pensée qu'il avait réussi à être le premier à présenter ces observations au public. Mais lorsqu'il évoqua les difficultés qu'il avait dû vaincre pour y parvenir, je me sentis mieux disposé à son égard parce que nous avions eu à surmonter les mêmes. »

Le docteur Hachiya, cependant, omet de signaler dans son *Journal* — aujourd'hui célèbre — ce qui constituait peut-être, en raison de son importance pratique, le point capital des deux exposés : les conseils concernant le traitement des atomisés.

Le docteur Miyake, en effet, avait déclaré que les patients avaient surtout besoin de beaucoup de repos et d'une alimentation riche en protéines, en vitamines, en sel et en calcium. Puis il avait fait cette remarque, objectivement exacte mais effrayante dans sa rudesse involontaire, qu'il ne servait à rien de continuer à soigner les malades quand le nombre de leurs globules rouges avait atteint un certain minimum, car rien alors ne pouvait plus les sauver. On devait s'arrêter aux cas encore susceptibles d'amélioration.

Le docteur Tsuzuki, de son côté, avait insisté sur l'importance qu'il y avait à stimuler les organes hématopoïétiques et à administrer de fortes doses de vitamines C. Il avait fait aussi la recommandation inattendue de brûler des bâtonnets

1. Dès son arrivée à Hiroshima, le docteur Miyake avait procédé à une série de dissections. Durant la période du 30 août au 6 septembre, renonçant presque au sommeil, il autopsia vingt-six cadavres.

aromatiques. Pour expliquer aux médecins l'action des rayons ionisants sur les organes internes, il l'avait comparée aux effets des gaz toxiques. Cette analogie, non conforme à la réalité des faits, et dont il s'était servi sans nul doute dans un simple dessein de vulgarisation, fut par la suite sévèrement reprochée au médecin par les autorités d'occupation et contribua pour une bonne part à sa disgrâce provisoire de 1947.

A cette conférence, tenue dans les ruines d'Hiroshima, assistait également un reporter, du nom de Katashima, qui appartenait à l'agence de presse Domei. Il avait perdu ses parents dans le désastre et comme il n'avait encore trouvé ni le temps ni l'endroit propice pour enterrer les quelques restes découverts dans la cendre, il les portait continuellement sur lui. « Quand il parcourait la ville, raconte un témoin, pour recueillir les éléments de ses reportages, les ossements ne cessaient de clapper dans un récipient de métal pendu à son côté. » Ce journaliste voulut aussitôt câbler au représentant de l'agence Domei à Lisbonne la teneur des exposés de Tsuzuki et de Miyake. Bien que le Japon eût capitulé, les radio-communications de la presse avec leurs bureaux situés en pays neutres demeuraient en effet libres. N'osant pas rédiger, sans le secours d'un médecin compétent, un rapport qui exigeait des connaissances médicales très spéciales, Katashima pria le professeur Tamagawa de l'aider dans son travail. Mais il semble que celui-ci ait formulé quelques réserves sur les exposés de ses collègues et le rapport ne fut jamais écrit.

« *Avec le recul, ce fait peut paraître particulièrement regrettable,* estime l'historien Imahori, *car quelques jours plus tard, le 14 septembre, l'activité de la Domei fut interdite par ordre du quartier général allié et l'agence elle-même dissoute en octobre. A dater de ce moment et pendant cinq années, la voix du Japon — et par conséquent, les résultats des recherches concernant les effets du bombardement atomique — ne fut plus diffusée dans le monde. Si cet avertissement avait été lancé au début de septembre 1945..., le monde entier aurait appris avec frayeur les effets encore*

insoupçonnés de la bombe... Peut-être en aurait-on interdit la fabrication... Ainsi vit-on disparaître à cette date une chance importante d'agir de façon décisive sur la conjoncture internationale. »

Entre-temps, la famille des Kazuo M. ressentait à son tour les premiers symptômes de la maladie de la radio-activité. Setsuo M. se plaignait de troubles soudains de la vue, sa femme se mit à perdre ses cheveux et la petite Hideko vomissait plusieurs fois par jour. Kazuo restait assis pendant des heures, presque immobile, devant l'entrée de l'abri antiaérien, les yeux fixés sur le vaste champ de ruines. Il essaya plus tard, dans un des poèmes qu'il m'envoya, de traduire l'état d'esprit où il se trouvait alors :

Il pleut, il pleut.
Dans la pluie oblique, je suis assis.
La pluie tambourine sur mon crâne nu,
La pluie glisse par-dessus mes sourcils roussis,
Ruisselle dans le trou sanglant de mes lèvres.

Pluie sur les épaules blessées,
Pluie dans le cœur déchiré,
Pluie, pluie, pluie.
A quoi bon vivre aujourd'hui ?

Lors de cette deuxième phase — succédant à la hâte confuse et désespérée des premiers jours qui avaient suivi le *pikadon* —, les médecins d'Hiroshima constatèrent que beaucoup de survivants portaient sur leur visage une expression d'absence totale et de dégoût de la vie. Et quand ils découvraient sur les traits d'un malade gravement atteint ce masque d'indifférence — ce *muyoku-ganbo,* comme ils disaient —, ils renonçaient presque à tout espoir de le sauver.

Un témoin oculaire, la poétesse Yoko Ohta, devait décrire ainsi cet état d'âme : « *Pendant un certain temps, chacun de nous se força à toutes sortes d'activités sans trop savoir ce qu'il faisait. Puis nous nous sommes réveillés et alors, nous*

refusions de prononcer la moindre parole. Les chiens de berger, qui rôdaient alentour, oubliaient d'aboyer. Les arbres, les plantes, tout le monde vivant semblait paralysé, sans mouvement, sans couleur. Hiroshima ne ressemblait pas à une ville anéantie par la guerre mais à une scène de fin du monde. L'humanité s'était détruite elle-même et ses rescapés avaient l'impression de survivre à un suicide manqué. »

Le bruit persistait qu'un prétendu « gaz toxique » avait rendu le sol d'Hiroshima inhabitable pour une ou deux générations. Aucun animal, disait-on, n'y pourrait vivre, ni aucune plante y prospérer avant longtemps. Or, depuis le *pikadon*, les fleurs, comme l'avait remarqué le vieux Nagaoka, s'épanouissaient plus nombreuses que jamais, le gazon et la mauvaise herbe montaient furieusement en tige, mais dans cette manifestation délirante de fécondité la population voyait comme un dernier sursaut de l'élan vital, une sorte d'euphorie de la nature. Lorsqu'au début de septembre, des reporters américains arrivèrent pour la première fois à Hiroshima, ils furent immédiatement assaillis. La même question revenait sur toutes les bouches inlassablement : cette histoire d'empoisonnement était-elle vraie ? Faute de compétence, ils n'osèrent pas répondre par un non catégorique et donnèrent ainsi sans le vouloir une nouvelle créance aux bruits qui couraient.

Certains assuraient maintenant que le sol de la ville était « empoisonné » pour soixante-quinze ans au moins. Mais d'autres n'y croyaient pas, ne voulaient pas y croire, comme Setsuo M., le père de Kazuo. Ce petit homme nerveux et ambitieux souffrait depuis longtemps en secret : l'armée n'avait pas voulu de lui à cause de sa petite taille et de son excessive myopie. Eh bien, il allait montrer à ses concitoyens ce qu'il avait dans le ventre ! Il leur prouverait qu'il appartenait à cette race d'élus qui, aux heures sombres, n'acceptent pas de se résigner. A tous ceux qui l'écoutaient et même à ceux qui ne voulaient pas l'entendre, Setsuo M. annonçait en enflant la voix : « *Tout le monde peut bien affirmer que la ville est devenue inhabitable, ma famille et moi, nous resterons ici.* » Ou bien, avec plus d'emphase encore : « *Nous*

mettrons la peur en fuite et nous ferons de cette cité de mort une cité de vie. »

Kazuo le silencieux ne goûtait pas beaucoup ces discours pompeux. Il ne pouvait se défendre pourtant d'une certaine admiration pour l'obstination paternelle. Les voisins parlaient de « fureur fanatique ». Mais cette critique n'était-elle pas l'aveu de leur propre incapacité à affronter le sacrifice et l'absolu ?

On ne pouvait en tout cas reprocher à Setsuo M. d'avoir jamais tourné le sort en sa propre faveur. Ainsi lorsqu'un des nombreux décrets dictés par l'économie de guerre l'avait obligé à suspendre son petit commerce sous prétexte que la vente et la réparation des phonographes étaient désormais considérées comme un luxe, à cet ordre qui ruinait sa petite aisance bourgeoise, il avait obéi sans un murmure ; bien plus, il l'avait accueilli avec enthousiasme. Enfin, il allait pouvoir donner libre cours à sa passion patriotique, se plonger corps et âme dans une activité empreinte, à tout le moins, d'une certaine allure militaire : la défense aérienne. Il s'y adonna si exclusivement que la famille M., ses modestes économies une fois épuisées, sombra dans la misère la plus noire. « *Il n'était pas rare,* raconte Kazuo, *que mon père oubliât complètement de se préoccuper de l'argent du ménage. Alors ma mère devait lui rappeler, avec des larmes dans les yeux, qu'il avait aussi certaines obligations à remplir envers sa famille.* »

Or, Hiroshima, secteur du « front intérieur » auquel était affecté le gardien de la défense aérienne Setsuo M., si avide de gloire, fut, jusqu'au dernier moment, épargné par la guerre. Tandis que les villes japonaises, l'une après l'autre, étaient réduites en cendres par l'aviation américaine, Hiroshima, pour des raisons alors inexplicables, demeurait préservée, et la population se berçait de l'espoir que ses nombreux émigrants, établis aux îles Hawaï et aux Etats-Unis, avaient réussi à obtenir un traitement de faveur pour leur ville natale.

La première grande opération à laquelle Setsuo M. eut à participer fut ordonnée moins de deux semaines avant l'attaque atomique. Le 25 juillet, en effet, on se mit à percer à travers la ville de larges tranchées contre le feu, et l'on dut

abattre, pour les ouvrir, des centaines de maisons. Cette technique était fondée sur l'expérience acquise au cours des grands incendies qui avaient ravagé les villes bombardées au napalm. Le gardien de la défense aérienne Setsuo M. avait donc reçu l'ordre de « nettoyer » le terrain autour d'un dépôt de l'armée. Dans la centaine de maisons condamnées par cette mesure se trouvait la sienne — mais cette circonstance sembla causer au père de Kazuo plus de joie que de chagrin : il pouvait enfin offrir à sa patrie un sacrifice tangible.

La famille M. avait trouvé asile à partir de cette date chez un autre gardien de la défense aérienne et Kazuo se souvint que ce changement dans leur existence avait empli sa mère de sombres pressentiments. Le proverbe japonais dit en effet : « *Quand trois maisons se touchent, n'habite pas celle du milieu.* » Mais la suite des événements devait infirmer le dicton. Les deux maisons voisines volèrent en éclats sous l'effet du bombardement atomique, tandis que la maison du milieu, protégée par les autres, fut seulement comprimée et tordue comme un *tankiri* (bretzel au sucre). Les membres de la famille M. devaient s'en tirer avec de simples éraflures.

Il y a, selon la tradition japonaise, trois choses que l'homme doit craindre par-dessus tout : la colère de la terre (séisme), la colère du ciel (tonnerre et éclair) et la colère du père. Setsuo M. était pour son fils Kazuo un de ces pères redoutés. Il avait toujours fait preuve à son égard de plus de sévérité que pour les autres, parce que son fils aîné était venu au monde un 11 février, le plus grand jour de fête nationale du Japon impérial. 2 590 ans tout juste avant la naissance de Kazuo, en effet, l'empereur Jimmu, selon les livres d'histoire officiels, avait fondé le Japon. Cette coïncidence entre l'anniversaire présumé de son pays et l'anniversaire de son fils avait toujours inspiré à Setsuo M. de hautes espérances. S'il se considérait lui-même, dans ses moments de découragement, comme un « raté », du moins son unique héritier mâle comblerait-il un jour ses ambitions.

« Ne te laisse pas aller ainsi ! Aide-moi à construire la nouvelle maison ! » A force d'exhortations, Setsuo M. avait réussi à tirer son fils de son apathie et de cette nostalgie de

la mort qui, depuis la capitulation, s'étaient emparées de lui. D'abord à contrecœur, puis avec une joie grandissante, enfin avec une sorte de fureur enthousiaste, Kazuo avait obéi aux injonctions de son père.

« Ils sont fous », disaient les passants en voyant le père et le fils déblayer le terrain, extraire des décombres des planches noircies, les trier, enfoncer les poutres dans le sol et mettre la dernière main à leur maison avant les grandes pluies d'automne. Kazuo M. note triomphalement : « Le 32ᵉ jour, notre maison était debout, bâtie à l'aide de matériaux que nous avions trouvés dans la plaine brûlée. Ce fut le premier logement reconstruit à Hiroshima. »

Lorsque la famille alla se coucher pour la première fois dans son nouveau logis, Hideko murmura à son frère : « Regarde, *niisan* (grand frère), les étoiles brillent par les fentes du toit. »

Et Kazuo de répondre, sarcastique : « Si tu as la chance d'habiter à présent cette maison céleste, c'est aux Américains que tu le dois. »

Le docteur Hachiya, toujours dans son *Journal*, décrit le spectacle qui s'offrait à lui à travers les fenêtres sans vitres de son hôpital, trois jours après le bombardement :

« *Que ce fût vers le nord, l'est, le sud ou l'ouest, rien n'arrêtait le regard. La côte d'Hiroshima, distante de quelques kilomètres, et l'île de Ninoshima, dans la baie, semblaient toutes proches. Près du centre, à une distance de quinze cents mètres environ, se dressaient les ruines noircies des deux plus grands immeubles d'Hiroshima : ceux des magasins Fukuya et du journal local* Chugoku Shimbun. *Hijiyama, la belle colline sacrée, située à l'est de la ville, avait l'air d'être à portée de la main. Du côté nord, on n'apercevait plus aucun édifice. Pour la première fois, je compris ce que voulaient dire mes amis, quand ils déclaraient qu'Hiroshima avait été détruite de fond en comble.* »

En feuilletant aujourd'hui les archives du grand journal régional *Chugoku Shimbun*, on ne peut que s'étonner de la rapidité avec laquelle la vie reprit son cours aux environs

immédiats du « désert atomique ». La famille M. n'était plus la seule à se cramponner au sol blessé de sa ville natale. Chaque jour voyait revenir des gens, plus nombreux que ceux qui partaient. Le quotidien local donna le meilleur exemple de cette volonté absolue de continuer à vivre, qui anima tout d'abord une petite minorité. Dès le 9 août, trois jours après la catastrophe, le journal était de nouveau distribué à ses abonnés, à ceux du moins qu'on pouvait joindre. Il s'agissait en fait des éditions provinciales de l'*Asahi* et du *Mainichi*, qui, en application d'une convention réciproque prévue pour les cas d'urgence, avaient été « éclusées » des villes voisines sur Hiroshima, et pourvues de la tête de page du *Chugoku Shimbun*. Mais pendant ce temps, les collaborateurs survivants du *Chugoku Shimbun* s'acharnaient à reprendre au plus vite leur propre publication malgré l'état des bâtiments presque entièrement consumés. La première tentative pour réaliser une édition de fortune sur les presses de la petite imprimerie Sagawa devait se heurter à la résistance du chef d'état-major de la province, le général Matsumara, que démangeait le scrupule de la censure. Alors, quatre rédacteurs du *Chugoku Shimbun* décidèrent de devenir provisoirement « crieurs publics ». Armés de mégaphones, ils annonçaient du haut de leurs camionnettes les nouvelles locales et les avis les plus importants.

Par bonheur, on avait pris la précaution de transporter dans le village de Nukushina, à cinq kilomètres de la ville, une énorme rotative. Mais les murs et les fenêtres du vieux bâtiment d'usine qui l'abritait n'avaient pas résisté, malgré la distance, au souffle du *pikadon*. Campés autour de leur presse dans trois ou quatre grandes tentes de l'armée, tous les survivants, dont certains portaient pansements et bandages, typographes, électriciens, conducteurs, employés de bureau et rédacteurs, se mirent à édifier avec l'aide de quelques ouvriers une construction provisoire pour leur imprimerie ; ils installèrent eux-mêmes les câbles électriques sur des poteaux hâtivement plantés, rétablirent les connexions et lorsque, après plusieurs essais infructueux, les cylindres de la machine se

mirent un soir à frémir de leur bourdonnement familier, toute l'équipe porta, au clair de lune, avec du *suri*[1], un toast vibrant à l'avenir d'Hiroshima.

Dès le 31 août, soit à peine plus de trois semaines après le *pikadon*, le premier numéro d'après guerre du *Chugoku Shimbun*, rédigé et imprimé par la propre équipe du journal, était mis en vente à Hiroshima. Dès lors, la feuille parut régulièrement, publicité comprise, et pourvue, comme auparavant, d'illustrations. « *La chambre noire était installée dans l'un des abris antiaériens creusés dans la montagne*, raconte un rédacteur à propos de ces journées héroïques de Nukushina, *mais les caractères devaient être fondus à l'air libre. En raison de ces conditions de travail inadéquates, images et textes étaient presque impossibles à distinguer, car les pages sortaient pratiquement noir sur noir de la presse. Les jours de pluie, nous devions renoncer complètement aux photos. En guise de préparation pour l'impression, les rouleaux de papier étaient battus avec des tiges de bambou humides, le séchage se faisait ensuite au-dessus d'un feu de charbon de bois...* »

Le 4 septembre 1945, le journal *Chugoku Shimbun* annonçait que la période d'assistance alimentaire gratuite était terminée et qu'on avait institué vingt-quatre services de ravitaillement provisoires.

Le 7 septembre, le journal informait ses lecteurs qu'il y avait encore 130 000 personnes sur le territoire de la ville. (Avant la catastrophe et compte tenu des soldats en garnison et des équipes d'évacuation, le chiffre de la population se montait à 390 000 âmes.) Trois jours plus tard, le 10 septembre, il annonçait la reprise partielle de la fourniture de courant électrique et, le 13 septembre, écrivait que l'administration municipale allait distribuer gratuitement des matériaux de construction à tous ceux dont les maisons étaient entièrement détruites. On se mit aussitôt à abattre les arbres de la petite forêt de Konganeyama, et les troncs débités furent mis à la disposition de ceux qui le désiraient — initiative

1. Eau-de-vie distillée clandestinement.

courageuse et d'importance vitale dont aucun fonctionnaire plus tard ne voulut se reconnaître la responsabilité, certains hommes politiques du cru ayant fait valoir que les arbres avaient été abattus sans autorisation officielle et par conséquent d'une façon tout à fait illégale.

Le rythme de cette première phase de la reconstruction fut fortement accéléré par l'approche imminente de l'équinoxe d'automne qui se manifeste habituellement dans cette région, vers le début de septembre, par de fortes pluies et des tempêtes. Il arrive même que ces perturbations apparaissent au cœur d'un été brûlant. Mais le mois d'août 1945 fut relativement sec. Quant aux averses passagères, elles furent accueillies plutôt avec soulagement par les gens qui campaient dans les ruines : elles les délivraient, au moins pour un temps, des essaims de moustiques et de mouches qui se répartissaient entre les survivants et les cadavres putréfiés dans les décombres.

Au reste, les nouveaux baraquements édifiés en hâte surgissaient presque tous à une respectueuse distance du centre de la ville dévastée. Tandis que la densité de la population, au cœur du « cercle infernal », atteignait à peine, à la fin de l'année, 3,1 pour 100 de ce qu'elle était avant la catastrophe, les quartiers périphériques étaient surpeuplés. A trois kilomètres du point de l'explosion, l'augmentation de la population, par rapport à celle de l'ère « préatomique », était de 128,5 pour 100 ; au-delà de trois kilomètres, le chiffre avait presque doublé : 181,6 pour 100 d'augmentation.

Parmi ces faubourgs extérieurs désormais recherchés, plusieurs étaient traditionnellement assignés à des milliers de misérables que leurs concitoyens considéraient comme « impurs » et que, pour cette raison, on avait isolés du reste de la population dans des quartiers réservés. Hiroshima comptait un nombre particulièrement élevé de ces ghettos appelés *buraku.* La ville, considérée depuis des siècles comme un haut lieu du bouddhisme, employait ses « impurs », les *Eta* — dont le nom signifie littéralement : « beaucoup de saleté » —, à l'exécution de certains travaux auxquels les croyants à l'âme sensible, soumis à la lettre d'une éthique

élevée, ne voulaient pas se salir les mains : abattage des animaux, préparation du cuir, ramassage et transformation des ordures. Ces malheureux inspiraient une horreur telle que la seule énonciation de leur nom était ressentie comme une souillure. Au lieu de le prononcer, on levait en l'air quatre doigts de la main dans un geste qui faisait allusion aux relations des *Eta* avec les quadrupèdes et les ravalaient eux-mêmes au rang des animaux.

Sans doute fallait-il voir une sorte de justice compensatrice dans le fait que les hôtes réprouvés des *buraku*, précisément parce qu'on les avait tenus à l'écart, avaient été moins touchés que les autres habitants d'Hiroshima. Ils devenaient d'un seul coup les « privilégiés », puisqu'ils gardaient au moins un toit au-dessus de leur tête.

Pour la première fois depuis des siècles, quelque chose secouait les barrières érigées par l'esprit de caste. Et cette égalité de droit que les décrets officiels, depuis le XIXe siècle, avaient reconnue aux *Eta* sans pouvoir l'obtenir, semblait désormais chose accomplie. Des réfugiés d'Hiroshima trouvèrent asile dans les ghettos des *Eta* de Minami, Misasa, Fukushima, dans les quartiers nord, centre et sud. Quant aux gens des *buraku*, on les vit alors, pour la première fois, du moins les plus entreprenants, se risquer dans le centre de la ville dévastée et provisoirement abandonnée par ses maîtres.

Mais à mesure que la reconstruction d'Hiroshima progressait et que succédait au chaos des premières semaines un semblant d'ordre, le rempart traditionnel des préjugés et du mépris se reconstitua de nouveau autour des *Eta*. Il avait semblé un moment que la terrible arme nouvelle eût pu avoir au moins une action bénéfique en émancipant ces réprouvés. Elle n'avait fait qu'ébranler les murs de la ségrégation, sans réussir à les abattre. Pour cela, une bombe atomique ne suffisait pas.

Lorsque la température, au début de septembre, commença de se rafraîchir, les autorités d'Hiroshima eurent à faire face à un problème urgent : habiller plus de cent mille personnes qui, à de rares exceptions près, n'avaient réussi, littéralement,

qu'à sauver leur peau. Pendant la saison chaude on avait pu à la rigueur se vêtir de quelques haillons et marcher pieds nus. Au cortège des autres misères s'ajoutaient maintenant les refroidissements, qui enlevaient souvent en quelques jours les sujets affaiblis.

Le bruit courait dans la population que des stocks de fournitures militaires de toutes sortes étaient cachés dans les environs. Ancienne ville de garnison, Hiroshima avait été pendant la guerre le principal port d'embarquement des troupes à destination des fronts de l'Asie sud-orientale. Les plus malins ne tardèrent pas à découvrir quelques-uns de ces dépôts. On s'arrangeait pour obtenir d'un officier de l'approvisionnement quelque « bon tuyau ». Puis, on proposait d'organiser les moyens de transport nécessaires à l'enlèvement des marchandises : ainsi naquirent certaines fortunes de l'après-guerre. La firme de chaussures S., par exemple, qui aujourd'hui encore tient le haut du marché à Hiroshima, devait s'assurer pendant des mois une sorte de monopole.

Shinzo Hamai, un fonctionnaire municipal ayant donné de solides preuves de ses capacités comme chef de l'approvisionnement dans les journées critiques qui avaient suivi l'explosion, fut alors chargé de s'occuper, au bénéfice de la population, des trésors échappés au pillage ou accumulés dans les entrepôts des forces combattantes. Les catastrophes ont cet effet, comme les guerres et les révolutions, de promouvoir subitement des hommes jusque-là inconnus et d'en faire les chefs de la communauté menacée. Ainsi, en dehors du cercle restreint de ses collègues, qui connaissait Shinzo Hamai avant le 6 août ? Cet homme de trente ans, d'aspect ouvert, au visage glabre et aux larges épaules, devint pourtant du jour au lendemain le personnage le plus important d'Hiroshima, non seulement par la fonction qui lui incombait, mais aussi grâce à une énergie et une compétence que nul ne lui aurait supposées jusqu'ici.

Tandis que, saisis de panique, les représentants rescapés des autorités gouvernementales et de l'Etat-Major général en étaient encore à s'interroger, dans les murs antiques du temple Tamonin, sur le moyen de surmonter cette épreuve,

Hamai s'était déjà frayé un chemin à travers la ville en flammes jusqu'aux ruines de l'ancien hôtel de ville. De là, tout le jour, dans les deux seules pièces qui n'avaient pas été entièrement détruites par le feu, il « gouvernait ». En une nuit, sur son initiative, des cuisines de fortune furent mises en service dans les villages environnants. Il s'ingénia, sans plus attendre, à découvrir de nouvelles sources d'approvisionnement ; ici, il dénicha dans le port un tanker rempli d'huile végétale ; là, il « débloqua », malgré une opiniâtre résistance des bureaux, le stock d'un immense bâtiment réfrigéré dont le contenu risquait d'être bientôt avarié par suite de la coupure du courant électrique. Il était toujours sur pieds, toujours sur la brèche, général improvisé et improvisateur dans la lutte contre la faim et la soif.

Ses auxiliaires les plus zélés furent les aspirants officiers d'une école de blindés, située dans le quartier portuaire d'Ugina. Lorsque Hamai leur avait demandé leur aide pour la répartition des vivres, ils avaient commencé par répondre que cette affaire ne les regardait pas et que s'ils se trouvaient dans cette école, c'était pour étudier la tactique de la guerre motorisée : pas autre chose. Mais le chef de l'approvisionnement, sans se laisser impressionner le moins du monde par ce hautain refus, avait purement et simplement réquisitionné toute la troupe, véhicules compris, et ces héros des blindés avaient fini par se donner à leur tâche avec un tel enthousiasme que, fiers des « victoires » remportées sur ce champ de bataille nouveau, ils en oubliaient jusqu'à la grande catastrophe. Quand, au plus fort du chaos, à quelques jours du désastre, les gens les entendirent crier : « Ne craignez rien, on vous amène ce qu'il faut ! » ce fut pour les malades et les mourants comme un éclat de trompette, la joie démesurée de la délivrance.

Hamai s'attaqua avec le même optimisme à la tâche d'habiller les 130 000 survivants d'Hiroshima. Il réussit l'exploit d'amener les autorités militaires à lui révéler l'emplacement de leurs dépôts secrets. Mais on ne lui dissimula pas les difficultés auxquelles son projet allait se heurter.

« *Oui, nous avons, près de Saijo, du linge, des chaussettes,*

des bottes, des uniformes et tout l'équipement nécessaire à une armée de cent mille hommes, lui dit-on. *Nous préférons vous voir réquisitionner ces réserves dès maintenant plutôt que d'avoir à les livrer comme butin de guerre aux troupes d'occupation. Prenez-les donc. Mais à vous de vous débrouiller pour transporter tout ce « bazar » jusqu'à la ville. »*

Comme la rareté de l'essence excluait alors toute possibilité d'acheminer par camions ces énormes quantités de matériel, Hamai s'adressa à l'administration locale des chemins de fer. Mais là, on secoua la tête : « Il vous faudrait au moins trente wagons. Nous ne pouvons même pas en mettre la moitié à votre disposition. »

Hamai qui, naguère, préférait éviter les discussions, s'était découvert depuis la catastrophe un nouveau don : l'art de la persuasion. Usant tantôt d'un discours habile, tantôt d'un silence obstiné, il parvenait toujours à son but. Il réussit à convaincre peu à peu les responsables du chemin de fer de Saijo. Ils finirent pas céder : « Bon, nous vous libérerons les wagons d'une façon ou d'une autre. »

Sans doute pensaient-ils qu'Hamai n'arriverait même pas à transporter l'énorme cargaison à pied d'œuvre, c'est-à-dire à la gare la plus proche, car le dépôt se trouvait à plusieurs kilomètres à l'intérieur de la montagne.

« Vous feriez mieux de renoncer à ce projet », lui déclara, sur place, le lieutenant F., qui gérait les réserves. « Est-ce que vous vous rendez compte qu'il a fallu six cents soldats vigoureux et six mois pour entreposer là-haut tout ce fatras ! Et vous vous imaginez que vous allez déménager ce matériel en quelques jours, avant les froids ? Vous n'y pensez pas ! » Et comme les arguments semblaient ne faire aucun effet sur Tamai, l'officier laissa éclater sa colère : « Vous ignorez peut-être que nous avons perdu la guerre ! Votre beau projet n'aboutirait qu'à un seul résultat : gaspiller une précieuse force de travail. » Là-dessus, il pivota vivement sur les talons et, tournant le dos à son interlocuteur, se mit à regarder par la fenêtre. Pour lui, l'affaire était terminée.

Hamai n'ouvrit pas la bouche. « Celui qui parle devant un interlocuteur silencieux ne tarde pas à se dévoiler... », son-

geait-il, et il attendit la prochaine explosion de l'officier... Avec lui attendaient des dizaines de milliers de gens qu'il fallait protéger contre l'hiver.

L'officier eut alors un geste inattendu. D'un mouvement brusque, il saisit son revolver et l'arma. Instinctivement Hamai fit un pas en arrière, se demandant déjà comment il pourrait se protéger. Mais le lieutenant F., sans se retourner vers lui, se mit à tirer rageusement au-dehors par la fenêtre ouverte.

L'entretien s'était déroulé dans les bureaux administratifs de l'Ecole d'agriculture de Saijo, dont les bâtiments avaient été pour la plus grande partie réquisitionnés par les autorités militaires. Sous les fenêtres de la pièce où avait lieu la conversation, s'étendait le terrain de jeu de l'école, et lorsque Hamai voulut connaître le but visé par l'irascible militaire, il aperçut, en bas, au milieu des échelles horizontales et des barres fixes, des piles et des ballots de vestes, de pantalons, de manteaux, sur lesquels le lieutenant tira jusqu'à épuisement de ses munitions.

Alors seulement F. se retourna vers son visiteur. Son long visage mongol n'exprimait plus la colère mais le désespoir : « Vous ne comprenez donc pas ? Si vous croyez que je vais vous faire cadeau de tout cela, sans y regarder à deux fois, vous vous trompez. Et si, un jour, nous poursuivions le combat ? Pourquoi pas ? Alors, moi, vous ne voudriez pas que je lâche tout ? Même les jeunes filles, dans ce service, ont juré qu'elles continueraient jusqu'à la mort. »

Il était à bout de forces. Indécis et comme absent, il jouait avec son pistolet vide. Lorsqu'il se remit à parler, sa voix semblait brisée. Mouillée de larmes. Son dernier sursaut contre la défaite ne servait à rien.

« Nous avons accepté tant de privations, laissa-t-il tomber. Des années et des années. Et tout cela aura été en vain ! » Finalement, il essaya de se ressaisir : « Eh bien, tant mieux si nous pouvons au moins rendre service maintenant aux gens d'Hiroshima avec ce fatras. Peut-être aurons-nous besoin un jour de tous les Japonais. Oui, ce sera un fameux travail que de redescendre tout ce matériel. Mais vous n'aurez

pas de mal avec moi. Je ne vous mettrai plus de bâtons dans les roues. »

Hamai ne tarda pas à trouver des bonnes volontés pour l'aider dans l'expédition. Des élèves de la section forestière de Saijo transportèrent le « trésor de Kawakami » dans un temps record jusqu'à la station, à l'aide de brouettes, de charrettes de paysan, de bicyclettes et même de voitures d'enfant. Ainsi les habitants d'Hiroshima reçurent-ils au moins la moitié des chemises, des fourrures, des bonnets, des sandales, des bottes à genouillères, des manteaux et des couvertures avant l'apparition du mauvais temps. Dans l'intervalle, Hamai avait également « débloqué » et distribué — sans trop de difficultés cette fois — les réserves d'un grand camp de la Marine, destinées à la guerre dans le Pacifique sud-ouest.

Voilà pourquoi des étrangers arrivés à cette époque à Hiroshima racontèrent que toute la population avait encore l'air de jouer au soldat. Non seulement les hommes, mais les jeunes filles, les vieillards, les matrones, les enfants et les adolescents affichaient des uniformes flambant neufs, souvent composés avec la plus haute fantaisie, parfois même avec provocation. Ainsi la tragédie du militarisme japonais se terminait-elle de façon imprévisible en un travestissement, une fête masquée à laquelle prenaient part même les infirmes et les malades déjà marqués par la mort atomique.

Alors que, dans le reste du Japon, presque tous ceux qui avaient une fois porté l'uniforme cherchaient à se débarrasser de ce vêtement encombrant par crainte d'être faits prisonniers par les troupes d'occupation étrangères attendues, ou de passer en jugement pour avoir participé à des actes de violence contre l'ennemi et la population des territoires occupés, les civils bombardés d'Hiroshima se montraient sans peur dans le kaki compromettant de ceux devant lesquels hier encore toute l'Asie avait tremblé et qui se trouvaient à leur tour dans les transes. On aurait presque dit que les survivants du *pikadon* se sentaient libérés de toute complicité par le purgatoire atomique.

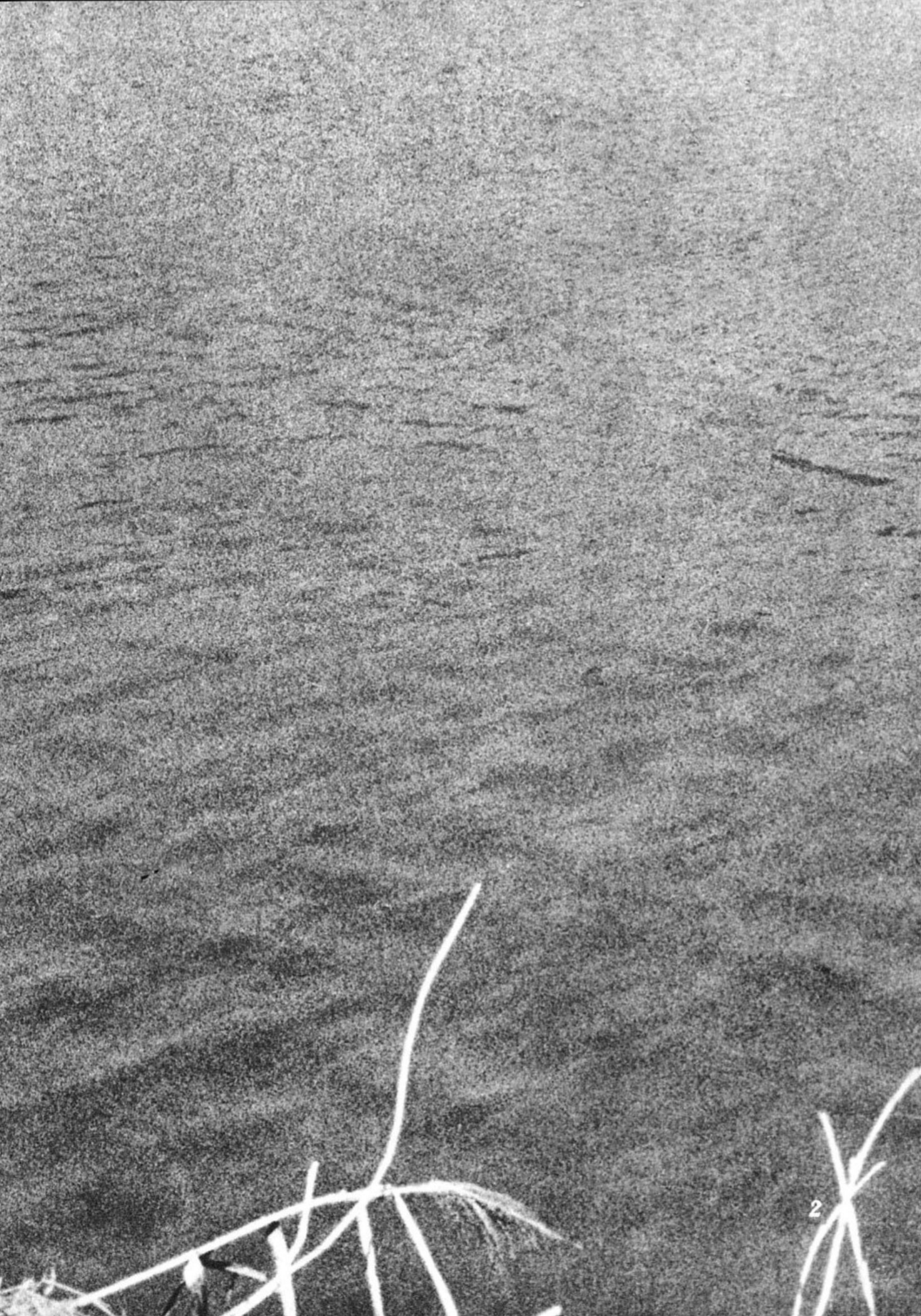
Les hautes bottes militaires, passées désormais au rang de symbole des temps révolus, rendaient des services particu-

lièrement appréciables. La pluie d'automne était apparue en effet et commençait à tomber avec violence. Les chemins battus qui sillonnaient le quartier des baraquements et les champs de ruines étaient semés de larges flaques où la cendre se transformait en une boue noire et grasse.



1. — « ... La crainte profonde, chez tous les jeunes survivants que leurs descendants soient des idiots ou des monstres. »




2

2. — « Ce jour-là » ils s'étaient précipités par centaines dans l'Otha, le fleuve aux sept bras.



3. — « ... car ce ne fut pas une fin rapide, ce ne fut pas de mort subite que cette ville périt. »

3. Après le déluge

Hiroshima signifie littéralement : large (*hiro*) île (*shima*). Le centre de la ville a toujours été situé sur une île comprise entre deux des bras principaux de l'Ohta, le fleuve aux sept bras.

Les autres quartiers s'étendirent peu à peu sur le reste des terres d'alluvions du large delta déjà conquises sur la mer mais encore cernées par le fleuve. Une année sur deux ou presque, le fleuve descendu des montagnes rompt ses digues pendant la période des pluies et il arrive souvent, pour comble de malheur, que des raz de marée, fouettés par le typhon, envahissent en même temps ce territoire situé au-dessous du niveau de la mer.

La plus catastrophique de ces inondations se produisit le 6 août 1653. C'est dire que bien avant la date fatale de 1945, le 6 août faisait déjà figure de jour funeste dans la mémoire des habitants d'Hiroshima. Ce 6 août 1653, des centaines de maisons et tous les ponts furent emportés. La chronique rapporte qu'en fait, seul le « Château des Carpes », résidence du seigneur du lieu, Asano, située sur une éminence, échappa au désastre et que la population survivante ne dut qu'à son prince d'être préservée de la famine. Ayant ouvert ses magasins à provisions, ce prince nourrit pendant des semaines tous ses sujets sur ses réserves de riz. La grande inondation de 1653 fut pourtant beaucoup moins puissante que celle qu'eut à subir Hiroshima un mois et demi à peine après sa

destruction par la bombe atomique. Le 17 septembre 1945, en effet, les chutes de pluie légères qui duraient depuis des jours et des jours avec de brèves interruptions, se transformèrent en cataractes et ce déluge s'augmenta l'après-midi d'une tempête dont la violence ne fit que croître d'heure en heure jusqu'à minuit.

La centrale électrique de la ville qui fonctionnait de nouveau depuis une semaine tomba en panne, èt, dans la plaine plongée dans l'obscurité, la plupart des maisons à peine remises en état et des constructions de fortune érigées en hâte furent balayées par l'ouragan ou recouvertes par les eaux.

Dans ces ténèbres, traversées d'appels au secours et de cris angoissés, on vit s'approcher, le 19 septembre à une heure du matin, venant d'un village de pêcheurs de Kuba, une retraite aux flambeaux d'un nouveau genre. Au cours de ses excursions à travers la ville en ruine, le professeur Nagaoka, entre autres découvertes, avait trouvé non loin des anciennes usines Mitsubishi, des éclats de ce verre synthétique qui servait à fabriquer les cockpits des avions de guerre. Sachant ce matériau excellent combustible même en plein vent, il en fit des lampes-tempête pour guider des douzaines de gens sur la route d'Hiroshima.

Le professeur espérait atteindre à temps la maison de sa fille éloignée de trente kilomètres. Il y avait évacué une précieuse bibliothèque géologique et technique, et sa collection unique de minéraux. Arrivé au petit jour en vue de la maison, il aperçut des livres qui flottaient sur les eaux du fleuve. Il put encore récupérer quelques microscopes et la plus grande partie de la bibliothèque.

Une telle chance était vraiment exceptionnelle : le peu qu'on avait pu sauver du bombardement atomique, on le perdit cette fois dans la grande inondation. Tel fut le cas pour des milliers d'habitants d'Hiroshima. Les maisons riveraines du fleuve furent emportées presque sans exception. Tandis que le *pikadon* en avait détruit dix, c'était vingt ponts cette fois qui étaient devenus inutilisables, coupant les uns des autres les quartiers de la ville.

Le chef des approvisionnements lui-même, ce Shinzo Hamai qui, dans les premières semaines après la catastrophe, avait arraché, par son exemple, tant de gens à leur désespoir, se sentit faiblir devant ce nouveau désastre.

Du haut de la terrasse de l'hôtel de ville, la vue de la cité le plongea dans un accès de profond découragement.

« La ville ressemblait à un grand lac, raconte-t-il. Sous la surface moutonnante, on reconnaissait encore les tuiles des toits et les contours de toutes les épaves possibles. J'eus le sentiment que nous avions trouvé là notre dernier tombeau ! Mais pourquoi était-ce précisément aux hommes d'Hiroshima d'endurer de si terribles souffrances ? Et si les eaux ne se retiraient jamais plus, si tout ce qui était noyé là-dessous restait englouti pour toujours ? Tant mieux ! Voilà ce que je pensais réellement à cet instant-là. »

Doublement éprouvée, la population d'Hiroshima sut faire face à la grande inondation avec un sang-froid inespéré. Ce nouveau désastre n'était finalement qu'une catastrophe naturelle, un de ces coups du sort comme on en connaissait depuis des générations et contre lesquels on savait lutter. Les inondations laissaient derrière elles des morts, des blessés, des malades, mais selon un ordre de grandeur tel qu'on pouvait encore l'admettre et en prendre son parti. Les habitants de cette ville entourée d'eau avaient toujours su, de mémoire d'homme, comment guérir les blessures causées par le fleuve furieux et la mer déchaînée, alors que les effets, si divers et étonnamment persistants de la bombe, ressentis maintenant sous une forme ou sous une autre par presque chacun d'eux, les laissaient stupéfaits et impuissants.

A son tour, Shinzo Hamai, plusieurs semaines après le *pikadon,* fut obligé de se soumettre à un traitement médical. Il n'avait reçu, le 6 août, qu'une minuscule blessure au pied, mais qui refusait de guérir. Heureusement, son médecin avait entendu l'exposé du professeur Tsuzuki et savait comment traiter ses malades.

Lorsque ce médecin eut constaté une diminution notable des globules blancs dans le sang de son client, il ordonna au

chef des approvisionnements du repos, un séjour à la campagne et une nourriture riche. Cette cure dont l'effet se révélait efficace dans les cas bénins eut tôt fait de rendre Hamai à la santé. Mais, dans les cas graves, aucun traitement n'aboutissait. Pendant toute la première année qui suivit le *pikadon,* le chiffre mensuel moyen des décès à Hiroshima fut de 10 à 20 fois plus élevé qu'avant la catastrophe.

Une préoccupation nouvelle vint s'ajouter aux tourments des survivants pendant la deuxième quinzaine de septembre. Les premières troupes étrangères, Américains d'abord et plus tard Australiens, devaient débarquer dans cette région au début du mois suivant, le 3 octobre [1]. Une sinistre réputation précédait les vainqueurs. Nourrie par des années de propagande et favorisée par un isolement séculaire, l'idée s'était enracinée qu'il fallait considérer tous les étrangers comme des « diables ». L'avant-garde des forces alliées, médecins, journalistes et savants, qui faisaient preuve d'une cordialité non seulement apparente mais réelle, réussit à peine à entamer ces préventions.

Pour la première fois dans l'histoire nippone, des guerriers venus d'au-delà des mers allaient fouler le sol sacré de la patrie. Comment ces vainqueurs d'un peuple qui se considérait depuis des siècles comme invincible auraient-ils pu être, comment leur aurait-on permis d'être autre chose que des surhommes ou des sous-hommes, des « démons à forme humaine » ? Les grands malades, qui jusqu'ici avaient obstinément refusé de quitter Hiroshima, pour mourir au moins dans leur ville natale, se laissèrent alors emmener dans les villages des montagnes environnantes. Un homme aussi cultivé que l'était le docteur Hachiya passa des nuits entières à se

1. C'est à partir du 31 janvier 1946 que des troupes du Commonwealth britannique participèrent à l'occupation de cinq préfectures de la région de Chugoku à laquelle appartient Hiroshima. En dehors des Australiens, ces unités comptaient des Néo-Zélandais, des Indiens et des Anglais. Elles faisaient presque exclusivement fonction de troupes de garnison. L'administration militaire proprement dite de cette région continuait d'être assumée par la 8ᵉ armée américaine.

retourner sur sa couche, tourmenté par la question de savoir s'il ne ferait pas mieux de conduire sa femme loin de la ville, malgré la gravité de son état, pour qu'elle se réfugie dans la maison de ses parents.

Le commandant japonais de la région de Chugoku, laissé provisoirement en place par les forces d'occupation, fit publier, en septembre, par voie d'affiches et de presse, le communiqué suivant, rédigé dans le style un peu guindé de l'administration :

« Habillement féminin : Les robes légères d'une seule pièce comme on en porte dans notre pays, même hors de la maison, sont habituellement considérées par les étrangers comme des vêtements de nuit. Elles pourraient de ce fait les inciter à des actions irréfléchies, entraînant de sérieux désagréments. Il sera donc préférable d'adopter le *monpé* [1].

« Avoir une tenue toujours correcte et ne dénuder la poitrine en aucun cas !

« Montres-bracelets : Ces objets peuvent être considérés comme des souvenirs intéressants. Evitez donc de les porter en public. Les femmes qui se trouvent seules à la maison doivent être tout particulièrement prudentes et veiller à ce que les portes demeurent bien fermées.

« Evitez toute espèce de nudité. Ne crachez pas dans les rues. Ne faites pas vos besoins en plein air. »

Comme les portes d'entrée, au Japon, restent presque toujours ouvertes jour et nuit, les serruriers d'Hiroshima eurent fort à faire pour poser partout serrures et verrous. Cette mesure se révéla bientôt d'un intérêt pratique certain, mais beaucoup moins contre les attaques éventuelles des étrangers que contre les tentatives d'effraction des habitants eux-mêmes, affamés et réduits par la guerre et la défaite à un dénuement presque total.

Pour rassurer les femmes d'Hiroshima qui se sentaient menacées, le chef du service de la Sûreté de la préfecture, Dazai, devait mettre au point, en guise de diversion, une opération d'un genre très particulier. Le 20 août, ayant

1. Long pantalon de femme, le plus souvent resserré au genou.

convoqué, dans son bureau provisoire installé dans les ruines de la banque Kangyo-Ginko, un certain nombre d'honorables hommes d'affaires, il leur déclara : « Messieurs, vous allez avoir à mettre une fois de plus vos précieux services à la disposition de la patrie. Etes-vous prêts à le faire ? »

Ce à quoi ces gens indispensables, dont un nombre étonnamment élevé avait survécu au *pikadon,* déclarèrent comme un seul homme qu'ils n'en voyaient absolument pas la possibilité dans les circonstances actuelles.

« Les autorités sont prêtes à vous accorder une aide financière et à vous soutenir de toutes les manières, ajouta le haut fonctionnaire de la police pour les allécher. Vous n'avez qu'à dire ce qui vous manque pour remettre en marche votre affaire. »

Voilà qui était plus sagement parler. Mais Motoji Mino, qui participait à cette réunion, et à qui je dois d'ailleurs le compte rendu de la délibération, objecta : « Nous n'avons ni literie ni kimonos, absolument rien du matériel nécessaire à la marche de nos affaires. Et surtout, nous n'avons pas de femmes. »

Précisons que M. Mino — comme tous ces messieurs, dont les autorités avaient si instamment battu le rappel pour les réunir en cette assemblée — avait été propriétaire d'une maison de tolérance prospère à Yayoi-cho, quartier de plaisir connu dans tout le Japon, Hiroshima étant à la fois un port et une ville de garnison.

« A l'époque qui suivit le *pikadon,* raconte ce M. Mino, aujourd'hui presque septuagénaire et tiré à quatre épingles, vous m'auriez pris pour un vagabond. J'avais été enseveli sous les décombres et je perdis mon sang par cinquante ou soixante blessures au moins. Sous l'œil gauche — regardez, la cicatrice est encore visible —, c'est un morceau de chair entier qui avait été arraché. Je devais porter les deux bras bandés et je n'avais d'autres chaussures qu'une paire de sandales de paille éculées. Quant à ce qu'il pourrait advenir de mon affaire, non, je n'avais vraiment pas encore trouvé le moyen d'y penser. Réellement je n'avais pas la tête à cela, pas plus que mes collègues du reste. Mais ce Dazai ne voulait

pas en démordre. Il parlait de la « fidélité à la nation », et de la nécessité de « créer des institutions capables de prévenir des incidents malheureux ». Jolies phrases en tout cas !

« Puis il passa au domaine pratique et nous l'écoutâmes alors avec plus d'attention. L'administration de la province, dit-il, était prête à faire bien des choses. On mettrait immédiatement à notre disposition deux à trois millions de yens — ce qui, avant l'inflation, représentait une belle somme, croyez-moi. Nous n'aurions rien à débourser et les profits que nous pourrions retirer de cette affaire ne nous en seraient pas moins acquis.

« Promesses fallacieuses, comme la suite des événements devait le prouver. L'Etat ne fait pas de cadeaux. Ils ont réclamé jusqu'au dernier yen. Avec intérêts, bien sûr. Il n'y avait malheureusement pas une seule pièce écrite pour témoigner des promesses faites pour nous allécher. Mais en braves gens que nous sommes, nous avons cru ces belles paroles et nous avons fondé tous ensemble une firme de couverture qui reçut le nom de « Société de consolation ». Chacun de nous investit pour sa part 20 000 yens. Comme président, on désigna Hisao Yamanoto — vous savez, le futur maire adjoint — et comme vice-président, moi-même. Notre bureau ? Eh bien, la police ne s'était pas opposée à ce que nous nous installions provisoirement dans ses propres locaux. Puisque aussi bien elle participait à l'affaire. »

Ainsi fut lancée, avant même l'arrivée des troupes alliées dans la région d'Hiroshima, l'opération *Iansho* (maisons de consolation). Pendant tout le mois de septembre, la vedette de la police *Hoan Maru* circula d'île en île, de port en port, pour recruter des femmes, et finit par en réunir près de cinq cents. Un certain nombre d'entre elles avaient déjà exercé la profession auparavant, mais la majorité furent achetées et payées comptant à leurs parents ou à leurs proches ruinés par la guerre. On put recruter à Hiroshima même deux cents autres pensionnaires.

Un mois après leur convocation par le chef de la sûreté, les propriétaires des maisons de tolérance pouvaient annoncer à M. le lieutenant de police Dazai qu'ils avaient accompli

leur « devoir patriotique ». Ils avaient aménagé dans la ville et ses environs dix *Ianshos* et ces établissements furent, dans la région, les premières maisons d'après guerre où régna une sorte de confort, voire un soupçon de luxe et de raffinement. La plus grande « maison de consolation », *Iansho* n° 1, fut installée à côté des casernes du faubourg de Kaita où devait prendre garnison la plus grande partie des troupes d'occupation. *Iansho* n° 2 s'ouvrit à Hiro, près de l'ancienne base de la flotte japonaise de Kuré, devenue quartier général des forces américaines pour tout le Japon occidental.

La veille du jour où le 34ᵉ régiment d'infanterie de la 8ᵉ armée devait faire son entrée, les « maisons de consolation », prêtes à fonctionner, étaient solennellement décorées. Les « diables étrangers » pouvaient venir.

Or, les Américains se montrèrent très différents de ce qu'avait imaginé une population travaillée à la fois par la propagande et par l'angoisse. Voici le récit qu'Ichiro Kawamoto, un jeune monteur de l'usine électrique de Saka, près d'Hiroshima, fait de l'arrivée des troupes d'occupation à laquelle il assista :

« Ce jour-là, le ciel tout entier s'emplit d'avions étrangers. Tous ceux qui ont appris dans leurs livres d'histoire la cruauté des guerres ont évacué leurs femmes et leurs enfants vers l'intérieur du pays. Ils tiennent leurs portes solidement fermées et chacun se montre plutôt nerveux à son travail.

« Le vent d'automne a recommencé à souffler. La grande route est entièrement jalonnée par des policiers japonais en uniforme noir, régulièrement disposés tous les cinquante mètres. On avait dit que les troupes américaines débarqueraient à Kuré pour marcher ensuite en direction d'Hiroshima. Elles devaient, paraît-il, prendre leurs quartiers à l'ancien arsenal de Kaitaichi.

« Pendant la pause de midi, nous nous sommes tous précipités à la clôture de l'usine électrique pour voir défiler les colonnes de Yankees. Des jeeps, encore des jeeps, toujours des jeeps auxquelles sont accrochés des canots de débarque-

ment montés sur roues : la puissance d'une force de combat mécanisée. Quelques soldats américains sifflent un air joyeux tout en roulant. Ils doivent contraindre leurs longues jambes à des contorsions extravagantes pour parvenir à les caser d'une façon ou d'une autre dans ces jeeps aux dimensions réduites. Il n'y a pas de coups de feu. Au contraire, les soldats étrangers lancent aux enfants, qui tout d'abord osent à peine se risquer jusqu'au bord de la route, du chewing-gum et du chocolat. Les petits sont les premiers à voir leurs craintes s'évanouir et ils se mettent bientôt à saluer les nouvelles colonnes par de bruyants *Hello !*

« Un soldat du groupe des transmissions grimpe avec agilité sur un poteau téléphonique pour y fixer un câble. Le défilé a duré jusqu'à une heure avancée de la nuit. Vers le soir, deux soldats américains viennent dans notre cantine. Ils sont si grands qu'ils ont failli se faire des bosses en franchissant la porte basse. Du côté japonais, il n'y a aucune tentative de désordre. »

Ce récit est tout à fait caractéristique de l'état d'esprit à Hiroshima au moment de l'arrivée des Américains. Si les G I's s'attendaient à des explosions de haine, c'était bien à Hiroshima. Et voilà qu'ils y rencontraient presque partout, au moins autant, sinon plus de politesse et d'hospitalité que dans le reste du pays. Il semblait que la population, en majorité bouddhique, de l'ancienne ville de pèlerinage, se fût accommodée de son destin extraordinaire et l'on vit même des citoyens tirer un orgueil particulier du fait qu'ils avaient assisté et survécu au plus puissant bombardement de l'histoire. Il est vrai qu'on ne soupçonnait pas encore à l'époque les effets durables de la sinistre arme nouvelle.

Au début, les Américains se montrèrent à peine dans la ville en ruine. Rares étaient les soldats en uniforme qui se risquaient dans le « désert atomique » du centre pour se photographier mutuellement devant les ruines de l'ancien Palais des Expositions dont la coupole nue était devenue peu à peu le symbole d'Hiroshima. Dans les murs lézardés de cet édifice, construit en 1913 par l'architecte autrichien Letzel, on découvrit, un jour, cette inscription en lettres de suie

sur une paroi prête à s'effondrer : *No more Hiroshimas*, « Plus jamais d'Hiroshima ». Ces mots devinrent le slogan du mouvement anti-atomique dans le monde entier. On ignore encore aujourd'hui qui a formulé cette sentence pour la première fois [1] — mais on pense qu'il s'agit d'un Américain.

Cependant, l'attitude innocente et cordiale des « diables étrangers », si contraire à l'image stéréotypée qu'on s'en était faite, suscita des sentiments très mélangés. Quelques semaines après l'arrivée des Américains, Kazuo M. écrivait dans son journal :

« *Des Américains blancs, de belle prestance et dûment savonnés, vont se promener, la main dans la main, avec de petites Japonaises crasseuses. Quand un de ces couples arrive au bord d'une des nombreuses flaques qui se sont formées dans les fondrières des rues, l'homme soulève sa* girl friend *pour la faire traverser et puis la rejoint d'un bond. Les marins marchent étroitement serrés contre leurs petites amies comme si ces êtres frêles devaient, tels des boucliers, les protéger d'éventuelles collisions. Les filles sont émues aux larmes par la générosité des soldats américains. Elles commencent par se pavaner, les petites sottes. Plus tard, elles donneront le jour à des sang-mêlé. Quant à moi, cet excès d'amabilité des Yankees me paraît seulement ridicule...* »

Les différents services administratifs de la province et de la ville d'Hiroshima semblent avoir été également un peu déçus par la réserve des conquérants étrangers au cours de ces premières semaines d'occupation. Ils s'attendaient à voir les nouveaux maîtres prendre solidement en main, dès leur arrivée, les rênes du gouvernement. On était habitué depuis des années, dans la province, à ce que tout, jusqu'au moindre détail, soit réglé d' « en haut » et de « Tokyo ». Les Américains avaient promis aux communes d'élargir leur autonomie

1. Le premier à imprimer le slogan « *No more Hiroshimas* » fut le reporter W. Burchett dans le *Daily Express* de Londres. Ce journaliste australien vint à Hiroshima de sa propre initiative le 3 septembre 1945 et fut le premier journaliste étranger à pénétrer dans la ville atomisée.

et leurs responsabilités administratives et il apparaissait maintenant que telle était bien leur intention. Mais, si quelques conseillers alliés s'étaient introduits, aussi bien dans l'administration provinciale qu'à la mairie, ils montrèrent tout d'abord la plus grande discrétion possible, laissant souvent aux fonctionnaires japonais plus de liberté que ceux-ci n'en auraient désiré.

Lorsque les troupes d'occupation entrèrent à Hiroshima au début d'octobre 1945, la ville était toujours privée de son premier officier municipal, l'ancien maire Kuriya étant considéré comme mort ou disparu depuis le 6 août. Peu après le *pikadon,* la municipalité avait envoyé un messager dans la maison de son premier magistrat, au bord du fleuve. A son retour, le messager raconta qu'il avait trouvé dans les décombres les restes d'un adulte et d'un petit enfant. Mais ces indices parurent trop incertains pour qu'on pût rédiger un acte de décès. Kuriya pouvait bien s'être enfui comme beaucoup d'autres dans un village des montagnes proches. Son état de santé lui interdisait peut-être de se mettre en rapport avec ses collègues.

C'est seulement lorsque son épouse, grièvement blessée, fut ramenée à Hiroshima pour subir un traitement médical, qu'on obtint sur le sort de l'ancien maire quelques renseignements de source sûre.

« Mon mari n'est plus en vie, déclara Mme Kuriya, elle-même sur le point de mourir. Le matin de « ce jour-là », il était assis au soleil sur la terrasse de notre maison et expliquait à notre plus jeune fils les paroles de sagesse du Bouddha. Un de ses petits-enfants se balançait sur ses genoux. Nous étions tous réunis en cette heure paisible. Et si heureux... Puis, un petit tas de cendres dans ma maison : tout ce qui restait de trois générations. »

Après cette déclaration, le conseil municipal d'Hiroshima put enfin penser à élire un nouveau maire. Mais au cours de la première réunion, on s'aperçut que onze conseillers avaient succombé. En outre, la plupart des survivants, atteints par la maladie atomique, ne purent y assister. Il était donc nécessaire d'attendre, pour l'élection du nouvel officier municipal,

que quelques autres conseillers fussent en état de participer à la délibération.

Bientôt, il devint si urgent de procéder à cette formalité, qu'on décida de combler provisoirement les vides survenus dans les rangs des délégués au conseil par certains employés supérieurs survivants des services municipaux. Dans l'une des rares salles de la mairie épargnées par le feu, on procéda le 22 octobre 1945, plus de deux mois et demi après la catastrophe, à la nomination du nouveau maire. Comme il n'y avait pas de chaises, ni de tables, ni même de coussins et de nattes de paille en nombre suffisant, les délégués durent s'installer par terre sur des toiles de tente. Selon Shinzo Hamai — lequel fut d'ailleurs nommé premier adjoint en reconnaissance des services extraordinaires rendus comme chef de l'approvisionnement —, cette assemblée des notabilités d'Hiroshima évoquait davantage le rendez-vous clandestin d'une bande de brigands que la réunion d'une représentation populaire régulièrement désignée.

Kihara, un homme âgé et maladif, représentant de longue date Hiroshima à la diète japonaise, fut élu maire par acclamation. Les autorités d'occupation n'élevèrent tout d'abord aucune objection contre ce choix, bien que Kihara eût siégé pendant des années comme porte-parole du mouvement nationaliste extrémiste de l'empereur Yokusan au Parlement de Tokyo. Lorsqu'il fut par la suite mis à pied avant la fin de son mandat, à cause de son passé politique compromettant, il put dire avec raison qu'il n'avait rien fait pour briguer cet emploi qui exigeait un tel renoncement.

« Je crois que de toute la longue série des maires d'Hiroshima, aucun n'a dû gouverner dans des conditions aussi fâcheuses que Kihara, dit Shinzo Hamai. Les pièces dans lesquelles nous travaillions n'avaient ni portes ni vitres aux fenêtres. Seuls quelques murs dangereusement penchés et noircis par la fumée tenaient encore debout et les planchers étaient défoncés... En hiver, la neige pénétrait aussi bien dans le bureau du maire que dans celui de son premier adjoint et couvrait toute la pièce d'un blanc étincelant. Par ces journées glacées, nous étions obligés de garder chapeaux

et manteaux pour nous asseoir à nos tables. Pour le chauffage, comme le charbon manquait, nous ramassions toutes les ordures possibles, qui, lorsqu'elles arrivaient à brûler, noyaient la pièce dans un nuage de fumée noire. »

Hiroshima possédait enfin un semblant d'administration municipale, mais ce n'était là qu'une autorité sans qualité bien déterminée, presque sans moyens d'action et pour ainsi dire sans organes exécutifs propres à faire appliquer ses ordonnances. Par exemple, la plupart des agents de police, craignant les mesures d'épuration politique annoncées par les troupes d'occupation contre les fonctionnaires de l'ancien régime, avaient préféré, ou abandonner complètement le service, ou se camoufler provisoirement en civils.

Le 5 novembre, le journal local *Chugoku Shimbun* publia la critique suivante sur l'état de la reconstruction :

« Les dossiers s'accumulent dans les bureaux. La routine administrative est la grande responsable de cette lenteur à remédier au désordre général. Les bureaux de la mairie, premier service de la ville, se renferment dans un prudent silence.

« Reconstruction : elle doit être systématiquement commencée le 15 novembre. Les plans comportent la construction de 5 000 maisons par an et d'un magasin pour 25 ménages.

« Gaz : aucune perspective avant l'an prochain.

« Poissons : reviendront sur le marché vers la fin de l'année.

« Ponts : exemple typique de la lenteur des bureaucrates.

« Electricité : pas de plan établi jusqu'ici.

« Tramways : sont en fonction dix wagons seulement sur la ligne principale, huit wagons vers Miyajima et cinq autobus urbains. Ces vingt-trois voitures transportent en moyenne 42 000 personnes par jour. On espère que cinq à six autres s'y ajouteront bientôt. »

A la fin de l'automne 1945, les nouvelles annonçant que l'état des sujets atteints par la maladie de la radio-activité avait commencé à s'améliorer apportèrent un rayon de faux

espoir. Répondant à des questions de la presse, les médecins du *Hiroshima Hospital* déclarèrent : « Le nombre des patients qui se trouvent encore en traitement à la suite de blessures subies au cours du bombardement atomique est tombé en novembre à 300. Il s'agit presque uniquement de malades souffrant de brûlures ou de phénomènes pathologiques qu'on ne saurait attribuer aux effets de la radio-activité. »

En vertu de la loi sur la censure appliquée à partir de septembre — c'est-à-dire à peu près au moment où était proclamé le principe de la liberté de la presse —, les Américains avaient strictement intercepté toutes les informations concernant les conséquences de la « bombe » telles qu'on pouvait les observer chez les survivants d'Hiroshima et de Nagasaki. C'est avec un soulagement d'autant plus grand qu'ils autorisèrent sans la moindre difficulté la diffusion de Tokyo vers l'étranger de nouvelles rassurantes telles que cette déclaration du *Mainichi Shimbun* affirmant que le nombre des cas de la maladie dite atomique était presque tombé à zéro [1]. Cette politique suscita non seulement au Japon mais dans le monde entier un optimisme prématuré en ce qui concernait les conséquences pathologiques du bombardement atomique. Or, comme on put s'en rendre compte dès le printemps suivant, la diminution considérable du nombre des malades atteints par la radio-activité dans les hôpitaux pendant les mois d'automne et d'hiver était uniquement due à ce que, dans les salles glacées sans portes et sans fenêtres, il leur était impossible de résister. Si le docteur Hachiya se vit contraint de fermer provisoirement son hôpital pendant le mois de décembre, ce n'était pas parce qu'il n'y avait plus de malades atomiques, mais parce que ces malades s'étaient réfugiés chez eux dès que leur propre famille eut retrouvé un gîte.

Ainsi qu'il ressort de la lecture du *Chugoku Shimbun*,

1. A titre de curiosité, notons ceci : le 16 février 1946, le *Mainichi Shimbun* alla même jusqu'à affirmer que parmi les personnes qui s'étaient trouvées à une distance d'au moins trois kilomètres du centre de l'explosion, on pouvait noter un effet salutaire du rayonnement radioactif sur la tuberculose et les ulcères à l'estomac !

c'est à peu près à cette époque que passèrent au premier plan de l'actualité les préoccupations causées par la décadence sociale et morale de la population. Presque chaque jour, le journal rendait compte de vols, de rixes, de violences et d'assassinats. Le droit de propriété n'était plus respecté. Les premières boîtes aux lettres provisoires en bois furent aussitôt brisées, volées et transformées en combustible. Au début du mois de décembre 1945 enfin, ce même journal essayait de décrire dans son ensemble et d'expliquer ce phénomène angoissant, l'extension de la criminalité :

« Le nombre des crimes commis à Hiroshima et dans les environs pendant le seul mois de novembre dernier est égal à celui qui fut établi pour la totalité de la période de guerre. Les jeunes gens logés dans la maison de redressement d'Ujina sont sans travail et traînent dans les rues. Les actes de violence, en particulier, se multiplient. Le foyer principal de cette criminalité accrue est, dit-on, le marché noir, régi par un nouveau type de trafiquants sans scrupule. »

En relevant les malversations des dirigeants militaires, du gouvernement, des ploutocrates et des officiers, les journaux ont suscité alors un violent mouvement de haine contre les maîtres d'hier. Cette haine servit d'excuse à tous les délits individuels, justifiant un raisonnement comme celui-ci : « L'ancienne classe dirigeante a exploité à fond ses privilèges politiques et militaires. Pourquoi ne jouirions-nous pas aujourd'hui du droit de voler ? »

4. Orphelins et gangsters

Or il arriva qu'un matin, Kazuo M. ne retrouva plus les bottes qui lui avaient été attribuées, comme à tous les autres survivants, sur les surplus militaires débloqués. Ses soupçons se portèrent aussitôt sur les *furoji*, ces orphelins vagabonds qui rôdaient par milliers à travers les ruines et les faubourgs d'Hiroshima.

Seuls les plus âgés d'entre eux avaient assisté à la catastrophe, puisqu'on avait évacué vers les villages des environs tous les enfants de moins de onze ans avec leurs maîtres. Aux premières nouvelles du terrifiant bombardement, on fit tout pour dissimuler la vérité aux écoliers. Mais quand on vit la foule des réfugiés de l'enfer atomique se traîner jusqu'au moindre hameau de montagne, jusqu'au moindre village de pêcheurs, les enfants commencèrent à se douter qu'il s'était passé chez eux un effroyable malheur.

Bientôt, les parents et les grands-parents vinrent reprendre quelques-uns de ces écoliers. Mais pour ceux des enfants que personne ne pouvait plus venir chercher, c'est-à-dire pour la plupart, rester en classe n'était plus supportable. Postés dans les gares ou au bord des routes qui conduisaient à Hiroshima, ils passèrent alors des heures, puis des jours à attendre et à espérer encore l'arrivée d'un parent.

A la fin, les plus entreprenants perdirent patience. On décida de retourner chez soi par ses propres moyens et là, de se mettre en quête des siens. Bien vite, d'autres gamins sui-

virent l'avant-garde, et les filles elles-mêmes emboîtèrent le pas. A pied, en auto-stop, sur des bicyclettes volées ou passagers clandestins dans les wagons de chemin de fer, ils regagnèrent la ville détruite.

Il y en eut très peu qui retrouvèrent leur famille. Six mille enfants d'Hiroshima — dix mille d'après certaines estimations — avaient perdu à la fois leur père et leur mère. Il leur fallait donc se tirer d'affaire tant bien que mal. Quelques-uns purent se loger chez des proches qui avaient survécu à la catastrophe. Mais grands-pères et grand-mères, oncles et tantes n'avaient eux-mêmes plus rien à se mettre sous la dent. La plupart étaient malades, il fallait les aider pour le ménage ou pour le ravitaillement. Mieux valait encore se débrouiller seul.

Les orphelins se firent crieurs de journaux, cireurs de bottes, ravitailleurs, entremetteurs, commis, mais surtout voleurs et pillards. Il ne leur était que trop facile de se glisser, la nuit, dans les maisons en construction, pour y commettre quelque larcin dont ils tiraient argent aussitôt. Car ils n'avaient pas de peine non plus à trouver des receleurs.

Après avoir erré tout le jour à travers la ville dans l'espoir de mettre la main sur son voleur de bottes, Kazuo se retrouva vers le soir au marché voisin de la gare principale d'Hiroshima. C'est là que finissaient par échouer presque tous les objets volés.

A distance déjà, on entendait le vacarme et on distinguait la vive lueur des ruelles bordées d'échoppes de bois qui avaient surgi tout autour de l'*eki* (gare). Des centaines de gens se rassemblaient à la lumière de braseros que les petits vagabonds alimentaient du bois arraché aux ruines, et qui brûlaient le plus souvent pendant toute la nuit. Celui qui voulait approcher pour se réchauffer devait payer à l'un des gamins un « droit d'entrée » d'au moins deux yens. Cet argent constituait une des meilleures sources de revenus — et l'une des plus honorables — de ces enfants orphelins.

Plus fréquentés encore étaient les « magasins » et les « restaurants » — en réalité, de simples baraques de bois

construites en hâte et ouvertes à tous les vents — qui jouissaient de nouveau de l'éclairage électrique. Depuis le 10 septembre, le courant avait bien été rétabli en certains points, mais la pénurie d'ampoules restait grande. Cette lumière froide et permanente attirait les survivants comme un miracle technique reconquis et tout neuf. Dans les rues étroites bordées de baraques, flottait la fumée picotante et lacrymogène des gargotes où l'on faisait frire poissons et écrevisses dans toutes sortes de matières grasses douteuses — y compris l'huile de moteur. Des Chinois cuisaient sur des foyers en plein vent des soupes de poisson troubles, des nouilles graisseuses, et des légumes fortement épicés ; des Coréens vantaient leurs tranches de rôti alignées sur la broche, viande qui provenait, disait-on, d'un équarrissoir pour chiens situé de l'autre côté de la voie du chemin de fer.

On trouvait dans ce quartier de la gare le *doburok*, une eau-de-vie de pommes de terre redoutable, et aussi de cet alcool méthylique qui fut à l'origine de nombreux cas de cécité. On y trouvait des kimonos de mariage désormais inutiles et des instruments ménagers de toutes sortes, précieux mais pitoyables. Les casseroles et les bouteilles, qui avaient souvent pris dans le « grand incendie » les formes les plus extravagantes, étaient très recherchées.

La foule circulait paresseusement. Chacun voulait de nouveau voir, toucher, sentir et goûter la vie. Souvent, des tourbillons parcouraient ce fleuve épais. Rixes d'ivrognes, ou bien, tout d'un coup : « *Dorobo ! dorobo !* Au voleur ! au voleur ! » criait une voix dans la foule. Mais le pickpocket avait depuis longtemps disparu dans la mêlée.

Kazuo avançait lentement et s'arrêtait, attentif, devant toutes les échoppes qui exposaient des chaussures.

Et voilà que soudain, là, mais oui, là, il les voyait ! Aucun doute possible, il était sûr de reconnaître ses bottes à leur taille, à leur couleur, même aux plis du cuir.

« Hé, dites donc, ces chaussures — il les montrait du doigt —, ce sont *mes* chaussures. Elles sont à moi !

— Mais comment donc, répondit le vendeur. Pour trente yens, oui ! Un prix dérisoire.

— On m'a volé ces chaussures ce matin ou peut-être bien la nuit dernière. Je ne vais tout de même pas payer ce qui m'appartient. Rendez-les-moi ! »

Le marchand, un gaillard râblé aux longs cheveux en désordre, sa figure enjouée barrée d'une cicatrice, ne sembla pas vouloir se fâcher.

« Ah ! ah ! » fit-il en haussant la voix, car il savait d'expérience que ce genre de scène attirait les acheteurs. « Volé, dis-tu ? Quelles preuves as-tu donc ? »

Kazuo tendit son pied droit : « Ce sont mes chaussures. Pointure 42. Je n'ai qu'à les essayer. »

Sa voix était mal assurée, car, en fait, ces chaussures, attribuées gratuitement, avaient toujours été beaucoup trop grandes pour lui.

Le vendeur n'en semblait pas moins prêt à lui donner satisfaction. « Allons, pas de dispute, dit-il. Tu peux les avoir. Tiens ! »

Mais lorsque Kazuo tendit la main vers les bottes, le receleur l'arrêta en riant : « Tu ne vas pas te mettre à voler toi aussi ? D'abord les trente yens. »

Le visage de Kazuo s'assombrit de colère.

« Mais ce sont mes propres chaussures ! Mon père et moi, nous les portions à tour de rôle. Elles sont notre bien le plus précieux !

— Eh bien, si elles vous sont si précieuses, le prix de trente yens est vraiment dérisoire », fit le vendeur jovial.

Kazuo était maintenant incapable de se contenir. Au bord des larmes, il laissa exploser sa rage : « Ce sont mes bottes, donnez-moi mes bottes ! »

Il chercha du regard un appui dans la foule rassemblée autour de lui et du vendeur. Mais qui songeait à placer un mot en sa faveur ? Ils se contentaient d'assister au spectacle, curieux de voir comment l'affaire allait tourner.

A ce moment, le marchand perdit patience. Il apostropha le jeune homme. « Dis donc, je ne vais tout de même pas perdre tout mon temps avec toi. Pour la dernière fois : c'est trente yens ou bien tu n'as qu'à me f... le camp tout de suite ! »

Kazuo, hors de lui, se mit à rugir : « Marché de voleurs !

Peuple de voleurs ! Oui, voilà ce que nous sommes devenus. Un peuple de voleurs ! »

La foule ne parut pas s'émouvoir de ces injures. Elle se remit en marche, poussant Kazuo qui vitupérait toujours. La « représentation » était terminée. On allait maintenant flâner jusqu'à la prochaine.

Comme pour se moquer encore de Kazuo et du chagrin que lui avait causé le vol de ses chaussures, un jeune orphelin lui cria, alors qu'il rentrait chez lui à travers les sombres rues de la ville en ruine : « Hé, frérot, on te cire tes bottes ? »

Kazuo, sans s'arrêter, se contenta de faire un geste de refus ; alors le jeune garçon, courant à côté de ce client rétif, dit ironiquement : « Eh bien, *oniichan* (vieille fille), on est mal luné, ce soir ? »

Kazuo montra ses sandales de bois.

« Es-tu aveugle ? gronda-t-il. Ou bien est-ce que tu te f... de moi ? »

Il leva le bras pour frapper l'enfant. C'était un garçon semblable qui l'avait volé. Celui-là, peut-être. Le gamin, habitué à esquiver les coups, s'écarta d'un mouvement rapide. Lorsque Kazuo vit ses yeux effrayés, il laissa tomber le bras et demanda :

« Orphelin ? »

L'enfant dit oui en baissant la tête.

« *Pikadon ?*

— Mon père, ma mère, mon frère, ma sœur..., récita-t-il, comme s'il débitait une formule souvent répétée.

— Je sais ce que c'est. » Kazuo lui donna une tape sur le dos. « J'ai perdu moi-même mon meilleur ami. Il s'appelait Yasuji ! »

Puis il prit dans sa poche un billet de dix yens et le tendit au gamin qui s'enfuit aussitôt, de peur de le voir se raviser.

« Hé, fais bien attention à toi, vieux », lui cria Kazuo amicalement. Mais l'autre ne l'entendait plus.

C'était la première fois que Kazuo rencontrait un orphelin. Au cours des semaines suivantes, il fit connaissance avec beaucoup d'autres de ces petits vagabonds. Les enfants accep-

taient sa compagnie pendant ses promenades nocturnes, ils lui parlaient comme à l'un des leurs. Voici une conversation que Kazuo nota :

« Vu quatre ou cinq *furoji*. Avec deux *panpan*[1] toutes jeunes. Ils étaient assis autour d'un brasero et je me suis approché d'eux.

« — Hé, *niichan*, si tu veux avoir chaud, commence par « payer. Nous ne sommes pas ici pour notre plaisir. » Je versai l'habituel « droit d'entrée ». On me permit alors de m'accroupir juste à côté des flammes. Mon arrivée avait coupé court à leur conversation. Elle reprit bientôt :

« — Vous pouvez dire ce que vous voulez, déclara avec « énergie un jeune garçon qui me sembla le plus âgé du « groupe, vous les filles, vous êtes vernies : quand il ne nous « reste plus rien, vous avez encore quelque chose à vendre. « Et qui ne s'use même pas. Nous, nous sommes obligés de « voler.

« — Des balivernes, fit l'une des deux *panpan*. Du « dehors, des filles comme nous ont peut-être l'air de quelque « chose. C'est le métier qui veut ça. Mais, moi, je vous le dis : « J'en ai par-dessus la tête ! Si je pouvais choisir, j'aimerais « mille fois mieux voler à la tire. »

« Et l'autre fille : « C'est vrai. Un type après l'autre... « Ils peuvent faire avec toi tout ce qu'ils veulent. Pour finir, « tu attrapes encore une saleté. Et toujours, toujours, le « même truc à recommencer.

« — Et nous ? Ils nous font la chasse comme à des bêtes. « Ils disent que nous ne volons que par plaisir. S'ils « savaient...

« — Sanchan, nous n'allons pas nous disputer, dit la plus « jeune des deux filles. Dans un pays qui a perdu la guerre, « tout le monde est dans le même pétrin, filles ou garçons. « Je vous l'ai déjà dit tout à l'heure : nous ne sommes plus « que des brutes. Pour nous, il n'y a plus d'espoir. »

1. Mot forgé dans la période d'après guerre pour désigner des prostituées d'occasion.

Etait-ce réellement, comme le suggérait la conversation surprise par Kazuo M., la seule faim qui poussait les orphelins d'Hiroshima au crime et à la prostitution ? Il y avait bien autre chose : il y avait l'excitation, la soif d'aventure et de dérèglement, et la chance extraordinaire, monstrueuse, de pouvoir enfin apaiser cette soif. La tentation du chaos.

Une fois les conditions de vie redevenues normales, la plupart des enfants sans parents, recueillis dans des orphelinats, sont demeurés si violemment tourmentés par le souvenir de cette époque d'anarchie effroyable et magnifique qu'ils devaient tenter n'importe quoi pour reconquérir leur liberté perdue. Pourtant, dans la plupart des institutions ils étaient non seulement traités avec une grande compréhension mais aussi beaucoup mieux nourris que la moyenne de la population. Mais ni les bonnes paroles, ni les bons traitements, ni les colis venus de l'étranger ne pouvaient les retenir. Dans une interview accordée au *Chugoku Shimbun,* le directeur d'orphelinat Kamikuri expliquait : « Ils se sauvent parce qu'ils regrettent et ne peuvent oublier l'atmosphère excitante du quartier de la gare. Certains enfants se sont évadés déjà sept ou huit fois, et les plus timorés font au moins deux ou trois tentatives. »

Il y avait plus grave : les enfants d'Hiroshima avaient appris à mépriser les adultes. Ils gardaient le souvenir de scènes de brutalité atroces et d'une lutte forcenée pour la vie. Ils avaient vu pendant la panique des hommes faits piétiner des adolescents et des fillettes, arracher à plus faible qu'eux une dernière gorgée d'eau, prouver en somme impitoyablement la supériorité de la force. N'avait-on pas vu aussi, après la guerre, des parents éloignés s'approprier des biens appartenant à des enfants qui avaient perdu père et mère dans le *pikadon ?* De tels faits m'ont été rapportés par l'un des directeurs d'orphelinat de Ninoshima. « Le sentiment des enfants, me dit-il, c'est que les adultes, avant la catastrophe, ne faisaient qu'agir en hypocrites avec eux : ils

se sont juré de ne jamais plus se laisser prendre à leurs belles paroles [1]. »

Parmi les hommes qui essayèrent, pendant ces années d'après guerre, de reconquérir patiemment la confiance des jeunes, il y eut un directeur déjà cité, du nom de Kamikuri. S'apercevant un jour qu'il avait puni à tort un de ses pupilles, Kamikuri rassembla tous les enfants et devant eux, sans un mot, il s'entailla la main jusqu'au sang, puis il dit : « J'ai infligé une souffrance à un innocent. Je m'inflige donc à moi-même en expiation une souffrance deux fois plus grande. Si l'un de vous, désormais, me quitte dans la colère, je n'aurai de cesse que je ne l'aie cherché, trouvé, et que je ne puisse encore une fois demander pardon. »

Il y eut aussi Yoshimaro Mori, jeune professeur de gymnastique, autre idéaliste. La souffrance des orphelins l'avait si profondément ému qu'il créa de sa propre initiative, dans l'île de Ninoshima, située à trois kilomètres de la ville, un refuge pour les enfants abandonnés. Lui non plus, les petits vagabonds, au début, ne l'avaient pas suivi de leur plein gré. Il avait dû littéralement les « capturer » et les faire transporter sous surveillance dans leur nouveau foyer ; mais bientôt dans les casemates de l'île, naguère asiles de souffrances qui avaient hébergé pendant la première guerre mondiale des centaines de prisonniers allemands et après le *pikadon* une foule de mourants, il réussit à fonder un royaume heureux, un royaume modèle pour enfants. Il n'en fut pas récompensé. En 1955, à la suite de manœuvres de politiciens locaux, on l'accusa — absolument à tort ainsi qu'on le découvrit plus tard —

1. Le bien-fondé de ces jugements sans nuance de la part des enfants a été en partie confirmé au point de vue statistique par un rapport de psychologues américains qui étudièrent les réactions psychiques pendant la panique atomique et constatèrent que, sur un échantillonnage de 589 personnes, moins d'un tiers (153) portaient assistance aux autres. Encore doit-on tenir compte de l'aisance compréhensible avec laquelle les sujets interrogés embellissaient leur attitude passée. SPARKS, WOODBURY, MIESS : *Panic among A Bomb Casualties at Hiroshima*, manuscrit ronéotypé. Hiroshima, 1957.

d'avoir détourné des fonds. De désespoir et de honte, Yoshimaro Mori se fit hara-kiri dans son île aux orphelins.

Une fraction seulement des enfants orphelins trouva tout d'abord aide et asile dans des foyers. Les autres, à de rares exceptions près, vinrent grossir les rangs d'une nouvelle « classe sociale » qui prospérait sur les ruines d'Hiroshima : celle des gangsters. Les « orphelins errants » en formaient la couche inférieure. Ils fournissaient la marchandise, soit par le vol à la tire et par des rapines, soit en s'engageant comme portefaix pour amener à destination le riz, le poisson et l'huile du marché noir. Ils battaient le pays pour découvrir les derniers stocks d'alcool clandestin, ils mendiaient et revendaient des cigarettes, ils servaient d'entremetteurs dans le trafic des mineures, d'intermédiaires entre acheteurs et vendeurs, et découvraient sans cesse non seulement de nouvelles mines de matières premières mais aussi de nouveaux débouchés pour l'écoulement des denrées. Mais ceux qui répartissaient le travail et donnaient les ordres, les « boss », les meneurs des bas-fonds, ceux-là, dans cette époque de bouleversement, tenaient la place des gardiens de la loi. Pendant six mois au moins ils furent les véritables maîtres à Hiroshima.

C'est le docteur Hachiya qui me parla le premier de cette domination des gangsters dans la ville atomisée. Bien que ce médecin jugeât sévèrement l'anarchie générale d'Hiroshima après le *pikadon,* il eut pour les « gangs » des paroles presque amicales. Selon lui, les « gangs » s'étaient au moins préoccupés, à leur façon, d'instaurer un certain ordre, en intervenant aussi bien contre les voleurs d'occasion que contre les criminels coupables de violences.

Le médecin s'était même lié, me dit-il, d'une sorte d'amitié, avec l'un de ces chefs de gangsters, Koreyoshi Z. Il avait fait sa connaissance dans un cabaret du village de pêcheurs de Jigozen, propriété de son ami Katsukani. Devant le *saké,* Z. avait parlé en toute liberté de sa haute situation dans le monde des bas-fonds, il s'était vanté de tout l'argent qu'il gagnait depuis le *pikadon.* Il touchait en effet régulièrement, des bara-

quements du quartier de la gare, des « primes de protection ».

Z. affirmait qu'issu d'une famille de prêtres de la secte bouddhique des Nichirs, il était né dans un temple. Il se piquait d'une certaine culture et possédait effectivement une sorte d'éloquence. Il excellait notamment dans le récit de ses exploits mouvementés lors des récentes batailles de gangsters. Le docteur se souvient encore aujourd'hui de son morceau de bravoure, l'aventure au cours de laquelle il avait attiré dans la tente du cirque Yano, où il travaillait alors, toute une meute de rivaux lancés à ses trousses parce qu'il avait tué leur « boss » : il leur avait finalement échappé en lâchant les lions sur eux.

Aujourd'hui, le « grand monsieur » clopinant sur une jambe de bois dont le grincement lui avait valu son surnom de « Gi-ton » parcourait infatigablement « ses » quartiers dans le centre et le pourtour de la ville quand il ne chevauchait pas son scooter cahotant sur les routes défoncées. Avec sa coupe de cheveux à la dernière mode, comme les autres gangsters il imitait les GI's américains. Tous les membres de la pègre avaient adopté la coupe de cheveux américaine et faisaient tailler leurs vestons sur le modèle exact du « combat-jacket » des vainqueurs, étroitement ajusté. Leur langue était pimentée d'expressions « slang », happées au hasard des films.

Z. avait sa fierté. Il n'était pas un criminel ordinaire, à ce qu'on disait, mais un successeur des « Kyokaku », ces brigands chevaleresques des récits populaires qui secouraient les pauvres et dépouillaient les riches. Un jour, le docteur Hachiya le prit au mot : « Dites donc, il y a depuis quelques jours des voleurs qui rôdent dans ce quartier et qui viennent nous enlever le peu qui nous reste, à nous qui avons presque tout perdu dans le bombardement. Ce sont vos *ko-bun* (compagnons), n'est-ce pas ? Ne pouvez-vous donc rien faire contre ce scandale ? »

Z. avait répondu : « Vous n'allez tout de même pas vous gêner avec moi, docteur, non ? N'ayez pas peur ! Si on vous « fauche » encore quelque chose, venez me le dire. On vous rendra votre bien aussitôt et si je ne peux pas vous faire restituer l'objet, vous ne perdrez pas au change. »

Le docteur Hachiya croit savoir que non seulement les

gangsters travaillaient en collaboration plus ou moins officielle avec la police, mais qu'ils rencontraient des représentants des autorités d'occupation pour traiter avec eux. C'est surtout pour lutter contre les empiétements de la « troisième nationalité » — nom générique attribué depuis des dizaines d'années aux émigrants coréens et chinois, tenus par les Japonais pour une classe inférieure — que la police s'entendait avec les organisations de la pègre reconnues par elle. Coréens et Chinois étant considérés comme ressortissants de « nations libérées », les rares gardiens de l'ordre japonais ne pouvaient en effet rien entreprendre contre eux. C'est pourquoi ils se servaient des gangs comme d'une sorte de troupe nationale d'auto-défense et on assista à plusieurs reprises dans le quartier de la gare à des batailles en règle entre les voyageurs coréens qui voulaient piller entre deux trains les stands du marché noir, et les « durs » d'Hiroshima.

Les gangs étaient d'ailleurs implantés à Hiroshima depuis des siècles. C'est ainsi que, du plus loin qu'on se souvienne, l'Oka-gumi (*gumi* signifie « clique ») avait toujours fait la loi en matière de travaux et notamment de construction des routes. C'était une sorte de mafia spécialisée dans le recrutement des condamnés de droit commun, qui constituaient pour eux une réserve inépuisable de main-d'œuvre. La « clique » avait également contrôlé, jusqu'au bombardement, le quartier de plaisir si prospère de l'ancienne ville de garnison, ses maisons de tolérance et ses tripots, ses bars et ses cabarets.

Pendant la période d'après guerre, un autre gang gagna rapidement en force et en importance. La Murakami-gumi, une clique dont ce « Gi-ton » déjà cité était l'un des chefs, s'empara du contrôle du marché noir. Ses « boss » furent ainsi promus « protecteurs » des échoppes où s'écoulaient les produits, en même temps qu'ils supervisaient le vol à la tire, la mendicité, le commerce des stupéfiants et sutout, et avant tout, la prostitution sur la voie publique, industrie florissante dans le quartier de la gare.

« Boss » Z. mit son nez dans plus d'une sombre affaire. Des affaires de reconstruction en particulier. Ce n'est pas pour rien

qu'il avait promu le fabricant de torpilles Ishida, devenu millionnaire pendant la guerre, « boss » d'honneur de la Murakami-gumi. Le chef des gangsters et le profiteur ne manquaient pas de générosité. Après une bonne affaire, ils organisaient volontiers un grand banquet. Toute la population du village, proche d'Hiroshima, où s'était réfugié Ishida, était invitée. Alors le vin de riz, devenu si rare, coulait à flots, et chaque invité trouvait dans sa cassette en bois de ces douceurs qui coûtaient un prix exorbitant, si tant est qu'on pût s'en procurer.

Quand il avait un peu bu, Z. s'emportait souvent contre les pickpockets, les fripons d'occasion venus à l'« honorable métier du vol » après la guerre. Ces gens-là, disait-il, ne respectaient pas le « code d'honneur » de la corporation qui interdisait par exemple de dépouiller les pauvres diables. Il refusait d'admettre que lui, le « boss » bien-aimé, fût précisément un héros et un modèle pour ces « débutants ». Leur vénération lui arrachait tout au plus un rire méprisant.

5. La tablette mortuaire

Que les survivants de la catastrophe aient été dans l'ensemble démoralisés par la bombe, cela est bien certain. Pourtant l'effroyable épreuve eut sur quelques-uns d'entre eux un effet tout opposé : ils en sortirent régénérés, grandis, comme en témoigne l'exemple d'Ichiro Kawamoto.

J'ai fait sa connaissance douze ans après le drame. Il était déguisé en grenouille. Homme-sandwich, il avait été affublé, pour les besoins publicitaires d'un hôtel d'Hiroshima, d'un masque de *kappa,* cette créature légendaire qui hante, d'après la tradition, les étangs des temples au Japon.

« Au commencement, raconte-t-il, je m'étais dit : « Tu ne « vas pas tenir longtemps à ce métier-là. » Quand je parcourais les rues grouillantes du centre de la ville avec sur le dos ce panneau réclame — si lourd qu'au bout d'une heure je n'en pouvais plus —, il me semblaît que la foule ne regardait que moi et qu'elle ne lisait pas du tout mon panneau. Il m'a fallu d'abord porter un court manteau jaune et un bandeau noir sur l'œil. Comme un pirate. Cet accoutrement me rendait parfaitement ridicule et j'avais honte devant les gens. Et puis, un beau jour, une petite fille d'environ onze ans s'est approchée de moi. Elle m'a fait un bout de conduite en me chantant un air que Ryo Ikebe fredonnait dans un film, et cet air disait : « Homme-sandwich, homme-sandwich, cha- « cun, chacun te connaît. » Je lui caressai les cheveux et lui dis : « Merci ! Merci ! » Depuis ce jour, je n'ai plus

jamais redouté les regards de la foule et je me livre même très volontiers à cet *arubeit* [1]. Il me prend seulement quatre heures par jour — mardi, mercredi, samedi et dimanche de 18 à 22 heures — et me laisse encore assez de temps pour tout le reste. »

Afin d'en apprendre davantage sur les autres activités de Kawamoto, je cherchai à le rencontrer plus fréquemment. Presque tous les habitants d'Hiroshima avec qui j'avais parlé des conséquences de la catastrophe et de l'histoire de la reconstruction avaient cité à un moment de la conversation le nom de ce simple journalier. Oui, chacun le connaît à Hiroshima, non parce qu'il promène quatre fois par semaine ses affiches à travers la ville, à pied ou sur une bicyclette cabossée, mais parce qu'il sait offrir quelque chose que personne aujourd'hui ne veut plus céder gratuitement : son temps.

Qu'un survivant du *pikadon,* malade et sans travail, ait besoin d'aide, qu'un autre demande un conseil ou seulement deux mains pour empoigner un ballot, qu'on cherche un arbitre dans une dispute ou un *baby-sitter* pour quelques heures, le petit homme maigre au long nez, aux yeux tristes, est toujours là pour s'occuper des autres.

Il aurait pu mener une petite vie tranquille et sans histoire comme monteur-électricien, peut-être aujourd'hui serait-il même ingénieur ; mais la bombe a renversé tous ses beaux projets.

« A une époque marquée par d'aussi effroyables événements, quelle importance y a-t-il, je vous le demande, à faire une belle carrière ? me dit Kawamoto. Une seule chose importe désormais : consacrer tous ses efforts à aider ses frères, à les servir, à les éclairer et à lutter pour que de pareilles horreurs ne se renouvellent jamais. »

Il disait cela sans la moindre emphase, avec un sourire timide, comme s'il voulait s'excuser d'employer de si grands

1. Mot japonais formé sur le substantif allemand *Arbeit* (travail) et désignant un dur travail occasionnel, extra-professionnel.

mots. Sans doute les aurait-il toujours gardés pour lui si je ne l'avais interrogé.

Voici plus de deux ans maintenant que je poursuis le dialogue avec Ichiro Kawamoto, le journalier philanthrope. Nous l'avions entamé à l'ombre de la « Coupole atomique », dans la maison délabrée où il a fait inscrire au-dessus de la porte ces mots : *Atelier pour la paix et l'amitié* [1], et il s'est poursuivi de semaine en semaine à travers une longue série de lettres échangées par l'entremise de notre ami commun Kaoru Ogura. J'ai pu reconstituer ainsi toute la vie de Kawamoto. Il est toutefois une période sur laquelle il s'est longtemps refusé à toute confidence : celle du 6 août 1945 et des mois qui suivirent.

Lorsque j'en demandai la raison à Ogura, ce dernier m'écrivit : « Pourquoi Kawamoto ne parle-t-il jamais que des événements survenus depuis 1948 ? Eh bien, il me l'a avoué très franchement : pour être capable de consigner ses souvenirs antérieurs, il lui faudrait disposer de beaucoup plus de loisirs qu'il n'en a et redevenir, enfin, tout à fait maître de lui-même. Ces années, passées dans une profonde misère, il lui est impossible de les évoquer en passant, au soir d'une journée bien remplie. »

Finalement — alors que mon manuscrit était terminé et que l'éditeur avait déjà annoncé la publication de ce livre — les « souvenirs » de Kawamoto me parvinrent à foison. Il avait été renversé par une motocyclette dans une des rues principales d'Hiroshima et son rétablissement avait nécessité un long séjour en clinique. Profitant de ce loisir forcé, il avait entrepris d'explorer cette zone encore troublée de sa mémoire. Et c'est ainsi que j'appris combien cet événement l'avait ébranlé, et comment il avait imposé à sa vie une orientation toute nouvelle.

Cela se passait peu après le *pikadon*. Kawamoto, alors âgé de seize ans, s'était inscrit comme volontaire dans une

1. En français dans le texte.

équipe de sauvetage. Dès le 7 août, les ouvriers d'une usine électrique qui avaient assisté de Saka, loin de tout danger, à la destruction d'Hiroshima, s'étaient mis à organiser régulièrement des expéditions dans la ville dévastée pour essayer de sauver les parents et les biens du personnel de l'usine. Malgré l'horreur des circonstances, les opérations de sauvetage débutaient chaque fois dans une atmosphère d'aventure, voire de bonne humeur. Cette réaction était fréquente chez ceux qui avaient échappé à la catastrophe. Malgré l'horreur partout présente et la pitié qui leur serrait la gorge, ils ne pouvaient s'empêcher d'éprouver une sorte d'euphorie qui se muait bientôt en une sensation de joie intense, exaltée, presque hystérique.

Il arrivait que le camion transportant l'équipe de sauvetage venue de Saka croisât sur sa route des groupes désordonnés de soldats, et comme le véhicule portait le fanion de l'usine, les militaires harassés s'imaginaient qu'ils avaient affaire à quelque général en tournée : rassemblant alors leurs dernières forces, ils présentaient les armes. Ce qui provoquait l'hilarité chez les jeunes occupants du camion. Mais ils ne tardaient pas à être dégrisés par l'effroyable puanteur, « une puanteur à rendre l'âme », qui se dégageait des ruines. Le sol était encore jonché de cadavres « repliés sur eux-mêmes comme les singes et les serpents conservés dans les vieilles pharmacies chinoises ». Des détenus, reconnaissables à leur brassard bleu, pêchaient les morts dans le fleuve à l'aide de harpons, piquant les corps au passage pour les lancer ensuite sur une sorte de gril comme des poissons à frire.

Le 10 août, ce jour qui devait être si important dans la vie de Kawamoto, les sauveteurs de Saka prirent le chemin du retour plus tôt que d'ordinaire. Silencieux, la tête baissée, le nez, et parfois même les yeux recouverts de leurs mouchoirs, ils s'apprêtaient à regagner leurs foyers.

C'est alors que la chose s'était produite. Pour ne pas risquer une crevaison, le camion devait rouler très lentement. Du verre, des clous, toutes sortes de débris, parsemaient sa route. A cette allure, Kawamoto pouvait distinguer chacun des visages, aux traits figés, des morts couchés au bord de la

route. « Celui-là ! Celui-là ! Ses yeux s'ouvrent ! Il me regarde ! » Et de fait, si le reste du corps était rigide, les pupilles blanches, elles, roulaient lentement de gauche à droite, de haut en bas.

« Il vit ! Là, il y en a un qui vit encore ! » cria, du camion, Kawamoto aux soldats occupés avec leurs grands harpons à débarrasser la route des cadavres.

Quelques hommes levèrent la tête. Ils semblaient n'avoir pas bien compris son appel. Or, au même instant le chauffeur du camion, heureux d'avoir enfin devant lui une portion de route libre, avait accéléré. « Ne le prenez pas, ne le brûlez pas ! Il vit ! Il y en a un là qui vit ! » avait crié encore une fois Kawamoto, mais il était déjà trop loin pour que les hommes aux harpons pussent l'entendre. Ils firent en direction du camion un signe vague, comme pour répondre à un simple salut lancé au passage, et retournèrent à leur sinistre besogne.

Cette nuit-là, Kawamoto ne put trouver le sommeil. Une question le torturait : « Pourquoi n'ai-je pas sauté, tout de suite, du camion ? Peut-être aurais-je encore pu le sauver ! Est-ce que maintenant ils l'auront... oh ! tout vivant ! » Il n'osait se représenter la chose...

Au milieu de la nuit, il avait secoué son voisin de lit, au dortoir, et lui avait murmuré : « Dis-moi, pourquoi n'as-tu pas fait arrêter le camion ? Tu m'as pourtant bien entendu crier, vous m'avez tous entendu ! Tu l'as vu toi aussi, le gars qui agonisait au bord de la route !

— Fiche-nous la paix, bougonna l'autre. Si tu as à te plaindre, plains-toi au « B-san [1] » qui a lancé la bombe. Ton type, sur le bord de la route — eh bien, de toute façon, il serait mort. *Shikata ganai !* On n'y peut rien. Allez, vieux, dors. »

« *Shikata ganai...* » C'était ce qu'ils disaient tous à Saka. Ne pouvait-on vraiment rien faire, rien opposer à l'horreur ? Il fallait que quelqu'un entreprît la lutte. Mais comment ?

1. Expression japonaise désignant les bombardiers B-29.

Le souvenir de ce qu'il avait vu à Hiroshima et à l'hôpital improvisé de Saka torturait Ichiro comme les démons que sa mère lui montrait jadis sur les images du temple.

Sa mère était bouddhiste fervente. Et c'est pourquoi, sans doute, après la mort de son mari, elle avait quitté le Pérou où ils avaient émigré, pour revenir dans sa patrie avec Ichiro, alors âgé de dix ans. « Ceux qui ont fait le mal dans leur vie passée renaissent plus tard sous forme de chevaux ou de bœufs, enseignait-elle à son fils. Leurs maîtres les frappent et quand ils ne peuvent plus travailler, on les abat. Il y a aussi des méchants qui renaissent sous forme humaine, mais alors, toutes les dispositions sont prises pour qu'ils soient traités sur la terre aussi durement que des bêtes de somme. »

Et Kawamoto se demandait à présent, tout en se retournant sur son *futon* (matelas) déchiré : « Quels crimes ont bien pu commettre tous ces gens qui, dans la plaine calcinée d'Hiroshima, sont condamnés à d'indicibles souffrances ? Il n'est pas possible qu'ils aient tous fait le mal dans leur vie antérieure. Et puis, la doctrine ne dit-elle pas que les papillons et les oiseaux servent d'asile à l'âme des hommes bons ? Pourquoi alors ont-ils trouvé par milliers dans le *pikadon* une fin misérable ? »

Des années plus tard, après m'avoir raconté comment s'étaient éveillés ses premiers doutes envers la foi de sa mère, Kawamoto ajouta : « Vous qui n'appartenez pas à notre croyance, vous rirez, certes, de toutes ces imaginations religieuses. Mais, pour moi, cette subite prise de conscience était une source d'angoisse. Je ne connaissais rien d'autre, n'est-ce pas. Et c'est alors que me vint cette idée terrifiante : Si tout ce à quoi j'ai cru jusqu'à présent est un leurre, peut-être n'y a-t-il pas même d'Etre suprême. »

Dans le trouble de son âme, le jeune homme se rendit à pied, peu après l'armistice, jusqu'au village voisin d'Okougaita. C'est là qu'il avait reçu dans les dernières semaines de la guerre une formation militaire sommaire. Peut-être le directeur de l'école connaîtrait-il un remède à son inquiétude. « Il me salua amicalement, et nous devions parler de toutes sortes de choses, raconte Kawamoto. Pour finir, il m'a

conseillé de copier deux fois par jour l' « Edit impérial sur « l'éducation ». Cela me rendrait, disait-il, la certitude et le courage de vivre. J'obéis. Mais au bout d'un mois, je renonçai à cet exercice parce que j'avais remarqué entre-temps qu'il ne m'était pas d'un grand secours. »

Cependant, Kawamoto — sans en être d'abord conscient — avait déjà découvert à cette époque sa nouvelle voie. Elle lui fut désignée par l'exemple de deux inconnus. Dans l'un des voyages d'évacuation à Hiroshima, Ichiro avait vu une jeune fille se donner une peine touchante pour des malheureux déjà condamnés. Un peu plus tard, il rencontra un policier qui faisait avaler avec une patience infinie du pain trempé au petit enfant d'une femme affaissée sur le bord de la route. Dans l'absurdité de ce désert, seuls ces deux êtres, lui sembla-t-il, avaient accompli une action valable.

Kawamoto écrit :

« Plus je réfléchis aux expériences que j'ai vécues, plus clairement j'entends au-dedans de moi-même une sorte de voix qui me dit : « L'essentiel de la vie est d'aider tous ceux « qui sont dans la misère et qui souffrent ! »

Les jours suivants, pour essayer d'effacer le souvenir du mourant qu'il n'avait pas secouru, Kawamoto se dévoua corps et âme à tous les grands blessés condamnés qu'on avait installés dans l'école et le jardin d'enfants de Saka.

« Un jour, écrit-il, j'ai traîné jusqu'à un hôpital de fortune, distant de plusieurs kilomètres, un homme dont le corps entier n'était qu'une blessure. Nous étions seulement quelques infirmiers bénévoles et souvent nous travaillions toute la nuit à la lueur des bougies. Au début nous nous lavions les mains avec de l'eau ordinaire, mais à dater du moment où le bruit commença à se répandre que la bombe avait dû contenir du poison, nous descendîmes chaque fois à la plage pour effacer toutes les traces de pus avec de l'eau salée et du sable, jusqu'à ce qu'il ne restât plus sur nous la moindre odeur de maladie. Car nous voulions vivre et non pas pourrir misérablement comme ces pauvres gens. »

Après des journées entières sans sommeil et presque sans

nourriture, ce jeune garçon, si frêle, ne fut bientôt plus en état de faire convenablement son travail. Ses bras étaient devenus sans force, ses mains ne pouvaient plus rien porter. Une fois, il se laissa tomber sur le pied une lourde batterie de sous-marin qu'il transportait du dépôt de la Flotte à l'usine électrique, et il dut garder le lit plusieurs jours. Loin de témoigner à Kawamoto de la considération pour l'aide qu'il apportait aux malades et aux mourants, ses camarades l'accablaient d'insultes et de brocards. « Espèce d'infirme ! Bon à rien ! Paquet d'os ! Poule mouillée ! Laisse donc cela tranquille ! J'aime mieux m'en charger tout seul. Quand je vois comment tu l'attrapes, je commence à avoir la frousse. »

Pendant un certain temps, Ichiro supporta la raillerie. Il évitait le plus possible les autres ouvriers. Afin qu'ils ne pussent pas voir son corps sec, recouvert depuis le *pikadon* d'une sorte d'exanthème, il attendait pour se glisser dans la salle de bains collective que la lumière fût éteinte et l'eau devenue presque froide. Il se sentait malade, laid, misérable, méprisé de tous et n'avait personne auprès de qui s'épancher librement.

Mais il avait beau s'efforcer de ne pas se faire remarquer, ses camarades de travail ne cessaient de le tourner en dérision toute la journée :

« Pourquoi ne manges-tu pas davantage, Kawamoto ? Tu ne veux donc pas prendre des forces ? Pourquoi es-tu si maigre? »

Par fierté, le jeune homme ne voulait pas révéler aux railleurs qu'il donnait ses rations aux malades et se contentait lui-même depuis des semaines d'herbes, de varech et de carapaces de crabes ramassés sur la plage ou dans les rochers. Il répondait seulement : « Je suis né comme ça...

— Alors mieux vaudrait que tu ne sois jamais né, dit l'ingénieur Shita-hara, que Kawamoto avait considéré jusqu'ici comme un ami.

— Croyez-vous que j'aie demandé à naître ? s'écria Kawamoto. Non, pas moi, soyez-en sûrs ! » Il se sentait tout à coup envahi d'une extravagante fureur contre son père et

sa mère disparus, qui l'avaient jeté dans ce monde triste et brutal, sans amour, absurde.

Kawamoto se leva d'un bond et courut dans le dortoir pour prendre un objet caché sous son matelas. C'était une tablette mortuaire portant les noms de ses ancêtres et qu'il avait sculptée et peinte lui-même. De toute la force dont il était encore capable, il lança la tablette contre le mur. Mais la tablette ne se brisa pas. Elle était de bois dur et fit un trou dans la porte en papier.

Les camarades de Kawamoto se rendirent compte qu'ils avaient cette fois poussé trop loin la plaisanterie. Ils coururent après lui en criant : « Arrête, Ichiro, arrête ! C'est un sacrilège. Un crime puni par les dieux.

— Allez au diable, rugit-il. Si seulement je n'avais pas eu de parents ! Alors vous ne pourriez pas me piétiner comme vous le faites et je ne serais à charge à personne sur cette terre ! »

Avant même qu'on ait pu l'en empêcher, se précipitant dans la cuisine, il s'était emparé d'une hache et remontait en toute hâte dans le dortoir.

Les ouvriers s'écartèrent. Ils avaient peur de le voir se ruer sur eux, la hache à la main.

Mais Kawamoto ne se souciait pas d'eux. Debout près de la fenêtre, il se mit à réduire la tablette mortuaire en miettes.

Puis il se jeta sur sa couche, ramena la couverture au-dessus de sa tête et sombra dans un sommeil sans rêve.

2. *Re-commencer*

(1946-1948)

1. Le rêveur

Le premier et dur hiver « après la bombe » n'était pas achevé que l'administration municipale d'Hiroshima avait remporté sur l'indifférence et l'anarchie une victoire marquante.

Depuis le *pikadon,* les canalisations d'eau étaient taries. On avait en effet « ce jour-là », ce 6 août 1945, ouvert les robinets à fond dans toutes les maisons et laissé couler l'eau pendant des heures pour arrêter les progrès de l'incendie. Tentative désespérée et d'ailleurs inutile dont le résultat fut d'abaisser la pression à tel point que seules les bouches d'incendie des rues continuèrent à fonctionner. Mais comme on en avait fait sauter les couvercles pendant le sinistre, l'eau jaillit, bouillonnante comme d'un geyser, et se transforma en vapeur. Ainsi, les dernières réserves furent stupidement gaspillées et pendant quelques jours après la catastrophe, la soif devint pour les survivants une véritable torture.

Les réservoirs du château d'eau ne tardèrent pas à se remplir, mais la pression nécessaire pour faire monter l'eau dans les canalisations ne pouvait être rétablie qu'après réparation des tuyaux rompus à la suite du bombardement. C'est à cette tâche que devaient s'attaquer en priorité des groupes de pionniers de la marine et des équipes de secours d'urgence. Et ce n'était pas un jeu que de déceler des fuites jusque sous les décombres et de les réparer sur place. Mais voilà que pour chaque trou bouché pendant la journée, il

s'en ouvrait pendant la nuit deux, trois, quatre nouveaux. Les habitants assoiffés avaient tout simplement découvert qu'ils pouvaient obtenir quelques gouttes d'eau en perçant directement le système de canalisations souterraines : de leur propre initiative, ils s'étaient mis à forer des « sources » dans le désert atomique.

Ainsi commença une lutte, d'abord inégale, entre les autorités municipales et les citoyens. La population fut officiellement invitée, dans son propre intérêt, à faire preuve de discipline, à s'approvisionner exclusivement à de rares postes d'eau très éloignés les uns des autres. Personne n'obéit à cette sommation. Et qu'auraient fait une douzaine d'employés municipaux ne pouvant même pas compter sur l'aide de la police, face à des dizaines de milliers de malheureux épuisés et mourant de soif ? Le chef de l'approvisionnement en eau, Shino-hara, vint voir Hamai et se répandit en gémissements : « C'est tout bonnement au-dessus de nos forces ! »

Il se trouva par bonheur, parmi ceux qui, en janvier 1946, venaient de rentrer des lointains fronts de guerre du Pacifique sud-ouest, un ingénieur civil énergique, nommé Masao Teranishi, qui se dit prêt à accepter le combat et déclara gravement devant les édiles désemparés : « Il s'agit seulement de savoir qui maintenant va tenir le plus longtemps. »

Le maire adjoint Shinzo Hamai le nomma aussitôt chef de l'approvisionnement en eau et lui donna carte blanche pour le choix de son personnel. Il ne manquait pas parmi les soldats démobilisés de jeunes garçons vigoureux et sans travail. Teranishi choisit parmi les plus décidés et même les plus casse-cou. Il leur dit franchement qu'il ne s'agissait pas d'une sinécure : ils allaient devoir travailler surtout la nuit dans certains quartiers de la ville tenus par des éléments douteux. Ils devraient compter avec des actes de violence et les gangsters, qui avaient organisé entre-temps la vente lucrative de l'eau, chercheraient sans doute à empêcher le retour à l'approvisionnement normal.

Pendant le sommeil des citoyens d'Hiroshima, on entendit, nuit après nuit, les coups monotones des soudeurs résonner dans la ville endormie. Les hommes de Teranishi étaient

armés de couteaux et travaillaient en troupes de choc bien décidées : personne n'osa les déranger. Au bout d'un mois, quelques gouttes suintaient des robinets.

« Tout n'est pas fini, il vous faudra encore un peu de patience, annonça Teranishi aux citoyens d'Hiroshima. Mais vous avez maintenant vu de vos propres yeux qu'il y a du progrès. Attendez donc, et chacun de vous aura d'ici peu autant d'eau qu'il en désire. »

Les habitants commencèrent à avoir confiance. Il y eut de moins en moins de gens pour acheter de l'eau au marché noir, pour s'en procurer aux bouches d'incendie ou à leurs propres trous de forage. Et puis un beau jour, après un soudain gargouillement, l'eau tomba goutte à goutte en clapotant, puis courut et coula à flots dans tous les tuyaux...

Ce retour de l'eau fit beaucoup plus que délivrer les survivants d'Hiroshima de la soif et de la saleté. Il était la promesse qu'un jour, peut-être, sur la terre brûlée de leur ville natale, ils retrouveraient la possibilité de vivre dans l'ordre et la décence.

Au début de janvier 1946 fut créé à Hiroshima un bureau dont la tâche principale consistait à préparer la reconstruction. Le chef de service, Toshio Nakashima, était un ingénieur civil déjà riche d'expérience dans le domaine de l'urbanisme. On lui adjoignit une « commission de reconstruction » composée de trente citoyens notables d'Hiroshima — hommes d'affaires et politiciens pour la plupart — et dont les fonctions étaient d'ailleurs purement représentatives.

Cette commission se mit au travail avec beaucoup d'enthousiasme et de belles idées. Hormis la ville de Sapporo dans le nord du Japon, il n'y avait pas dans tout le pays une agglomération bâtie suivant des plans bien établis. Les cités japonaises s'étaient développées sans règles ni mesure et aucune ne s'était montrée jusqu'ici adaptée à la moitié seulement des exigences de la surpopulation et du trafic. L'Hiroshima d'avant la catastrophe était caractérisée par ses petites rues anguleuses, étroites et intimes et par ses jardinets privés ; elle aurait à s'orner désormais de larges voies, de grands

immeubles, de parcs publics et à s'efforcer de mériter le titre de « ville la plus moderne du Japon ». « Il nous faut faire de la catastrophe un coup de chance. » Tel était, selon Shinzo Hamai, le leitmotiv de la commission de reconstruction.

Mais les premières séances devaient être marquées par de profondes divergences d'opinion. Avant de fixer les grandes lignes du nouveau plan de la ville, il fallait d'abord établir en toute clarté ce que serait véritablement la fonction principale de la nouvelle Hiroshima. La ville, en effet, avait été pour ainsi dire contrainte de changer de profession. Depuis que l'empereur Meiji, lors du conflit sino-japonais de 1894-1895, y avait installé son Grand Quartier Général, la première source de revenu d'Hiroshima avait toujours été la guerre. Guerre russo-japonaise, campagnes de conquête en Chine et finalement guerre de la « Grande Asie » en 1941, chacun des conflits armés auxquels le Japon prenait part s'était traduit dans la ville par un accroissement de la population et du bien-être. On y avait vu surgir successivement des arsenaux et des dépôts de munitions, des casernes, des terrains d'exercice, des fabriques d'armes. Mais, après la défaite totale et le désarmement, on pouvait se demander de quoi Hiroshima vivrait à l'avenir.

Voici ce qu'Hamai rapporte à propos de ces débats fondamentaux :

« Un membre de la commission, en signalant que l'avenir de la ville se trouvait dans le développement du tourisme étranger, rencontra une vive approbation. Quelques autres étaient d'avis qu'Hiroshima devait devenir avant tout un centre administratif, siège de services gouvernementaux et universitaires. Mais cette motion ne rencontra aucun succès. Le point intéressant est que tous les membres de la commission se soient finalement mis d'accord pour admettre que la ville à naître devait être une ville de la paix et de la culture. »

Quelques membres de la commission firent des propositions extravagantes. Ils rêvaient, par exemple, d'une ville pour touristes dont le paysage fluvial serait transformé par le creusement de nouveaux canaux, par des « ponts des sou-

pirs » et même des gondoles importées d'Italie, par des restaurants riverains ou flottants qui en feraient une « Venise de l'Orient » ; d'autres développèrent le projet d'un Monte-Carlo japonais avec casinos, port de plaisance et quais-promenades. On transféra, sur le papier, la gare du chemin de fer de la périphérie au centre, on parla de la construction de larges boulevards, de l'agrandissement de l'université par l'aménagement d'une bibliothèque spécialisée dans les problèmes de la paix. On proposa la fondation d'une colonie d'artistes internationale placée sous le patronage de Picasso avec galeries de tableaux attenantes.

Bientôt la fièvre planificatrice, après avoir fait rage dans les bureaux officiels, saisit la ville entière comme une ivresse. « Il faut tout refaire à neuf ! » proclamaient les jeunes gens à leur retour. D'Hiroshima, symbole de la guerre atomique, une grande lumière devait maintenant rayonner sur le monde entier !

Dès le début, avec le concours de la « commission de reconstruction », fut posée très sérieusement la question de savoir si l'on ne devrait pas renoncer à l'actuel emplacement d'Hiroshima — sol maudit, contaminé, brûlé et sans cesse éprouvé par de nouvelles inondations — pour ressusciter la ville en un autre lieu. Mais les constructions nouvelles — au demeurant simples baraquements pour la plupart — qui avaient surgi de tous les points de la ville primitive, furent considérées par les adversaires de cette proposition radicale comme une manière de plébiscite s'opposant à tout projet de cette sorte. Selon une estimation approximative, l'« infrastructure » de la ville, endommagée en partie seulement, ce labyrinthe de tuyaux, de câbles et de canalisations qui couraient sous le sol brûlé, était d'une valeur telle et sa reconstruction complète dans les conditions de l'après-guerre se révélerait si coûteuse, qu'on ne pouvait se permettre de l'abandonner.

C'est au milieu de toutes ces considérations que se produisit un événement propre à redonner courage même à ceux qui doutaient encore de la renaissance possible d'Hiroshima.

Sur le côté sud de l'hôtel de ville se trouvait un petit nombre de cerisiers noircis par la fumée, que l'administration municipale avait préservés du destin réservé aux autres arbres d'Hiroshima — presque tous avaient été transformés en bois de chauffage au cours du premier hiver.

Ces quelques spécimens misérables conservaient dans leurs branches cruellement disloquées le souvenir du grand incendie. De son bureau, Shinzo Hamai ne cessait de porter les yeux vers ces « survivants » qui, dans leur crispation douloureuse, lui apparaissaient, la nuit, comme des fantômes.

Et puis, un beau matin d'avril 1946, levant un instant les yeux de ses dossiers, le maire adjoint vit ce qu'il n'osait déjà plus espérer. Il descendit en toute hâte les marches de l'escalier et c'est seulement lorsqu'il arriva près des arbres qu'il acquit la certitude de ne pas s'être trompé : des branches noires avait jailli le blanc lumineux des fleurs nouvelles.

Au cours des jours suivants, des centaines et des centaines de pèlerins défilèrent devant ce groupe de cerisiers misérables qui, en l'espace d'une nuit, s'étaient réveillés à la vie. Maintenant seulement ils pouvaient croire que leur ville n'était pas réellement condamnée à demeurer pour près d'un siècle un désert atomique.

Quand Sachio Kano, un émigré d'Hiroshima que j'ai déniché dans l'un des faubourgs gris et interminables de Chicago, se rappelle le premier printemps qui suivit la destruction de sa ville, il sort aussitôt de sa mélancolie et son visage vif et sympathique s'éclaire :

« Nous pensions vraiment alors que le monde renaissait et qu'à nous, jeunes gens de vingt ans, il serait permis de vivre dans un monde juste et libre, meilleur et plus beau — oui, réellement, à l'époque, nous n'étions pas avares de paroles optimistes. Tels étaient en tout cas les rêves enthousiastes que nous caressions au cours de nos réunions au « Musica », le salon de thé de la rue Enko-Bashi. On vous y servait, dans le décor d'un refuge de montagne suisse, du thé léger, du café encore plus léger et des doses illimitées de musique classique. Le propriétaire chinois avait en effet pu

sauver, je ne sais comment, sa magnifique discothèque. Ah ! les belles conversations, les conversations interminables que nous tenions alors !

« Comme la plupart des jeunes gens de mon âge, je venais d'être démobilisé. On m'avait appris à piloter une torpille-suicide et c'était là tout mon bagage. J'étais donc à la recherche d'un métier. Je le trouvai en lisant par hasard dans le journal un article dû à la plume du poète Hata. L'auteur y déplorait qu'on ne donnât plus de représentations théâtrales à Hiroshima, depuis la disparition de la troupe « Sakuratai » dans le bombardement atomique. J'avais toujours rêvé de devenir acteur. J'allai donc voir Hata, et je fondai avec son aide une troupe que nous appelâmes « Le Portemanteau ». Car nous n'avions d'autre ambition que de servir de portemanteau aux idées des auteurs dramatiques modernes et surtout étrangers. »

La troupe fut bientôt au complet. On finit par se procurer l'argent des costumes, des fards, des livrets, des affiches, par un détour assez inhabituel, il est vrai. L'un des membres de la compagnie avait découvert que l'administration municipale, désirant favoriser la fondation d'affaires commerciales, accordait à toutes les firmes nouvelles des attributions spéciales de vin de riz, denrée par ailleurs sévèrement contingentée : quelques bouteilles de *saké* s'inscrivent en effet de droit dans l'inventaire d'une entreprise japonaise. Or ce *saké* si rare pouvait s'écouler au marché noir en un tournemain pour un prix quadruple de sa valeur normale. Avant de sortir une nouvelle pièce, nos jeunes amateurs « créaient » donc quelques firmes fictives aux noms ronflants qui « tenaient la scène » juste le temps nécessaire pour leur permettre de toucher et revendre leur allocation de *saké*.

Ils s'étaient mis dans la tête de ne représenter que des pièces de théâtre occidentales afin de marquer ainsi la distance qui les séparait de l'« ancien Japon ». Dans la maison de Hata, non loin d'Hiroshima, on répéta *les Revenants* d'Ibsen, pièce qui traite, comme on sait — dans l'optique relativement idyllique du XIX[e] siècle pré-atomique —, du problème si important pour Hiroshima de la crainte des

tares héréditaires. On joua *les Revenants* dans une salle d'attente de la gare sommairement restaurée, devant une centaine de spectateurs passionnés. Ce fut la première représentation théâtrale après le bombardement atomique.

Comme dans tous les groupes de ce genre, la représentation elle-même était en réalité moins importante que l'esprit communautaire créé par le travail de répétition et la collaboration scénique. A Hiroshima, les jeunes gens de ce cercle furent parmi les premiers à adopter dans leurs relations mutuelles un ton nouveau, libre, plus occidental. Jeunes gens et jeunes filles célibataires, par exemple, pouvaient se rencontrer sans prétextes circonstanciés et sans mystères ; les femmes y étaient moins tenues à l'écart que ne le voulait l'usage, dans la ville provinciale d'Hiroshima surtout, et même après que les autorités eurent décrété l'émancipation de la femme. Au début, il ne s'était trouvé qu'une seule jeune fille pour oser se joindre au groupe. Cette pénurie de l'élément féminin devait gêner les premiers pas de la troupe, car les jeunes acteurs auraient estimé contraire à leur programme de « modernisme » de suivre la tradition théâtrale japonaise en attribuant à des hommes les rôles de femmes. Mais peu à peu d'autres jeunes filles s'enhardirent et se joignirent à eux.

« Un jour, son rôle exigea d'une jeune débutante qu'elle apparût sur scène vêtue d'une robe sans manches, raconte Sachio Kano. Elle commença par chercher toutes les excuses possibles pour ne pas jouer dans cette tenue. Puis elle finit, tout en larmes, par céder aux instances du metteur en scène et alla s'habiller. Mais lorsque nous la vîmes entrer en scène pour la répétition, nous fûmes saisis de honte, en comprenant le motif de son refus. Son bras portait la marque effroyable d'une grande chéloïde atomique. « Je n'ai jamais osé la mon-
« trer à personne, sauf à mon médecin, dit-elle en sanglotant.
« Mais vous... vous êtes mes amis, n'est-ce pas ? » Elle devint notre meilleure actrice. Mais c'est parmi nous seulement qu'elle se sentait saine, libre et normale. »

Il arriva ensuite... ce qui devait arriver. De mauvaises langues affirmèrent que Sachio Kano en voulait surtout aux

filles et qu'il se passait aux répétitions des choses révoltantes. On raconta aussi que des communistes s'étaient introduits dans la troupe pour faire du théâtre de propagande.

« Double calomnie, affirme Kano. Nous jouions lord Dunsany, Elmer Rice, Synge, Dickens. Est-ce que ce sont des bolchevistes ? Non, la vérité, c'est que les « anciens » nous en voulaient. Comme vous le voyez, j'ai moi-même émigré quand j'ai fini par comprendre — vers 1950 — la vanité de mon espoir en un monde meilleur et quand j'ai vu remonter en selle les mêmes gens qu'avant la guerre, ou presque. »

Je le quittai devant le portail grisâtre d'une firme de conserves de viande, dans un lugubre *colored quarter* de Chicago. C'est là qu'il gagnait sa vie et celle de sa petite famille, juste assez d'argent pour pouvoir fréquenter à ses heures de loisir la section théâtrale de l'« Arts Institute ». Et ne pas renoncer tout à fait à son rêve.

Il y avait parmi les habitués du salon de thé « Musica », en ce premier printemps d'espoir de l'après-guerre, un poète mince et d'aspect maladif, nommé Sankichi Togé, qui devint bientôt le pôle d'attraction des jeunes cercles littéraires. On lui reprochait parfois ses opinions trop modérées en matière d'art et de politique, mais chacun sentait en lui une force morale et une incorruptibilité artistique qui l'élevaient très au-dessus du domaine de la littérature de propagande. Il fut donc élu en juillet 1946 président du *Seinen Bunka Renmai* (Union pour la jeune culture), organisation fortement orientée à gauche qui groupait la plupart des artistes et poètes survivants d'Hiroshima.

Togé, né en février 1917, appartenait à une famille qui avait lutté pendant des années contre le militarisme japonais, et ses aînés avaient travaillé dans le mouvement syndical et antimilitariste clandestin. Le plus jeune de ses deux frères, tombé entre les mains de la police, avait été torturé à mort.

Sankichi souffrait, depuis la fin de son adolescence, d'une maladie pulmonaire qui le condamnait à rester fréquemment alité. De son lit de malade, il s'était pris d'intérêt pour le

christianisme et s'était fait secrètement baptiser en 1943, encore en pleine guerre, alors que toute profession de foi et d'idées « sentant le beurre », c'est-à-dire occidentales, était dangereuse.

La terrible aventure du *pikadon* donna un sens nouveau à la tâche du poète. Il essaya d'exprimer les expériences indicibles qu'il avait vécues, il fut aussi un conseiller patient et avisé pour les autres jeunes talents. Il leur apprit à ne pas se contenter de traduire des instants accomplis et solennels comme le voulait la poétique japonaise traditionnelle, mais à chercher une « beauté nouvelle » dans la détresse et la plénitude de la vie présente.

Togé pensait que tout être humain cache en lui un poète ou un artiste et il incitait ses concitoyens à écrire des « poèmes de la vie quotidienne », car la nostalgie de la création artistique, disait-il, est donnée à tous. Ainsi vit-on, dans l'Hiroshima d'après guerre, des employés d'hôpital, des malades, des ouvriers d'usine, en un mot des gens appartenant à toutes les classes de la population, se mettre à écrire des poèmes. Dans des vers sans mesure et sans rimes, ces amateurs essayaient de dépeindre et de redécouvrir du même coup leur vie de tous les jours.

Pour redonner un but à son existence, mais aussi pour démontrer en quelque sorte « la survivance de la grandeur divine au milieu de l'horreur d'une destruction provoquée par l'orgueil des hommes », Togé avait ouvert à l'automne 1945 le premier magasin de fleurs d'Hiroshima qui portait le nom de « *Midori* » (verdure). Puis en août 1946, il inaugura une des premières librairies de l'après-guerre.

Dans cette librairie du « Saule blanc » *(Hakuyo shobo)*, on poursuivait souvent jusqu'à l'aube des discussions sur les nouveaux ouvrages des écrivains. Une publication souleva alors un intérêt particulier : le journal intime de la jeune Shinoe Shoda, dont le père fut l'un des principaux fabricants d'armes d'Hiroshima. Le petit livre intitulé *Sange* (Expiation) était un aveu de la complicité de sa famille, dans cette guerre, où d'ailleurs elle avait péri dans le bombardement atomique. Un autre livre rencontra une grande considéra-

tion : *Natsu no hana* (Fleurs d'été), le premier de tous les romans publiés sur le *pikadon*. Son auteur, Tamiki Hara, écrivain venu pendant la guerre seulement de Tokyo à Hiroshima, l'avait dédié à sa femme tuée dans le bombardement. Lui-même se suicida en mars 1951, par crainte d'une nouvelle guerre atomique que menaçait d'entraîner le conflit de Corée.

Mais ce fut *Rues des corps morts*, de Yoko Ohta, que l'on considéra, chez les survivants, comme le plus impressionnant de tous les documents publiés sur le terrible événement. L'auteur s'était réfugié à Hiroshima en juin 1945, après l'un des bombardements au napalm de Tokyo. Surprise par l'explosion du 6 août, alors qu'elle croyait avoir trouvé la sécurité, elle avait dû passer trois nuits dehors, au milieu des cadavres, avant d'être admise dans un hôpital avec des symptômes de la « maladie de la radio-activité ». Pendant un mois entier, Yoko Ohta demeura entre la vie et la mort. En octobre et novembre 1945, bien que toujours alitée, elle rédigea le récit de son expérience, sans pouvoir toutefois publier le volume parce que les autorités d'occupation — conformément au paragraphe 3 de la loi sur la presse édictée par MacArthur — l'estimèrent « contraire à leurs intérêts ». Mme Ohta avait en effet écrit, entre autres choses, que « la destruction de l'homme par lui-même », dont elle avait dû subir le spectacle à Hiroshima, ne datait pas seulement de l'explosion de la bombe, mais du jour beaucoup plus lointain de sa fabrication [1].

L'un des nombreux poèmes composés à l'époque à Hiro-

1. La censure des forces d'occupation réussit même à retarder par diverses manœuvres jusqu'à mars 1949, mais non pas à interdire, la parution d'une édition japonaise du célèbre reportage *Hiroshima* publié en septembre 1946 dans le *New Yorker* par l'Américain John Hersey. Les ouvrages d'auteurs japonais sur Hiroshima, presque tous frappés au début d'interdiction par la censure, furent aussi finalement autorisés à paraître après enquêtes et protestations. Le quartier général de MacArthur tint bon en ce qui concerne le film documentaire de la *Nichiei Film,* tourné à Hiroshima et Nagasaki en septembre 1945. Treize boîtes de négatifs furent saisies en février 1946. Les séquences supprimées durent être remises aux autorités. Mais les auteurs avaient secrètement réalisé et enterré une copie du film, s'exposant ainsi aux peines les plus sévères.

shima et sur Hiroshima, paru en mars 1946 dans le recueil *Chugoku Bunka,* eut un retentissement très profond. La poétesse Sadako Kurihara y faisait entendre une voix particulièrement saisissante, « voix de l'espoir au milieu du désespoir ».

Voici une pièce intitulée *Résurrection :*

Dans la cave habitée par des ombres,
ombres vivantes et mortes, un cri,
cri de douleur, a percé la nuit.
Pas un cri d'allégresse, mais un cri qui apaise,
assourdit les milliers de cris
éclatant encore à leurs oreilles.
Une réponse vint. Dite par une ombre.
« Crie, oui, crie, ô femme ! dit-elle.
Je sais ce qu'il faut faire. Sur terre,
chaque jour en cette heure difficile,
j'avais charge de vous aider. »

Cette femme encore elle aida ;
un être nouveau naquit dans les ténèbres,
invisible. Sorti des ténèbres,
pour entrer dans les ténèbres,
lui aussi destiné à la lumière.
Mais celle qui l'y aida,
la consolatrice, l'auxiliaire, elle-même
ne devait plus revoir le jour.
Avant que naisse la première aurore,
elle avait quitté la vie.

Yoko Ohta m'a raconté qu'en ce printemps de 1946, à tous les projets mirifiques que ses amis développaient devant elle, elle opposait cette froide question : « Qui paiera ? »

Mme Ohta est marxiste, mais c'est exactement la même question qu'avait coutume de poser aux « rêveurs » impénitents Shigejiro Matsuda, le directeur de la fabrique de motocyclettes *Toyo Kogyo,* l'un des premiers chefs d'en-

treprise d'Hiroshima. Il essayait d'introduire dans les longs débats de la commission de reconstruction le sens des réalités économiques en répétant inlassablement : « Projets en l'air que tout cela... Aussi magnifiques que paraissent vos plans sur le papier, nous devons d'abord nous demander de quelles sources de revenus la ville dispose. C'est pour nous le seul moyen de savoir quelles réalisations nous pouvons envisager. »

L'industriel proposa l'achat par la ville du plus grand nombre de lots possible dans les ruines pendant que le terrain était encore bon marché. La reconstruction ne manquerait pas d'en accroître la valeur et les bénéfices ainsi réalisés pourraient être affectés au financement des projets dispendieux de la commune.

Mais cette manœuvre exigeait une certaine mise de fonds et les caisses municipales d'Hiroshima étaient absolument vides. On ne pouvait rien attendre pour le moment des banques et de l'industrie qui préféraient investir leurs capitaux, d'ailleurs très réduits, dans des projets de reconstruction plus sûrs que ceux d'une ville dévastée par la bombe atomique. La légende selon laquelle le sol « empoisonné » d'Hiroshima demeurerait inhabitable pendant plusieurs générations, restait assez vivace parmi les financiers prudents de Tokyo pour les inciter à la plus grande réserve dans l'attribution de leurs crédits.

Et le gouvernement ? Le maire Kihara, le président du conseil municipal Yamamoto, et une délégation des fonctionnaires municipaux se rendirent à Tokyo dans le dessein d'obtenir un crédit de reconstruction spécial en faveur d'Hiroshima. Voici la réponse qui les y attendait : « La nation tout entière traverse actuellement une crise financière difficile. Cent vingt villes ont été ravagées par les attaques aériennes de l'ennemi. Hiroshima ne peut pas prétendre à un traitement d'exception pour la seule raison qu'elle a été détruite par une bombe atomique et non par des projectiles incendiaires. »

Il ne restait donc plus que l'espoir d'une aide spéciale des

Américains chez qui le seul nom d'Hiroshima semblait toujours toucher un point sensible.

A l'occasion d'une visite de reporters étrangers en février 1946, le maire avait déjà mis le doigt sur cette plaie en déclarant : « Ce sont les Etats-Unis qui nous ont envoyé ce désastre. C'est pourquoi les Etats-Unis doivent se préoccuper tout spécialement de la reconstruction d'Hiroshima. »

Ce à quoi l'un des journalistes américains avait objecté avec aigreur : « Connaissez-vous les exploits de l'armée japonaise à Manille et à Nankin ?

— Non, je les ignore, répondit Kihara.

— Qu'étiez-vous donc pendant la guerre ?

— Membre de la Chambre.

— Il est absolument impossible qu'un homme occupant une telle situation n'ait eu aucun soupçon de ces choses », protesta un reporter, et la conversation commença à tourner autour des atrocités commises par les troupes japonaises au lieu de traiter, comme le maire l'avait espéré, d'une éventuelle contribution à la reconstruction d'Hiroshima. On se jeta avec aigreur les crimes passés à la tête — et l'on en oublia la misère actuelle.

Malgré ce premier échec, le maire Kihara tenta encore une fois sa chance auprès des Américains pendant l'été de 1946, après que les autorités japonaises lui eurent refusé une subvention spéciale. Cette fois, il s'y prit d'une façon plus habile. Il ne demanda pas d'argent mais, pour commencer, un simple conseil, dans l'espoir que l'argent suivrait. Les Américains envoyèrent comme conseiller un jeune lieutenant nommé Montgomery dont les avis, selon les souvenirs de Shinzo Hamai, « étaient toujours empreints d'humanité. Il considérait attentivement nos projets et disait ensuite qu'il les trouvait excellents ».

Mais le lieutenant Montgomery ne disposait que d'une expérience pratique limitée et ne jouissait pas de l'influence espérée sur le quartier général à Tokyo, dispensateur des dollars. Il ne resta d'ailleurs pas très longtemps à Hiroshima. Pendant des années, chaque 6 août, il envoya un télégramme et aujourd'hui encore, on se souvient volontiers de lui, parce

qu'il parlait couramment japonais et se montrait un homme discret et sociable. Mais du point de vue pratique, ses réalisations furent presque inexistantes.

Il fut remplacé par un autre conseiller à la reconstruction, le major australien S. A. Jarvis. Celui-là, conscient de la grande mission qui lui incombait, prenait les choses terriblement au sérieux. Ses plans pour la nouvelle Hiroshima étaient encore plus prestigieux, s'il est possible, que les idées présentées dans les débats de la commission de reconstruction et il se déchaînait inlassablement contre les projets élaborés dans l'intervalle par l'administration municipale. Dans le compromis retenu par cette dernière, il ne restait guère, de tous les projets grandioses des premiers mois, qu'un parc et un boulevard de cent mètres de large.

Le major Jarvis ne négligea rien pour essayer d'arracher cette chance unique selon lui : la reconstruction modèle d'Hiroshima. Non seulement il conféra avec les responsables du quartier général de MacArthur, mais il fut également reçu par le frère de l'empereur du Japon, le prince Takematsu, et plaida auprès de lui la cause d'une aide financière spéciale en faveur d'Hiroshima. Tous ses efforts furent vains. Les Japonais contraints à l'économie, et les hommes politiques alliés, persuadés qu'accorder à Hiroshima des secours spéciaux, c'était se reconnaître une obligation, ou même une certaine culpabilité, ne purent ou ne voulurent rien entendre.

Déçu et malade, l'Australien finit par s'en aller. Il exprima son regret une dernière fois dans une lettre adressée à l'administration municipale :

« J'ai causé au maire beaucoup de soucis parce que j'ai recherché l'impossible. Mais au cours de nos voyages à travers le Japon, j'avais remarqué qu'aucune grande ville n'était construite suivant les principes de l'urbanisme. Je me dis alors que l'expérience devait être tentée ici dans un cadre idéal bien que plus restreint, et cela au bénéfice non seulement d'Hiroshima mais aussi des autres villes qui auraient trouvé en elle un modèle. Mais à mesure que j'ai pénétré plus avant les conditions de la vie japonaise, j'ai vu appa-

raître dans toute leur évidence les difficultés qu'offrirait la réalisation de ce projet. J'espère seulement qu'on voudra bien comprendre la sincérité de mes intentions. »

Pendant ce temps, la reconstruction, provisoire et désordonnée, se poursuivait. On rebâtit les premières écoles, souci principal des édiles bien qu'on eût souvent la possibilité de donner aux enfants cet enseignement de demi plein air des écoles dites du « Ciel bleu ». On nettoya et répara des rues, on planta dans la ville sans ombre quelques jeunes arbres verts.

Sans trop s'informer des droits de propriété, sans se soucier des ordonnances municipales, qui exigeaient pour les rues une largeur minima de quarante mètres, les sans-abri construisaient une maison après l'autre. On commençait par enfoncer un pieu sur le terrain choisi, puis on fixait à ce pilier un écriteau à son nom, on installait des fils électriques — quelques scrupuleux demandaient une autorisation préalable — et au bout de trois ou quatre semaines la famille se retrouvait avec un toit sur la tête. Un reporter du journal réservé aux soldats américains, *Stars and Stripes*, a vu juste en comparant l'Hiroshima de 1946 à une cité de chercheurs d'or du Far West.

Le gouvernement japonais avait expressément interdit aux habitants d'autres localités l'accès aux villes particulièrement éprouvées par la guerre. Cela n'empêcha pas ceux qui en avaient envie de s'établir à Hiroshima. Ils se mêlaient simplement à ceux des citoyens qui regagnaient leur cité et on n'avait pas le cœur de les repousser — ni du reste les moyens de coercition nécessaires pour le faire. Il s'agissait le plus souvent de gens qui se trouvaient déracinés pour la seconde fois, hommes, femmes et enfants qui avaient fui les territoires d'outre-mer occupés par le Japon pour rejoindre leur pays. Pionniers d'une « Asie nouvelle » placée sous la domination japonaise, représentants d'une classe supérieure consciente d'elle-même et souvent arrogante, ils avaient vécu comme des seigneurs en Corée, en Chine, en Mandchourie, en Indochine, en Indonésie, en Birmanie, à Formose et à Malacca. Et voilà

qu'à présent, humiliés par des semaines de voyages à travers les territoires jadis soumis à leur domination, ils rentraient dans le port d'Hiroshima, cet Ujina dont le « Hall triomphal » avait vu les soldats du Japon, quelques années plus tôt, s'embarquer pour leur campagne de conquête.

La plupart de ces gens dépossédés et expulsés, atteints dans leur santé, épuisés par les marches de famine ou le séjour dans les « camps d'accueil », s'arrêtaient, à peine débarqués à Hiroshima. Là plus qu'ailleurs, ils se sentaient chez eux parce que la guerre avait fait des survivants du *pikadon* des hommes aussi pauvres, aussi malades et abandonnés qu'eux-mêmes. « A Hiroshima, personne ne nous regardait de haut », tel fut le motif d'une décision presque inexplicable au premier abord : le choix, pour s'établir, de la ville la plus durement touchée du Japon. Certains disaient avec une franchise brutale : « Avant la guerre, cette ville comptait près de 400 000 âmes. Il ne lui en reste plus que 150 000. C'est encore ici qu'il y aura le plus de place pour nous. »

D'autres nouveaux venus, poussés par l'ambition et la soif de réussite — ils affluaient surtout de la région d'Osaka —, faisaient des calculs analogues. Les citoyens de cette grande ville portuaire sont réputés dans tout le Japon pour leur sens des affaires. On dit que, quel que soit l'endroit où ils tombent, avant même de se relever, les commerçants d'Osaka auront trouvé matière à quelque trafic. Ils spéculaient maintenant très justement sur le fait qu'avec un peu d'adresse on devait obtenir des résultats rapides et surprenants dans une ville anéantie.

Nombre de ces émigrés, travailleurs, ambitieux et actifs, ne tardèrent pas à supplanter les anciens citoyens d'Hiroshima. Les gens de la région de Chugoku passaient, avant la guerre déjà, pour être plus lents, plus indolents et dénués d'imagination que les habitants des grandes villes du Japon central. En outre, la plupart des rescapés, un an après le *pikadon*, étaient encore sous le coup de cette monstrueuse expérience et ne surent pas déployer l'énergie nécessaire pour affronter le dur combat de la concurrence contre les « nouveaux ». Ainsi que l'écrivait alors le *Chugoku Shimbun* dans

un éditorial, ils continuaient à vivre, des mois après la catastrophe, « dans une sorte de stupeur ».

On vit donc se dessiner dès l'abord et se développer le contraste entre les « survivants » qui, après avoir constitué à l'origine la majorité de la population, n'en représentèrent bientôt plus que la moitié, le tiers et même le quart, et la masse dynamique des « nouveaux » dont le nombre et l'importance ne faisaient que croître.

Or il advint qu'un « nouveau », originaire d'Osaka, poussa le sens des affaires au point de vouloir s'approprier le commerce des souvenirs du bombardement atomique, menaçant ainsi d'arracher son gagne-pain à une véritable victime du 6 août, M. Kikkawa, dont le corps entier était couvert de cicatrices de brûlures.

Il s'ensuivit une odieuse guerre d'affiches dans laquelle l' « intrus » d'Osaka posa ironiquement la question de savoir où son concurrent bien établi prenait le droit de se désigner, dans sa publicité, comme la « victime atomique n° 1 ». Cette guérilla à l'ombre de la coupole dégénéra si bien qu'on entendit circuler à Hiroshima cette remarque amère : « Si ces deux-là le pouvaient, ils se détruiraient mutuellement à coups de bombes atomiques. »

2. « Comme les pousses de bambou »

Les pilotes et les voyageurs qui survolèrent Hiroshima pendant les six premiers mois qui suivirent le bombardement atomique se souviennent de la honte profonde qui les étreignait à la vue de cette tache grisâtre et roussie tranchant sur la verte parure des champs et des forêts. Mais au printemps et à l'été de 1946, Hiroshima, elle aussi, reverdit. Vue du ciel, elle ressemblait maintenant à un immense jardin où partout nichaient les hirondelles. La moindre parcelle était plantée de pommes de terre, de tomates et de choux. Les récoltes furent maigres au début et l'on se demanda si la radioactivité n'avait pas détruit les bactéries du sol. Le riz, en revanche, prospérait beaucoup mieux que dans les conditions normales et certains produits de la terre atteignaient de si gigantesques proportions qu'on se les montrait du doigt. Avec plus d'inquiétude, d'ailleurs, que de satisfaction.

Ces cultures ne suffisaient naturellement pas à nourrir la moitié de la population d'Hiroshima dont le chiffre approchait deux cent mille âmes. Les stocks d'urgence, datant de la période de guerre, étaient désormais épuisés et les cartes ne permettaient guère d'obtenir qu'une farine à base de germes de pommes de terre et d' « herbe des chemins de fer » séchée. Les maîtresses de maison assuraient que cette mixture était tout juste bonne pour leurs caniches, rapporte le *Chugoku Shimbun.* Mais elles confectionnaient avec cette

poudre au goût amer toutes les variétés possibles de « gâteaux d'herbes ».

Celui qui n'était pas complètement démuni se rendait chez les paysans pour troquer successivement ses biens contre des vivres. On avait trouvé, pour désigner cette existence au jour le jour à laquelle était réduite la population, une expression poétique très parlante : *Takenoko-seikatsu*, « existence de pousses de bambou ». Le cœur du jeune bambou se compose en effet d'un grand nombre de feuilles tendres superposées et on le mange comme un artichaut : en détachant une feuille après l'autre.

Comme dans l'Europe dévastée du début de l'après-guerre, les fermes se remplirent au Japon d'objets précieux et d'argenterie. Les campagnards, méfiants, exigeaient d'être payés comptant et entassaient les billets de banque dans leurs armoires. On vit alors naître une curieuse coutume : les villageois confectionnaient avec ces billets des tours d'un pied de haut, les *isshaku-iwai*, pour faire étalage de leur neuve richesse.

Saka, où vivait Ichiro Kawamoto, était un faubourg mi-citadin, mi-rural d'Hiroshima. Nombre d'ouvriers de l'usine électrique pratiquaient également l'agriculture. Kawamoto pouvait donc observer sans peine comment à l'arrivée des contrôleurs chargés de veiller aux livraisons réglementaires on se hâtait de cacher les produits des champs, pour les ressortir dès qu'on voyait apparaître les *katsugiya*, les émissaires des trafiquants du marché noir de la ville.

Les Américains s'efforçaient bien d'améliorer la situation en distribuant, denrée jusqu'ici inconnue des Japonais, de la farine de maïs prélevée sur leurs propres stocks ; mais cette aide était loin de suffire à apaiser la misère. Non seulement à Tokyo et à Osaka, mais aussi à Hiroshima, les fêtes de mai 1946 — rétablies pour la première fois après avoir été interdites pendant des années par le militarisme japonais — furent placées sous le signe des manifestations contre la famine. Sur des banderoles noires taillées dans les anciens rideaux de défense passive, on pouvait lire en lettres blanches : « Nous avons faim ! » La plupart des ouvriers devaient employer

leur congé du samedi après-midi — autre avantage octroyé par la jeune démocratie — à ramasser des herbes et des écorces ou à se livrer chez les paysans à un dur *arubeit* afin de gagner quelques poignées de riz.

En tant que haut fonctionnaire, Shinzo Hamai fut invité par les autorités d'occupation à donner le bon exemple à la population et à déclarer publiquement qu'il n'achèterait plus jamais de riz au marché noir. Il se soumit à cet ordre, et sa femme et lui subirent pendant quelques semaines les plus grandes privations. Force lui fut bientôt d'interrompre sa démonstration de vertu civique et de s'approvisionner de nouveau au marché noir. Les journaux citèrent aussi à l'époque le cas d'un juge qui, pour échapper au dilemme où il était enfermé — enfreindre la loi pour pouvoir manger ou mourir lentement de faim —, préféra le suicide.

Fumer, disait-on, chassait la faim ; on se mit à rouler d'innombrables « cigarettes » en papier journal. Pour oublier leur chagrin et leur désespoir, la plupart des gens s'enivraient chaque fois que l'occasion s'en présentait. Beaucoup faisaient preuve d'une parfaite indifférence dans le choix des spiritueux, et ne reculaient même pas devant l'alcool industriel. Quelques-uns en moururent ; d'autres, devenus aveugles, se faisaient passer, raconte Kawamoto, pour des victimes du bombardement atomique, de sorte que ceux qui avaient réellement perdu la vue dans le grand éclair se voyaient souvent traités d' « ivrognes ». On s'arrachait l'*Hiropon,* une drogue qui tuait l'appétit tout en stimulant l'organisme : c'était elle que prenaient naguère les aviateurs *kamikaze* avant leurs vols-suicide, les troupes de débarquement avant l'attaque. Grâce au pillage des arsenaux, les marchands de stupéfiants n'en manquaient pas.

A l'usine électrique de Saka, les beuveries étaient quotidiennes. Le vin de riz et le whisky étant rares, une exécrable boisson à l'aspect laiteux et à l'odeur aigrelette, fabriquée avec de l'eau et des pommes de terre fermentées, les remplaçait.

Jusqu'ici Kawamoto n'avait pas pris part à ces ribotes. Mais il lui devint bientôt impossible de résister aux provo-

cations et aux taquineries. Un jour, un camarade lui mit sous le nez une coupe pleine :

« Allons, petit, tu as besoin de prendre des forces. Cul sec ! »

Ils étaient cinq ou six qui l'entouraient, le regardant boire à contrecœur, les yeux fermés.

« Il boit ! Enfin ! Il y est arrivé ! criaient-ils tous à la fois. Alors, c'est bon ? Ça fait chaud, pas vrai ? »

Kawamoto eut un frisson. « C'est acide. Vous ne vous êtes pas trompés dans la fabrication ? Cela n'a pas un goût normal. »

Les autres éclatèrent de rire. « Ah ! Ah ! l'eau-de-vie de pommes de terre, c'est comme ça ! Encore un ! »

Ce soir-là, Ichiro alla se coucher la tête lourde en se jurant de ne plus boire. Et le lendemain matin la faim était revenue.

Pour se débarrasser de cette sensation de vide dans l'estomac, il but un verre d'eau et descendit en hâte chez le droguiste où on l'attendait déjà. Pour s'assurer un petit revenu supplémentaire et améliorer son ordinaire, il s'était chargé de distribuer des journaux avant d'aller travailler.

C'était une besogne très fatigante : la plupart des fermes se trouvaient sur des collines au milieu des champs et quand il pleuvait, Ichiro, qui ne possédait pas de parapluie, était trempé jusqu'aux os. Souvent, les journaux de l'extérieur n'étaient pas arrivés, soit que les trains aient eu du retard, soit qu'une panne de courant ait paralysé les imprimeries. Ichiro devait alors recommencer sa tournée le soir en sortant de l'usine.

Le plus souvent, il était alors trop tard pour aller jusqu'à Hiroshima où il aurait pu acheter des gâteaux de riz au marché de la gare. Alors Ichiro, sa fringale encore stimulée par l'effort physique, se mettait au lit une fois de plus avec des tiraillements dans l'estomac.

Cet *arubeit* de porteur de journaux avait du moins un avantage : il permettait à Kawamoto de satisfaire par la

lecture de la presse l'intense curiosité intellectuelle qui le brûlait.

« Je m'asseyais au pied d'un arbre où chantaient les cigales de l'été et je lisais... » C'est alors qu'il introduisit dans son journal intime une rubrique dans laquelle il rendait fidèlement compte des développements politiques et sociaux de cette première année d'après guerre.

Ce qui frappe, lorsqu'on parcourt ses notes de 1946, c'est de voir son admiration première pour les Américains faire peu à peu place au scepticisme. Il met en évidence les « empiétements » des soldats américains, commente sévèrement les atteintes de plus en plus nombreuses portées au droit de grève par les autorités d'occupation, note l'éveil dans son usine d'un certain « anti-américanisme ». Cependant, Kawamoto conservait en principe envers les Américains des dispositions amicales. Il essaya même d'apprendre l'anglais par correspondance et demanda à un professeur américain d'origine japonaise, Matsumoto, venu faire à Saka des exposés sur les institutions de son pays, de l'aider à émigrer aux U. S. A.

Le conférencier ne lui laissa aucun espoir, la législation américaine sur l'immigration ne réservant qu'un quota infime aux Asiatiques. En guise de consolation, il envoya à Kawamoto quelques numéros du *Reader's Digest*.

L'hiver revenu, Kawamoto essaya de se faire embaucher par les troupes d'occupation. La raison immédiate de cette décision fut la perte de ses pinces de monteur qu'il portait toujours accrochées à sa ceinture. L'outil appartenait à l'usine et le jeune homme n'osait pas se présenter devant son patron avant d'avoir retrouvé cet instrument presque irremplaçable.

Kawamoto se fit donc porter malade et se mit à rechercher activement le précieux objet. Mais il eut beau refaire tous les trajets parcourus la veille, les pinces restaient introuvables. Sans doute les lui avait-on volées et étaient-elles déjà revendues au marché noir.

« Il ne me reste plus qu'une chose à faire, se dit Ichiro : trouver un autre emploi et gagner assez d'argent pour pouvoir remplacer les pinces. Mais d'ici là, je ne veux plus me

présenter devant mes camarades. » Prétextant toujours sa maladie, au lieu de se rendre à l'usine, il prit le matin suivant le train pour Kuré. La lecture des journaux lui avait appris que les Américains recherchaient sans cesse du personnel pour la base aérienne de l'Air Force d'Hiro.

A peine franchies les portes du camp militaire, le jeune Japonais se trouva plongé dans un monde inconnu : jeeps et voitures frappées de l'étoile blanche, fil de fer barbelé, affiches, pin-up girls, inscriptions rédigées en une langue étrangère. Bien qu'il ne se trouvât qu'à quelques kilomètres de chez lui, il lui semblait être loin, très loin.

Le nouvel arrivant fut dirigé sur le bureau d'embauche où l'on commença par lui donner à remplir un questionnaire détaillé.

« Ensuite, je m'informai du logement, raconte Kawamoto. On me répondit que je pourrais être hébergé au camp à condition que je fournisse la literie. A ces mots, je sentis ma résolution chanceler. Il m'était impossible de me présenter ici avec le mince *futon* tout déchiré que j'avais laissé à Saka, et sans literie le froid m'aurait empêché de dormir dans ces baraques à courants d'air, quand bien même j'aurais gardé tous mes vêtements sur le dos...

« — Et voilà, le rêve est envolé », me dis-je, profondément déçu. Renfoncé dans un coin, j'attendis cependant, sans bouger, encore indécis, tout en regardant les gens qui remplissaient les questionnaires et le soldat qui collectait ces derniers... » Après qu'il eut ainsi patienté une demi-heure, une heure peut-être, la neige commença à tomber. Un soldat japonais d'âge moyen, qui affirmait avoir servi en Mandchourie, fut le premier reçu à l' « examen ». « Ils prirent aussi un grand gaillard vigoureux d'une vingtaine d'années... »

Un autre jeune homme attendait, en se balançant d'un pied sur l'autre. Il devait avoir environ deux ans de plus que Kawamoto. D'emblée, cet inconnu aux cheveux en broussaille et aux coudes rapiécés lui avait été sympathique. Lui aussi paraissait se demander s'il devait attendre la décision des Américains ou tourner les talons. Soudain, il perdit patience et, se détournant d'un mouvement brusque, sortit

dans la neige tourbillonnante, se dirigeant à grandes enjambées vers la gare. Ichiro, sans bien savoir pourquoi, lui emboîta le pas.

La route sur laquelle, l'un suivant l'autre, avançaient les deux hommes, était complètement détrempée par les longues pluies d'hiver et la neige fondue. Toutefois, à l'endroit où passaient les jeeps et les camions militaires, les pneus avaient damé et lissé le sol. Sur cette piste étroite, *Moja-moja san,* « Monsieur la Houppe » — c'est ainsi que Kawamoto nommait en lui-même l'inconnu — marchait avec l'adresse d'un funambule, si bien qu'en dépit de ses mauvaises chaussures, il ne se mouillait ni ne se salissait les pieds. « En voilà un qui s'y entend », se dit Ichiro en s'appliquant à poser ses semelles sur les traces du jeune homme.

Le prochain train à destination de Kuré et Hiroshima ne partait que dans deux heures. Cinq personnes étaient assises dans la salle d'attente nue et glacée, trois femmes, trop lasses ou trop affamées pour s'adresser seulement la parole, et nos deux garçons. Kawamoto aurait aimé bavarder avec ce compagnon de son âge, mais il n'osait engager à brûle-pourpoint la conversation. Le grand gaillard essayait de réchauffer ses mains rougies en les enfonçant dans les manches de sa veste élimée. « Si je lui prêtais mes gants de monteur ? » se demanda Ichiro. Mais lorsqu'il commença à en enlever un pour le tendre silencieusement à l'étranger dans un geste engageant, celui-ci avait justement baissé un peu la tête. Quand il releva les yeux, Kawamoto ne trouva plus le courage de renouveler son offre timide.

Tous deux observaient sans mot dire la grisaille de la neige tombant en rafales — des millions de flocons blancs qui, chacun pour soi, chacun isolé de tous les autres, tombaient sur la terre froide.

Enfin le train entra en gare. Il était bondé, mais il y avait deux places vides dans le compartiment où pénétrèrent les jeunes gens. Ichiro ne pouvait détourner ses regards de « Monsieur la Houppe » qui, fouillant dans sa poche, en tira un billet de banque puis un second qu'il se mit à contempler d'un air sceptique. Kawamoto eut un sourire entendu. Il

savait ce qui intéressait à ce point l'autre : le nouveau billet de dix yens imprimé par les Américains. Plus d'un Japonais prétendait voir, dans le motif entourant le blason impérial avec ses chrysanthèmes, une chaîne de prisonnier ; quant à la reproduction du palais de la Diète de Tokyo, on l'avait entourée d'un cadre qui ressemblait, disait-on, à une grille de prison. Certains allaient jusqu'à refuser d'accepter ces billets qu'ils considéraient comme un symbole de l' « asservissement du Japon ». Kawamoto faillit entamer la conversation sur ce thème, mais y renonça. Puis ce fut l'obscurité.

A Kuré, le convoi s'arrêta. Les voyageurs qui voulaient descendre se pressaient vers la portière, mais ce fut seulement lorsque tout le monde fut dehors que le grand gaillard se leva brusquement et, d'un bond, sauta sur le quai.

« Dois-je le suivre ? Mais en quoi ce garçon m'intéresse-t-il ? Pourquoi ai-je tellement envie de faire sa connaissance ? » Kawamoto se leva et se disposait à descendre à son tour quand l'autre, ayant apparemment changé d'idée, réintégra le train qui, déjà, s'ébranlait. *Moja-moja san* se rassit à sa place et recommença à fouiller dans ses poches. Son visage exprimait maintenant l'inquiétude, presque le désespoir. « Il est aussi malheureux que moi. Quelque chose le tourmente, se dit Ichiro dans un éclair de compréhension. Et il n'a personne à qui confier ses soucis. Tout comme moi. »

A ce moment, un morceau de papier soigneusement plié tomba d'une des poches de son compagnon de voyage. Kawamoto se baissa vivement et le lui tendit.

« Merci », fit l'autre en glissant le chiffon de papier dans la pochette de sa veste. Puis il ajouta, sur le ton de l'aveu : « Ce papier est pour moi... » Il hésitait. « ... précieux ! Très, très... précieux. »

Chaque fois que les roues passaient sur un tronçon réparé à la diable, il y avait un cahot bruyant.

« Voulez-vous savoir ce que ce billet contient? » demanda « Monsieur la Houppe » en ressortant le papier de sa poche. « Je vous en prie, lisez ! » C'était un *yosegaki,* un de ces messages chargés de souhaits et d'encouragements comme on en confiait à ses amis partant en voyage, selon la vieille cou-

tume japonaise. La feuille froissée, déjà salie pour avoir été trop souvent dépliée, portait ces mots :

« En Chine, il faisait froid. Au Japon, il fait glacial. Ne m'oublie pas. Ne te laisse pas faire.

« NOPPO (Jambe Grêle). »

« Porte-toi bien. Ne fais pas de bêtises.

« MINDANAO (Philippines). »

« Je me réjouis déjà de ton jour de paie à Hiroshima. Tiens bon, frère !

« KUTSUKEN (Petit Soulier). »

Et enfin :

« Je voudrais comme cadeau une tablette de chocolat et du chewing-gum.

« CHIBIKO (Gamine). »

« J'avais complètement oublié que le train roulait, m'a raconté Kawamoto. Assis en face de moi, *Moja-moja san* me regardait avec anxiété lire et relire ces lignes. Je ne pensais plus à mes pinces, ni à la literie, ni même à la faim et au froid. Puis « Monsieur la Houppe » m'expliqua avec une sorte de fierté ce que signifiaient ces salutations et je ne l'interrompais que pour proférer de temps à autre un : « Ah oui, vraiment ? » ou un : « Ah, bon ! » ou pour l'encourager d'un simple soupir.

« Monsieur la Houppe » ne m'apprit pas quel était son nom et je ne l'ai jamais su. En revanche, il me dit qu'on le surnommait « Kutsuhei » (le grand soulier). Il me confia aussi certains détails sur ceux qui avaient rédigé le *yosegaki*. « Mindanao », revenu des Philippines, avait douze ans et était orphelin ; son ami, un autre orphelin, s'appelait « Noppo » et était son aîné de deux ans ; il avait échoué à Hiroshima, venant de Chine. « Chibiko », huit ans, avait perdu sa mère dans le *pikadon* et son père avait été porté

disparu pendant la guerre. « Kutsuken », enfin, âgé de quinze ans, était le frère cadet de mon nouvel ami « Kutsuhei ».

« Monsieur la Houppe » expliqua à Kawamoto son étrange conduite lorsque le train avait fait halte à Kuré : il avait voulu descendre avant Hiroshima parce qu'il revenait les mains vides vers ses quatre protégés.

« Je suis en quelque sorte le chef de famille, expliqua-t-il. Et je n'ai même pas rapporté le moindre morceau de chocolat pour Chibiko. Ils espéraient tant que les Américains me donneraient du travail ! Mais cela n'a pas marché, parce que je n'ai pas de literie ! »

Le train longeait la colline de Saka, mais Kawamoto, qui buvait les paroles de Kutsuhei, ne s'en aperçut même pas.

« J'ai rencontré mon frère par le plus grand des hasards en octobre 1945. Cela faisait des semaines qu'il essayait de retrouver notre mère et notre sœur et rôdait sans cesse aux abords de la gare d'Hiroshima, parce qu'il espérait qu'elles s'étaient enfuies sous le coup de la panique et ne tarderaient pas à revenir. Ah ! ouiche ! elles sont parties pour un long voyage ! Et moi, qu'on n'espérait pratiquement plus revoir, j'étais revenu de la guerre. Démobilisé, toute ma richesse se montait à une couverture. Je l'ai partagée avec Kutsuken.

« A l'armée, en fait, je n'avais appris qu'une chose : creuser des tranchées. Alors j'ai construit quelque part dans les décombres, suivant les prescriptions réglementaires, un joli petit abri pour mon frère et moi. Nous nous sommes faits cireurs de bottes afin de gagner notre ration de riz quotidienne. Et, un soir, nous avons vu arriver une toute petite fille. Jolie. Plus que jolie : ravissante. Elle nous a demandé la charité. C'était Chibiko. Nous l'avons adoptée. Il fallait bien quelqu'un qui veille sur elle. Tenez, un jour deux garnements lui ont arraché les boulettes de riz dont un voyageur lui avait fait l'aumône. Ça n'a pas traîné ; nous nous sommes lancés derrière les coquins, nous les avons rattrapés, rossés. Ils se sont mis à sangloter et depuis ce jour... eux aussi font partie de notre petite bande. Ce sont Noppo et Mindanao, ils sont plus effrontés l'un que l'autre. Vous les connaîtrez, car vous allez venir nous voir, n'est-ce pas ? »

Et Ichiro Kawamoto poursuit en ces termes : « Un petit morceau de papier nous avait réunis, orphelins trop pauvres pour posséder seulement nos propres draps. Nous étions restés assis l'un en face de l'autre pendant des heures sans parler et puis, tout d'un coup, voilà que nous bavardions comme deux vieilles connaissances. Nous nous sommes quittés presque au milieu d'un mot à l'arrivée en gare de Kaitaichi, mais j'avais promis d'aller les voir très bientôt, lui et ses amis. Le lendemain, je retournai d'un cœur léger à mon ancien travail et je commençai par avouer la perte des pinces. Je m'attendais à un interrogatoire sévère. Mais non... on ne m'en tint pas rigueur. Le contremaître et mes camarades dirent que je prenais l'affaire beaucoup trop au tragique. Kutsuhei le chômeur me pardonnerait-il, lui, d'avoir retrouvé un emploi régulier ? »

Ainsi se termine le récit d'Ichiro Kawamoto sur sa malheureuse équipée à Hiro. Il avait trouvé un bien plus précieux que ce qu'il était allé chercher là-bas : un compagnon de misère, et, il le sentait, le premier ami véritable qu'il eût jamais eu.

Kazuo M. avait, lui aussi, fini par trouver du travail. Depuis le *pikadon*, il ne faisait qu'errer sans but et sans autre occupation que chercher presque chaque soir querelle aux soldats américains qu'il rencontrait en compagnie de jeunes filles japonaises.

Enfin, une respectable institution, la Caisse d'Epargne d'Hiroshima, fit de lui un aide-comptable. Il put ainsi mettre à profit l'expérience acquise grâce au travail obligatoire pendant les derniers mois de la guerre. A seize ans, il était le seul membre de la famille à gagner de l'argent. Aussi, son père, qui avait insisté pour que le jeune garçon ne reprît pas des études interrompues par les hostilités et qu'il considérait comme « superflues », le traitait-il avec un peu plus de bienveillance qu'auparavant.

Chaque matin, Kazuo quittait ponctuellement la demeure paternelle, ceint d'une sacoche de toile grossière qui contenait son repas, et ne revenait souvent qu'à la tombée de la nuit. Il était fier et satisfait de sa nouvelle existence.

Mais au bout de quelques semaines, on le vit un jour reparaître chez lui à midi.

« Qu'y a-t-il, *Oniichan* (grand frère) ? lui demanda sa sœur étonnée. Tu es tout pâle. Encore une bagarre ? »

Kazuo refusa de donner aucune explication. Lorsque sa mère, inquiète, sortit en trottinant de la cuisine, il se contenta de déclarer sans aménité : « Pas besoin de t'en faire, mère. »

Kazuo aurait aimé qu'elle insistât un peu plus, mais sa mère, depuis « ce jour-là », avait perdu l'habitude de poser des questions. Habituée à ce que son fils, comme tant d'autres depuis le *pikadon*, fût sujet à des crises de dépression fréquentes et à des sautes d'humeur, Mme M. préféra s'abstenir de l'interroger plus avant.

Kazuo resta étendu pendant une heure ou deux sur son matelas, les yeux fermés, son sac à provisions, vide, roulé en boule sous sa tête.

« Je ne m'en resservirai pas de sitôt », pensait-il.

Il me dit qu'il n'avait alors qu'une envie, crier de toutes ses forces :

« Vous êtes tous des lâches ! Des criminels ! »

Un peu plus tard il se ressaisit et, comme il le faisait depuis quelque temps, nota dans son journal intime ce qui s'était passé :

« Kazuchan ! C'est ainsi que m'a appelé une jeune fille nommée Kyoko. Je travaille pourtant depuis peu de temps au bureau, n'empêche qu'elle m'a appelé « Kazuchan », comme si nous étions de vieux amis. Elle doit avoir deux ans de plus que moi, d'après ce qu'on m'a dit. Pas particulièrement jolie, mais elle vous regarde toujours de haut afin qu'on sache tout de suite qu'elle a reçu une bonne éducation.

« Jamais pu supporter la façon dont elle m'adresse la parole. Et après l'histoire d'aujourd'hui, on peut dire qu'elle a complètement manqué son coup avec moi. Seulement, voilà... elle est ma supérieure hiérarchique.

« C'était pendant la pause de midi. Quatre ou cinq jeunes filles bavardaient en pouffant si fort que les rires ressemblaient à des cris de poules. « Kazuchan ! » La fille m'appelait déjà depuis un bon moment, mais je faisais mine de ne pas

entendre. Je n'avais aucune envie de lui répondre. « Petit « Kazu, qu'est-ce qui t'arrive ? » Kyoko s'approcha tout près de moi, son visage contre le mien. « Kazuchan, demanda-t-elle « doucement, cela te dirait-il de gagner un peu plus d'ar- « gent ? »

« Les questions absurdes que ces filles viennent vous poser !

« — Bien sûr, on a toujours besoin d'argent.

« — Alors, nous allons combiner quelque chose avec toi. »

« A ce moment, les quatre autres s'avancèrent et m'entourèrent de près.

« — Tu marches ? »

« A cet instant, je pensai pour la première fois combien nous étions pauvres. Nous n'avions même pas un *bento* [1] à donner à ma sœur pour emporter à l'école.

« — Que me faudra-t-il faire ?

« — Dans le monde actuel, commença Kyoko, le tout c'est « d'être malin, tu ne trouves pas ? »

« Comme je ne répondais rien, elle poursuivit doucement :

« — Si tu le veux vraiment, tu peux gagner de l'argent sans « peine. Il suffit de trouver des familles dont tous les membres « sans exception ont péri pendant le bombardement ato- « mique. Celles qui habitaient du côté du pont Aioï ou dans « le quartier de Dobashi sont généralement toutes dans ce « cas... Nous rechercherons si ces gens avaient un compte « chez nous et nous remettrons tout simplement des doubles « de leur livret de caisse d'épargne... à nous-mêmes ! Le « contrôle n'y verra que du feu. Cela tombe sous le sens : « les gens ont tout perdu sauf leurs économies et ils veulent « — c'est-à-dire, en l'occurrence, nous voulons — les retirer. « Ne prends donc pas cet air idiot ! Nous avons essayé le truc « et aucune de nous ne s'est fait pincer... Eh bien, qu'en dis- « tu, Kazuchan ? Ne veux-tu pas essayer toi aussi, petit « Kazu ? »

« Je me rappelai soudain avoir surpris une de leurs conversations quelques jours plus tôt. Des bribes de phrases : « Alors, ça a mordu aujourd'hui ? — Je te crois ! un sacré

1. Repas contenu dans une boîte rectangulaire en métal ou en laque.

« paquet ! — Moi, c'était plutôt maigre. — Dis donc, il n'y « a pas si longtemps que tu as tiré le gros lot... — Très juste. « Hihi ! » Et toutes sortes de plaisanteries du même genre. Je m'étais demandé sur le moment de quoi il pouvait bien être question. Maintenant je comprenais : ces jeunes détrousseuses de cadavres se vantaient mutuellement de leurs succès.

« Je fis un effort pour me dominer :

« — Non, très peu pour moi », fis-je en les regardant bien en face l'une après l'autre. Ma réponse parut les étonner vivement. A la surprise qui s'était peinte sur leur visage succéda même une sorte de peur.

« Puis Kyoko s'écria :

« — Naturellement, Kazuchan est encore innocent ! Voilà « pourquoi il est si timide. »

« Les jeunes filles éclatèrent d'un rire strident pour dissimuler leur embarras.

« — Qu'est-ce que cela a à voir avec votre proposition ?

« — Oh ! oh ! il rougit ! Le petit qui rougit ! Regardez « comme il est en colère... Ah ! il est trop mignon ! »

« L'instant d'après, l'une des filles frottait sa joue contre la mienne et son regard brillant était fixé sur moi comme pour une invite. Je ne voulais pas baisser les yeux le premier. Il me semblait, je ne sais pourquoi, que si j'avais détourné la tête, c'en aurait été fait de moi. Alors, réunissant tout mon courage, mes yeux toujours braqués sur les siens, je la giflai en plein visage.

« — Je ne reviendrai pas... », annonçai-je. Et je quittai le bureau, les laissant abasourdies.

« Les conséquences de cet incident ? Mon père et ma mère n'ont pas recouvré la santé depuis le bombardement. Ils comptent sur mon salaire. Et ma petite sœur a tellement envie d'une boîte en aluminium pour son déjeuner ! Fini tout cela ! Mais je ne peux tout de même pas m'associer à une pareille saleté... »

Comme convenu avec Kutsuhei, Kawamoto prit à Saka, le premier dimanche de février 1947, le train de sept heures du matin pour Hiroshima. C'était un de ces convois de mar-

chandises affectés alors au service voyageurs. « Il n'y avait pas de fenêtre et nous étions obligés de laisser ouvertes les portes à glissières ; sinon, il aurait fait noir comme dans un four. Le vent glacé entrait et chacun s'efforçait de se faufiler vers l'avant du wagon, où le froid était moins cruel qu'au milieu. Ceux qui étaient debout contre les parois arrivaient à se cramponner pour conserver leur équilibre, mais les passagers installés au centre n'avaient rien à quoi se retenir. A chaque virage, nous tombions les uns sur les autres, nous nous marchions mutuellement sur les pieds, chacun se confondant aussitôt en excuses. »

Malgré l'heure matinale, la place de la gare était pleine de monde. Ichiro chercha des yeux le jeune cireur de bottes, car Kutsuhei avait promis de venir le chercher. Pendant un moment, au milieu de cette foule inconnue, il retrouva le sentiment d'abandon qui l'avait envahi quelques jours auparavant à la gare de Hiro en regardant la neige tourbillonner au-delà du baraquement.

Enfin, il aperçut une main qui, de loin, agitait une brosse à chaussures. « Monsieur la Houppe » venait vers lui, le rire aux lèvres. La petite Chibiko, accrochée à sa main, s'inclina en une très digne révérence devant Kawamoto comme si, au lieu de porter un *monpé* déchiré, elle était parée du plus beau des kimonos de cérémonie.

« C'est toi, frère des Andes ? demanda-t-elle.

— Je lui ai raconté que tu es né au Pérou, expliqua Kutsuhei. Nous sommes tous extrêmement fiers d'avoir pour ami un si grand voyageur.

— Puis-je porter ton paquet ? proposa Chibiko qui était déjà chargée d'un colis enveloppé dans du papier journal.

— Non, merci. Je regrette que vous ayez dû sortir par ce froid pour venir me chercher.

— Cela ne fait rien. D'ailleurs, Chibiko n'a pas perdu son temps. »

Il clignait de l'œil vers le ballot de la fillette.

Dans la lumière précise du matin glacé, le visiteur découvrait une ville complètement transformée. La multiplication des lieux de divertissement donnait un peu à Hiroshima

l'aspect d'une place de foire. Des quartiers de distraction entiers avec leurs cinémas, leurs maisons closes, leurs bars, leurs cabarets et leurs tripots au-dessus desquels flottaient fanions-réclame multicolores et ballons captifs avaient surgi près de la gare et dans le centre. Le plus grand d'entre eux s'intitulait pompeusement « *Shintechi* » (Nouveau Monde). Nouveau monde grotesque, insensé !

A l'exception d'un projet de logement d'une certaine importance dans le quartier de Motomachi, la Ville n'avait presque rien fait jusqu'ici pour ses innombrables sans-abri. A chacun de se débrouiller par ses propres moyens pour trouver un toit.

« Nous avons choisi un quartier très distingué, expliqua en chemin « Monsieur la Houppe ». Là où se trouve notre petite maison, à Noboticho, s'élevaient autrefois, paraît-il, les magasins les plus chic. »

Après s'être frayé leur chemin au milieu d'un fouillis de hangars en tôle ondulée et de cahutes disposées sans aucun ordre apparent, ils s'arrêtèrent devant une sorte de cage à lapins aux murs bas, d'une allure encore plus extravagante que la plupart des édifices improvisés du voisinage.

Un pan de ruines dont on avait adroitement su tirer parti en constituait l'élément de base, le reste se composait de ferraille rouillée, de planches noircies de fumée et de nattes effrangées qui donnaient à l'ensemble l'aspect d'une sorte de vaste corbeille.

« Voici notre « *Himawari-jo* » (Château des Tournesols), dit Kutsuhei avec un geste de la main d'une majesté exagérée. Quand nous n'avons pas le goût de la gloriole, nous l'appelons plus modestement : « Panier de vers. »

Des appels résonnèrent à l'intérieur.

« Entre, frère des Andes. Mais dépêche-toi, autrement on va geler. Et baisse-toi. Oui, attention, il faut se faire petit. »

A l'intérieur de cet abri sans fenêtres, il faisait aussi sombre que dans une caverne. Peu à peu, à la lumière des bougies, on distingua des visages.

Les présentations durèrent un certain temps, car la bande attachait du prix aux bonnes manières. Lorsque Kutsuhei, par

exemple, le frère de *Moja-moja san*, se rendait coupable de quelque entorse envers l'étiquette, Chibiko l'admonestait vertement.

« On dit : *je suis.* Je suis le frère cadet de Kutsuhei. Tu ne dois pas oublier le « je suis ». Ce serait une impolitesse à l'égard de ton hôte. »

« Qu'y a-t-il à manger ? »

Chibiko, à cette question, entreprit de défaire son paquet : du riz, du poisson, des algues et même quelques morceaux de raifort mariné. « Bravo, petite ! Bonne recette ! » Les orphelins ne voyaient pas de honte à ce que la fillette allât implorer aumône auprès des étrangers. Mais, entre eux, ils observaient la règle établie une fois pour toutes par Kutsuhei, le « père de famille » : à la maison, on ne mendie pas.

Kawamoto avait aussi apporté quelque chose.

« J'allais l'oublier », dit-il avec une feinte distraction. Il dénoua son vieux *furoshiki* [1] rouge, découvrant un morceau de « pain américain » à base de farine de maïs qu'il avait fait cuire lui-même dans la chaufferie de l'usine.

Bientôt le parfum de la galette réchauffée sur le modeste foyer emplit la pièce obscure. Les convives rompirent le pain et dégustèrent leur repas arrosé d'eau chaude qu'ils buvaient dans de vieilles boîtes de conserves auxquelles on avait adroitement collé des anses de carton ; on aurait pu croire, à les voir, qu'ils sirotaient le thé le plus délicat.

Kawamoto se mit à examiner l'intérieur de la cabane. Les lits étaient faits de feuilles sèches, ramassées dans la montagne, qu'on changeait tous les mois. « C'est beaucoup plus doux qu'un *futon* ordinaire », déclara Noppo avec superbe. Des chapeaux de paille, des calots militaires et quelques hardes étaient suspendus au mur. Kutsuhei tenait essentiellement à ce qu'on observât un ordre méticuleux.

Il y avait aussi, fixée à la paroi par des punaises, une photo, apparemment découpée dans un journal, représentant un petit garçon cramponné à une main. C'était une main de femme, sans doute celle de sa mère. On ne pouvait l'affirmer

1. Morceau d'étoffe servant à porter des provisions ou autres objets.

avec certitude, car la photo ne portait pas de légende et ne représentait qu'un fragment de la scène dont il fallait imaginer le reste.

« Une belle image, remarqua Ichiro.

— Hum... », firent les enfants, se refusant à tout autre commentaire.

Tous les dimanches, et même lorsqu'il avait une soirée libre en semaine, Ichiro Kawamoto se rendait maintenant au « Château des Tournesols ». Il se rappelle volontiers certaines conversations, les aventures et les tours que racontaient les enfants, mais l'un de ses meilleurs souvenirs est celui de l'après-midi où il invita ses amis au cinéma.

Une nouvelle salle venait d'ouvrir derrière la gare. Elle sentait encore la colle, la peinture, le bois neuf, mais tout cela s'accordait parfaitement avec le programme, puisqu'on donnait ce jour-là *la Ruée vers l'Or* de Charlie Chaplin. Les grossières masures des chercheurs d'or californiens, les cabarets, les rixes, tout rappelait aux enfants leur Hiroshima. Mais les scènes où l'on voit le petit homme à la moustache hanté par les visions grotesques que lui donne la faim leur plurent particulièrement. Longtemps après avoir quitté la salle obscure, ils vivaient encore le film.

« Ouh... ouh... la faim me tortille, piaillait le jeune Noppo aux mollets de coq en faisant d'horribles grimaces. Quel est donc ce joli petit poulet tout croustillant ? » Et de tendre la main vers Chibiko qui s'enfuyait avec des cris de plaisir et de peur. Mais Noppo continuait la comédie : « Ne bats donc pas des ailes comme cela, gentil poulet. » Et il poursuivait sa victime en se dandinant comme un canard tandis que la pauvre Chibiko, avec des cui-cui angoissés, tentait de se dissimuler derrière une cabane.

Kutsuken, le cireur de bottes, avait particulièrement aimé la scène où Charlot dévorait avec délices une semelle bouillie. Il essayait d'enlever à Kawamoto sa sandale gauche.

« Imagine un peu le magnifique, le savoureux bifteck que cela ferait, disait-il d'un air engageant. Je t'en prie, je te donnerai en échange tout un lingot d'or. J'estime que cela

en vaut la peine. » Tout en parlant, il avait mis dans la main de Kawamoto une de ces tuiles noircies de suie qui, depuis « ce jour-là », parsemaient les environs, puis il disparut avec la chaussure, laissant Ichiro qui riait de bon cœur revenir en sautillant sur une jambe.

Mais lorsqu'ils arrivèrent devant leur « panier de vers », Kutsuhei, déjà raisonnable comme un homme fait, les conjura : « Allons, finissez-en avec toutes ces sottises. Demain, peut-être, vous recommencerez à avoir vraiment faim. »

Extrait du journal intime d'Ichiro Kawamoto :

« Le 6 août 1947. J'ai acheté un peu de chocolat pour Chibiko. Le vrai chocolat est si cher que je n'ai pu lui offrir qu'un « ersatz ». Mais elle était tout de même très contente. Je ne lui ai pas raconté qu'aujourd'hui était l'anniversaire du bombardement atomique. Je lui ai seulement dit que j'avais envie de lui faire un cadeau. Mais Kutsuhei et Kutsuken ont été de mauvaise humeur toute la journée. Ils n'ont même pas voulu goûter les pommes de terre frites que j'avais apportées pour le déjeuner. Sans qu'ils y fassent aucune allusion, j'ai bien vu qu'eux aussi pensaient à cet anniversaire... Noppo et Mindanao n'ont mangé que la moitié de leurs pommes de terre, puis ils se sont faufilés au-dehors comme s'ils avaient mauvaise conscience. Je suis sorti aussi.

« — Le toit rouge sur la colline verte... »

« C'était Noppo qui fredonnait la chanson de *La colline « où sonnent les cloches* ».

« Chibiko nous a rejoints. Sa voix est plus forte que celle, timide, de Noppo.

La cloche sonne, ding, ding, dong,
Sonne, sonne, sonne.
Papa, maman disent :
« Prenez garde, enfants. »

« La voix grêle de ce grand diable de Noppo et la voix ferme de Chibiko, mêlées, pénétraient dans le « Château des Tournesols ».

« — Kutsuken, Kutsuhei, allons, sortez, les amis, et chan-
« tez avec nous ! » A mes appels, point de réponse. Je rentrai en rampant dans la cabane obscure.

« — Que se passe-t-il ? Vous n'allez tout de même pas
« pleurer comme des bébés ?

« — Frère des Andes, est-ce que tu ne te sens pas seul, toi
« aussi ? » dit Kutsuken tout en larmes. Dehors, les chœurs retentissaient encore.

« — Seul ? Pourquoi donc ?

« — Pourquoi notre père et notre mère ne sont-ils plus
« parmi nous ? Pourquoi ?

« — Oui... bien sûr, vos parents sont morts. Mais vous êtes
« tout de même capables de vous débrouiller tous les deux,
« leur dis-je en guise d'exhortation. Pourquoi vous laissez-
« vous aller de cette façon ? Kutsuhei et toi, vous devez
« apprendre à vous dominer. Noppo et Mindanao seront
« complètement découragés s'ils vous voient ainsi. C'est vous
« qui donnez à ces enfants la force de continuer à vivre. Et
« si vous voulez le savoir, même à moi, vous avez rendu
« le courage.

« — Merci, frère des Andes, murmura Kutsuhei. Mais par-
« fois, c'est trop dur. Quoi que nous fassions, tout le quartier
« est contre nous. Dès qu'il se perd quelque chose, dès qu'on
« découvre seulement une fenêtre cassée ou je ne sais quel
« dégât, les voyous et les vieilles bonnes femmes affirment
« que les coupables ne peuvent être que nous. Alors, ils nous
« injurient et nous lancent des pierres. Ils vident leurs
« ordures juste à côté de notre cabane. Jusqu'à leurs besoins
« qu'ils viennent faire là-devant ! As-tu jamais été traité de
« cette façon ?

« — Je l'ai été, crois-moi. J'ai vécu pendant trois mois
« chez des parent éloignés. Il ne se passait pas un repas sans
« qu'on dise du mal de mon père et de ma mère morts. J'ai
« fini par en perdre le sommeil. On m'attribuait constam-
« ment les méfaits des autres. Mais j'ai toujours fini par
« rencontrer des gens qui m'ont aidé à sortir du pétrin... »

« Il y eut un moment de silence, puis Kutsuhei se leva et lança d'une voix dont le timbre semblait déjà plus assuré :

« Il fait une chaleur torride. Pourquoi n'irions-nous pas
« nager ?

« — O. K. » Comme beaucoup d'autres, les gamins avaient emprunté cette expression aux Américains.

« Nous gravîmes l'escalier de pierre qui menait à l'Ohta, ces mêmes marches sur lesquelles des centaines de personnes, folles de frayeur, s'étaient alors précipitées vers ce même fleuve pour chercher le salut et qu'on vit brûler comme des torches...

« Nous plongeâmes. L'eau froide nous fit du bien. Le crawl désordonné des deux frères était comique. Les autres chantaient toujours...

« — Nous voulons nager, nous aussi ! » Mindanao et Chibiko, qui nous avaient suivis, retiraient leurs vêtements en lambeaux. Ils sautèrent dans l'eau en poussant de sonores cris de joie et commencèrent à s'éclabousser avec frénésie.

« Dans ce même fleuve, la mère de Chibiko s'est noyée la nuit du *pikadon.* Mais aujourd'hui, Chibiko et Mindanao s'amusent à s'asperger et Kutsuhei et Kutsuken veulent montrer comme ils savent bien nager ! Seul le parfum des bâtons d'encens que les survivants faisaient brûler sur la rive nous apportait le souvenir d'un passé déjà à demi oublié.

« Plus tard, j'emmenai mes amis au marché de la gare, et j'achetai (à un prix exorbitant) des nouilles que nous dévorâmes avec avidité. »

« Combien de pommes de terre cela fait-il, Chibi ?

— Trois. C'est juste ?

— Oui. Maintenant, nous allons les manger. Tu en auras exactement autant que Kutsuhei, Kutsuken, Noppo, Mindanao et moi. Combien en recevras-tu ? »

Chibiko compta sur ses petits doigts en remuant silencieusement les lèvres.

« Réfléchis bien, Chibiko, une...

— Demi.

— Très bien. A partir de maintenant nous t'appellerons Chibiko-san (Mademoiselle Chibiko). Comme une grande personne. »

Chaque fois qu'il en avait le temps, Kawamoto donnait ainsi des leçons à Chibiko. La petite en avait elle-même exprimé le désir. Lorsque, à la fin de l'été, les écoles d'Hiroshima avaient rouvert leurs portes et qu'elle avait vu les enfants — certains en plein air, d'autres dans les baraques neuves mais certains, aussi, dans des caves ou dans les ruines des anciens établissements scolaires —, lorsqu'elle avait vu les enfants apprendre à écrire, à lire, à compter, elle avait demandé à Kutsuhei pourquoi elle n'allait pas en classe comme eux. « J'aurais encore bien assez de temps pour « tra- « vailler », disait-elle.

Les aînés avaient essayé de lui expliquer que ce n'était pas si simple. Si on l'inscrivait dans une école, elle serait aussitôt envoyée à l'orphelinat : il lui faudrait quitter ses amis du « panier de vers ». Les journaux racontaient toutes sortes d'horreurs sur ces asiles. Parmi les orphelins de certains, il y avait, disait-on, comme chez les gangsters, de véritables « caïds » qui obligeaient leurs condisciples à leur céder une part de leur nourriture et à travailler pour eux comme des esclaves.

« Mais nous allons t'enseigner tout ce que nous savons nous-mêmes, Chibiko », avait annoncé « Monsieur la Houppe », et tous les cinq se mirent à instruire la petite fille à tour de rôle. Ils lui apprirent à épeler, à lire et même à griffonner quelques caractères japonais.

Kawamoto s'occupait plus particulièrement de l'éducation de Chibiko. Il lui apprit à se laver convenablement, à se peigner, il lui indiqua les différences qu'il faut marquer dans le langage selon l'âge et le rang des personnes à qui l'on s'adresse. Mais ce que la fillette aimait par-dessus tout, c'étaient les « leçons de géographie » d'Ichiro, ses longs récits sur ses jeunes années en Amérique du Sud, sur les gens qu'il avait vus là-bas, sur les aliments et les fruits tropicaux qu'il y avait goûtés, enfant.

Presque quotidiennement, Kawamoto venait au « Château des Tournesols » et ses amis accouraient joyeusement à sa rencontre. Aussi fut-il fort surpris, un jour, de voir les enfants tourner en rond devant la cabane, l'air maussade, le

visage long comme un jour sans pain, desserrant à peine les dents pour lui dire bonjour.

Mindanao prit à part le « frère des Andes ». « Kutsuhei a ramené une fille, murmura-t-il à son oreille. La sœur d'un ami. Nous n'avons pas le droit d'entrer dans la maison avant qu'elle ne s'en aille. »

Kutsuken était si monté contre son aîné qu'il n'ouvrit pas la bouche devant Ichiro. Il se contentait de marmonner sans cesse pour lui-même : « Depuis qu'elle est venue, celle-là, tout est gâché. Absolument tout. »

Seule Chibiko semblait se réjouir de la situation nouvelle. « Kutsuhei sera bientôt fiancé », souffla-t-elle. Kutsuken, fou de rage, l'aurait gratifiée d'une belle gifle si elle ne s'était esquivée à temps.

Quelques jours plus tard, « Monsieur la Houppe » quitta Hiroshima avec sa nouvelle amie sans même laisser un message à l'intention de son frère et de ses compagnons.

Kawamoto prit aussitôt une journée entière de congé pour consoler Kutsuken. Exceptionnellement, les trois autres membres de la famille du « disparu » n'allèrent pas non plus à leur travail.

« Kutsuken, c'est à toi maintenant de prendre la place de Kutsuhei, dit Ichiro au jeune garçon. Tu es devenu chef de famille. Lève la tête ! Quand ton frère a commencé à s'occuper de vous, la vie était encore bien plus difficile qu'aujourd'hui. »

Kutsuken continuait de grogner. Ses compagnons s'efforcèrent de le dérider: ils chantèrent, firent des grimaces, imitèrent la démarche en canard de Charlot. Mais cette dernière pitrerie elle-même fut incapable de dérider « Petit Soulier » ce jour-là.

Alors Chibiko prit en soupirant une grande décision. Elle rampa jusqu'au coin où se trouvait sa paillasse et en sortit un « trésor » jalousement gardé que personne jusqu'ici n'avait eu le droit de toucher, ni même de contempler : une liasse de papier d'argent soigneusement lissé. Depuis des mois, Chibiko faisait la chasse aux emballages de cigarettes et de chocolat. Elle avait rôdé pendant des heures autour des sol-

dats américains et australiens, dans l'espoir de les voir déballer une denrée quelconque enveloppée d'une étincelante feuille d'aluminium. Si un G. I. ou un « Aussie [1] » lui donnait des sucreries, elle faisait toujours bien attention que le papier d'argent y soit aussi.

Sans mot dire, la fillette tendit au boudeur son précieux trésor. Kutsuken parut enfin un peu impressionné et donna à Chibiko une petite tape de reconnaissance.

« Oui, mais à quoi cela peut-il bien servir ? » demanda-t-il d'un ton toujours maussade.

« Tout à coup, je me suis rappelé un détail de mon adolescence, raconte Kawamoto. Ma mère ne pouvait pas m'acheter d'harmonica. Je m'étais consolé en me servant d'une feuille de papier mince dans laquelle je soufflais de manière à la faire frémir légèrement. Je fus bientôt capable de produire une mélodie en soufflant tantôt fort, tantôt doucement, ici ou là. Je pris le papier d'argent d'un paquet de « Peace [2] » et soufflai là-dessus l'air de *La colline où sonnent les cloches.* Tout le monde me regarda avec surprise.

« — Pas mal, n'est-ce pas ?

« — Oh ! Oh ! *wandafoul ! Very, very gou-oud* », s'écria Chibiko avec l'accent des soldats américains. Elle saisit l'une de ses feuilles argentées et essaya de souffler, sans parvenir à en extraire autre chose qu'une sorte de grognement. Noppo et Mindanao tentèrent l'expérience à leur tour mais ne parvinrent pas, eux non plus, à émettre la moindre sonorité musicale. Ils tenaient leurs lèvres trop serrées contre le papier.

« — Vous y arriverez bien ! En attendant, les garçons « vont siffler, Chibiko chantera, et moi je jouerai de l'harmo- « nica en papier d'argent. »

« Ainsi s'éleva notre mélodie de *La colline aux cloches.* Au bout de trois jours, ils s'en tiraient tous très bien, sauf Chibiko. Kutsuken était même devenu particulièrement

1. Pendant et depuis la Grande Guerre : Australien (familier).
2. Imitation de cigarettes américaines en vogue dans le Japon d'après guerre.

habile et il semblait que cette nouvelle passion l'ait vraiment aidé à prendre son parti du départ de son frère. »

Quelques jours plus tard, il advint ce que Kawamoto avait toujours craint depuis la disparition de Kutsuhei. En arrivant au « Château des Tournesols », il le trouva vide.

Croyant d'abord à une plaisanterie, il souleva la natte de paille de l'entrée et cria dans l'obscurité de la cabane :

« Ne vous cachez pas ! Je vous trouverai bien, allez ! »

Pas de réponse. Il fit craquer une allumette. La cabane était déserte. Un message pendait au plafond bas, fixé à un bougeoir. Kawamoto l'amena à la lumière et lut : « Il faut que cela cesse. Le « frère des Andes » ne peut pas s'occuper tout le temps de nous. Kutsuhei est à Okayama. Je pars demain le rejoindre. Bonne chance ! KUTSUKEN. »

Ce qu'étaient devenus Chibiko, Noppo et Mindanao, le billet ne le disait pas. S'en étaient-ils allés avec Kutsuken ? Etaient-ils restés à Hiroshima ? C'était possible. Non ! c'était certain ! Kawamoto était possédé par l'idée fixe de retrouver les enfants. Comment pourraient-ils bien se débrouiller tout seuls ? Pendant des jours et des jours, après son travail, il sillonna les rues de la ville nouvelle, fouillant tous les recoins, s'adressant aux trafiquants du marché noir, aux gangsters, aux prostituées, à d'innombrables autres *furoji*. En vain ! Les enfants demeuraient introuvables. Le dimanche, Kawamoto poussait ses recherches jusqu'à Kuré. Il explora même les orphelinats. Qui sait si les trois disparus n'avaient pas été pris en charge par la Protection de l'Enfance ?

Chaque fois qu'il arrivait dans le quartier du « Château des Tournesols », Kawamoto espérait reconnaître tout à coup dans un grand vacarme de voix le rire de Chibiko ou le timbre suraigu de Noppo, voir la chevelure indisciplinée de « Monsieur la Houppe » surgir du « panier de vers ». Ou bien que Kutsuken essaierait, pour s'amuser, de lui voler une de ses sandales.

De semaine en semaine, le « château » tombait en ruine. D'abord, ce fut une planche qui disparut, puis une natte, puis

une seconde. Et puis ce fut le toit de tôle ondulé qui prit le chemin du marché noir. Les voisins se servaient.

Pièce par pièce, la cahute s'effritait, s'effeuillait à la manière d'une pousse de bambou qu'on dépouille. Il ne resta plus pour finir que le trou carré du foyer et le fossé que Kutsuhei, au retour de l'armée, avait creusé pour s'y abriter avec son frère.

Vint ensuite la neige qui recouvrit tout. Des milliers et des milliers de flocons, tombant du ciel gris d'Hiroshima, et dont chacun dessinait une étoile.

3. « Atom Boy »

Les habitants d'Hiroshima avaient célébré avec calme et dignité le premier anniversaire du 6 août. On avait vu des milliers et des milliers de lanternes blanches, portant chacune le nom d'un mort ou d'un disparu, descendre l'Ohta jusqu'à la grande mer. Un homme du nom de Seichiro Kakihara avait été le premier à rappeler aux survivants le souvenir de leurs morts. Sur son initiative, on avait construit pendant l'été 1946 une « Tour de repos des âmes », édifice peu esthétique dont l'intérieur conservait le nom de toutes les victimes de la bombe.

Il en alla bien autrement le 6 août 1947 ! Trois jours durant, ce ne furent que chants, danses et libations. Il y eut des bals masqués, des cortèges, des feux d'artifice. Le vacarme emplit les rues de l'aube jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Les étrangers qui prirent part à cette fête dite de la paix se montrèrent, non sans raison, choqués par ce manque de piété et de délicatesse. On les apaisa en leur disant qu'il n'était pas possible de juger les Japonais selon la morale de l'Occident, et que d'ailleurs, en Extrême-Orient, ces fêtes funèbres turbulentes étaient tout à fait conformes à l'usage.

Mais les observateurs occidentaux ne furent pas les seuls à critiquer l'indécence de cette commémoration. De nombreux survivants protestèrent avec la plus grande vigueur. La journée du souvenir ne devait pas dégénérer en bruyante fête populaire.

Leur reproche le plus sévère — et non le moins justifié, hélas ! — s'élevait contre les commerçants et revendeurs d'Hiroshima « qui faisaient de bonnes affaires avec les morts ». C'est en effet dans les milieux de la Chambre de Commerce nouvellement reconstituée qu'était née l'idée d'organiser une grande fête de la paix. Totaro Nakamura, président de l' « Association pour l'encouragement du tourisme étranger », avait estimé qu'il serait bon de ramener sur Hiroshima l'attention du Japon et celle du monde entier, et il avait proposé d'organiser une fête internationale de la paix. L'un des premiers à émettre des objections fut le maire adjoint, Shinzo Hamai. Mais, un mois plus tard, il était élu premier maire d'Hiroshima ; ses nouvelles fonctions l'obligèrent, malgré ses réticences, à favoriser le projet soutenu par la Ville.

Le 6 août 1947 à 8 h 15 précises, à l'instant même où la bombe avait explosé, le nouveau maire inaugura les solennités, sur une tribune érigée au pied du pont T. en faisant résonner la cloche de la paix. En même temps, des centaines de colombes s'élancèrent dans le ciel. Suivirent une courte prière pour les victimes et la lecture d'un message du général MacArthur, puis une série de discours préalablement examinés par la censure. Aucun n'évoqua, ne fût-ce que par allusion, l'horreur du bombardement atomique. Et, pour terminer, le maire Hamai donna lecture d'une impressionnante « déclaration de paix ».

Toute la journée, deux prêtres bouddhistes récitèrent des prières à la Tour des Morts près de la tribune solennelle. Leurs voix furent bientôt couvertes par les échos bruyants de la musique de danse.

Voici comment les reporters du *Chugoku Shimbun* décrivirent ce carnaval macabre : « Le clair et l'obscur jouaient un duo dans la *City* d'Hiroshima saisie d'allégresse. Tous ceux qui avaient perdu leurs proches pleuraient les larmes du souvenir, priaient aux offices funèbres bouddhiques ou lisaient à la maison les écrits sacrés. Mais à peine étaient-ils dans la rue qu'ils rencontraient la musique stridente des gramophones et les masques qui se promenaient en cortège. On vit

déferler du quartier Shintenchi une vague de soixante-dix jeunes filles et peut-être même davantage, vêtues de merveilleux kimonos. Elles portaient des fleurs dans les cheveux et dansaient la nouvelle *Heiwa-Onda* (danse de la paix) dont le texte dit :

Pika to Hikkata	Le globe de l'atome
Genshi no tama ni	Lâcha l'éclair aigu
Yoi-yasa	Yoi-yasa
Tonde agatte Heiwa	Elle s'est envolée,
No hato yo...	La colombe de la paix.

« A midi, il y avait dans les rues au moins cinq fois plus de monde qu'à l'ordinaire. Et les commerçants murmuraient : « C'est maintenant que le fric va rentrer ! » Ils avaient accroché aux lanternes cette annonce : « Soldes pour la « paix ». Les commis harassés et couverts de sueur répétaient : « Nous faisons une recette triple de celle des jours « normaux. » On dansa jusqu'à la fin de cette nuit d'été. »

Kazuo M. était de ceux que cette agitation scandalisait, et il se tint à l'écart. Il écrivit dans son journal : « Dans toute la ville, on entend maintenant de la musique de jazz... Les salles de cinéma surgissent de partout comme bambous après la pluie. Les « dancings » ramassent l'argent à la pelle. Est-ce bien là cette paix que nous avons souhaitée ? Dans une reconstruction digne de ce nom, il y a autre chose que des maisons à bâtir et des rues à tracer. (Ils veulent, paraît-il, en faire une de cent mètres de large !) Mais où en est la reconstruction spirituelle ?... Je me suis trouvé tout à coup sur le chemin du cimetière des morts sans nom, sur la colline d'Hijyama. Je sentais obscurément qu'il me fallait aller voir Yasuji et Sumiko... Le soleil se coucha et, dans le cimetière, je vis une vieille femme agenouillée qui gémissait toute seule : « Hajime ! Hajime !... » Le nom de son fils ou de son petit-fils sans doute. Je comprenais sa douleur et pour ne pas la déranger, je m'éloignai sans bruit. Au-dessus des rues d'Hiroshima, le ciel s'illuminait des rougeurs du couchant... »

Les notes du journal de Kazuo M. pour les années 1947

et 1948 révèlent une ardeur spirituelle plus profonde encore que celle des années précédentes. Kazuo sent de plus en plus que ses efforts pour rester « pur » au milieu d'un monde avide de jouissances, dont il ne peut supporter l'insensibilité et la corruption, sont presque obligatoirement voués à l'échec. Ses protestations deviennent cris de haine... Incapable d'admettre la réalité, il vivra des conflits toujours plus aigus, des situations de plus en plus dangereuses. Son journal intitule cette phase de son existence : « L'histoire de mes pérégrinations d'un métier à un autre ! » Voici ce que j'y ai lu :

« Mois X, jour X, 1947 : à partir d'aujourd'hui, je travaille donc dans la section publicité, au Théâtre Asahi, un cinéma d'importance moyenne. Trouvé cet emploi par une annonce de journal. Comme j'ai toujours aimé dessiner et peindre, j'ai pensé que ce serait parfait pour moi. M'efforcerai de conserver le job.

« Premier jour : lavé soixante pinceaux. Tout collés et durcis par la peinture sale. Me suis dit : « Comment ont-ils « pu laisser dans cet état de si beaux pinceaux ? » Les ai nettoyés aussi soigneusement que possible. Ensuite, le collage des affiches. Pas une petite affaire. Mais, dans l'ensemble, un jour heureux. Le chef de la publicité paraît être un chic type. »

« Mois X, jour X, 1947 : aujourd'hui, discussions avec l'opérateur. La raison : l'HIROPON. Je lui avais dit que le travail de nuit me fatiguait. Il m'a conseillé de prendre de l'HIROPON. Sans doute dans une bonne intention. Je lui ai répondu que les excitants sont mauvais pour la santé. Il s'est mis en colère. Il a fini par me traiter de lâche et je lui ai rendu injure pour injure : « *Bakayaro* (imbécile) ! » Le directeur de la publicité nous a séparés et nous nous sommes calmés. Le chef de service m'a dit : « Je vous comprends. « Mais les travailleurs de nuit ne peuvent pas en sortir « sans HIROPON. Aujourd'hui, vous avez la tête froide, mais « attendez donc : un jour, vous aussi, vous irez pleurer pour « une piqûre. Ah ! vous êtes encore bien jeune. »

« Mois X, jour X, 1947. Les paroles du chef de service me

poursuivent. Il est possible que je sois encore un blanc-bec, mais je n'en sais pas moins distinguer le bon du mauvais. Si seulement Yasuji vivait encore ! Sans lui, je suis vraiment seul au monde. Il nous arrivait, bien sûr, de nous quereller. Plus d'une fois nous nous sommes lancé des paroles dures à la figure, mais nous nous disions au fond de nous-mêmes : « C'est quand même un type épatant ! » Quand j'étais triste, il savait toujours me rendre ma gaieté. Il me semble parfois que c'est hier que j'ai perdu Yasuji ; et, à d'autres moments, j'ai l'impression que je ne l'ai plus depuis très longtemps. Je ne sais même pas ce que furent ses derniers moments. Si seulement je n'avais qu'à appeler : « Eh, Yasuji ! » pour qu'il soit là tout à coup devant moi, roulant ses grands yeux et disant : « Me voilà. » Si — oui, *si* — Yasuji vivait... S'il revenait... Folie ! Yasuji ne reviendra plus jamais. Bonne nuit, Yasuji... »

« Mois X, jour X, 1947. Je m'étais juré de ne plus jamais me quereller, mais six mois à peine ont passé et j'ai déjà recommencé. Une drôle de bagarre. Mon chef — il affirme qu'il est communiste — faisait l'éloge de la Russie soviétique : Marx dit ceci, Lénine dit cela... Rester assis sans broncher à l'écouter comme on écoute son supérieur, et opiner sans cesse du bonnet ? Non, ce n'était pas possible. « Les « Soviets nous ont joué un sale tour, dis-je. Quand le Japon « a été liquidé et qu'il ne pouvait plus se défendre — aussi « impuissant que la carpe prête à frire —, ils ont tout sim- « plement profité de la situation... Ils nous ont déclaré la « guerre et ensuite ils se sont donné des airs de vain- « queurs... »

« Mais lui, ce n'était pas le type à se tenir pour battu et à se taire... De plus, il était mon supérieur, alors il m'a ordonné de venir dans la salle après la représentation. Je ne connais rien de plus abandonné et de plus triste qu'une salle de cinéma vide. Je me suis assis près de lui. Il m'a d'abord regardé fixement sans prononcer une parole. Puis sa bouche s'est mise à trembler, j'ai compris qu'il était furieux et je me suis dit : « Dans cette dispute, mon petit, c'est toi « qui vas gagner. » Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Il

s'est contenté de crier : « Imbécile ! ver de terre ! A partir « de demain, tu es congédié. »

« Déjà il avait disparu. Tout cela avait duré un instant. Je restai assis, paralysé, comme si l'on m'avait assené un coup sur la tête. « A partir de demain... congédié », ces mots m'avaient assommé plus sûrement qu'un direct au menton. J'étais assis, stupéfait, dans le cinéma désert... Mon deuxième métier, raté aussi... »

« Mois X, jour X, 1947. « S'il y a un dieu qui vous laisse « tomber, il y en a un qui vous relève », dit le proverbe. Trois jours après mon renvoi, j'ai pu entrer, grâce à l'entremise d'un voisin, chez Kirita et Cie, une firme qui installe des canalisations hydrauliques. J'ai été engagé pour aider l'homme chargé des projets d'installation de chaudières. C'est vraiment une maison de confiance, non seulement pour ceux qui la voient du dehors, mais même quand on la connaît de plus près.

« Nous sommes quinze ou seize à dessiner, si absorbés qu'aucun de nous ne pense à lever le nez. C'est un travail qui me plaît, et mieux encore, qui me semble respectable... Parfois, le silence est si profond qu'on entend sa propre respiration. L'ingénieur Terada, chargé de mon apprentissage, m'initie à ce qui est important. Comme j'ai déjà acquis des notions de dessin à l'école secondaire, mes progrès sont rapides. »

« Mois X, jour X, 1948. Enfin quelques jours de vacances. Je me suis promené sans but dans les rues, comme je le faisais jadis. Certains endroits me rappellent encore « ce jour » terrible. Mais on ne voit plus l'envahissante *Himemukashi-yomogi* [1]. On a reconstruit à peu près les trois cinquièmes de la ville. Partout résonnent des coups de marteau. Partout s'élèvent de nouvelles maisons... Au pied du pont, il y a un ancien combattant habillé de blanc. Une boîte pend attachée à son cou ; il se contente de murmurer aux passants : « S'il « vous plaît, s'il vous plaît... »

« Mois X, jour X, 1948. Depuis le mois dernier, le bruit

1. Mauvaise herbe qui, peu après le *pikadon,* recouvrit les ruines.

courait, à la fabrique, qu'on allait nous déplacer. Aujourd'hui, c'est officiel. Le chef de service m'a déclaré : « Nous « sommes chargés d'une installation de chauffage au « camp « Kaitaichi ». Il nous faut pour cela cinq ou six chauffeurs, « deux ou trois ingénieurs et un assistant. Vous serez l'assis- « tant... »

« L'après-midi, un camion transportait au nouveau bureau du camp les tables et le matériel des dessinateurs. Salle de chauffe, salle de garde, bureaux, tout sent la peinture fraîche... J'étais en train de mettre les tables en place quand un soldat australien est entré et m'a dit : « *Kon nichi wa.* » Surprise : il n'avait aucun accent. Il me sourit et nous sortit tout son vocabulaire japonais : *Ojo-san* (Mademoiselle), *Arigato* (Merci), *Ikura-desu ?* (Combien cela coûte-t-il ?), *Hanako-chan* (Prénom féminin japonais), *Mo takusan desu !* (Assez, assez !) Des mimiques accompagnaient son énumération. Nous nous sommes tous mis à rire. Et il nous a aidés pendant plusieurs heures à installer le bureau. Il y a donc aussi des gens comme cela dans les autres pays ! Je crois que je vais reviser un peu mon jugement sur les étrangers. Son nom est Johnny et il m'appelle *Kassu-san.* Nous arrivons très bien à nous comprendre, dans notre charabia. Il m'a même donné un morceau de chocolat. »

« Mois X, jour X, 1948. Je n'ai pas l'impression que « Johnny » soit son vrai nom. Il a amené avec lui un sous-officier qui prétend lui aussi s'appeler Johnny. Peut-être ont-ils tous les deux le même nom. Bizarre... L'autre Johnny a dix-huit ans et six pieds de haut. Je leur ai parlé à tous les deux de la catastrophe, et puis aussi de Yasuji et de Sumiko. Je regrette que mon anglais soit si mauvais. Ils ont tout de même compris ce que je voulais dire. Ils murmuraient : « *Oh ! Atom bomb. Hiroshima* », et quand à la fin j'ai dit : « *No more Hiroshimas* », ils ont répété la phrase après moi.

« Comme assistant de l'ingénieur, je dois vérifier que la vapeur arrive bien dans tous les tuyaux du camp. Il faut donc que j'aille aussi dans la partie du camp barrée par cette inscription : « *Prohibited Area for Japanese Trespassing !* (Zone interdite aux Japonais !) » Le quartier général m'a

donné un laissez-passer. Quelle injure, pour moi, Japonais, de ne pouvoir aller et venir sans autorisation spéciale sur le sol japonais ! Et ma colère grandit encore quand je lus au verso du laissez-passer qu'il me faudrait quitter cette région dès la fin de mon travail. C'est tout de même notre pays ! »

« Mois X, jour X, 1948. Un soldat australien barbu, faisant virevolter dans sa main une petite badine, grondait : « *No* « *loitering !* (Défense de flâner !) » Et les maigres manœuvres japonais de s'affairer comme si on les chassait à la canne... « *Hé, Haba, Haba ! No loitering !* » A chaque fois la badine tournoyait dans les airs avec un sifflement inquiétant. Aucun respect, même le plus élémentaire, pour la dignité humaine, cette dignité qu'un vainqueur se devait de sauvegarder chez le vaincu. Ce sont des relations d'homme à bête. Encore la « bête » est-elle d'une espèce particulièrement inférieure, plus vile même que le porc ou le serpent. Et nous, pauvres malheureux, nous devons accepter toutes ces humiliations.

« En rentrant au bureau après ma ronde habituelle, je m'aperçus que là aussi on était mécontent. L'un des chauffeurs affirmait qu'on lui avait volé sa montre-bracelet. Le coupable était, bien sûr, un des soldats. Ils n'ont pas l'habitude de se gêner. Il y a quelques jours une sténo avait été attaquée par trois soldats, l'un après l'autre. J'ai appris aussi qu'une laveuse avait été tout bonnement « enlevée » et enfermée dans l'un des entrepôts. « Ils sont les vainqueurs. On « n'y peut rien », dit-on. Dans la plupart des cas, les victimes n'ont d'autre recours que « pleurer et se mettre au lit »... J'ai, malgré cela, conseillé au chauffeur d'aller réclamer sa montre au quartier général.

« Toute la journée il y eut des incidents désagréables. »

« Mois X, jour X, 1948. Vérifié les soupapes d'arrêt dans les dortoirs des soldats. Entendu dans l'une des salles une voix de femme. Elle criait... J'ai couru, j'ai entrebâillé la porte et passé la tête par la fente. J'ai vu une femme nue comme un ver dans les bras d'un homme. Pas du tout l'impression, d'ailleurs, qu'on l'ait forcée. Je laissai échapper presque inconsciemment un cri de surprise : « Ah ! » Ils se

séparèrent brusquement, comme mus par quelque décharge électrique. La fille vit que j'étais jeune, elle m'adressa un sourire ignoble. J'avais envie de lui crier de toutes mes forces : « Misérable traîtresse ! » Mais, dans mon émotion, je n'articulai qu'un son faible et rauque. Alors l'expression de la fille changea. Elle saisit un verre qui se trouvait à côté d'elle. A peine eus-je le temps de penser : « Elle va me le « jeter à la figure ! » que le verre volait contre la porte et s'y brisait en mille morceaux.

« — F... -moi le camp, effronté », grinça-t-elle. Elle s'était levée d'un bond et lançait les jurons les plus grossiers. Son corps nu était très clair. Je crachai et je m'enfuis. La catin hurlait derrière moi aussi fort qu'elle pouvait.

« Bientôt je me retrouvai assis à ma table à dessin, poursuivi par l'image de ce corps pâle et de ces bras pareils à des serpents. »

« *Hé ! Atom boy !* »

« Un soldat entra dans la chaufferie. C'était Nixon. Il venait souvent chez nous, il frappait les chauffeurs, et comme ceux-ci ne se défendaient pas, il s'amusait à leur jeter des morceaux de charbon. Souple comme une anguille, le gaillard, et un boxeur de première classe...

« Aujourd'hui, c'est vers moi qu'il s'est avancé, et il a commencé à débiter je ne sais quelles sottises, en me montrant une boîte de conserve de bière. J'ai compris : « *Beer...* « *hot... boiler... shovel...* » et j'ai deviné qu'il voulait dire : « Mets la boîte de conserve sur la pelle et fais-la chauffer. » Si j'avais su un peu plus d'anglais, je lui aurais répondu : « Je ne suis pas votre serviteur. Et je n'ai aucune envie de « vous être agréable, étant donné que vous maltraitez sans « cesse les chauffeurs. » Mais, hélas ! j'étais incapable d'expliquer tout cela ; alors j'ai répondu brièvement, mais d'un ton sec : « *No !* »

« Il fut surpris et furieux.

« — Ta gueule ! » cria-t-il. En même temps, il clignait d'un œil comme pour me montrer qu'il se moquait de moi. Il tenait son poing droit fermé contre sa poitrine ; du gauche,

il essaya une ou deux fois de me frapper sans m'atteindre.

« D'habitude, ce genre d'humiliation ne m'émeut pas beaucoup. Mais j'étais encore tout agité par la scène de la fille avec son soldat et je me dis : « S'il te touche seulement du « bout du doigt, son compte est bon ! »

« Je saisis la pelle qui se trouvait à côté de moi. Presque au même instant, Nixon me lança un coup de pied qui m'atteignit au coude. Le coup fut si rude que j'en laissai tomber la pelle. « Au diable ! » Je ramassai la pelle et je la fis tournoyer. Une fois, deux fois. A la troisième, j'ai senti que j'avais touché quelque chose.

« — Kazuo-san, vous... vous avez... »

« Quand j'ai repris mes esprits, trois de nos ouvriers m'entouraient. Ils me soutenaient. Je sentis quelque chose de gluant sur ma main. C'était du sang. Du sang partout. Du sang... même sur mon costume de travail. Horrible. Et, couché à mes pieds, Nixon.

« J'ai dû le tuer...

« Je sais, bien sûr, qu'entre mon altercation avec Nixon et l'affreuse catastrophe atomique, il n'y a pas de relation directe. Mais au fond de mon cœur, la funeste cicatrice est toujours là. Les boursouflures des visages, des mains et des pieds, il est possible de les atténuer par quelque opération chirurgicale. Mais la « chéloïde » de mon cœur ne disparaîtra jamais... Chaque fois que je vois un étranger, la blessure s'ouvre de nouveau.

« Ce fut la même chose dans l'affaire de Nixon. Il n'a pas pris part lui-même à la destruction d'Hiroshima. Il n'a tué ni Yasuji, ni Sumiko. Non, bien sûr que non. Mais il profite de son titre de vainqueur pour abaisser tous les Japonais, il nous méprise. Et cela, je ne peux pas le lui pardonner. Mon corps dût-il s'en aller en morceaux, je vengerai la ruine d'Hiroshima! Seule une victime de la bombe peut comprendre ce sentiment. Et il n'y a que mon cœur pour comprendre ma fureur aveugle. »

« — Kazuo-san, sauve-toi vite... allons, dépêche-toi ! disaient mes camarades et leurs voix laissaient percer l'angoisse.

« — Pourquoi me sauver ? criai-je. Je ne regrette pas le « moins du monde d'avoir tué Nixon. Nixon n'est pas américain. Mais c'est aussi un étranger et c'est un vainqueur...

« — O.K., O.K., mais maintenant tu ferais mieux de ren- « trer chez toi. »

« Je me retournai. Les deux Johnny étaient là. Et je fus heureux de voir qu'ils ne paraissaient même pas fâchés.

« — Allons, Kassu-san, laisse-nous nous occuper de tout. « Nous trouverons bien le moyen d'arranger ça. Mais file, « sinon, ce sera bien plus difficile. »

« Une lâcheté que de fuir ! Mais ils avaient tous l'air si excités et si inquiets... que j'ai décidé de rentrer à la maison.

« J'ai aussitôt raconté toute l'histoire à mes parents. « Si « j'ai vraiment tué Nixon, la « Military Police » doit être « déjà en route pour m'interroger », dis-je. A la fin du récit, ma mère se mit à pleurer bruyamment et ses larmes mouillèrent le sol. Mon père était blême. Son regard fixe ne quittait pas un des coins de la pièce...

« — Cesse de pleurer ! » ordonna-t-il à ma mère d'un ton tranchant. Il faisait semblant d'être tout à fait rassuré, mais il était loin de l'être en réalité. « Kazuo, dit-il, c'est ton « affaire, et tu portes seul la responsabilité de cette histoire... « Va tout de suite à la firme, parle avec les directeurs et « vois ce que tu veux faire. »

« Je me levai. J'avais entendu une voiture freiner devant la porte. Les voilà, pensai-je.

« Je sortis aussitôt. Il y avait là les deux Johnny, un interprète et l'un des directeurs. Pas trace de la police américaine

« — *Kon nichi wa* », dit Johnny n° 1 en clignant de l'œil vers moi... Il balaya d'un coup la sourde inquiétude qui m'accablait.

« L'interprète expliqua que Nixon n'était pas mort. Sa joue gauche avait été seulement fendue par l'arête aiguë de la pelle et on la recoudrait. Il était fou de rage, disait-il, et ne cessait de rugir : « Jap ! Jap ! » Il serait donc dangereux pour moi d'aller travailler le lendemain. D'ailleurs, pour épargner des difficultés à la firme, on pensait qu'il valait mieux que j'offre tout de suite ma démission. Nixon n'avait

jamais été aimé de ses camarades, à cause de sa grossièreté. Les deux Johnny l'avaient pris à part et avaient obtenu qu'il ne crie pas l'affaire sur les toits.

« Le directeur ajouta : « L'incident nous a étonnés. Mais « nous ne vous faisons aucun reproche. Vous avez montré « que nous autres, Japonais, nous savons encore redresser « l'échine. L'affaire ne sera pas divulguée, grâce aux efforts « des deux soldats australiens. Vous avez eu de la chance. « Mais, à l'avenir, faites attention ! »

« Je rédigeai aussitôt mon offre de démission. Quant à mon père et à ma mère, ils furent très heureux en apprenant que tout serait réglé à si bon compte et ils accablèrent les deux Johnny de leurs remerciements.

« C'est ainsi que j'ai perdu mon troisième job ! »

4. — Ichiro Kawamoto.







5. — Tokie Uematsu.

6. — Ichiro, homme-sandwich.

7. — Ichiro et Tokie s'étaient installés dans une misérable baraque non loin de la « Coupole atomique ».


米国アイゼンハワー
大統領に



8. — Shinzo Hamai, maire d'Hiroshima.



9. — Le professeur Nagaoka.

4. « Mademoiselle Bâton »

« Bien avant que la jeune fille eût pénétré dans la pièce, nous l'avions entendue venir », raconte Ichiro Kawamoto.

La canne résonnait sur le sol cimenté de la baraque où, trois fois par semaine, l'Ecole des langues étrangères donnait des cours d'anglais pour débutants.

Fujita, un ancien « matelot-suicide », me poussa du coude : « Attention ! Ta « Mademoiselle Bâton ! »

Mais il y avait longtemps qu'Ichiro avait reconnu le « toc, toc... » familier. Il regardait dans le vague avec une feinte indifférence, espérant que la jeune fille viendrait s'asseoir juste devant lui et qu'il pourrait contempler pendant toute la durée du cours les deux grosses tresses qu'elle agiterait devant ses yeux.

Il ne regrettait plus que Fujita, monteur comme lui à l'usine de Saka, l'eût persuadé de suivre ces cours. S'il avait cédé aux instances de son camarade, c'était uniquement pour occuper ses heures de liberté, pour oublier dans une tâche absorbante la triste disparition de ses amis du « Château des Tournesols ». Lorsqu'il avait aperçu la croix peinte au-dessus de la porte, il avait bien failli faire demi-tour. Il n'allait tout de même pas se laisser mettre en cage par les chrétiens ! Car c'étaient bel et bien des « soldats chrétiens » qui avaient lancé les bombes sur Hiroshima et sur Nagasaki.

Beaucoup de gens, à Hiroshima, éprouvaient les mêmes sentiments. Cependant, les missions chrétiennes au Japon,

protestantes et catholiques, furent plus fréquentées dans les premières années de l'après-guerre qu'elles ne l'avaient jamais été auparavant. Il est vrai que leurs écoles et leurs œuvres de secours dispensaient un enseignement peu coûteux ou même gratuit. Pourquoi ne pas en profiter ? Certains venaient pour un motif encore plus terre à terre. Sachant que les organisations religieuses distribuaient des secours en nature ou en espèces, ils espéraient obtenir un tour de faveur, en tant qu'élèves d'écoles chrétiennes et à plus forte raison comme « baptisés ». Des ultra-nationalistes et même des individus recherchés comme criminels de guerre se cachaient alors dans des établissements chrétiens. C'est ainsi, par exemple, que le commandant aviateur Kusuda, l'un des pilotes qui avaient participé à l'attaque de Pearl Harbor, réussit à devenir pour un temps, sous un faux nom, l'assistant d'un des pasteurs protestants les plus connus d'Hiroshima.

Ichiro n'était certes pas de ceux qui semblaient plus américains que les Américains eux-mêmes et s'efforçaient d'imiter les vainqueurs dans leur langage, leur habillement et leurs manières. Mais il n'approuvait pas non plus la façon grossière dont les chrétiens étaient ridiculisés, il n'admettait pas qu'on criât derrière eux par dérision : « *Amen ! Amen !* » ni même qu'on les raillât à cause de leur foi. Par esprit d'opposition contre l'opposition, il avait fini par entrer à l'Ecole des langues chrétienne en pensant qu'il ne lui coûtait rien de venir écouter un peu ce qu'on y enseignait.

Depuis l'apparition de « Mademoiselle Bâton », Kawamoto assistait avec une remarquable assiduité à tous les cours du soir. Mais il n'osait pas adresser la parole à sa jeune camarade. Sa seule audace fut de pousser subrepticement sur le pupitre de la jeune fille une revue de langue anglaise, dans l'espoir qu'elle l'emporterait chez elle et qu'elle trouverait le message anonyme qu'il y avait glissé.

Après le cours, Ichiro resta à sa place et fit mine d'avoir encore quelque chose à écrire afin de pouvoir observer ce qu' « elle » ferait de la brochure. Il vit qu'elle la feuilletait et aussi qu'elle lisait le billet qui portait ces mots : « Disponible. N'hésitez pas ! » Bon, se dit Kawamoto, il semble

que ce soit réussi. Et il se précipita à la suite de Fujita avec qui il rentrait à Saka chaque soir.

« Sais-tu seulement comment elle se nomme ? demanda l'ancien membre des *Tokkotai* (patrouilles du suicide) aux yeux de qui l'opération « Mademoiselle Bâton » semblait traîner quelque peu.

— Pas la moindre idée. Le professeur ne nous appelle jamais par notre nom.

— Mais elle vient à chaque cours. Tu n'as qu'à lui parler.

— Quand il pleut, elle ne vient pas, rectifia Kawamoto. Sans doute à cause de sa mauvaise jambe. Ces jours-là, je meurs d'ennui. Au fait, nous ferions mieux de l'appeler *Geta-san* (Mademoiselle Sandale de bois). Les socques aussi font ce bruit de claquet.

— Pourquoi diable ?

— « Mademoiselle Bâton », ce n'est pas joli. La pauvre, qu'est-ce qu'elle peut bien avoir ?

— Je n'en sais rien. Mais je sais que tu es amoureux d'elle, fit Fujita en roulant comiquement ses gros yeux noirs.

— Absurde ! dit Kawamoto. Je ne m'intéresse pas le moins du monde à cette fille. »

Avant l'accident dont elle avait été victime à l'âge de douze ans, Tokie Uematsu voulait devenir danseuse. Les professeurs qui lui avaient enseigné la danse japonaise classique étaient charmés par sa beauté, sa grâce et son endurance. A l'occasion de la visite du prince Takematsu, membre de la famille impériale, qui devait assister en 1943 à Hiroshima à la triomphale parade des troupes et des « Jeunesses patriotiques », la jeune fille avait reçu de ses parents une paire de chaussures de sport neuves à semelles de caoutchouc. Juste avant le début du défilé, elle s'aperçut qu'elle avait oublié quelque chose dans la salle de classe et, en grimpant quatre à quatre au deuxième étage, elle glissa dans l'escalier de l'école. On la ramena chez elle avec une fracture compliquée du tibia.

Son père, un forgeron qui avait trouvé le moyen pendant la guerre de transformer son atelier en une véritable usine, consacra une petite fortune à soigner sa fille. Lorsqu'il eut à

payer, pour l'une des quatre douloureuses opérations subies par Tokie, la somme de mille yens, les voisins accoururent pour regarder et pour palper le billet. Jamais ils n'en avaient vu d'aussi considérable.

Toutes les prières, tous les jeûnes volontaires de la famille Uematsu (l'une de ses sœurs promit de ne plus boire de thé jusqu'à ce que Tokie pût marcher) restèrent sans effet. Enfin, un professeur qu'on avait fait venir de très loin assura connaître un traitement qui guérirait la jeune fille. Mais, pendant plusieurs mois encore, celle-ci devrait porter une gaine de plâtre l'enveloppant de la poitrine jusqu'aux orteils.

Tokie, encore sanglée dans son corset, se hasardait à faire quelques premiers pas prudents, lorsqu'elle fut surprise, devant la maison de ses parents, par le « grand éclair ». Avant même de pouvoir comprendre ce qui se passait, il lui sembla entendre, dit-elle, « un cri sortant de mille, dix mille gorges. C'était comme si une montagne s'écroulait, et je fus jetée à terre dans le jardin. Je me dis : « L'os va se briser « de nouveau. » Ce fut ma dernière pensée ! »

Ce pressentiment, hélas ! se trouva justifié. Une nouvelle fracture double réduisit à néant tout espoir de guérison définitive. Les médecins — dans la mesure où il y avait encore des médecins — devaient soigner, en ces journées d'août 1945, des cas beaucoup plus urgents qu'une fracture. Aussi Tokie entreprit-elle de se soigner elle-même, avec l'aide d'une de ses sœurs. Elle fit tant et si bien qu'à la fin la blessure se ferma. Mais les os se ressoudèrent dans la mauvaise position qu'ils avaient prise. Désormais condamnée pour la vie à se promener avec des béquilles, elle confiait à son journal : « J'ai maintenant quatorze ans. Je ne sais naturellement pas combien de temps je vivrai, mais ce que je voudrais, c'est sauter l'âge heureux de dix-sept à dix-huit ans et devenir tout de suite une vieille dame de soixante ou quatre-vingts ans. »

Le *pikadon* avait entièrement détruit l'usine Uematsu, située dans les vignobles d'Ozumachi. Le père de Tokie, atteint par les radiations, était si affaibli qu'il ne se sentit pas en état de reprendre son ancien métier. Il ouvrit un stand

dans le quartier de la gare principale où il vendit des chaussettes et des sous-vêtements. Puis, lorsque sa santé commença de se rétablir et qu'il put prélever une certaine somme sur ses économies, il se mit à spéculer à petite échelle sur les matières premières et finit par engager tout son argent dans des affaires de savon de ménage. Il achetait, en gros et au comptant, des blocs de savon entiers, qu'il divisait lui-même en morceaux de dimension normale pour les revendre au détail. Au cours d'une de ces transactions, M. Uematsu reçut livraison de la marchandise dans de grands tonneaux. Les ayant ouverts, il constata qu'ils contenaient, au lieu de l'habituel savon dur, une masse liquide, huileuse et sale qu'il ne put écouler. Et comme il avait payé d'avance, le père de Tokie perdit, dans cette escroquerie, toutes les disponibilités qui lui restaient.

« Il va me falloir gagner de l'argent moi aussi, pour que nous ayons de quoi vivre », songea Tokie, qui entendait, chaque soir, les conversations soucieuses de ses parents, rentrés tard de leur chasse au gagne-pain.

C'est ainsi qu'elle s'était décidée à apprendre l'anglais, dans l'espoir de trouver ensuite une place de secrétaire.

Comme Kawamoto, Tokie avait d'abord hésité. Devait-elle, avait-elle le droit d'étudier la langue de ceux qui avaient causé tant de mal à elle-même et à sa famille ?

Elle demanda conseil à son père et celui-ci lui rappela un entretien qu'ils avaient eu à l'époque heureuse où Tokie n'était encore qu'une écolière joyeuse et pleine d'espoir. Un jour, la petite fille était revenue chez elle avec une grosse bosse à la tête, couverte de bleus et les vêtements déchirés. Elle s'était battue contre vingt autres enfants pour un jeune Coréen que les écoliers japonais faisaient sans cesse pleurer en lui criant qu'il puait l'ail. Tokie les avait souvent vus tourmenter l'enfant, mais cette fois, vraiment, ils avaient dépassé les bornes.

Ce soir-là, elle s'en souvenait, Uematsu-san lui avait dit : « Tu le sais bien, une petite fille ne doit pas se battre. Je t'en prie, ne recommence pas. Mais, dans ce cas particulier, tu as eu parfaitement raison : il n'est pas d'homme qu'on

puisse dire plus mauvais que les autres pour le seul motif qu'il vient d'un autre pays. »

M. Uematsu aujourd'hui donnait le même conseil. « Ce que je t'ai dit alors reste vrai aujourd'hui... » conclut-il. Et Tokie se mit à étudier la langue de ceux qu'elle haïssait depuis le *pikadon.*

« Est-il vrai que je suis amoureux de « Mademoiselle Bâton ? » se demandait Ichiro. Et, pour se mettre à l'épreuve et vérifier en somme ce que lui avait dit Fujita, il se fit envoyer par ses patrons à Shimonoseki, dans la mer intérieure. Ce n'était pas la première fois qu'il prenait le bateau des îles : il y était allé faire des achats de vivres ou de matériel. Mais, cette fois, le retour serait plus long. Pendant une semaine au moins, il n'assisterait pas aux cours de l'Ecole. Et il saurait si « Mademoiselle Bâton » aurait remarqué son absence.

Ils furent quatre hommes à s'embarquer par un jour de tempête sur la *Kyoei Maru,* une petite barcasse à moteur. Il s'agissait de rapporter des tuiles réfractaires pour la salle de chauffe de l'usine.

Vers midi, la mer se calma. Dans la lumière oblique de cette fin de jour hivernale, le bateau tanguait maintenant sur le chenal de Miyajima. Ils aperçurent les *torii* du célèbre sanctuaire de l'île se détacher, élégants et laqués de rouge, sur un ciel violacé. Le vent, qui s'était de nouveau levé, fouetta la mer, qui se couvrit de mille couronnes d'écume.

A la dernière lueur du jour, la *Kyoei Maru* jeta l'ancre dans un port dont Kawamoto ne connaissait pas le nom. A la vue des petites maisons intactes, tranquillement nichées, sous leurs toits d'herbe, entre la grève claire et les grands pins sombres, il se sentit tout ému, lui qui n'avait tous les jours pour spectacle que les ruines et les baraquements d'Hiroshima. Il tira de sa poche un carnet dont les pages portaient encore des dessins de Chibiko (squelettes de maisons, masures éventrées, ruines sans fenêtres de l'église Nagarekawa) et traça à la suite l'esquisse de ce paysage idyllique. Puis, à la lumière de sa lampe, dans sa cabine, il écrivit à son profes-

seur de langues, le révérend Tsukushimo, à son camarade Fujita-san et, enfin, après quelques hésitations, à « Mademoiselle Bâton ». Son cœur battait. Le lendemain, le petit bateau fut pris par le mauvais temps. La pluie avait commencé de tomber aussitôt après le départ de l'île Ubé. Puis un vent violent se leva et, en l'espace de quelques minutes, souffla en tempête. La *Kyoei Maru* se mit à rouler dangereusement. Plus menaçantes encore que les grosses vagues, les masses d'algues noires, arrachées du fond par de puissants remous, flottaient à la surface de la mer déchaînée. Elles se prenaient dans l'hélice, et l'on avait beau faire tourner le moteur à plein régime, l'étreinte des lianes verdâtres semblait plus forte que la pression rageuse des pales métalliques.

Tout à coup la machine stoppa et l'embarcation se mit à tourbillonner désespérément. Il n'y avait plus qu'un moyen d'en sortir : essayer de trancher l'écheveau des lianes vertes. Retenu seulement par une mince courroie de cuir, Kawamoto se pencha de tout son corps au-dessus du bastingage et, à l'aide d'un long *tobi* — ce même instrument qui, depuis la « pêche aux cadavres » d'après le *pikadon*, lui était resté si présent à la mémoire —, engagea la lutte contre l'hydre. Une grosse lame le mit hors de combat. Le capitaine essaya à son tour et réussit enfin à libérer l'hélice.

Le bateau devait escalader maintenant de véritables montagnes d'eau, toujours aux prises avec cette jungle sous-marine. Quatre fois l'hélice se bloqua, quatre fois Kawamoto se dit que tout était fini.

Il écrivit en pensée une série de lettres d'adieu à « Mademoiselle Bâton », en pensée il lui dit tout ce qu'il n'avait osé lui exprimer de vive voix jusqu'à ce jour. Lorsqu'ils arrivèrent enfin dans le port d'Onada, Ichiro, malgré ses vêtements trempés, griffonna quelques lignes à l'intention de la jeune fille. Mais dans ce message il n'y avait pas un mot de ce qui lui avait hanté l'esprit à l'heure du plus grave danger.

Lorsque Ichiro, au retour de son voyage, reparut à l'Ecole, « Mademoiselle Bâton » ne laissa rien voir qui permît de

penser qu'elle avait reçu son message. Peut-être ne lui était-il pas parvenu ? Peut-être encore le sobriquet qu'il avait utilisé dans l'adresse — encore qu'il eût pris soin d'écrire : « A la demoiselle à la canne de bois » — avait-il choqué la jeune fille ?

Il n'osa pas la questionner. En réalité, elle avait bel et bien reçu la carte. Elle l'avait trouvée un soir sur son pupitre et, intriguée, l'avait tournée et retournée dans ses doigts. Le petit croquis rapidement crayonné par Ichiro lui parut charmant. Mais qui était cet Ichiro Kawamoto ? Et que signifiaient ces caractères occidentaux dont les mots semblaient appartenir à un anglais inconnu ?

Comme nous évoquions cette aventure, bien des années plus tard, elle me dit en souriant, devant Ichiro : « Je n'avais alors pas la moindre idée de l'identité du signataire. Je songeais au jeune homme qui, plusieurs soirs, avait glissé sur mon pupitre des revues parfois accompagnées d'un discret message et, certains jours, des friandises. Mais ce n'était qu'une pure supposition. Je dois avouer aussi que je ne comprenais pas un mot de son anglais. Je consultai un dictionnaire anglais-japonais sans y trouver un seul de ces étranges vocables. Mais comme j'avais fort envie de savoir ce que la carte signifiait, j'allai trouver notre maître et je lui dis : « Sensei, auriez-vous l'obligeance de me traduire ce texte ? »

« Le professeur examina la carte un instant, puis éclata d'un grand rire : « Uematsu-san, dois-je croire vraiment que vous ne savez pas le lire vous-même ? Ah ! ah !... mais c'est du japonais ! Simplement, les caractères utilisés sont occidentaux ! »

Et Tokie put enfin, en déchiffrant ces lignes étranges, découvrir le sens de la lettre.

L'un des derniers jours de novembre, un prêtre annonça aux élèves : « Si l'un de vous désire être baptisé à Noël, il peut s'inscrire dès maintenant. »

« Qu'est-ce que cela veut dire exactement : « baptiser » ? demanda Kawamoto à son camarade Fujita.

— Eh bien, cela veut dire que tu deviens chrétien... », répondit l'autre laconiquement.

A part quelques souvenirs d'enfance hantés d'autels péruviens, surchargés d'or, et ceux, aussi, de quelques offices auxquels il avait assisté à Hiroshima — dans l'unique dessein de contempler de loin la silhouette de « Mademoiselle Bâton » —, Ichiro ne connaissait pratiquement rien du christianisme.

Il se décida néanmoins à demander le baptême. Et comme je m'étonnais un peu de cette brusque conversion :

« Oh ! ce n'était pas, m'expliqua-t-il, que je fusse entraîné par une conviction profonde. C'était un sentiment plus simple, plus immédiat : le besoin de me donner des responsabilités. Je pensais que s'il m'arrivait de m'engager sur une fausse voie, le fait d'être baptisé constituerait pour moi un frein, comme une tacite promesse, par laquelle je me sentirais lié. Ce n'était pas l'une ou l'autre des idées fondamentales de la doctrine chrétienne qui m'avaient touché et attiré. S'il s'était trouvé que ces cours du soir eussent été organisés par une autre communauté religieuse, quelle qu'elle fût, sans doute serais-je devenu un adepte de cette secte. »

Lorsque les six prosélytes se rassemblèrent, le dimanche avant Noël, dans l'église en tôle ondulée de Matobacho, juste derrière la gare d'Hiroshima, il faisait un froid glacial. Pendant la nuit, des inconnus avaient encore une fois découpé les vitres des fenêtres, si difficiles à remplacer. Le vent soufflait à l'intérieur avec une telle force que les cierges s'éteignaient à tout instant.

Parmi les catéchumènes se trouvaient, avec Ichiro Kawamoto, un homme de soixante ans, appelé Nishikawa, qui avait cédé aux instances de sa femme, disait-il, pour retrouver enfin « la paix à la maison » ; Miyako, un étudiant à l'université de Tokyo ; Okamoto, un élève de l'Ecole supérieure d'agriculture de Sanyo ; Fujita, l'ex-« matelot-suicide » et... « Mademoiselle Bâton ».

Tous les six furent introduits par la porte de gauche et, pour la première fois, Ichiro et Tokie entendirent prononcer leurs noms. Ils s'avancèrent ensuite jusqu'à l'autel près duquel

se trouvait un grand arbre de Noël décoré. Puis ils durent s'agenouiller. Mais la petite Tokie ne pouvait pas plier sa jambe infirme.

Ichiro, qui se trouvait à côté d'elle, murmura :

« Puis-je vous apporter la petite chaise du jardin d'enfants ? »

Pour la première fois aussi, Ichiro Kawamoto osait lui adresser la parole.

« Je vous en prie, ne vous dérangez pas », répondit-elle dans un souffle. Elle était si troublée qu'elle put à peine prononcer les paroles apprises d'avance.

Les nouveaux baptisés devaient se retrouver après la cérémonie pour un repas en commun. Mais Tokie avait soudain disparu.

Incapable de goûter au festin, bien que ce fût le meilleur repas qui lui eût été servi depuis des années, Ichiro ne cessait de penser :

« Peut-être l'ai-je blessée en lui proposant mon aide ? »

C'est beaucoup plus tard seulement qu'il apprit la raison de sa « fuite » : un étranger s'était adressé à elle gentiment, il s'était préoccupé d'elle, et la pauvre estropiée, rejetée par le sort, avait été profondément touchée de ses intentions. Elle s'était depuis longtemps résignée, elle s'était préparée à mener une existence solitaire, sans amitié ni amour. Et maintenant, voilà que tout prenait un cours inattendu.

Elle voulait réfléchir, être seule une fois encore pour affronter le bouleversement qui se faisait en elle. Seule. Mais pour la première fois, au fond de sa solitude, des images nouvelles surgissaient, des images heureuses... Tokie ! Etait-ce possible ?

3. La Ville de la Paix (1948-1952)

1. Les hommes à part

« *Alleluia...* »

Tokie, de sa chambre, avait reconnu sa voix.

« Encore ton télégraphiste, railla sa sœur aînée. Dis-lui donc d'entrer à la fin, on dirait qu'il a peur ! »

« Mademoiselle Bâton » s'avança jusqu'à la porte. Ichiro Kawamoto attendait debout dans l'entrée. Il avait apporté comme chaque jour un petit cadeau pour Tokie et, bien entendu, une lettre. Car ils s'écrivaient maintenant presque quotidiennement, mais, comme le courrier mettait en général beaucoup plus de temps à parvenir à destination qu'il ne s'en écoulait d'une de leurs rencontres à l'autre, les deux amis échangeaient chaque fois leurs lettres avant de se quitter.

Après le baptême, Tokie n'avait plus reparu à l'école, si bien que ce jour-là, surmontant sa timidité, Ichiro était allé la retrouver chez elle. On venait tout juste de distribuer des bibles aux élèves du cours, et Ichiro avait saisi ce prétexte. « J'ai profité de ce que je passais dans le quartier pour vous remettre le volume », expliqua-t-il en guise de justification. Puis il fit mine de se retirer. Bouleversée par cette visite inattendue, la jeune fille eut toutefois assez de présence d'esprit pour retenir son visiteur à bavarder un instant.

Cette conversation sur le pas de la porte fut suivie de beaucoup d'autres. Ichiro, désormais, vint presque chaque soir après la fin de son travail. Mais il fallut bien un mois pour qu'il se décidât à passer le seuil. « Je ne voudrais pas déran-

ger votre famille », alléguait chaque fois le délicat Ichiro. Les Uematsu avaient été autrefois des gens aisés : il serait gênant pour eux, pensait-il, de dévoiler leur actuelle pauvreté à un étranger.

La détresse matérielle de la famille s'était encore aggravée depuis le début de 1948. « Ma sœur gagnait bien un peu d'argent avec sa machine à coudre, me raconta Tokie, mais toutes les tentatives de mon père et de ma mère pour essayer de remonter le courant se soldaient par des échecs. Nous n'avions jamais à manger que des pommes de terre, rien que des pommes de terre. Tous les jours des pommes de terre. Pour varier les menus, nous fabriquions nous-mêmes avec du sucre des sortes de caramels, que j'échangeais du reste contre des livres. »

Dès qu'il y eut un peu d'argent à la maison, la sœur de Tokie invita à dîner le discret Ichiro. On mit la table dans le corridor : deux assiettes, deux cuillers, et, au milieu, une branche fleurie dans un vase. Mais « Mademoiselle Bâton » était si émue de dîner seule avec un étranger qu'elle put à peine avaler une bouchée de blé au carry.

« Ce soir-là, j'écrivis dans mon journal : « Merci, *nésan* « (grande sœur). » Les autres habitants de la maison étaient partis se promener, nous laissant seuls tous les deux. Ichiro me demanda si je tenais un journal. « Et tu écris tous les « jours ? — Oui, chaque jour, répondis-je. — Pourrais-tu le « montrer à ton *niichan* (frère) ? — Eh bien, oui... je te le « montrerai. Mais à condition que tu me montres aussi le « tien... » Ichiro réfléchit un instant. « D'accord, fit-il après « un moment, tu liras aussi le mien. »

Avant de lui confier pour tout de bon son journal, Tokie devait d'abord y apporter certaines corrections. « Car le nom d'Ichiro y revenait trop souvent, dit-elle. Je ne pouvais vraiment pas le lui montrer tel qu'il était. Ichiro occupait presque exclusivement mes pensées. Mais jamais, hélas ! je n'aurai le droit de le lui dire. Une pauvre fille comme moi, avec sa jambe estropiée, exprimer son amour ! J'étais persuadée qu'Ichiro-san me mépriserait s'il venait à soupçonner le moindre des élans de mon cœur. »

Ces craintes, ces obstacles imaginaires, ce vertige de l'attente dénonçaient plus qu'une timidité ordinaire. Et, certes, l'infirmité de Tokie avait développé en elle le sentiment, la conviction — fréquemment observée en pareil cas — de n'être plus désormais « comme les autres », de n'être plus une femme normale et désirable. Mais un trouble plus profond altérait le comportement de ces amants timides : une angoisse, une lassitude de vivre, ce *muyoku-ganbo* que les médecins avaient décelé chez les survivants du drame.

On s'est naturellement beaucoup plus préoccupé des conséquences physiques du bombardement atomique que de ses conséquences psychiques. Mais si on l'avait fait, on se fût aperçu que le cas d'Ichiro et de Tokie était loin d'être unique.

Le sociologue Nakano, qui s'est particulièrement occupé des orphelins atomiques et les a suivis jusqu'à leur puberté, a établi que la plupart des jeunes gens éprouvaient une crainte insurmontable du mariage et de la procréation. Mais l'expliquer comme il le fait par la peur de lésions radio-actives dans les cellules reproductrices et de malformations chez les enfants nous paraît insuffisant. Il s'agissait en réalité d'une inquiétude plus sourde, plus profonde.

Ichiro Kawamoto et Tokie Uematsu — ainsi que la foule des autres survivants — n'ont pas seulement assisté à un bombardement : ils ont littéralement « vécu une fin du monde ». Et comment s'étonner que ce choc incroyable les ait ébranlés jusqu'au fond de leur être ?

Après son baptême, Kawamoto commença de fréquenter assidûment les réunions et les lectures bibliques de l'« Association des jeunes chrétiens ». Puis il entreprit de raconter des histoires aux enfants en les « animant » au moyen de dessins humoristiques qu'il faisait passer l'un après l'autre dans un cadre de bois. Tokie l'assistait dans ces représentations hebdomadaires de *Kami-shibai*, ce théâtre en images.

Ichiro savait si bien imiter les voix de tous les animaux figurant dans ces récits qu'il connut rapidement une sorte de gloire parmi la jeunesse d'Hiroshima et des environs.

Bientôt, il donna des séances à Saka et à l'orphelinat *Shinsei*

Gakuen. Les enfants le préféraient à tous les autres animateurs et nombreux étaient les parents qui suppliaient ce journalier sans culture de bien vouloir s'occuper de leurs rejetons. Ils avaient beau être bouddhistes, ils ne virent pas d'inconvénients à ce que Kawamoto complétât ces fables en images de leçons sur la Bible.

Mais lorsque Ichiro et son frère par le baptême, Fujita, voulaient répéter des hymnes, ils devaient s'isoler dans une partie éloignée de l'usine où personne ne pouvait les entendre. Leurs camarades les poursuivaient en effet de leurs sarcasmes sous prétexte que le fait d'être chrétien était, pour un ouvrier, incompatible avec sa conscience de classe.

« Jésus a pris le parti des pauvres contre les riches », répondait Kawamoto à ceux qui ironisaient sur sa conversion. « Il a dit aussi : « Aimez vos ennemis. » Vous avez trop de haine et vous croyez toujours savoir tout mieux que les autres. »

Décidé à prouver qu'un chrétien pouvait parfaitement être un syndicaliste actif, Ichiro se lança avec zèle dans le militantisme et fut à la pointe de la lutte pour les revendications de salaire et les libertés démocratiques accordées par la nouvelle constitution mais constamment remises en question.

La troisième année d'après guerre vit se dégrader encore la situation intérieure du Japon. La rareté persistante des denrées de première nécessité, la cherté de la vie et l'inflation conduisirent à une recrudescence du mécontentement social, des manifestations, des grèves, ce qui ne manqua pas d'ébranler la renaissance industrielle qui s'amorçait à Hiroshima. Les délégations ouvrières se succédaient à l'hôtel de ville pour protester contre l'avilissement vertigineux de la monnaie.

« Du matin au soir, parfois même jusqu'à une heure avancée de la nuit, elles envahissaient mon bureau, raconte le maire Hamai. Certains jours, il me fallait en recevoir plus de cent et il devenait impossible de travailler dans ces conditions. La situation du moment ne permettait absolument pas de satisfaire leurs revendications. Il est arrivé que des manifestants aillent jusqu'à grimper sur mon propre bureau dont ils prétendaient se servir comme d'une tribune. »

Pour faire pièce à l'agitation politique qui gagnait tout le pays, on promulgua à Tokyo une loi dite du « maintien de l'ordre public » qui donnait à la police des pouvoirs plus étendus et soumettait les manifestations au régime de l'accord préalable. Les autorités furent chargées d'appliquer ces mesures exceptionnelles. Fait significatif, l'avis de la Diète n'avait pas été sollicité.

Le maire d'Hiroshima, bien qu'il fût sans appartenance politique, rejoignit les positions des partis de gauche. Comme eux, il voyait dans la répression policière, par ailleurs incapable d'apaiser les troubles, une atteinte des plus graves portée à la liberté de pensée, de parole et de réunion inscrite dans la constitution. Il était fermement convaincu que des excès tels que ces manifestations dont il avait eu lui-même à souffrir n'étaient qu'un phénomène passager. En revanche, la « loi de sécurité » ébranlerait les bases encore fragiles du régime démocratique et serait le prélude d'autres mesures draconiennes.

Aux ouvriers qui lui faisaient part de leur inquiétude, Hamai déclarait qu'il n'envisageait pas de prendre de telles dispositions à Hiroshima. « Mais, ajoutait-il, je compte sur votre esprit de discipline. » Il ne tarda pas à être convoqué au quartier général des Forces d'Occupation à Kuré, où les Alliés lui exprimèrent leur mécontentement. Dans presque toutes les autres villes du Japon, les maires s'étaient en effet pliés sans tergiversations aux instructions venues d'« en haut ». Mais Hamai tint bon. « Si je vous obéis, je porte du même coup atteinte à la nouvelle constitution, répondit-il à l'officier américain qui le tançait.

— Monsieur le maire, des juristes japonais éminents ont garanti que cette loi était parfaitement conforme à la constitution. Penseriez-vous qu'un simple maire soit habilité à émettre un jugement personnel sur ce point ?

— C'est une affaire d'interprétation. En tout état de cause, une autorité locale ne saurait accepter de prendre des mesures d'une telle gravité sans autre forme de procès. Si une loi comme celle-là se révèle vraiment nécessaire, c'est d'abord à

la représentation populaire qu'il appartient de la débattre dans le calme et le respect de la constitution.

— Vous seriez bien avisé de réfléchir encore à cette question ! » rétorqua son interlocuteur. Et c'est sur cet avertissement qui ressemblait fort à une menace qu'Hamai prit congé.

La pression d'« en haut » ne se relâcha plus. Hamai dut faire encore plusieurs fois le voyage à Kuré et se vit finalement imposer un compromis. Il rédigea un projet d'accord dans lequel il proposait que les citoyens fussent tenus d'avertir les autorités avant toute manifestation sans que celles-ci eussent néanmoins le droit d'interdire la manifestation prévue.

Quelques jours plus tard, Hamai et le président du conseil municipal, Nitoguri, furent de nouveau invités à se rendre auprès du gouvernement militaire qui siégeait dans l'immeuble de la préfecture d'Hiroshima. Un certain capitaine Caswell, qui se présenta comme un spécialiste des questions de droit, les reçut.

« Mes supérieurs m'ont chargé de vous dire que le Haut Commandement est extrêmement déçu de la façon dont M. le maire a interprété la loi de sécurité, déclara cet officier. Les dispositions les plus importantes de ce texte ont été complètement tronquées. Aussi en sommes-nous venus à mettre en doute la bonne volonté de M. Hamai. »

La réponse d'Hamai fut empreinte de dignité : « Nous n'avons qu'un seul dessein : respecter les principes de la démocratie qui nous a été octroyée. Nous regrettons profondément que l'on mette notre loyauté en doute. »

Après un temps, l'Américain murmura d'une voix presque inaudible : « Je ne puis que me soumettre aux ordres de mes supérieurs et appliquer les consignes qui m'ont été données. Mais je crois personnellement, monsieur le maire, que vous avez raison. Dans l'état actuel des choses, il m'est néanmoins impossible d'éluder les ordres que j'ai reçus. »

Pendant quelques jours encore, le maire Hamai lutta contre lui-même. Devait-il persévérer dans sa résistance ? Devait-il céder ? D'une part, il avait fait aux ouvriers une promesse qu'il ne voulait pas rompre, car il partageait leurs inquiétudes.

D'autre part, il savait parfaitement que s'il s'entêtait, Hiroshima ne pourrait plus compter à l'avenir sur l'aide de Tokyo.

Il se résolut finalement à s'incliner et proposa lui-même au conseil municipal l'adoption de la loi de sécurité. Pour sauver la face, il avait néanmoins introduit un article supplémentaire, bien modeste d'ailleurs, aux termes duquel l'autorité devait s'engager à autoriser des réunions dans la mesure du possible.

Mais la pratique montra bientôt qu'il était facile de passer outre à cette clause élastique. Une partie des travailleurs d'Hiroshima reprocha longtemps au maire sa capitulation. Celui-ci apprit par la suite que son collègue de Hakodate, placé devant le même dilemme, avait tenu bon jusqu'au bout. « Alors, avoue-t-il, j'ai éprouvé le sentiment amer de m'être conduit comme un lâche. »

Dans une autre occasion, plus grave encore et plus lourde de conséquences, le maire Hamai dut également agir, à peu de temps de là, contre sa conscience. Vers le milieu de 1947, un jeune savant américain, le lieutenant Neel, se présenta chez lui, accompagné d'un médecin japonais nommé Takeshima. Le gouvernement américain, lui annonça-t-il, voulait créer à Hiroshima, en collaboration avec les autorités japonaises compétentes, un Institut de recherches chargé d'étudier les conséquences pathologiques du bombardement.

La quasi-totalité des comptes rendus officiels de l'époque et des articles de journaux « inspirés » affirmait avec une belle constance que les deux bombes atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki n'avaient eu aucune suite néfaste sur la santé des survivants. A Hiroshima, personne n'était dupe de ces propos. Malgré la sévère censure que les forces d'occupation exerçaient sur la presse, les faits étaient là dans toute leur évidence — des hommes, des femmes et des enfants se plaignaient de troubles les plus divers, que tout le monde désignait d'un seul nom : la « maladie atomique ».

Le maire Hamai se réjouit tout particulièrement quand les Américains exprimèrent le désir de s'occuper de ces malades et chargea aussitôt les services de la Construction de choisir

l'endroit le plus favorable pour la nouvelle clinique. Le projet d'installer l'Institut de recherches à Koshomachi, près du centre de la ville, à l'endroit exact où s'élevait, avant le *pikadon*, l'ancienne poudrière, rencontra d'abord l'approbation générale. La clinique serait d'un accès facile. L'aspect symbolique de l'opération ne manqua pas non plus d'être souligné : c'est à l'emplacement de l'ancien arsenal qu'on allait guérir les blessures causées par la guerre.

Restait à obtenir l'accord des autorités américaines. Un nouvel officier se présenta chez le maire Hamai. Son gouvernement, déclara-t-il, refusait l'emplacement proposé. Une inondation comme celle de septembre 1945 risquerait en effet de mettre en péril les bâtiments. Impossible d'exposer à une pareille menace la documentation irremplaçable de la clinique. A l'appui de ses dires, l'Américain présenta une carte d'Hiroshima, une carte sans doute fort ancienne, puisque le delta du fleuve, zone lotie depuis des dizaines d'années, était encore rattaché à la mer.

Pour des raisons de prudence, il serait préférable de choisir un lieu un peu plus élevé, expliqua l'officier. Le terrain le plus favorable, conclut-il, était la colline d'Hijiyama, située à la limite est de la ville.

Hamai combattit d'abord vivement cette suggestion. « Cette colline est couverte d'un parc pour lequel mes concitoyens éprouvent un attachement sentimental, se récria-t-il. C'est dans la partie nord de ce jardin, en effet, que s'élevait jadis la résidence principale de l'empereur Meiji lorsqu'il séjournait à Hiroshima. Depuis ce temps-là, nous considérons ce coin de terre comme sacré. Au sud se trouve un ancien cimetière militaire. Nous autres Japonais portons aux tombeaux de nos guerriers une vénération profonde. Si vous construisez sur l'un de ces deux terrains, vous dresserez immédiatement la population contre vous. »

Pour détourner les Américains de leur projet, le maire les conduisit sur la colline Futaha, proche d'Hiroshima ; il leur proposa également la région de Yoshida, qui était aussi à l'abri des inondations. Mais ces messieurs n'en continuèrent pas moins à penser que l'emplacement choisi par eux était le

plus propice. Alors Hamai leur déclara tout net : « Je suis ici le représentant du peuple d'Hiroshima et je vous assure que mes concitoyens n'approuveront jamais un tel projet. Ne pensez pas, je vous prie, que ce soit pur entêtement de ma part. Je suis persuadé que le travail de votre Institut sera d'une grande importance, mais vous n'arriverez à vos fins qu'à la condition que la population vous apporte sa collaboration. »

Sur ce, la discussion sembla close, et, au début de 1948, l'*Atomic Bomb Casualty Commission* (A. B. C. C.) s'installa provisoirement dans l'ancien « Hall Triomphal » du port d'Ujina.

A la fin de décembre 1948, alors qu'Hamai avait déjà presque oublié le litige, le directeur du Département de la Santé et de l'Hygiène du cabinet du général MacArthur se fit annoncer chez lui et insista de nouveau pour que la ville cède à l'A. B. C. C. la colline d'Hijiyama. Comme le maire renouvelait son refus en s'appuyant sur toutes les raisons déjà mentionnées, son interlocuteur l'interrompit pour l'avertir qu'il avait déjà en poche l'accord du gouvernement japonais : le terrain étant propriété nationale, la Ville ne pouvait refuser plus longtemps son consentement.

Cette visite fut suivie en 1949 de celle d'un haut fonctionnaire du ministère japonais de la Santé, venu chapitrer le maire récalcitrant : « Si vous continuez à créer de telles difficultés, le gouvernement se trouvera dans une situation des plus désagréables. Non seulement ce serait au détriment de l'ensemble de la nation, mais votre ville elle-même en souffrirait. »

Ce fut l'argument décisif. L'ancien cimetière militaire dut céder la place à la nouvelle clinique. Mais l'avenir allait justifier les scrupules du maire Hamai.

Shinzo Hamai se serait probablement montré moins conciliant dans les discussions à propos de la *Public Security Law* et de cette affaire d'aliénation de terrain s'il n'avait voulu sauver, au prix de cette double concession, un projet qui lui tenait singulièrement au cœur : l'adoption d'une loi spéciale, propre à tirer enfin Hiroshima de la situation économique

désespérée qui était la sienne. Pour faire passer cette loi à Tokyo, le maire avait besoin de l'accord du *Dai-Ichi*, le quartier général de MacArthur, aussi bien que de celui du parti libéral-démocrate, majoritaire à la Chambre, qui soutenait sans réserve la politique américaine.

En avril 1948 s'était constituée à Hiroshima une Ligue groupant des représentants de toutes les classes de la société et dont le seul but était d'obtenir que les subventions accordées pour la reconstruction de la ville fussent exceptionnellement majorées. Mais, bien que les membres de ce « *lobby* du peuple » se fussent rendus dans la capitale par centaines, porteurs de pétitions, pour essayer de faire pression sur les ministères, Hiroshima ne se voyait toujours pas attribuer le moindre crédit extraordinaire.

Comme le maire Hamai menaçait de se retirer, ses amis politiques lui avaient conseillé de faire transformer ce projet d'aide à Hiroshima en une proposition de loi qui serait soumise au Parlement. Le seul espoir d'obtenir des fonds spéciaux serait de parvenir à réunir une majorité en faveur d'une telle mesure.

Là-dessus, Hamai rédigea un long « exposé des motifs » dans lequel il signalait « l'importance historique de la catastrophe d'Hiroshima ». Il y expliquait l'intérêt qu'il y aurait pour le pays tout entier à ce qu'une ville japonaise devînt officiellement quelque chose comme la « Mecque de la Paix ». Non seulement la foi du monde entier en la volonté de paix du pays en serait renforcée, mais l'économie de la nation y trouverait son avantage, Hiroshima devenant un carrefour du tourisme international. Dernier argument enfin — un argument qui portait la trace des visions chimériques de la Commission de la Reconstruction et des projets grandioses du major Jarvis —, cette cité idéale et moderne servirait de modèle à toutes les autres villes du Japon.

La maladie empêcha Hamai de faire personnellement circuler dans les couloirs de la Chambre, dès le mois de novembre 1948, cette « Pétition pour une politique de reconstruction intégrale en faveur des victimes atomiques d'Hiroshima ». Ce léger retard se révéla par la suite bénéfique : les élections de

janvier 1949 ayant marqué un net déplacement vers la gauche, le parti gouvernemental modéré, quelque peu ébranlé par ce glissement, se rendit compte qu'il lui faudrait songer à mieux soigner sa popularité. Aussi Hamai rencontra-t-il d'emblée auprès des députés de la majorité conservatrice et gouvernementale, lorsqu'il se rendit à Tokyo en février 1949, un accueil d'une amabilité inattendue. A la Chambre Haute comme à la Chambre Basse, il se trouva des parlementaires décidés à soutenir le projet. En même temps, les ministères compétents se déclarèrent disposés à élaborer sur-le-champ, sans attendre l'aval d'une commission *ad hoc,* un plan de quinze ans pour la reconstruction d'Hiroshima.

Le maire se chargea personnellement d'obtenir l'accord indispensable des autorités d'occupation. Accompagné du député Takizo Matsumoto qui avait vécu plusieurs années aux U. S. A. et de Nitoguri, président du conseil municipal d'Hiroshima, il se rendit chez Mr. Williams, représentant de MacArthur auprès du Parlement nippon. Après que Matsumoto eut brossé un bref tableau de la situation au bénéfice de l'Américain, celui-ci se fit montrer le texte anglais du *Hiroshima Peace Memorial City Construction Act* et se mit à le compulser avec autant de conscience que de circonspection.

Le temps semblait s'être arrêté tandis que Williams étudiait « attentivement et sans cligner des paupières » le document. Il conservait un mutisme total et aucun indice ne permettait de prévoir en quel sens irait sa décision. Les efforts acharnés de la censure alliée pour effacer le souvenir d'Hiroshima de la conscience publique rendaient peu plausible une décision favorable. Toutefois, les paroles qu'avait prononcées MacArthur lors de la Fête de la Paix, le 6 août 1947, et l'écho qu'elles avaient trouvé dans le monde entier laissaient encore la porte ouverte à l'espoir.

Hamai évoque en ces termes ces minutes d'attente presque intolérable : « J'étais sur des charbons ardents. J'épiais ses moindres mouvements de physionomie pour essayer de deviner ses réactions. Qu'il dise *No,* et c'en était fait du plan du Parlement. Mais lorsqu'il leva enfin les yeux des feuillets, il

s'écria : « *That is wonderful !* Ce sera un événement politique « capital, aussi bien sur le plan international que sur le plan « intérieur. Il vous faut tout faire pour que votre projet soit « immédiatement mis en discussion et adopté. Dès que les « députés l'auront voté, je soumettrai moi-même le texte de « loi au général MacArthur pour qu'il le contresigne. »

Les trois Japonais, au comble de la joie, échangèrent de vigoureux shake-hands. « L'affaire est dans le sac, ne cessait de répéter Nitoguri en sortant du quartier général. A présent, la loi passera. Cela ne fait plus de doute. »

En fait, l'idée qu'Hiroshima dût bénéficier d'un traitement de faveur parmi les villes sinistrées semblait enfin s'imposer au Parlement. Le premier ministre Yoshida lui-même, qui était demeuré assez réticent jusqu'ici — ni lui, ni ses prédécesseurs n'avaient encore trouvé le temps de se rendre en visite officielle à Hiroshima [1] —, déclara au maire : « Nous allons naturellement faire quelque chose pour vous. J'ai toujours dit aux négociateurs alliés qu'ils avaient beau afficher des sentiments généreux, l'affaire d'Hiroshima faisait voir les choses sous un tout autre jour. Mais ils se contentaient de répondre avec un geste évasif : « Nous préférons ne pas parler de *cela.* »

Les 10 et 11 mai 1949, les chambres japonaises adoptèrent donc la loi qui déclarait officiellement Hiroshima « Ville de la Paix » et lui assurait, non seulement des subventions extraordinaires importantes, mais cédait en outre à la municipalité les droits, qu'elle convoitait depuis longtemps, sur un terrain jusqu'ici propriété des autorités militaires.

Cependant une difficulté imprévue faillit tout faire échouer à la dernière minute : les députés de Nagasaki, la deuxième ville atomisée, firent une intervention qu'on n'attendait pas. Leur cité, déclarèrent-ils, avait des raisons au moins aussi valables de prétendre au titre de « Mecque de la Paix » : la loi exceptionnelle devait concerner à la fois Hiroshima et

1. L'empereur du Japon fit preuve de plus d'intuition politique. La visite qu'il rendit à Hiroshima après la fin de la guerre fut applaudie dans tout le pays.

Nagasaki. Si leur motion était rejetée, tous les députés libéraux démocrates de la circonscription de Nagasaki se retireraient du parti gouvernemental, ajoutèrent-ils. Banboku Ohno, l'un des promoteurs de la loi, lança alors avec colère à l'adresse des représentants de Nagasaki : « Où a-t-on jamais vu dans le monde pareille politique ? Et quels sont ceux qui, après avoir laissé les autres préparer un repas succulent, viennent en réclamer leur part une fois que tout est prêt ? »

On mit en toute hâte un compromis sur pied : Nagasaki porterait le titre de « Ville de la Culture internationale », mais la deuxième cité-victime ne reçut en partage que le tiers du repas préparé dans la cuisine des partis.

Cependant une nouvelle péripétie n'allait pas tarder à troubler la joie que la perspective des subventions avait fait naître à Hiroshima.

Au début de juin, le conseiller économique Joseph Dodge, venu des Etats-Unis pour lutter contre l'inflation, avait en effet présenté un programme d'assainissement de l'économie japonaise prévoyant des limitations draconiennes et d'effet immédiat aux dépenses de l'Etat, un blocage général des salaires et des mesures de réorganisation des entreprises. La mise en application de ces recommandations suspendait *sine die* le plan quinquennal de reconstruction industrielle voté l'année précédente. La population d'Hiroshima avait de bonnes raisons de craindre que les promesses solennelles qu'on lui avait faites ne subissent le même sort. La prudence des auteurs du projet de loi qui les avait conduits à ne pas chiffrer les crédits que l'Etat consentait à la reconstruction de la « Ville de la Paix » justifiait toutes les inquiétudes.

Conséquence immédiate du plan Dodge : en juin 1949, près d'un tiers du personnel de la deuxième firme industrielle d'Hiroshima, le *Nippon Seiko Co* (Aciéries nippones), qui employait deux mille ouvriers, était licencié. L'administration des chemins de fer avait en effet provisoirement résilié toutes les commandes de rails passées à cette usine.

Les syndicats protestèrent aussitôt et demandèrent la réintégration des travailleurs mis à pied. Devant la fin de non-

recevoir qui leur fut opposée, ils lancèrent l'ordre de grève.

Le personnel de l'usine de Saka se joignit au mouvement et participa en masse à la démonstration qui eut lieu le 15 juin devant les locaux des « Aciéries nippones ». Ichiro Kawamoto prit part comme porte-drapeau de son équipe à cette manifestation, la plus considérable et la plus tumultueuse qu'Hiroshima eût connue jusque-là.

Bientôt la police arriva sur les lieux et les forces de l'ordre donnèrent lecture d'un communiqué du gouverneur de la province d'Hiroshima, Kusunose, ordonnant la dispersion immédiate du rassemblement. Mais la proclamation se perdit dans le vacarme des injures, des chants et des slogans. Loin de céder du terrain, les manifestants s'organisèrent et, lorsque la nuit tomba, vrombissante de moustiques, les syndicalistes coréens, qui formaient le groupe le plus aguerri, tenaient les portes de l'usine.

Soudain, une sirène ulula, tirant les ouvriers de leur demi-sommeil: « La police... la police attaque ! »

A la lueur incertaine des torches, on vit des hommes en uniforme marcher sur l'usine. Mais eux aussi portaient des drapeaux et des banderoles. C'étaient les cheminots qui, leur service terminé, venaient se joindre à la manifestation.

Les policiers attendirent l'aube. Alors, jugeant que les manifestants étaient suffisamment affaiblis par la fatigue et la faim, ils passèrent à l'assaut, décidés à « nettoyer » le quartier. Ils emportèrent aisément les barricades qui défendaient la porte de derrière. Voici comment Kawamoto décrit cet épisode :

« J'entendis un commandement lancé d'une voix tranchante : « En avant ! » Nous étions pressés les uns contre les autres, au coude à coude, chacun solidement accroché à la ceinture de son voisin, et nous chantions si fort que nos voix déraillaient presque. Ils marchèrent sur nous, en rangs serrés, proférant des insultes : « Bandits ! Chiens ! »

« Je dissimulai le fanion du syndicat... mais j'oubliai malheureusement de cacher mon stylo qui se trouvait dans la poche extérieure de ma veste. Le rang qui nous précédait s'étant rompu, nous nous trouvâmes face à face avec les poli-

ciers qui nous assenèrent des coups de gourdin sur les bras, sur la poitrine, pour nous séparer ; mais nous ne nous en agrippions que plus solidement les uns aux autres... Tout à coup, un policier arracha le stylo de ma poche et s'écria : « Si « tu veux le ravoir, viens donc le chercher ! » Je me contentai de faire un geste de dénégation pour lui montrer que je n'allais pas tomber dans un piège aussi grossier. Alors, il brisa le stylo en deux et se mit à me cogner sur la tête de toutes ses forces.

« Par bonheur, j'avais mis à profit les heures d'attente pour bourrer ma casquette d'herbe, ce qui amortit le choc. Je ne perdis pas connaissance, mais restai simplement étourdi. Lorsque j'eus retrouvé mes esprits, je courus vers la porte où le combat se poursuivait. Il y avait là un grand cyprès de l'Himalaya qui semblait contempler la mêlée avec une sorte de majestueux mépris. Je me jetai parmi les camarades de la dernière rangée, mais celle-ci éclata à son tour.

« Toute une troupe de policiers s'abattit sur moi et je crus que j'allais étouffer. Involontairement, j'empoignai la jugulaire de l'un d'eux qui hurla : « Résistance contre la force publique ! » Mais avant qu'il eût pu me frapper, deux ou trois ouvriers le repoussèrent et me traînèrent de l'autre côté de la porte.

« Peu à peu le calme revint. Le drapeau rouge qui naguère flottait à la cime du cyprès était en flammes. Un policier grimpé en haut de l'arbre y avait mis le feu. Nous restâmes muets, les yeux levés vers le ciel, jusqu'à ce que le dernier nuage de fumée se fût dissipé...

« J'étais blessé à la poitrine... Avant de me rendre à la manifestation, j'avais acheté une petite croix de cuivre. Le coup de matraque qui m'avait atteint l'avait tordue et elle m'était entrée dans la chair. »

Jamais Kawamoto ne s'était senti aussi solidaire des autres ouvriers et n'avait mieux compris la nécessité de faire front dans la lutte qu'en ce jour de défaite. Cependant — ou, plutôt, pour cette raison même —, il se rendit à l'église à l'heure de la prière du soir et essaya d'expliquer aux autres membres de la communauté que les revendications des gré-

vistes étaient légitimes. « Puis je priai pour le salut des ouvriers, raconte-t-il. Mais aucun fidèle ne voulut s'associer à ma prière. »

L'attitude de ses coreligionnaires ulcéra profondément Kawamoto. « Tout en continuant à participer régulièrement aux offices, je sentais que, déjà, le doute s'était emparé de moi. Leur tiédeur me décourageait. »

Une nouvelle « désertion » — c'est le terme dont il se servit — allait encore accroître son amertume.

Un contingent de prisonniers de guerre libérés — les Russes avaient, en effet, commencé de renvoyer dans leurs foyers les survivants des unités japonaises capturées pendant les derniers jours des hostilités — devaient faire halte à Hiroshima et les ouailles de la paroisse de Matobacho s'étaient proposé de leur distribuer du ravitaillement lors de leur bref arrêt en gare. Or, la nouvelle s'étant répandue dans la presse que ces hommes qui avaient vécu près de quatre ans derrière les barbelés de Sibérie avaient déclaré, contre toute attente, en posant de nouveau le pied sur le sol de la patrie, qu'ils s'étaient convertis au communisme, les communautés religieuses cessèrent de se préoccuper du sort des rapatriés, retour des camps. Aussi, lorsque, vers minuit, le train entra en gare, des drapeaux rouges flottaient tout le long du quai et des centaines de gens rassemblés là malgré l'heure tardive entonnèrent une vibrante *Internationale* que les militaires, faméliques et visiblement très émus, reprirent en chœur.

La scène fit une forte impression sur Kawamoto qui blâma les membres de la communauté pour leur abstention. « Comment manifesterez-vous votre amour du prochain si vous vous retirez comme des huîtres au fond de votre coquille ? leur demanda-t-il. Le rôle de l'Eglise ne consiste pas à rester repliée sur elle-même. Sa mission est au contraire de se trouver toujours aux côtés des opprimés. Pourquoi n'avez-vous pas apporté à ceux-là la parole du Christ ? Il prêchait même devant les brigands, lui ! »

A la suite de cette désillusion, Ichiro fut sérieusement tenté de rallier les rangs des communistes. Il y avait longtemps que

ces derniers s'efforçaient de le gagner à leur cause et le jeune homme estimait que les membres du Parti qu'il connaissait étaient d'une autre qualité humaine que les chrétiens et les socialistes. C'était surtout leur façon d'accepter tous les sacrifices personnels que l'intérêt supérieur de la classe ouvrière et de son organisation exigeait qui le frappait. Toutefois, leur orgueil intellectuel le rebutait : les communistes se considéraient comme les seuls dépositaires de la vérité et poursuivaient de leur mépris, quand ce n'était pas de leur haine, ceux qui se refusaient à adopter la ligne imposée par leurs dirigeants.

Ces considérations empêchèrent Kawamoto de demander son adhésion à la cellule de son entreprise. « Les communistes, note-t-il dans son journal, n'élèvent, hélas ! pas plus de critiques à l'égard de la Russie soviétique que les chrétiens n'en adressent, de leur côté, à l'Amérique. »

Mais peu après cette déception — en juillet 1949 —, la foi d'Ichiro devait retrouver une force nouvelle. Pour célébrer le vote de la loi qui déclarait Hiroshima « Mecque de la Paix », les autorités avaient organisé une fête solennelle à laquelle il assista. Le programme commença par l'exécution d'un *Chant de la Paix* qui devait devenir l'hymne officiel de la cérémonie annuelle commémorant le 6 août. Ichiro trouva beaucoup trop anodin le texte qui s'abstenait de toute allusion à la *genbaku* (bombe atomique) et n'était qu'une enfilade de « mots sonores et poétiques ». Les discours qui suivirent furent aussi longs qu'ennuyeux.

Mais, soudain, une Américaine aux cheveux blancs parut à la tribune et prononça dans un japonais hésitant des paroles qui n'avaient encore jamais retenti en aucun lieu public d'Hiroshima : le lancer de la bombe, déclara-t-elle aux survivants du *pikadon,* était un acte criminel ; en tant que citoyenne américaine, elle ne pouvait qu'implorer le pardon des victimes d'un pareil forfait.

L'orateur était une missionnaire méthodiste. Elle se nommait Mary McMillan. Depuis la fin de 1947, elle consacrait toute son énergie à venir en aide aux plus malheureux des habitants d'Hiroshima. Ichiro fit bientôt sa connaissance et

acquit, à la fréquenter, la certitude qu'il existait aussi des chrétiens qui, non contents d'imiter la « prudence du serpent », avaient également le courage de se dresser contre la loi du plus fort.

Quelques semaines plus tard, Hiroshima vit arriver un autre Américain qui devait laisser un souvenir inoubliable. Floyd Schmoe, quaker et professeur de botanique à l'université de Seattle, avait attendu deux ans qu'on l'autorisât à bâtir quelques maisons à l'intention des habitants de la ville, privés de toit depuis le bombardement atomique. Un homme blanc qui s'intéressait au sort de la cité au point de désirer travailler de ses mains au lieu de se contenter d'offrir des dons, voilà qui sortait de l'ordinaire !

L'anéantissement d'Hiroshima avait bouleversé cet universitaire qui, ayant dirigé pendant la guerre un camp d'internement où étaient regroupés des citoyens américains d'origine japonaise, avait noué parmi ses « pensionnaires » de solides et nombreuses amitiés. Floyd venait d'achever de construire un pavillon aux portes de Seattle lorsque, à Hiroshima, dix mille maisons s'écroulèrent en proie aux flammes. A la pensée que les rescapés de la bombe végétaient au fond de leurs grottes, il eut honte de son propre confort. Dans les cartes qu'il envoya à ses amis et à ses relations à l'occasion de Noël, il suggéra l'idée de la création d'un organisme privé qui collecterait des fonds consacrés à édifier un groupe d'habitations dans la ville détruite.

Mais les services compétents auxquels le professeur exposa ses intentions se contentèrent de lui répondre : « Si vous voulez vraiment faire quelque chose pour les Japonais, travaillez donc pour LARA *(Licensed Agencies for Relief in Asia)*. LARA était un « trust » philanthropique fondé au cours de l'été de 1946 à l'époque où la famine ravageait le Japon et qui centralisait toutes les initiatives charitables. Par son entremise, des tonnes de vêtements, de vivres, de produits pharmaceutiques et autres articles de première nécessité avaient en effet été expédiées outre-Pacifique. Le quartier général de MacArthur n'avait pas expressément interdit ces

activités de bienfaisance, mais il ne les voyait pas d'un très bon œil.

Pour obtenir gain de cause, raisonna Schmoe, il n'y avait qu'un seul moyen : se rendre au Japon. Seulement il était alors presque impossible de trouver place sur un navire en partance sans un ordre de mission officiel. Or, une société de bienfaisance avait précisément décidé l'envoi d'un troupeau de chèvres par-delà les mers : Schmoe parvint à se faire engager comme berger. Comparés aux soins épuisants auxquels il s'astreignit pendant des semaines pour s'occuper de plusieurs dizaines de chèvres atteintes du mal de mer, les efforts qu'il lui fallut déployer afin d'être reçu par le « nouveau Mikado », le général MacArthur, d'abord, de le convaincre ensuite ne furent sûrement pour lui qu'un jeu d'enfant !

Enfin, au début du mois d'août 1949, il arriva à Hiroshima en compagnie d'un jeune pasteur de Seattle prénommé Andy, de Ruth qui était professeur à Tucson et de la joyeuse « Pinkie », une Noire originaire de la Caroline du Sud. La délégation venue accueillir les Américains en gare — et qui se composait en tout et pour tout du gouverneur Kusunose et du maire Hamai — faillit les manquer : les voyageurs avaient en effet pris des troisièmes. C'était la première fois depuis la fin de la guerre qu'on voyait des étrangers voyager en troisième !

Schmoe ne tarda pas à comprendre que le maître mot de la bureaucratie universelle : « Impossible ! » était plus que jamais d'actualité à Hiroshima. On aurait pu penser que construire quelques maisons destinées à être offertes aux sans-abri d'une ville qui comptait encore des milliers de sinistrés était la chose la plus naturelle du monde. Mais pas du tout ! Les fonctionnaires des bureaux d'entraide n'avaient que des objections à la bouche : « Dès qu'un logement aura été attribué, ses bénéficiaires seront poursuivis par la jalousie de ceux qui n'auront rien eu. La famille élue sera l'objet de la méfiance, voire de la haine, de ses voisins. Et ce n'est pas tout : comment ces malheureux pourraient-ils donc s'offrir le luxe d'habiter les belles demeures que vous envisagez de leur

distribuer ? Ils seraient incapables d'assumer les frais d'entretien, incapables de payer les impôts locatifs... »

Mais les autorités municipales étaient prêtes à soutenir les Américains au grand cœur, et les édiles leur soumirent un plan de rechange : au lieu des édifices résidentiels initialement prévus, pourquoi ne pas construire une bibliothèque pour la jeunesse qui porterait témoignage de la générosité de l'Amérique ? Un emplacement de choix, au centre de la future « Ville de la Paix », lui serait réservé.

Schmoe ne cacha pas sa déception. Certes, il ne sous-estimait pas l'importance d'une telle bibliothèque pour la génération montante. Elle pourrait peut-être contribuer à la lutte contre la délinquance juvénile, à l'instauration d'un nouveau climat de compréhension internationale... Certes ! Mais n'y avait-il pas pour le moment à Hiroshima des tâches plus urgentes auxquelles se consacrer ?

« Et quels livres y mettriez-vous ? demanda-t-il finalement.

— Aucun problème de ce côté-là. Nous disposons déjà d'un fonds de quatre mille volumes dont on nous a fait don. »

Schmoe voulut voir les ouvrages en question : il s'agissait exclusivement de titres anglais provenant d'une bibliothèque militaire américaine où ils faisaient double emploi.

« Nous n'avons plus voulu entendre parler de la « Bibliothèque pour la Jeunesse », raconte Schmoe, et nous en revînmes à nos maisons. Nous apprîmes que la Ville construisait sur un terrain dont elle était propriétaire un ensemble de cent logements destinés aux familles victimes du bombardement. Elle se chargeait de leur entretien et les louait pour la somme de 700 yens (1,85 dollar) par mois. Le problème était résolu ! Il ne nous restait plus qu'à édifier quatre maisons dans le cadre du projet municipal... »

Et pendant les semaines et les mois qui suivirent, les habitants d'Hiroshima purent voir un homme, un citoyen de la nation qui avait rasé leur ville natale en l'espace de quelques secondes, se vouer, jour après jour, infatigablement, à la tâche qu'il s'était fixée : rebâtir un peu de ce qui avait été détruit, mettre la main à la pâte pour réparer une parcelle de ce que le désastre avait foudroyé.

Mais quelle disproportion entre les forces mises en œuvre pour l'anéantissement et celles de la renaissance ! D'un côté, le budget « milliardaire » du *Manhattan Project* — de l'autre, une modeste caisse qu'alimentaient des souscriptions privées ne dépassant pas quelques dollars chacune. Pendant la guerre, le travail collectif des savants et des ingénieurs les plus qualifiés — à présent, une poignée de maçons amateurs et bénévoles. Pour produire la bombe (que ses auteurs avaient si judicieusement baptisée *Little Boy*), on avait eu recours à la machine technique la plus perfectionnée et la plus compliquée qu'on puisse imaginer. Une petite charrette : tel était le seul moyen technique dont, pour sa part, disposait Floyd Schmoe. C'est sur cette charrette qu'il chargeait lui-même les poutres et qu'il les transportait de la scierie au chantier. Quand les *seizonsha* (survivants) croisaient cet homme de cinquante ans, à la haute taille et aux cheveux blancs, arc-bouté à sa carriole comme un vulgaire portefaix japonais, ils s'inclinaient avec respect.

Le 1er octobre 1949 eut lieu la cérémonie de la remise aux autorités locales des quatre maisons entourées d'une jolie rocaille de style japonais que le professeur et ses trois compatriotes avaient édifiées avec l'aide d'un charpentier d'Hiroshima et de douze volontaires japonais. « Ce que nous avons ressenti lorsque nous avons entendu parler pour la première fois, il y a quatre ans, de la tragédie d'Hiroshima, dit Schmoe dans la brève allocution qu'il prononça à cette occasion, cela, il fallait plus que des mots pour l'exprimer. Alors, nous sommes venus. »

Quatre maisons ! Le chiffre était peut-être dérisoire par rapport au bilan de la reconstruction pour l'année 1949 : mais *Dok Shumo,* ainsi qu'on appelait cet homme pas comme les autres qui s'était attelé à la tâche, est aujourd'hui encore présent dans le cœur des victimes atomiques.

2. Les démolisseurs

Après sa rixe avec le sous-officier australien, Kazuo M. était longtemps resté sans travail. Sa réputation de bagarreur s'était répandue dans la ville et parmi les chefs d'entreprise. Personne n'avait envie d'engager un fauteur de désordres.

Heureusement, son père, Setsuo M., avait enfin rouvert son petit atelier de phonographes. Et comme, aux réparations, s'ajoutait à présent la vente des disques d'occasion, ses affaires étaient prospères. « *Record crazy* », disaient les Américains. Fanatique du disque, tout le Japon l'était devenu. A Hiroshima, quatre ans après la catastrophe, c'est une sorte de fièvre collective.

Partout, on tambourine, on se trémousse : de l'aube aux dernières heures de la nuit, le jazz déferle sur la ville. Les chanteuses étrangères poussent leurs cris d'amour et les saxophones mugissent le *Shopping Boogie* jusque dans les baraquements, jusque dans les nouveaux autobus vert et blanc pris d'assaut par les touristes de la « Ville de la Paix ». La musique est à la portée de tous, on raffole particulièrement du « cocktail musical », mélange inattendu où un quintette de Schubert suit une chanson française et *le Crépuscule des Dieux* une stridente rengaine japonaise.

Ce délire répugnait à Kazuo M., mais il finit par y succomber comme les autres. Il avait pensé d'abord qu'à l'horreur de la catastrophe, seul le silence pouvait succéder. Il avait imaginé un silence qui ferait jaillir les mots de l'âme.

Au lieu de cela ce n'était que nasillements de trompettes, solennité mensongère des harpes, fracas de la batterie... Ne pas penser, voilà ce que voulaient les gens. Surtout ne pas avoir à penser ! Ne plus rien prendre au sérieux ! Ils avaient réussi à gaspiller l'Apocalypse...

Si Setsuo vendait beaucoup de disques, son fils cherchait toujours du travail. Or, sa mauvaise renommée, après l'avoir handicapé, allait précisément le servir ; il se trouva à Hiroshima un homme du nom de Maruguma à qui la réputation de bagarreur de Kazuo M. ne faisait pas peur, bien au contraire. M. Maruguma dirigeait une petite entreprise de démolition. Les ouvriers de cette *gumi* étaient par tradition des jeunes gens vigoureux et batailleurs que le *boss* choisissait en général parmi les pensionnaires des établissements de redressement ou les détenus libérés. Depuis la fin de la guerre, le recrutement devenait de plus en plus difficile parce que les gangs et le marché noir rapportaient davantage aux têtes brûlées que le dangereux travail de démolisseur.

Maruguma fit donc convoquer Kazuo pour l'examiner de plus près. Lorsque le candidat pénétra dans le bureau de l'entreprise, il trouva, à la place de l'entrepreneur, figure bien connue de toute la ville, une jeune fille d'environ quatorze ans, une vraie petite poupée, qui engagea aussitôt la conversation avec une désinvolture inhabituelle de la part d'une Japonaise de son âge. Dès qu'elle eut ouvert la bouche, cette enfant à l'uniforme d'écolière inspira à Kazuo un sentiment de confiance qu'il n'avait plus éprouvé depuis longtemps. Yukiko — car tel était son nom — lui rappelait Sumiko, la jeune fille morte dans ses bras le jour du *pikadon*. Et soudain Kazuo se mit à parler, à se libérer de tout ce qui l'accablait depuis des années.

Il devait se souvenir plus tard de cet instant : chaque parole qui s'échappait de ses lèvres était un cri de colère et de chagrin. « Mais elle m'écoutait, hochant la tête d'un air approbateur. Parfois elle souriait en m'entendant cracher toute la haine et le mépris que je ressentais pour le monde d'après guerre. »

Au bout de deux heures à peu près, le *boss* fit son entrée. Il

jeta un coup d'œil critique sur les bras maigres du jeune homme, mais, tout réticent qu'il fût, l'invita à faire partie de la *Maruguma-gumi.* Kazuo avait enfin retrouvé un emploi. En fait, l'événement de la journée, pour lui, c'était beaucoup moins son engagement que sa rencontre avec Yukiko. Il apprit, le lendemain, que celle-ci était la seconde fille de son nouveau patron.

Kazuo n'avait aucune habitude des travaux de force. Il allait avoir besoin de toutes ses réserves d'énergie. Le *boss* et ses compagnons, ses *shigoto-shi,* firent heureusement preuve d'une grande patience envers le « nouveau ». Ils lui apprirent à enfoncer dans le bois la pointe aiguë du *tobi,* à abattre des murs en tirant vigoureusement mais avec adresse sur un crochet et à s'écarter d'un bond au moment voulu. Ils l'avertirent des dangers qui le guettaient dans les ruines, dans les sombres taillis créés par l'explosion et qu'on devait élaguer au prix de patients et pénibles efforts.

Au bout de quelques mois, Kazuo pouvait rivaliser avec n'importe quel membre de la *gumi.* Il était devenu fort et agile, avait acquis un sixième sens pour déceler les ruines prêtes à tomber. Il savait planter des piliers de fondation, traîner de lourdes charges et il n'avait même plus envie de vomir quand il rencontrait par hasard un cadavre décomposé.

Pour les démolisseurs, le vote de la loi qui consacrait Hiroshima « Ville de la Paix » fut le signal d'une ère de prospérité. Certes, entre la municipalité d'Hiroshima et le bureau central de la Reconstruction à Tokyo, la guerre de la paperasserie faisait rage à propos de l'utilisation des crédits spéciaux : l'affectation des millions promis était loin d'être définie. On n'en avait pas moins commencé à nettoyer le centre et le quartier de la gare des *barakku* et des hangars surgis du sol après le *pikadon.*

Avant de pouvoir se mettre à l'ouvrage, les démolisseurs devaient souvent faire appel à la police pour évacuer les familles. Quand les délais qu'ils quémandaient leur étaient refusés, il n'était pas rare de voir les expulsés passer à la résistance ouverte et même, dans certains cas, aux violences.

Dans leur désespoir, ils semblaient moins redouter une peine de prison que de se trouver de nouveau sans abri.

Kazuo vit pendant ces quelques mois beaucoup de malheur et de misère, mais il ne laissait jamais paraître son émotion. Seulement, quand une maison s'effondrait sous les coups des démolisseurs, il lui semblait entendre les bruits familiers et les voix qui la remplissaient naguère. On ne pouvait chasser le souvenir de « ce jour-là ».

Cette période fut néanmoins la plus heureuse que Kazuo avait vécue depuis 1945. Comme la plupart de ses camarades de travail, il faisait partie du corps des pompiers volontaires, la *I-gumi*. « Tous des têtes brûlées, dit-il de ces derniers. Ils considéraient leur métier de pompier comme une sorte d'œuvre expiatoire qui devait racheter leurs méfaits. Ainsi que l'indique le mot « volontaire », personne ne nous contraignait à cette activité, et nous ne recevions pas le moindre yen de dédommagement. Les membres de la *gumi* devaient se procurer leurs extincteurs sur leurs propres deniers et les apporter eux-mêmes sur les lieux de l'incendie en cas de sinistre. Quand l'un de nous était blessé ou tué, on ne versait aucune indemnité à sa famille.

« Dès que la cloche retentissait, nous enfilions notre combinaison protectrice et nous nous précipitions aussi vite que possible. Nous travaillions en perpétuel danger de mort. Mais je pensais en moi-même : « Quand je devrais y perdre la « vie, je ne le regretterais pas. »

Ainsi, Kazuo pouvait enfin assouvir son agressivité sans pour cela entrer en conflit avec un patron ou avec la loi. Au contraire, on l'admirait et on le respectait. Le fait d'appartenir au corps des pompiers signifiait beaucoup plus pour lui que pour n'importe lequel de ses collègues. « Le mot d'ordre et la devise de notre *gumi* est : *gi-yu,* ce qui ne veut pas dire « volontaire », mais plutôt « loyal et courageux », note-t-il à ce propos. Cette « ville de la mort » est ressuscitée. On y voit maintenant des choses auxquelles personne ne se serait attendu. Je comprends évidemment que les jeunes aient surtout envie de danser, de chanter, de s'amuser. Mais cette

réaction m'inspire une horreur de plus en plus violente. Ma façon d'exprimer mon refus, c'est à présent de suivre le mot d'ordre *gi-yu* et d'affronter le démon du feu. De lui, au moins, je veux purger la ville. »

Immédiatement après ce passage, on lit en petits caractères dans son journal : « J'aime mon emploi actuel... Chaque jour est une fête. Pas seulement à cause du travail. J'ai une amie : elle sait ce qu'elle veut. Intelligente et gaie. Les camarades sont jaloux. Mais ils disent : « Ils feront bon ménage. »

La jeune fille pour qui Kazuo brûlait, était cette Yukiko dont il avait fait la connaissance le jour de son entrée dans la *gumi*.

Quelques mois plus tard, le garçon notait : « Découvert que Y. a des fossettes. Le lui ai dit. Alors, elle : « Oh ! le « grossier personnage ! Avez-vous vraiment mis tout ce temps-« là pour le découvrir ? Il y a longtemps que j'ai vu, moi, la « marque de naissance que vous portez sur le bout de « l'oreille. » Et de me montrer ses fossettes, très délibérément... »

Il était inévitable, et personne n'en doutait, que les choses ne s'arrêteraient pas là. Mais les familles des jeunes gens manifestèrent bientôt leur désapprobation. La mère de Kazuo estimait qu'ils étaient beaucoup trop jeunes pour se marier. Quant à la sœur aînée de Yukiko, elle se formalisait de ce que Kazuo fût un employé chez le père de la fiancée ; ce genre d'alliance était réprouvé par les mœurs nippones.

Un an, jour pour jour, après avoir fait la connaissance de Yukiko, Kazuo confiait à son journal : « La résistance de nos deux familles nous rend furieux. Nous ne voulons pas qu'on nous enlève l'un à l'autre. Au contraire, nous n'attendrons pas. Personne ne pourra plus nous séparer. »

Le 15 janvier 1950, se déroula à Hiroshima une cérémonie qui suscita chez la plupart des citoyens infiniment plus de ferveur que ne l'avait fait, le 6 août 1949, la proclamation officielle de leur cité comme « Ville de la Paix » : on inaugurait en effet le nouveau stade de base-ball, ce jour-là, et on fêtait en même temps la résurrection de l'équipe des Carpes

(ainsi dénommée d'après le célèbre Château des Carpes, détruit par la bombe).

A cette époque déjà, le jeu national américain représentait, avec les combats de *sumo,* le sport le plus populaire du Japon. Et Hiroshima avait toujours été considérée comme le « royaume du base-ball ».

Le maire Hamai explique, dans ses souvenirs, qu'il voulait favoriser la renaissance de ce spectacle, non seulement parce qu'il souhaitait donner à ses concitoyens un sujet d'enthousiasme, mais aussi parce que les rencontres devaient, selon ses calculs, rapporter à la ville plusieurs millions de yens par an. Cette dernière prévision ne se trouva cependant pas justifiée : au moment où l'équipe des « Carpes » était reconstituée, le droit de percevoir des taxes sur les manifestations sportives fut retiré aux communes : c'étaient désormais les administrations provinciales qui encaisseraient ces bénéfices. Mais l'espoir caressé par Hamai de voir les « Carpes » favoriser le développement de l'esprit communautaire ne fut pas déçu. Anciens et nouveaux citoyens trouvèrent enfin l'occasion de communier dans un élan de patriotisme local et sportif. L'équipe des « Carpes » avait beau faire triste mine et presque toujours figurer au bas du tableau de la « Ligue centrale », les joueurs n'en devinrent pas moins les idoles de la population. Kazuo connaissait un de ces héros qui avait jadis été son condisciple, un nommé Kakuda. Il l'invitait de temps en temps, bien que cette vedette n'eût qu'un seul sujet de conversation : le base-ball.

La jeune Yukiko, qui avait fait partie de l'équipe de paume de son école, prêtait beaucoup plus d'attention aux fanfaronnades de Kakuda que le pauvre Kazuo, qu'elles faisaient mourir d'ennui. Lorsque Kakuda racontait son dernier match pour la quatrième ou cinquième fois, Yukiko ne disait pas grand-chose, mais Kazuo avait l'impression que les yeux de la jeune fille brillaient comme au temps où lui-même lui faisait ses premières confidences.

Certes, la jalousie de Kazuo aurait dû s'éveiller tout de suite. Mais il continuait à supporter, mieux : à favoriser les visites du héros sans se douter que, depuis quelque temps

déjà, son amie ne trouvait pas sa compagnie à lui particulièrement distrayante. Représentante typique de la jeunesse japonaise d'après guerre, elle aimait la musique de jazz, les danses endiablées et les spectacles de sport populaire. Elle lisait volontiers des romans érotiques et des magazines tels que *Liberal, Akato Kuro* (Rouge et Noir) ou *Fufu-Seikatsu* (la Vie conjugale) qui prônaient la « libération sexuelle ». Kazuo, lui, s'éloignait de plus en plus de cette jeunesse à la page, avide seulement de plaisir et de jouissance. Mais c'était en vain qu'il essayait d'éveiller l'enthousiasme de Yukiko pour les anciens idéaux japonais.

Lorsqu'une de ses connaissances lui glissa un jour : « Kazuo-san, n'as-tu donc pas remarqué ce qui se passe entre Yukiko et Kakuda ? » il repoussa avec colère ce qu'il appelait des calomnies et mit ces mouchardages sur le compte du dépit : il avait fait en effet la sourde oreille aux avances répétées de cette fille. Mais des allusions analogues lui revinrent bientôt d'un autre côté. Il se décida enfin à interroger sa fiancée.

« Elle resta d'abord silencieuse, raconta Kazuo, dissimulant son visage. Mais soudain elle fondit en larmes et avoua tout, sans chercher d'excuses. Alors je la souffletai. J'ai dû la frapper à deux ou trois reprises. Puis je pensai : « A quoi « bon la punir ? » J'avais honte d'avoir été à ce point aveugle et stupide. Maintenant, tout était clair en moi : j'avais perdu sur toute la ligne. Les mœurs nouvelles s'étaient montrées plus fortes que les principes auxquels j'avais cru. Mon découragement était tel que je résolus de me suicider. Je me rendis sur le tombeau de Yasuji et de Sumiko et avalai une forte dose de poison. Il me vint à ce moment l'idée étrange que le destin de Yasuji et de Sumiko, morts « ce jour-là », fut en réalité plus clément que le mien. Si je n'avais pas eu la vie sauve, le spectacle de ce monde pourri jusqu'au cœur m'eût été épargné ! »

L'effet du poison se manifesta d'abord par des brûlures d'estomac. Mais Kazuo gardait l'esprit tout à fait clair. « Que vont dire les gens ? se demandait-il. Désespoir d'amoureux transi ? Non ! Tout, mais pas cela ! Moi, mourir à cause de

cette catin ! Ils soupireront tous : « Oui, oui, c'était un cha« grin d'amour. » Alors que mon acte avait un tout autre mobile !

« Lequel ? Je ne voulais plus rien avoir à faire avec ce monde-là. J'avais peur de devenir peu à peu sordide comme lui. J'avais essayé de demeurer propre et droit. Mais c'en était fait désormais de ma confiance en moi-même... »

Soudain le jeune homme prit une résolution désespérée. Il lui fallait à tout prix empêcher qu'on imagine par la suite que sa mort avait été provoquée par un puéril drame de la jalousie. L'infidélité de Yukiko n'avait pas en elle-même une telle importance. Mais cette trahison avait fait renaître en lui cette virulente mélancolie, cette « chéloïde du cœur » et, torturé par le souvenir de « ce jour-là », il se demandait : « Pourquoi les hommes de notre temps ne sont-ils pas capables d'opposer la perspective grandiose d'une vie meilleure au souvenir de l'épreuve effrayante qui les hante ? » C'était cette désillusion qui allait le tuer — pas autre chose. Et Kazuo voulait le proclamer. C'est pourquoi, faisant appel à ses dernières forces, il se traîna jusque chez lui. « Ma poitrine me fait mal comme si on la comprimait dans un étau et j'ai l'impression qu'on est en train de m'assener des coups de hache sur le crâne. J'entends un bruit... des gens au loin... qui s'approchent et une voix appelle, tout près de mon oreille : « Kazuo. » Je reprends conscience. Devant mes yeux, une lumière aveuglante comme un soleil où je plongerais. « Kazu-san, tu es sauvé ! » Je suis couché sur une table d'opération. Des visages se pressent autour de moi — ceux de mon père, de ma mère, des voisins. « Tout va bien maintenant. Il « est sauvé ». C'est un médecin qui vient de prononcer ces mots d'une voix assurée — comme s'il pouvait s'arroger seul le mérite de m'avoir arraché à la mort. Ces paroles me mettent en colère.

« Je crie très fort, si fort que j'en suis surpris moi-même : « Qui donc vous dit que je voulais être sauvé ? Qu'attendez« vous donc pour me liquider ! Allez-vous vous décider à « me tuer, à la fin ! A me tuer ! »

3. Le meurtre

La bille d'acier brillante court à travers le labyrinthe de petits clous, elle va, elle vient, projetée d'un côté et de l'autre. Le joueur essaie de prévoir l'imprévisible. La bille roulera-t-elle comme il l'espère ? Une sonnerie aiguë se déclenche et une avalanche de projectiles étincelants se déverse devant lui, avec force crépitements. Ils lui donneront droit à quelque bagatelle — chocolat, chewing-gum —, ou, s'il préfère, à une seconde partie.

Les joueurs perdent presque à tous les coups. Les propriétaires du salon de jeu trafiquent leurs machines de façon à réduire au minimum les chances de gain. Mais lorsque le joueur, prêt à renoncer, entend son voisin proclamer : « Gagné ! » il se dit : « Celui-là a réussi, je réussirai à mon tour. Continuons à jouer... » Il appuie sur le levier, une nouvelle bille apparaît, et tombe, tombe...

Ce jeu, le *pachinko,* fit fureur dans le Japon d'après guerre, que nulle autre passade ne fascina jamais autant. Il y eut des milliers de *pachinko parlors,* ouverts depuis le matin jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les plus petits avaient une dizaine d'appareils, les plus grands des centaines. Quelques propriétaires de *pachinkos* pensèrent qu'un fond de musique de jazz ou des *strip-tease-shows* gratuits ajouteraient au charme de leurs établissements. Mais les joueurs s'y opposèrent. Rien ne devait les distraire.

A Hiroshima aussi, les *pachinkos* furent vite populaires et

la foule les envahissait à chaque heure du jour. Dans la rue Hachobori, l'artère commerciale reconstruite, il y avait un établissement appelé le « Champignon atomique » : Kazuo M. en fut un client assidu après son suicide manqué. Et pourtant, personne n'avait méprisé autant que lui cet engouement pour le *pachinko*, symptôme à ses yeux de la dégénérescence de ses compatriotes.

Et voilà qu'il restait lui aussi, des heures entières, dans le vacarme des machines, à suivre, comme hypnotisé, la course folle des billes de métal. Il manœuvrait le levier tantôt avec une prudence caressante, tantôt avec une force brutale, et parfois, il lui fallait attendre toute une matinée l'instant qui le délivrerait, celui où la bonne bille, l'unique, touchant au but, ferait jaillir devant lui une cascade brillante et sonore.

Un jour, Kazuo renonça à la passion du *pachinko* aussi subitement qu'il y avait succombé. Il avait fait la connaissance, dans ce quartier réservé aux divertissements, d'un jeune électricien nommé Nakata. Sa maison était le rendez-vous de tous les adolescents avides d'excitations, sexuelles ou autres, et d'argent facile à gagner. Nakata, repris de justice lui-même, lui fit rencontrer de véritables criminels et des *Zube-Ko*. « Ce sont des femmes qui ne se préoccupent plus de leur réputation, m'expliqua-t-il dans l'une de ses lettres écrites en prison. Divorcées, serveuses, danseuses, mais aussi étudiantes émancipées... toutes venaient chez Nakata... Il n'y avait aucune morale parmi nous. Nous menions une vie bien différente de tous les autres. Oui, c'était une danse effrénée. »

Kazuo lui-même a noté dans son journal un dialogue typique qu'il eut avec l'une de ces filles :

« Emi m'a dit : « Kazu-san, je crois que je vais avoir un « bébé. » Il se peut que l'enfant soit de moi. Mais il y a deux mois, elle était encore avec Nakata. La plupart des *Zube-Ko* ont plusieurs amants à la fois.

« — Emi, es-tu bien sûre qu'il est de moi ? Il n'y a qu'une « personne au monde qui puisse savoir de qui il est en « réalité. Toi ! Et tout au plus « Monsieur Amen ! » Emi... « ne me regarde donc pas avec ces yeux de merlan ! Réfléchis

« plutôt à la façon dont nous allons nous débarrasser de ce « bâtard. Qu'en ferions-nous l'un et l'autre ? Si tu veux de « l'argent, tiens !... » Je lui jetai une liasse de billets... Assez pour se faire avorter. Ira-t-elle ? Celui qui choisit la mort, je ne le retiendrai pas... »

Il écrit plus tard : « Entendu dire qu'Emi a eu un enfant. Mais on m'a dit aussi qu'elle s'en était débarrassée. Des bruits qui courent, rien de certain. Si, pourtant, elle se promène aujourd'hui à Osaka, elle n'est donc pas morte. Et maintenant, j'ai à mon côté, dans mon lit, une autre de ces folles. Elle s'appelle Chiyo, je crois, et sa respiration est calme, calme, quand elle dort ! »

« J'allais de l'une à l'autre, m'écrivit Kazuo. Un vrai pilier de cabaret. Je traînais toute la nuit dans les rues et je me bagarrais chaque fois que je le pouvais. Les escrocs et les voleurs à la petite semaine qui m'admiraient, m'appelaient « Kazuo le Ryanko [1] ». En avril, après avoir volé de l'argent chez moi, je m'installai complètement chez Nakata.

« Celui-ci était justement recherché par la police. Une histoire de compteurs électriques. Il avait « trafiqué » les aiguilles. Sa commission touchée, il avait disparu avant que l'affaire ne fût découverte. Sa femme, restée avec ses trois enfants, vivait dans la misère. L'atelier, bien sûr, ne pouvait plus tourner sans son chef : les employés s'en allaient les uns après les autres et Mme Nakata vendit ses meubles. Je ne pouvais supporter cette détresse et lui prêtai à maintes reprises un peu d'argent.

« Deux semaines environ après mon installation chez elle, Toyoko — c'était le nom de la femme de Nakata — entra dans ma chambre et me dit : « Rien n'est plus seul au « monde qu'une femme délaissée. Si tu le veux, Kazu-san, « viens avec moi. »

« Une femme mariée ! Cette fois, je me faisais vraiment horreur. Je me demandai : Suis-je seul responsable de cette abjection ? Non, il n'est pas possible que ce soit entièrement

1. Brigand chevaleresque de l'époque d'Edo (ère féodale japonaise, début du XVII[e] siècle).

ma faute. C'est cette société dépravée qui est en cause. Tout vient de la guerre et de la bombe atomique. Par elles, j'ai déjà été à moitié ruiné : pourquoi n'achèveraient-elles pas maintenant ma destruction ? Rien n'est plus logique. »

L'argent, l'argent, l'argent..., c'était le nouveau cri de guerre de Kazuo... Tout n'est qu'argent, toujours, dans ce monde ! Voilà ce qu'il avait compris désormais. « Yukiko m'a quitté... à cause de l'argent. Toyoko couche avec moi parce que je lui donne de l'argent. Et moi, je m'en procure froidement par chantage. Le proverbe qui dit : « Quand on veut de l'argent, « on n'a pas à faire le difficile », n'a-t-il pas été fait pour moi ? »

Mais il ne pouvait pas tirer grand-chose de ce travail d'amateur. Il n'y a guère que les petites gens pour se laisser intimider par un maître chanteur, et les pires menaces ne pouvaient leur extorquer que quelques yens. Kazuo rechercha donc un coup de plus grande envergure, et c'est ainsi qu'un beau jour il tomba sur une affaire de devises. Se-o, un des électriciens en chômage depuis la fuite de Nakata, était venu le trouver et lui avait dit :

« Dis donc, il y a là un groupe de *Nisei* (Américains d'origine japonaise). Ce sont des touristes et l'un d'eux voudrait changer au marché noir deux cents dollars.

— A combien les prend-il ?

— 390 à 400 yens pour un dollar. »

Kazuo se mit en quête d'un amateur de dollars « noirs ». Il savait que certaines épiceries d'Hiroshima étaient à l'affût des devises ; c'était le moyen pour elles de se procurer des marchandises américaines provenant du P. X.[1] ou même directement des Etats-Unis, par l'intermédiaire de parents, par exemple. Accompagné d'un spécialiste en la matière, un certain Takemoto, repris de justice, Kazuo s'en alla faire le tour des amateurs éventuels. « Nous regrettons, lui répondit-

1. *Post Exchange.* Ce terme, qui désignait des bureaux de poste (avec relais de chevaux) dans le Far West au temps des pionniers, est appliqué aujourd'hui à des magasins réservés à l'armée américaine à l'étranger. (N. D. T.)

on, le cours du dollar au noir ne dépasse pas 375-380. Si vous acceptez de vendre à ce prix, nous sommes preneurs, pour dix fois plus, même. Et payé comptant, bien entendu. »

L'affaire tourna court, mais maintenant Kazuo était fixé sur le montant des sommes qui passaient de main en main dans ces affaires louches...

Un été torride pesait sur Hiroshima. Dans la grande ville, qui comptait maintenant 280 000 habitants, pour la première fois depuis 1946, l'eau redevenait rare. Jour après jour, le soleil desséchait la ville poussiéreuse, presque sans arbres et sans verdure. Quand le vent se levait, une odeur de vase empestait les rues ; elle venait des basses terres alluviales privées d'eau ou du lit déserté du fleuve. D'aucuns affirmaient que c'était la puanteur des cadavres de « ce jour-là ». Et dans la cité moderne du quartier de Motomachi, près de laquelle on avait creusé jadis les fosses communes, il arrivait aux habitants de ne pouvoir ouvrir leurs fenêtres pendant des journées entières.

Depuis la grève des « Aciéries nippones », la tension sociale et politique subsistait à l'état latent. Les palissades et les murs affichaient le poème *Ikari no uta*, le « Chant de la colère » que Togé avait composé à la gloire de la grève de l'acier. Mais les mots d'ordre combatifs ne suffisaient plus aux communistes. Moscou leur avait reproché au début de l'année une « attitude trop conciliatrice », et ils avaient lancé une campagne d'action directe. Certains membres du Parti, d'ailleurs, se refusaient à suivre cette orientation extrémiste, qui supposait, le moment venu, des actes de terrorisme. Mais à Hiroshima, c'était la fraction « internationale », la plus alignée sur Moscou, qui triomphait.

L'application du plan Dodge avait provoqué un net recul économique dans tout le pays. Le chômage augmentait, beaucoup de petites entreprises étaient acculées à la faillite, et des affaires de corruption politique ébranlaient la confiance qu'on avait dans la démocratie.

Hiroshima eut aussi ses scandales. On s'aperçut que de hauts fonctionnaires détournaient une partie des fonds de la

« Plume Rouge », fonds qui, provenant de collectes publiques, étaient destinés à des œuvres de bienfaisance. On soupçonna un temps le gouverneur Kusunose d'avoir non seulement couvert les irrégularités, mais même d'en avoir personnellement profité. L'association des « Fabricants de fibres de chanvre d'Hiroshima » eut à répondre d'une fraude de plusieurs millions. La *Chugoku Press*, le 12 décembre 1950, signala dans une étude d'ensemble que la criminalité battait cette année-là un nouveau record, avec une forte augmentation (60 à 80 pour 100) du nombre des incendies volontaires, actes de vengeance et de terrorisme par excellence. Le tribunal civil publia un rapport spécial sur le chiffre croissant des divorces et de la criminalité juvénile et il accusait le « chaos économique » d'en être le responsable n° 1.

La déclaration de guerre à la Corée fut pour les habitants d'Hiroshima un choc particulièrement brutal. Togé, poète de la foi en l'homme, éprouva à cette nouvelle une telle émotion qu'il fut frappé d'une grave hémorragie. La courbe des suicides fit un bond énorme. Les habitants des autres villes japonaises s'étaient rapidement faits à l'idée du conflit possible ; ceux d'Hiroshima ne pouvaient l'accepter : les traces horribles de la guerre étaient encore trop imprimées dans leur chair, pour qu'ils ne sachent pas dans quel nouveau cauchemar ils sombraient.

Ichiro Kawamoto se rappelle cet été de 1950 : « Nous étions d'un seul coup rejetés dans le passé. Nous suivions de nos propres yeux chaque jour et chaque nuit le déroulement de la nouvelle guerre... Montés sur des wagons de marchandises ouverts, des tanks, des camions, des pièces d'artillerie lourde défilaient devant nous. Des trains entiers de soldats blancs et noirs allaient s'embarquer pour le Japon occidental. Et le crépuscule ramenait au-dessus de nos têtes le vrombissement des avions qui disparaissaient très vite, comme volant à la poursuite du soleil. Nous avions l'impression qu'à chaque instant, une troisième guerre mondiale pouvait éclater... »

Quand on avait su que les Soviets possédaient eux aussi des armes nucléaires, la course aux armements atomiques s'était accélérée. La réponse d'Hiroshima avait été rapide :

10. — Fac-similé de la première page d'un journal relatant le crime de Kazuo M.

が発生、いまわしい凶悪犯の連続発生に警察陣を緊張させた

炎天下に狂う二つの惨劇

きのう廣島市で毒殺・刺殺事件

四名に毒カルピス

犯人は十九の青年・一名死亡

背後の黒幕を追及





円内は犯人六十部

内妻と道行きの男

姫路から追ってグサリ

海の記念日の被表彰者

犯人六十部と一問一答

平澤からヒント

ただ金が欲しかった

ソ大使館に座込み

抑留者還せと家族代表

舞鶴から二十名参加

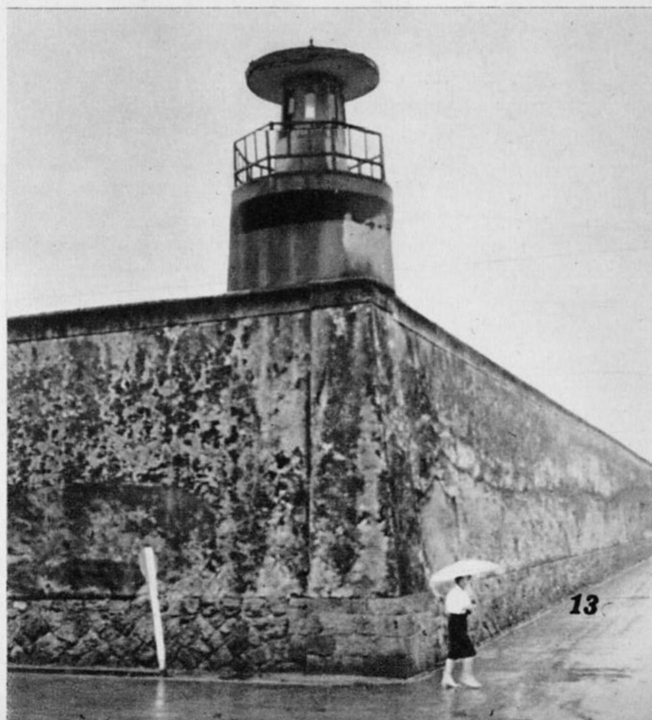
東京都では26

公衆電話を愛し守ろう

11

不安と恐怖　K.M

12. — Salle du tribunal où fut jugé Kazuo M.



11. — Portrait de Kazuo M., fait par lui-même, en prison.

13. — Prison de Yamaita.

14. — « Kazuo M. m'a souvent fait penser au cheval nu, sans crinière, aveugle, que les survivants disent avoir vu errant dans les ruines d'Hiroshima... » (Dessin de Kazuo M.)



dès octobre 1949, il s'était constitué dans les cercles de savants, d'hommes de lettres et d'artistes, une ligue pacifiste. Ce mouvement, sans esprit partisan à l'origine, lança bientôt, à cause des événements de Corée, une campagne active de proclamations et de tracts. Et lorsque la presse parla de l'emploi éventuel d'armes atomiques en Corée, l'administration municipale fit savoir qu'elle allait rassembler des témoignages directs sur la destruction d'Hiroshima et qu'elle les ferait traduire en anglais pour avertir le monde entier.

Les mauvaises langues allaient bon train. Depuis longtemps déjà on avait affirmé que la « rue de cent mètres », chef-d'œuvre du plan de reconstruction, avait été choisie comme piste de décollage pour les chasseurs à réaction. On disait aussi que le nouveau quai, qui devait servir de promenade, serait utilisé comme voie d'évacuation dans le cas d'un bombardement de la ville. Voilà, disait-on, voilà pourquoi ces deux projets de reconstruction étaient si avancés. Les édiles n'auraient-ils pas flairé avant l'heure la guerre prochaine ? Et était-ce pur effet du hasard, ce voyage du maire Hamai à l'étranger ?

C'est dans cette atmosphère surchauffée et tendue, à un moment où chacun voyait le conflit imminent, et où l'on criait déjà à une nouvelle destruction d'Hiroshima, que Kazuo M. conçut son propre « plan de guerre », dressé contre une société qu'il avait appris à haïr. Il écrivait : « Oui, je deviendrai un véritable criminel. Ce sera ma révolte contre les *autres.* »

« Son » adversaire fut vite choisi. Dans le quartier d'Inari-machi vivait un trafiquant du marché noir nommé Yamaji, que chacun détestait à cause de sa cupidité et de sa dureté. Dès qu'on marchandait, il devenait grossier : « Cela m'est bien égal que vous soyez si pauvre, madame ! Si vous me trouvez trop cher, eh bien, ne m'achetez rien ! » Quand la cliente se résignait à payer le prix fort, Yamaji allait quelquefois jusqu'à dire par pure méchanceté : « Non, je ne veux pas vous dépouiller de la sorte. Allez donc acheter cette boîte de lait condensé ailleurs. Moi, en tout cas, je ne vous donne-

rai rien. Je ne voudrais pas prendre une telle responsabilité. » Mais il savait parfaitement — son frère qui travaillait chez les Américains lui faisait parvenir régulièrement des attributions illégales — qu'il était le seul à avoir des boîtes de lait à vendre. Le seul de toute la ville d'Hiroshima.

En choisissant Yamaji comme victime, Kazuo se disait qu'il n'agissait pas par simple cupidité, mais qu'il écartait du même coup un « sale profiteur », un de ces individus qui, non seulement vivaient d'affaires louches, mais encore traitaient ces affaires avec ces soldats étrangers que Kazuo détestait. En faveur de ce choix, il y avait aussi le fait que Takemoto, l'entremetteur, dont il s'était déjà acquis la collaboration dans sa première affaire infructueuse, était un ancien camarade de classe de Yamaji et qu'il avait toute sa confiance.

Voici quel était le plan de Kazuo : Il propose à Yamaji, par l'intermédiaire de Takemoto, la vente de 200 dollars. Le trafiquant se présente avec la somme équivalente en monnaie japonaise. A ce moment-là Kazuo le surprend parderrière, l'assomme et prend le large avec l'argent. Comme jamais auparavant il n'a vu sa victime, les soupçons tombent sur Takemoto déjà condamné à trois reprises pour vol (deuxième « profiteur » liquidé, jubilait intérieurement Kazuo), et il ne lui reste plus qu'à méditer en toute tranquillité un nouveau coup.

Mais ces calculs se trouvèrent presque aussitôt déjoués. Yamaji fit dire, par Takemoto, que les « petites affaires » ne l'intéressaient pas. C'étaient 500 dollars sur-le-champ ou rien. Il était prêt à verser — selon le cours du jour au marché noir — entre 180 000 et 200 000 yens.

Deux cent mille yens... Kazuo fut saisi d'une véritable ivresse quand Takemoto lui communiqua ce chiffre. Allait-il vraiment d'un seul coup posséder une petite fortune ? Yamaji ne marchait pas à moins de 500 dollars ? Qu'à cela ne tienne... Mais les obstacles ne manquaient pas. La somme étant beaucoup plus élevée qu'il ne pensait, Yamaji ne viendrait plus seul pour conclure l'affaire, il aurait ses gardes du corps. « Comment vais-je m'y prendre pour me débarrasser de plusieurs types à la fois ?» se demandait Kazuo.

Toute une journée, ce jeune homme de dix-neuf ans piocha le problème. C'est alors qu'il lut dans le journal le compte rendu d'un procès sensationnel qui se déroulait à Tokyo : celui de l'affaire de la banque Teikoku. Le procès, qui durait depuis plusieurs mois, allait bientôt se terminer. A la fin de janvier 1948, le peintre Hirasawa s'était présenté, à l'heure de la fermeture, dans une succursale de la banque. Déguisé en fonctionnaire de l'administration de la Santé publique, il avait invité le directeur et ses quinze employés à boire sur-le-champ un certain médicament qui les immuniserait contre la dysenterie. Le traitement était, bien entendu, gratuit. Les seize personnes obéirent sans discuter à une prescription tout à fait plausible en cette période d'épidémie, et, le liquide avalé, tombèrent presque aussitôt sans connaissance. Le « casseur » put ensuite procéder en toute tranquillité à son « travail ».

Empoisonnement au cyanure ! Voilà la solution, pensa immédiatement Kazuo. Se procurer le poison serait relativement facile : Funabashi, un ami intime de la famille M., avait dit un jour dans la conversation qu'il se servait du cyanure pour dorer des cadres et des coupes de laque ; il avait même ajouté, en plaisantant sur ce procès dont tout le monde parlait, qu'il en possédait assez pour empoisonner tous les employés de banque de la province d'Hiroshima !

Le jour où Kazuo entra dans le magasin du doreur, deux clients se faisaient expliquer en détail le fonctionnement d'un ventilateur qu'ils étaient venus acheter — Funabashi s'occupait aussi de ce genre d'articles. Kazuo s'était juré de rester calme, mais cette attente forcée le rendit nerveux. Tant et si bien que lorsqu'il demanda à l'ami de son père de lui vendre un peu de son « truc à dorer », il était si troublé que l'artisan, surpris, lui dit : « Si tu en prends seulement comme ça... » en lui montrant sur son majeur la quantité approximative, « en une minute tu es liquidé. » Avait-il entendu parler du suicide manqué de Kazuo et craignait-il une nouvelle tentative du jeune homme ?

Restait à fixer un lieu de rendez-vous. Il n'était pas question, bien sûr, de régler une telle affaire en plein air ou dans

un lieu public. Kazuo essaya de dénicher un local approprié. Il n'en trouva pas ; il eut alors recours à une solution inimaginable : il demanda à Takemoto d'amener Yamaji dans sa propre maison. « Non, pas chez Nakata, mais à Danbara-cho, dans la maison de mes parents. » Et le jour même, il quitta la demeure de sa maîtresse pour réintégrer le foyer familial. Pourquoi agissait-il ainsi ? Le savait-il lui-même ? Voulait-il tenir la femme de Nakata à l'écart de toute cette histoire ? Se réservait-il une sorte de joie mauvaise à faire de la demeure de son père si digne le théâtre d'un crime ? Il est permis de tout supposer.

« Premier anniversaire de la Ville de la Paix » — « Des voleurs de fil électrique sont foudroyés en coupant un câble à haute tension » — « Saisie du journal *Akahata* (Drapeau rouge) et de 229 autres publications » — « L'eau manque ! » — « La compagnie des chemins de fer d'Hiroshima licencie cent trente et un employés. On s'attend à de vives protestations » — « Le maire Hamai remet la « croix atomique » au cours du Congrès du réarmement moral à Caux (Suisse) » — « Le temple doré de Kyoto flambe. Incendie volontaire ? » — « Ouverture du nouveau zoo » — « Six ans de détention aux distributeurs de tracts antiaméricains » — « Truman demande deux milliards de dollars pour le nouveau projet de bombe H » — « Kenichi Yamoto (dix-neuf ans) égorge Hisao Dan (quarante-deux ans) avec un couteau de boucher ».

Kazuo, nerveux, parcourait l'un après l'autre d'anciens numéros du *Chugoku Shimbun,* il lui semblait que l'heure du rendez-vous n'arriverait jamais. Onze heures précises, ils devraient déjà être là. Il commença la lecture du feuilleton : « l'Herbe empoisonnée de la grande ville ». 147ᵉ épisode. L'auteur, Taijiro Tamura, s'était fait un nom en écrivant *la Porte de la Chair* qui avait lancé cette littérature lascive et sensuelle caractéristique de l'après-guerre.

Onze heures un quart... Il ne restait plus que les petites annonces à lire. On jouait *Histoire d'une Décadence* au cinéma Kokusai. La publicité alléchait bien le lecteur : « L'héroïne de ce film tourné d'après le célèbre roman de

Tatsuzo Ishikawa commet par amour une série de crimes avant de sombrer à tout jamais. Une anthologie de larmes... » Au Futabe : *I am going to be killed*, avec Barbara Stanwyk.

Enfin ils arrivèrent. Ils avaient une demi-heure de retard.

« Comme je l'avais prévu, raconte Kazuo, Yamaji avait amené avec lui deux espèces de bandits, comme gardes du corps. Takemoto était là aussi. Je les fis asseoir, je leur dis que Morita (personnage imaginaire qui devait soi-disant vendre les dollars) n'était pas encore arrivé, qu'il ne saurait tarder..., et je leur demandai de l'attendre un instant. Il fallait à tout prix que je les tranquillise sur l'absence de mon prétendu partenaire.

« Avaient-ils bien apporté toute la somme en argent liquide ? Yamaji me rassura, il me montra la liasse de 200 000 yens, toute en billets de mille. Elle était enveloppée dans un méchant morceau de papier journal.

« La pendule marquait midi. « M. Morita n'est vraiment pas « à l'heure », souligna Yamaji. Sans doute avait-il prononcé ces paroles sans arrière-pensée, mais je saisis le sous-entendu : « Voilà une affaire qui commence à sentir mauvais. »

« J'avais l'impression aussi que les deux acolytes me regardaient avec méfiance. Les gaillards n'avaient pas ouvert la bouche depuis leur arrivée, ils se contentaient de me lorgner bizarrement. « C'est le moment de passer à l'action », pensai-je. Je voyais l'heure tourner de plus en plus vite.

« — Morita-san va être là d'une minute à l'autre, dis-je. « En attendant, je vais vous chercher quelque chose à boire. » J'étais heureux d'échapper un moment à l'atmosphère lourde, irrespirable de la pièce. A deux ou trois maisons de chez moi, il y avait un petit café-glacier. J'achetai là quatre bouteilles de limonade de la marque « Calpis » et j'y versai subrepticement le cyanure que j'avais préparé.

« Je rentrai, je leur servis à boire, tous quatre avalèrent une énorme rasade de « Calpis ». Aussitôt, l'un des deux « gardes « du corps » se mit à vomir et s'élança au-dehors en jurant. Les autres le suivirent. J'eus le temps de remarquer la tache jaune clair, la tache de brûlure qu'avait faite le liquide rejeté sur la natte de paille.

« — Dis donc, qu'est-ce que c'est que ce truc-là ? » Une main de fer, celle du premier « bandit », me saisit l'épaule et me serra comme dans une pince.

« — Ce que c'est ? Comment ? Du « Calpis », bien sûr. « Que se passe-t-il ? » fis-je en simulant la plus profonde surprise. Mais ma voix tremblait.

« — Ta limonade est affreusement amère, gronda-t-il. Elle « doit être frelatée. Allez, viens, allons rouspéter chez le vendeur. »

« Il prit une bouteille à moitié pleine et nous allâmes tous deux jusqu'au café-glacier.

« — Tenez, dis-je au vendeur. Le « Calpis » que je viens « d'acheter a, paraît-il, un goût amer.

« — Impossible. Nous ne vendons que d'excellents produits.

« — Mais, je vous assure, elle est amère comme le fiel. « Demandez donc à celui-là. »

« Tout à coup, une femme derrière nous cria : « Là, là... un « mort ! »

« Nous nous retournâmes. A dix mètres de nous, au milieu de la rue, Yamaji s'était écroulé.

« Nous le prîmes par la tête et par les pieds, et nous le traînâmes dans la maison. Au moment de franchir le seuil, quelque chose tomba de la poche de son pantalon devant moi : la liasse des deux cent mille yens ! Je la ramassai presque machinalement et la fourrai dans ma poche. Voilà, j'étais donc en possession des deux cent mille yens que j'avais tant convoités. J'aurais dû me réjouir. Non, un affreux désarroi était en moi. « Assassin ! criait une voix au fond de moi-même. Assassin ! » Je tremblais, tout tournait autour de moi et toujours cette voix qui hurlait : « Assassin ! Assassin... »

« — Appelez donc un médecin ! » Je bondis et réclamai un docteur. Pas pour moi. Je voulais sauver la vie de Yamaji. J'avais peur, oui, peur d'être, par ce meurtre, marqué d'infamie pour l'éternité.

« Près du corps de Yamaji, un curieux, comme fasciné, regardait sans comprendre. Je lui criai d'aller chercher un médecin et il s'élança. Yamaji était devenu tout rouge. Il

semblait mal en point, mais sa respiration était régulière. Peut-être serait-il encore temps de le sauver. Je lui tendis un peu d'eau et la lui versai moi-même dans la bouche. Il avala la moitié du verre, mais rejeta le reste. Je recouvris sa poitrine d'un linge humide et je priai pour qu'il restât en vie. Lorsque je voulus changer le linge devenu brûlant, je vis que la rougeur de la poitrine tournait au violet. Etait-ce la fin ?

« De toute mes forces, je secouai le corps de Yamaji. Enfin le médecin arriva. Il essaya la respiration artificielle, assis à cheval sur l'homme empoisonné. Mais, dans ma tête, un chant rythmé bourdonnait : « Assassin... assassin... assassin. »

4. Le 6 août

Le récit du meurtre au « Calpis » fut dévoré par les lecteurs de journaux d'Hiroshima. L'histoire d'un jeune homme de dix-neuf ans qui avoue avec une franchise brutale, dès son premier interrogatoire, qu'il n'aurait pas hésité à assassiner quatre personnes pour entrer en possession de 200 000 yens, autorisait chacun à se prendre pour un modèle de vertu, quelque tortueuses que fussent ses propres voies.

En fait, à part le trafiquant Yamaji mort, vingt minutes à peine après avoir absorbé la limonade empoisonnée, seul le marchand de glace Teraji, impliqué malgré lui dans cette affaire, eut à en souffrir. Pour prouver aux clients mécontents que sa limonade n'avait rien d'amer, il avait vidé d'un trait le fond de la bouteille qu'on lui rapportait et resta ensuite pendant plusieurs jours entre la vie et la mort.

Les trois autres victimes purent regagner leur domicile le jour même après un bref traitement à l'hôpital Yoshizaki.

Lorsqu'on arrêta Kazuo M., près du lieu du crime, on crut qu'il était lui aussi gravement intoxiqué. Il avançait pesamment, la tête baissée, titubant comme un ivrogne. L'agent de police Okamoto, en fonction dans ce quartier depuis des années et qui avait connu Kazuo tout enfant, le conduisit à l'infirmerie des services de Santé, persuadé qu'il s'agissait d'une intoxication alimentaire. Quant au médecin de garde, après avoir fait un tubage au patient, il déclara solennellement qu'il avait décelé dans l'estomac des traces de

poison. Cette version fut maintenue les jours suivants lorsque l'« affaire » passa dans la presse du pays tout entier. On disait que Kazuo, pour encourager les autres à boire, avait également avalé une gorgée de limonade au cyanure.

En réalité, Kazuo, comme il l'affirme dans ses notes, n'avait pas absorbé une seule goutte du liquide. Comment le médecin a-t-il soutenu pareille affirmation ? Sans doute pour se donner de l'importance. Voilà, songeait Kazuo, étendu sur la table d'opération après une vingtième piqûre antidotique, une nouvelle preuve de la loyauté de ces hommes que la société honore comme des sauveurs incorruptibles !

C'était bien un poison, mais non de ceux qu'on dose dans les éprouvettes, qui avait paralysé Kazuo, c'était le poison du souvenir. Il avait senti qu'il pénétrait en lui — tout en sachant qu'il était déjà trop tard — lorsqu'il avait fait boire le trafiquant agonisant. C'est ainsi qu'après le *pikadon,* il s'était agenouillé à côté de Sumiko, sa petite compagne mourante ; c'est ainsi qu'il avait humecté ses lèvres qui saignaient avec cette eau pour laquelle elle avait crié, crié pendant toute leur marche commune à travers l'enfer.

Cette ressemblance sur le visage des deux mourants !... Yamaji qu'il avait haï et Sumiko à laquelle il était si étroitement attaché. « Yamaji n'était-il pas en fin de compte une victime de la bombe ? » se demandait Kazuo. Le passé immédiat et le présent se confondaient étrangement dans son esprit pendant ces journées et ces nuits brûlantes où, dans sa cellule qui puait l'ammoniaque, l'huile rance et le seau à ordures, il attendait qu'on l'interrogeât.

Il écrivit dans son journal :

« Pourquoi n'ai-je pas fui ? J'ai commis un meurtre. A peine puis-je le croire moi-même. Tu ne peux pas le croire ? Il est mort. Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ? Le jour de la bombe, tu en as pourtant vu, des morts, les uns à côté des autres, les uns par-dessus les autres. Tu as entendu le bruit sec des os qui se brisaient quand tu marchais sur eux et tu n'en as même pas ressenti une secousse particulière. C'est étrange, oui, je crois que quelque chose, ce jour-là, s'est disloqué dans mon cœur. Si je m'étais dit alors : « Tu as tué

« un homme », j'aurais pu répondre : « Ah ! oui, vraiment ? « Un de plus. » Et puis, au fond, avais-je besoin de cet argent au point qu'un meurtre ne me fasse pas reculer ? Non, c'est impossible... Qu'est-ce alors qui a pu me faire dérailler ainsi ? C'est un jour : celui-là, ce 6 août... Je ne suis pas le seul remords de sa conscience. Ce ne sont pas seulement la chair et les os, mais les cœurs et les âmes d'êtres innombrables qu'il a détruits. Tout l'édifice de la société chancelle depuis ce jour-là. Voilà pourquoi les faibles ont faim et pourquoi les forts les détroussent. Ce Yamaji, un type ignoble ! Rien ne l'empêchait de mener ses affaires louches presque ouvertement ; au contraire, il était au mieux avec la police.

« J'ai eu le tort de vouloir suivre tout seul dans cette ville trouble le chemin de la justice. Un vieux proverbe dit : « Un « isolé est toujours en danger... » Et maintenant ils font les étonnés, ils jouent les ahuris parce qu'un trafiquant a été tué. Ah ! c'est du propre ! Et moi ? Je ne regrette rien ! Pourtant, pourtant — malgré moi, les larmes me viennent aux yeux. Est-ce perplexité ou pitié ? »

Au cours du premier interrogatoire, les fonctionnaires chargés de l'instruction avaient traité Kazuo avec leur brutalité habituelle. L'un d'eux le frappa au visage, un autre lui donna des coups de pied dans le ventre. « Allez, avoue ! le menaçaient-ils. Avoue, sinon tu en recevras bien d'autres. Ne t'imagine pas que nous allons te traiter en douceur parce que tu n'es qu'un petit garçon. Et d'ailleurs, nous sommes au courant de tout. Allez, vas-y. Ne fais pas l'innocent. »

On amena ensuite Kazuo devant un haut fonctionnaire qui le prit sur un tout autre ton. C'était le chef de la Préfecture de police, un Hercule indulgent qui considéra le prisonnier avec douceur, une certaine sollicitude même, qui ne l'interrogea presque pas sur son crime, et le fit parler pendant deux heures uniquement de son passé !

Pourquoi une telle bienveillance ? C'était la conséquence de la visite qu'il avait reçue la veille. Un homme appelé Setsuo M. s'était présenté chez lui. Il était, disait-il, le père du meurtrier au « Calpis » et avait instamment demandé une

audience. « Le recours en grâce habituel ! » s'était dit le chef de la police tout en préparant la réponse, également habituelle, qui rassurait mais n'engageait à rien.

Or, surprise, une requête comme celle que ce petit homme maigre, assis en face de lui, lui présentait, jamais le fonctionnaire n'en avait entendu de semblable en trente années de carrière : Setsuo M. demandait qu'on veuille bien condamner à mort son fils ! Ce fils, source de tant de douleur et de déshonneur pour sa famille. Ce serait, affirmait-il, la seule façon d'effacer la honte. Il offrait même sa propre vie en expiation.

Après l'interrogatoire, Kazuo eut à subir le feu des cameras et des flashes. Le fait que le premier criminaliste de la région se soit occupé de son affaire lui valait l'attention de tous. « Ça ne se voit pas, mais c'est un maître du judo, expliqua le gardien de prison à Kazuo, il est septième *dan* ; un *dan* de plus que la plupart des professeurs. »

Kazuo, au point où il en était, se moquait bien de savoir qui l'interrogeait et quelle était la virtuosité de judoka du personnage en question ; il n'en voyait pas moins rejaillir sur lui un peu de la considération qu'inspirait le chef de la police. De la prison préventive, il fut transporté dans celle de Yamaita, plus grande et mieux aménagée. On lui donna une cellule vaste qui abritait d'ordinaire plusieurs prisonniers. On l'autorisa à écrire ses souvenirs, on le lui recommanda même, et c'est ainsi que Kazuo se risqua pour la première fois à revivre ce terrible 6 août 1945 que, depuis cinq ans, il s'efforçait d'oublier.

C'était difficile, si difficile, même maintenant ! Tout ce qui était arrivé jusqu'à son retour des chantiers Mitsubishi, jusqu'à l'instant où il avait rencontré les fuyards nus et sans visage qui lui avaient crié au pont de Tenma : « Ne va pas plus loin ! N'entre pas dans cet enfer ! » tout cela, il l'avait revécu mille fois en pensée. Mais jamais encore il n'avait eu le courage d'évoquer la suite.

Maintenant, maintenant, il le fallait, et voici les notes que Kazuo, par fragments, consigna d'une main tremblante :

« Le pont brûlait ; il était déjà à demi détruit, des arches

enflammées tombaient dans le fleuve. Je courus alors jusqu'à la passerelle du chemin de fer, à cent mètres en aval. Là aussi, les traverses de bois flambaient, mais je trouvai le moyen d'avancer, suspendu par les mains, et je sautai le long des étrésillons de métal portés au rouge. Sur l'autre rive, des êtres défigurés couraient comme des troupes de hamsters effarouchés, ils se précipitaient dans l'espoir de traverser le fleuve. Ils hurlaient tous... un seul grand cri. Au milieu du pont quatre ou cinq corps méconnaissables, étendus, remuaient encore. Leur peau pendait en lambeaux autour d'eux comme des algues sombres. Leurs nez ? des trous ! Leurs lèvres, leurs oreilles, leurs mains... monstrueusement enflées. En voici un qui tombe ! et puis un autre, et tous, épuisés, impuissants, ils roulaient comme happés par le vide et l'eau les engloutissait sans qu'ils pussent même se débattre. Cinquante ou soixante essayaient encore de s'agripper aux rails brûlants. Ils trébuchaient les uns sur les autres dans l'angoisse de la mort, leurs yeux jaillissaient des orbites et ils n'arrivaient qu'à s'entraîner mutuellement dans l'abîme. Et toujours, toujours, ce cri !

« Je parvins, je ne sais comment, à franchir de nouveau ce qui restait du pont du chemin de fer, mais l'enfer était là aussi et je butai sur des tas de cadavres. Le feu, implacable, avait poursuivi les rescapés, s'était jeté sur eux et les avait embrasés comme des torches. En cet instant ils brûlaient encore. Je les ai crus morts et voilà qu'ils se mettent à gémir. Une femme appelle son mari, une mère son enfant. Et les flammes ranimées, ardentes, se tendent sans pitié vers eux. Mes sourcils sont roussis, mes mains et mon visage en feu. Ah ! sortir de ce brasier, fuir, fuir ! Il faut que je me fraie un chemin à travers les cadavres. Je les écarte ; je tire sur une tête qui me barre la route. Sensation d'épouvante : sur la paume de mes mains la peau de ce visage est là, collée. Au-dessous, rien qu'un quelconque tissu jaunâtre. Tremblant de tous mes membres, je laisse retomber la tête du mort, j'essaie de le tirer par une main pour passer à côté de lui... Alors, sous la chair brûlée, je vois les os. Sa peau colle encore à mes doigts...

« Je grimpe sur des amoncellements : ce sont des couches successives de cadavres. Certains font un geste, ils vivent encore. Il me faut passer par-dessus, les escalader. Pas d'autres moyens pour avancer. Aujourd'hui encore j'entends le bruit des os que je brise. J'ai dépassé enfin cette montagne de morts. Mais voici que la fumée est de plus en plus épaisse. Soudain une douleur intolérable au pied : j'ai perdu une chaussure ; je m'en aperçois seulement à l'instant. La plante nue saigne, tailladée par des éclats de verre. Un réservoir d'eau de la défense aérienne est ouvert. Je veux boire. L'eau est bouillante. Vertige. Cette soif, cette soif !... Pas une goutte de sueur sur mon corps desséché, souillé de mon sang et des lambeaux de peau d'êtres inconnus. Je chancelle, j'ai envie de vomir. Mais je tiens bon, je retire machinalement les cailloux entrés dans la blessure de mon pied et j'avance en titubant. Mais je me remets à saigner. Et les cailloux, toujours. Inutile de les enlever. Tout à l'heure, je pouvais au moins aspirer un peu d'air, gémir, crier. Maintenant ma gorge est sèche, si sèche que je ne peux plus émettre un son. Si j'essaie d'appeler, cela me fait mal comme si l'on m'enfonçait des épingles dans une plaie à vif. Ah ! ne pas penser à la douleur ! Rien que courir, courir, courir — courir pour sauver sa vie.

« Pourquoi ce martyre ? Je me souviens de quelqu'un qui ne cessait de répéter : « Cette guerre est injuste ! » Est-ce Dieu qui punit le Japon d'avoir voulu s'enrichir ? Ah ! qu'importe, ce n'est pas le moment de réfléchir sur le passé. Chaque seconde décide de mon avenir... Il me semble que mon corps va exploser d'un instant à l'autre. Et puis, tout à coup, une masse énorme et noire s'abat sur moi. Ah ! j'ai pu l'éviter d'un mouvement instinctif. C'était le deuxième étage d'une maison, enveloppé d'un manteau de flammes, rouge et flottant. Les démons veulent jouer encore un peu avec mon humble vie...

« Je continue à avancer en trébuchant, mort de fatigue, pas à pas, dans ce labyrinthe de feu. Je me dis : Si je m'arrête, jamais plus je ne repartirai. C'est alors qu'une voix s'élève tout près de moi : « Kazuo-san, je t'en prie, aide-

« moi. » Puisqu'on connaît mon nom, je dois connaître moi aussi la personne à qui appartient cette voix. Mais qui, qui est cet être informe ? Une jeune fille ? Les cheveux brûlés. Entièrement nue. Seul l'élastique de son slip pend encore, ridiculement inutile autour de ses hanches. Sur son ventre, tout souillé de sang et de boue, une profonde blessure. Je ne saurais reconnaître ma propre sœur dans cet état.

« — Qui es-tu ?

« — Sumiko. »

« Maintenant, je me rappelle : Sumiko ! Elle habitait tout près de chez nous. Mais il n'est pas possible que ce soit elle ! Sumiko ! Enfant, elle était si belle que nous l'appelions « Lis « blanc ». Je lui demandai : « Est-ce réellement toi ? Es-tu « bien la petite Sumi-chan ? N'aie pas peur. Je vais te rame-« ner à la maison. Courage. Allons ! »

« Sa faiblesse était telle qu'elle ne pouvait même plus faire un pas. Je déchirai ma chemise pour qu'elle s'en couvre au moins la poitrine et le sexe. Puis je me mis à essuyer le sang qui avait coulé de sa blessure. L'entaille était plus grande que je ne l'avais supposé tout d'abord, mais elle ne saignait pas beaucoup. Rien qu'un mince filet de sang rouge et frais qui tombait goutte à goutte sur sa cuisse tremblante.

« J'essayai de soutenir Sumiko, mais le moindre pas lui arrachait des cris de souffrance.

« — Sumi-chan, je sais combien cela fait mal. Mais je « t'en prie, supporte ta douleur. »

« Nous avons continué à nous traîner dix pas encore, puis nous nous sommes arrêtés près d'un réservoir d'eau ouvert, et nous nous sommes aspergés de la tête aux pieds. Mais la violente chaleur des flammes nous séchait instantanément. Seul, j'avais déjà beaucoup de peine à avancer ; à deux, cela devenait presque impossible. De nouveau, des monceaux entiers de mourants se dressaient devant nous. Ecroulés au milieu de la rue. Nous avons essayé de nous frayer une voie à travers eux. Ils étaient prisonniers des câbles électriques, ces écheveaux de fils qui, une fois les poteaux tombés, avaient tout recouvert, comme des lianes de métal...

« J'ai été parfois près de renoncer. Je l'aurais peut-être

fait. Mais en exhortant Sumiko au courage, je me donnais du courage à moi-même. C'est parce que je voulais la sauver que je me suis sauvé aussi. Nous avons fini par arriver à Dobashi [1].

« Les morts, ici, étaient tous des enfants. Cours secondaires de Shudo, une école de filles méthodiste. Toutes là. Presque sans exception. Quelques paysans aussi, venus avec leurs carrioles, leurs chevaux et leurs bœufs pour aider à l'évacuation qui aurait dû être faite depuis longtemps.

« Nous trébuchions tous les deux, nous tombions de plus en plus souvent. Il devenait presque impossible d'avancer dans cette fumée âcre et épaisse. Je dis, le cœur lourd : « Sumi-chan, on ne peut pas continuer dans cette direction. « Il nous faut retourner et fuir vers Yokogawa. »

« Il nous fallait donc renoncer à rentrer chez nous, dans la maison de nos parents. C'était une décision difficile à prendre, mais la seule possible. Peu à peu, la rue devint plus large et plus libre. Mais nous rencontrions encore des parents qui appelaient leurs enfants, et des bébés qui pleuraient et réclamaient leur mère. Là-bas, un groupe de soldats du deuxième régiment occidental. Tous morts. Mais tous bien alignés. Ils étaient tombés ou plutôt — ah ! le spectacle grotesque ! — ils avaient fait la culbute comme une rangée de dominos, chacun entraînant le suivant dans sa chute, et sans doute étaient-ils morts sur le coup. On reconnaissait en tête — à son uniforme — un officier. Il tenait encore à la main son épée nue, mais de la partie inférieure de son corps il ne restait rien que des os blancs.

« Nous nous sommes traînés péniblement sur le pont de Yokogawa puis dirigés vers le nord jusqu'à ce que nous ayons atteint le bord du fleuve à Misasa. Là, enfin, il n'y avait plus de traces des incendies et, dans ce paysage apparemment intact, les heures que nous venions de vivre nous semblaient un cauchemar égaré en plein jour... Nous nous sommes assis près d'un bosquet de bambous au bord du fleuve. Quelques autres réfugiés s'y étaient déjà installés. Combien d'heures

1. Endroit peu éloigné du centre d'explosion de la bombe.

s'étaient-elles écoulées depuis que j'avais quitté l'abri de la fabrique, à Furue ? Cinq heures ? Dix heures ? Ou bien était-ce hier ? Pour la première fois, je sentis que j'avais faim.

« Une voix s'éleva dans le buisson voisin :

« — Eh, là-bas ! *nous avons des remèdes pour les brûlés.* « Que ceux qui peuvent encore marcher s'approchent. » Et tous de ramper vers un homme qui faisait couler d'un bidon d'essence un liquide épais. Je m'en fis verser un peu dans le creux de mes mains. C'était une huile de plantes. J'en enduisis tout le corps de Sumiko qui ne cessait de gémir et j'essuyai ensuite mes mains grasses en les passant sur mon propre corps. Puis, nous sommes tombés dans le sommeil de l'inconscience.

« Lorsque la nuit fut venue, le buisson de bambous s'anima.

« — De l'eau, de l'eau... s'il vous plaît... donnez-moi de « l'eau... *itai, itai* [1], maman ! Tuez-moi. Je ne veux plus... « je ne veux plus souffrir ! »

« Sans cesse des cris et des gémissements perçaient les ténèbres. « Ah ! les misérables. De l'eau... Rien qu'une « goutte... » Une femme se lève d'un bond et s'écroule. Une autre se met à crier, comme folle :

« — Ha... ha... ha... Mitchan... Regardez donc ma Mitchan... « Elle vole... Viens ici, Mitchan... Je te donnerai du lait ! » La jeune femme tire avec violence sur ses deux seins brûlés et les lève vers le ciel vide. Et elle rit, et ses cheveux dénoués volent autour de sa tête. Puis elle se précipite contre les troncs des bambous et les secoue désespérément comme si son enfant perdu, tombant des arbustes, pouvait choir à ses pieds. Mais il ne tombe qu'un tourbillon de feuilles qui renvoient le reflet de l'incendie lointain d'Hiroshima. Plus il faisait sombre, plus les flammes vacillantes semblaient se rapprocher de nous.

« Combien étions-nous réfugiés dans ce coin obscur ? Et combien mourraient ici avant le matin ? Peut-être Sumiko elle-même, qui avait couché la tête sur ma poitrine. Nous nous tenions embrassés, attendant la venue du jour.

« Je ne sais même plus exactement de quelle façon nous

1. Exclamation de douleur japonaise.

avons fini par arriver à l'endroit où s'était trouvé naguère mon foyer : à présent un tas de décombres noircis. De ma chambre que j'aimais tant et de la petite véranda en façade, on ne voyait plus rien. Aucune trace de ma mère, de mon père, de mes sœurs. Je restai là debout, incapable de bouger ni d'éprouver le moindre sentiment. S'ils avaient succombé, je devais me mettre sans tarder à la recherche de leurs restes mortels et les enterrer. Je fouillai l'emplacement de la cuisine et de la salle de séjour. Les blessures de mes mains se rouvraient à ce travail, mais je creusais et creusais toujours. Tout ce que je retrouvai de mon père fut sa boîte à cigarettes et de ma mère sa montre-bracelet. Je les ramassai en souvenir...

« Nous avons continué jusqu'à la maison de Sumiko.

« — De l'eau, de l'eau ! murmurait-elle. Je t'en prie, Kazuo-« san, rien qu'une goutte ! » Mais il n'y avait pas trace d'eau alentour, tout était desséché.

« — Kazuo-san, je vais... mourir... Merci... merci pour « tout... Laisse-moi ici... Il faut que tu cherches ta mère... »

« Elle avait joint les mains comme pour une prière, mais j'interrompis ses gémissements :

« — Es-tu devenue folle, toi aussi ? Lève-toi ! Tu ne veux « pas revoir tes parents ? Si tu renonces maintenant, tous « nos efforts n'auront servi à rien. Comprends-tu ? Tu n'as « pas le droit de mourir. Tu n'as pas le droit ! » Je l'avais empoignée pour la secouer.

« Alors, une vieille femme passa.

« — *Obasan* (vieille dame), lui criai-je d'une façon fort « inconvenante, où y a-t-il de l'eau par ici ? »

« Elle se montra très mécontente de mon impolitesse [1], mais finit par me renseigner tout de même avec un geste irrité de la main : « Eh bien, là-bas !

« — Merci », lui criai-je, et à Sumiko : « Sumi-chan, tu « as entendu. De l'eau, de l'eau potable, tout près d'ici.

1. En réalité, *obasan* avec un *a* bref signifie « ma tante » et constitue une expression familière. D'où l'impolitesse du jeune homme. (N. D. T.)

« Sumi-chan ! » Elle eut un faible sourire. Lorsque je revins avec l'eau, elle ne bougeait plus. Son corps était déjà froid. « Sumiko ! Sumi-chan ! Réveille-toi ! Il faut que tu « vives ! » Je l'entourai de mes bras et versai l'eau sur son petit visage qu'éclairait un sourire délivré. Les gouttes tombèrent de ses lèvres, l'eau qu'elle avait tant désirée coula inutilement le long de son cou. »

Tandis que Kazuo M., dans sa prison, faisait revivre en lui-même les événements, vieux de quatre années à peine, qui avaient suivi le bombardement atomique, le monde extérieur vit interdire pour la première fois les fêtes commémoratives annuelles du 6 août parce que les forces d'occupation et le « Service de Sécurité publique » craignaient des manifestations populaires dirigées contre la guerre de Corée.

Toute espèce de rassemblement fut strictement interdit. Seul le hurlement des sirènes, remises en place depuis peu, devait, à huit heures quinze précises, rappeler le souvenir de « ce jour-là ». Des forces de police avaient été appelées en renfort de toutes les régions environnantes pour assurer le maintien de l'ordre. Hiroshima ressemblait, en ce matin brûlant du 6 août, à un vaste camp militaire.

Malgré toutes les dispositions prises par la police, plusieurs cortèges se constituèrent et, du toit des magasins Fukuya reconstruits, des milliers de tracts furent lancés sur la ville.

La police dut recourir à la force pour disperser les manifestants. Parmi ceux-ci se trouvait Seichiro Togé. Blême, à peine guéri de son hémorragie, il avait quitté le sanatorium, pour venir dans la Ville de la Mort manifester en faveur de la paix.

Le poète a décrit les événements de cette journée dans une œuvre lue et citée par la suite dans le Japon tout entier. Voici ce qu'on peut y lire sur ce 6 août 1950 à Hiroshima, « Ville de la Paix » :

Ils se ruent sur nous
Ils se ruent
D'ici

Vivre à Hiroshima

De là
Revolver au côté
Les policiers se ruent sur nous.
Le 6 août mil neuf cent cinquante...
Près de la Tour des Morts, dans ce désert brûlé,
La foule qui déferle

(Et les fleurs qu'elle porte avec elle)
Entraînée dans le tourbillon sauvage
Quand les hommes aux jugulaires trempées de sueur
Se ruent sur elle...

Faites voler les colombes,
Faites sonner la cloche de la paix

Tous les messages pacifiques du maire
Autant en emporte le vent

La fête de la paix
Eclate dans le néant
Comme feu d'artifice...

5. Les sandales de paille

« ... C'est pourquoi je demande à être condamné à mort. » A chacun de ses interrogatoires successifs, Kazuo M. implorait ses juges d'inscrire dans leur procès-verbal son seul et dernier souhait.

L'entêtement avec lequel il persévérait dans cette exigence peu commune ne laissait pas d'étonner les magistrats. Ils savaient par les rapports des gardiens que le détenu tournait comme un ours en cage dès qu'il se trouvait seul dans sa cellule, qu'il ne cessait de s'agiter et de gémir dans son sommeil — bref, que tout dans son attitude manifestait la hantise de la mort, habituelle chez les prisonniers. Mais à peine était-il introduit dans le bureau du procureur [1] qu'il jouait le criminel endurci, insistant même sur le fait que seule la cupidité l'avait poussé à devenir un meurtrier. Pas d'autre mobile ? Non.

Mais ces déclarations ne concordaient pas avec le portrait que traçaient de l'inculpé tous les témoins qui l'avaient tant soit peu approché. Il y avait là quelque chose de bizarre et le procureur voulait absolument découvrir pourquoi ce prévenu, contrairement à tous ceux qu'il eût jamais interrogés, tenait tellement à se charger lui-même.

Il convoqua une fois de plus Kazuo.

1. Dans la procédure d'instruction japonaise, le procureur interroge le prévenu avant le procès.

« Vous nous cachez quelque chose, lui dit-il de but en blanc. On m'a raconté que vous faisiez partie du corps des pompiers volontaires. J'ai entendu parler de vos bagarres avec les soldats étrangers. Quelqu'un m'a appris que vous montiez souvent au cimetière d'Hijiyama, où reposent les victimes inconnues du bombardement atomique, qu'on vous y a vu rôder seul, parler à haute voix et pleurer. J'ai le sentiment que ces détails sont importants et ont un rapport certain avec votre crime... »

Kazuo se taisait obstinément et, détournant les yeux, contemplait la fenêtre comme si cette conversation ne le concernait pas.

« Le fait que votre victime soit justement un trafiquant du marché noir n'est sans doute pas non plus dû au hasard. Kazuo, l'accusateur n'est pas toujours l'ennemi de l'accusé. Allons, expliquez-vous !... Ouvrez-moi votre cœur... Racontez-moi tout. Cela vous soulagera... »

Kazuo se taisait toujours et son beau visage ne laissait pas transparaître le moindre signe d'émotion. Alors le magistrat reprit d'une voix plus dure :

« Si vous maintenez vos déclarations actuelles, il n'y a vraiment plus qu'une issue possible : la peine de mort ! Si vous voulez sauver votre tête, alors il vous faut faire maison nette. »

« L'espace d'un instant, j'avais eu l'impression que je devais tout dire à cet homme, me raconta plus tard Kazuo. Mais lorsqu'il eut ajouté : « Si vous voulez sauver votre « tête », la rage m'envahit. Il croyait donc que j'avais peur de mourir ? Moi ? J'allais lui montrer qu'il faisait fausse route ! »

Et Kazuo réagit en conséquence. Il demanda au procureur :

« Il est bien certain, n'est-ce pas, que le tribunal prendra acte de ma déposition si elle reste exactement ce qu'elle est actuellement...

— Oui, c'est certain », répondit le fonctionnaire en regardant l'accusé dans les yeux. Il était déconcerté, car il savait

qu'en signant sans les modifier ses déclarations antérieures, c'était son arrêt de mort que Kazuo signait.

Il fit une dernière tentative.

« Je vais vous confier quelque chose. J'ai devant moi une demande de grâce détaillée en votre faveur. Si tout ce que j'ai lu dans cette requête est exact, vous n'êtes pas un criminel ordinaire. Enfant, vous étiez passionné de peinture. Vous dévoriez les livres. Vous passiez pour un garçon doux et rêveur. Mais après la guerre vous avez changé d'un seul coup. Il est dit, dans cette pétition, qu'on peut à peine croire qu'un homme comme vous ait commis un meurtre aussi brutal. Moi-même, depuis que j'ai appris à vous connaître personnellement, je n'arrive pas à comprendre votre geste. Cet assassinat ne s'accorde pas à votre personnalité. J'ai entendu dire que vous étiez très aimé de vos camarades de classe. On m'a également rapporté qu'au cours d'une rencontre avec d'anciens condisciples, vous vous êtes élevé, les larmes aux yeux, contre la légèreté et l'insouciance de la jeunesse actuelle.

« Je ne parviens pas à imaginer que votre passion pour la noblesse et la pureté ait complètement disparu. Certes, on ne peut effacer le crime dont vous êtes convaincu. Mais mon rôle est de poursuivre sans pitié le crime lui-même, non celui qui l'a commis... Considérez-moi donc, je vous prie, comme votre ami... Je veux vous traiter comme un être humain. Ne voulez-vous pas le comprendre enfin ? »

Kazuo s'entêta. Ces paroles, pourtant, ainsi qu'il me le rapporta plus tard, l'avaient profondément touché. Mais il ne suivit que la voix de son « cœur obstiné » et persista à vouloir apposer sa signature, son empreinte digitale en l'occurrence, sous chacun des procès-verbaux où il se présentait, de son propre aveu, sous les traits d'un assassin calculateur et brutal.

« Le prévenu veut utiliser l'appareil officiel de la justice comme instrument de suicide. » Cette hypothèse du juge instructeur n'était pas loin de la vérité : Kazuo avait déjà pensé au suicide en déchirant son journal intime — dans son poème sur la pluie, écrit quelques semaines après le *pikadon*,

il parlait de suicide — c'était par un suicide manqué qu'il avait répondu à la trahison de Yukiko.

La légèreté et le manque de préparation qui caractérisaient son crime, le fait qu'une fois en possession de son butin, il n'avait même pas tenté sérieusement de fuir, son attitude, enfin, pendant l'instruction pouvaient donner à penser qu'il avait, en vérité, tué par nostalgie de la mort. Ce n'était pas Yamaji, c'était lui-même qu'il avait tué. Et les jeux étaient faits.

Dans la procédure japonaise, l'audition de l'accusé et des témoins n'a pas lieu au cours d'une délibération unique et continue, mais en plusieurs audiences réparties sur des semaines et des mois, chacune consacrée à un aspect particulier de l'affaire. Entre octobre 1950 et août 1951, Kazuo M. ne dut pas subir moins de six de ces interrogatoires publics. Entre les séances, il tenait son journal, et ses notes expriment ses luttes et ses angoisses intérieures.

« Jour X, mois X, 1950. Légère averse. Braqués sur moi, les yeux de l'envie, les yeux de la haine, les yeux de la pitié. Qui vous a donc demandé d'avoir pitié de moi ? Les flashes des photographes de la presse m'inondaient de lumière. Eh bien, regardez-moi, je n'ai pas peur d'être condamné à mort ! Vous pouvez être tranquilles sur ce point. Je leur ai montré les dents et je n'ai lu que l'effroi dans leurs prunelles. Je me sens magnifique. Ecoutez-moi tous autant que vous êtes ! Ne savez-vous pas que le manche de la hache est fait du même bois que le chêne qu'elle a abattu ? Je voulais tout broyer... Oui, tout... Jusqu'à ma propre vie... Et c'est ce que j'ai fait... Oui... c'est ce que j'ai fait ! »

« Jour X, mois X, 1950. Mon père ! mon père ! Je brûle de revoir mon père. Toujours ces regards fixés sur moi. Et ils me considèrent tous comme un grand criminel. Je fais comme si c'était vrai, comme s'ils ne pouvaient rien contre moi. Pourtant je crois que je finirai par faiblir. En vérité, je ne suis pas de cette race impitoyable. Je désirais avec passion me rapprocher des hommes, je voulais aimer et être aimé ; mais ils se sont tous écartés de mon chemin. Plus j'essayais de venir vers eux, plus ils s'éloignaient de moi. J'étais tou-

jours solitaire. En réalité, je ne veux pas, je ne veux pas mourir ! Je voudrais vivre... »

Une nuit où Kazuo se retournait une fois de plus sur son lit de camp sans trouver le sommeil, le gardien vint secouer ses clefs à la porte : « Hé là, une visite ! »

Kazuo se leva d'un bond et enfila son pantalon. C'est seulement lorsqu'il voulut attacher sa ceinture qu'il se souvint qu'on la lui avait confisquée depuis longtemps. Ce geste ridicule, retenir son pantalon d'une main chaque fois qu'il se levait ou faisait quelques pas, était ce qu'il y avait de plus humiliant dans son existence déjà trop longue de détenu.

Dans un coin de la salle d'audience, un homme était affalé sur une chaise — celui dont il avait tant espéré la visite sans oser l'attendre.

Le père et le fils se dévisagèrent. Les yeux de Setsuo M. reflétaient la tristesse et le désespoir qu'on y pouvait voir palpiter les rares fois où il avouait aux autres, oubliant son entrain forcé : « Ma femme appartient à une famille honorable. Mais moi, je suis un vrai bon à rien. »

« Kazuo, qu'as-tu fait ? J'ai honte devant nos ancêtres et devant nos relations... J'ai essayé de me tuer. Pour réparer. Pour expier. Mais... je n'y suis même pas parvenu. »

Sa voix prit un ton d'assurance forcée. « Je rachèterai ton crime. Je veux travailler, travailler pour la communauté. Même si je dois pour cela me perdre moi-même. »

Kazuo aurait voulu serrer son père dans ses bras. Mais même alors il n'osa pas. Setsuo M. tendit à son fils un petit paquet. « J'y ai travaillé toute la nuit. C'est le dernier cadeau que je puisse te faire... Mais il y a encore quelque chose qu'il me faut te dire : tout cela, en vérité, n'est pas ta faute. C'est ta mère et moi qui sommes coupables. Pardonne à ta mère. Elle a fait tout ce qu'elle a pu pour que tu deviennes un homme de bien... Mais tu es en droit d'en vouloir à ton père... Tu as compris, Kazuo ?... Tu as compris, n'est-ce pas ? Je ne t'adresse qu'une prière : ne sois pas un lâche, mon fils ! »

Lorsque son père fut parti, Kazuo, sous la surveillance du

gardien, déplia le papier journal qui enveloppait le présent. Il prit son temps, car cet instant était précieux. Le premier cadeau que lui eût jamais fait son père... Mais le geôlier, impatient d'en finir, le pressait. Kazuo ouvrit lentement le paquet. Il y trouva une paire de sandales de paille munies de lacets noir et blanc.

Il lut d'abord l'effroi sur le visage du guichetier. Alors seulement, il s'avoua ce qu'il avait refusé de comprendre : ces sandales étaient de celles dont on chausse les morts avant de les ensevelir.

« Des sandales mortuaires, des sandales mortuaires ! » Ces mots battaient obstinément dans la tête du jeune homme. « Il a voulu me signifier que je dois absolument mourir. Tel est mon père : il a toujours préféré parler par allusions et par énigmes. Le voilà qui ordonne à son propre enfant : Meurs ! Un père, cela ? Eh bien, qu'il s'évanouisse dans le néant ! Qu'il disparaisse comme les gouttes de sang sur la lame de la guillotine. Un autre aurait soulevé le monde entier : « Sauvez mon enfant ! » Mais mon père, mon père à moi ? »

A la veille de la dernière audience du procès, Kazuo écrivit dans son journal :

« La nuit dernière, j'ai serré dans mes bras les sandales que mon père m'a apportées... A mon réveil, elles étaient mouillées de larmes. Père, je les porte déjà, tes sandales. Parfois je les frotte sur le sol ou je les pétris pour qu'elles s'ajustent parfaitement à mes pieds... Debout devant l'échafaud, je les porterai avec fierté. Car elles sont la seule expression de l'amour de mon père... »

Lorsque mon collaborateur Koaru Ogura et moi-même avons consulté le volumineux dossier contenant les procès-verbaux sténographiés du procès Kazuo M., nous sommes tombés sur le récit d'un incident que Kazuo n'avait jamais mentionné, ni dans sa conversation, ni dans ses notes. Cet épisode devait pourtant jouer un rôle décisif sur le sort de l'accusé.

Le 28 juillet 1950, M. avait déclaré entre autres choses

devant le procureur Takashi Moriwaki : « Le 2 janvier de cette année, je me suis cassé les deux bras et quelques côtes en tombant d'une échelle. Après cette chute, j'ai eu l'impression de m'être également blessé à la tête. Depuis cette date, j'ai fait preuve d'une grande nervosité et certaines personnes allaient jusqu'à affirmer que j'étais hystérique. Bien que le choc eût été assez rude pour déterminer une légère fêlure du crâne, je n'ai jamais souffert de perte de mémoire. Mais lorsque j'eus quitté l'hôpital, je pouvais à peine remuer les membres et j'en perdis le courage de vivre. Le 14 février, j'ai essayé de me suicider en buvant de la mort-aux-rats. Au début de mars, j'avais retrouvé l'usage de mes bras, mes côtes et ma tête étaient guéries. Mais, après ma tentative de suicide, j'appréhendais tout travail... »

C'est sur ce point qu'intervint l'avocat commis d'office, Daikichi Honma. Il était très facile de prouver que cette déclaration correspondait aux faits, puisque l'accident avait eu de nombreux témoins. Le 6 janvier de chaque année, on peut assister en effet dans la plupart des villes japonaises à une grande démonstration du corps des pompiers, le *Dezome Shiki,* au cours duquel les plus adroits et les plus courageux font quelques audacieux exercices d'équilibre. Le morceau de bravoure de ce spectacle en plein ciel est toujours constitué par des exhibitions de haute voltige sur les échelles de bambou. Se balançant sur une jambe ou pendus par les pieds à de légers anneaux, les pompiers brandissent dans les airs des fanions multicolores et déploient des ombrelles de papier peintes.

En décembre, au cours d'une répétition, Kazuo avait fait une chute qui avait falli lui coûter la vie. Ayant perdu toute assurance, quatre jours avant le spectacle, il eut un nouvel accident sérieux. L'avocat put produire les déclarations de parents et d'amis qui tous signalaient le « comportement étrange » de Kazuo à la suite de cette chute. Il présenta aussi des certificats médicaux. Les conclusions du docteur Takashi Fujiwara, de l'université d'Okayama, désigné comme expert, ne pouvaient manquer de faire impression : le neurologue déclarait en effet que l'accusé avait montré, pendant les six

mois qui avaient suivi l'accident, « certaines modifications de sa mentalité », résultant d'une commotion cérébrale.

Ni Kazuo ni son avocat n'abordèrent, à aucun moment du procès, la question des origines psychologiques du crime. Ils n'évoquèrent pas une seule fois le traumatisme causé par le *pikadon* ni les expériences vécues par Kazuo après la guerre à titre de circonstances atténuantes.

Si l'accusé conserva le silence à ce propos, c'est que, pour lui, l'affaire était d'ores et déjà entendue. Son père avait, pour sa part, rendu son verdict. L'avocat refusait, quant à lui, de faire appel à ce genre d'arguments : sans doute pensait-il que la cour ne le suivrait pas sur ce terrain, de peur de faire jurisprudence.

Le 16 août 1951, le procureur Kataoka, qui avait pris dans cette affaire la succession du magistrat dont Kazuo M. n'avait pas voulu saisir la main secourable, requit la peine de mort. L'accusé, expliqua-t-il, avait froidement prémédité son crime. Il ressortait de ses propres déclarations qu'il se disposait à tuer par pure cupidité, non pas une seule, mais plusieurs personnes : triste exemple de la dépravation dont faisait preuve la jeune génération. L'avocat Honma plaida la « responsabilité diminuée » et, pour appuyer sa thèse, il fit une révélation inattendue : au cours du mois précédant le meurtre, Kazuo avait à deux reprises tenté de se donner la mort... La première fois, il était demeuré des heures durant la tête enfoncée dans une bouche d'égout ; une autre fois, on l'avait trouvé étendu sur la voie de chemin de fer. Ces faits nouveaux, jusque-là ignorés du tribunal, prouvaient clairement que la double chute dont M. avait été victime avait temporairement troublé son équilibre mental.

Le verdict devait être rendu le 8 septembre 1951. Bien avant le début de la séance qui avait lieu dans la salle du tribunal cantonal reconstruit après le bombardement, les couloirs regorgeaient de monde.

Parmi les gens qui attendaient se trouvait le père de Kazuo. Le visage tourné contre le mur, il essayait de passer inaperçu de la foule qui l'entourait. Aussi tressaillit-il quand quelqu'un

lui adressa la parole. Il avait espéré qu'on le laisserait seul avec sa honte et son chagrin.

« Vous êtes le père du jeune meurtrier, n'est-ce pas ? »

Il leva les yeux. Une femme d'un certain âge se tenait en face de lui. Il ne l'avait encore jamais rencontrée.

« Je suis venue pour lui donner courage, dit-elle. On m'a raconté que votre fils était un *oya-koko-musuko*, un garçon qui prend bien soin de ses parents. Je voulais vous dire que je ne le considère pas comme un criminel ! »

Ces paroles émurent profondément Setsuo M., mais avant qu'il ait pu remercier l'inconnue, la foule s'engouffra dans la salle dont on venait d'ouvrir les portes et jamais il ne revit cette femme.

« Comme à chacune des audiences publiques, je me sentais cerné par des regards innombrables, raconte Kazuo M., et je me révoltais contre l'indiscrétion de ces regards. Eh bien oui, contemplez-moi tous : c'est moi l'assassin ! Contemplez-moi bien... ne vous gênez pas, imbéciles ! Vous ne seriez même pas capables de comprendre la centième partie de ce qui s'est passé en moi.

« Vint le jugement. Des centaines de visages attentifs derrière mon dos... PRISON A VIE.

« Etais-je heureux de ce verdict ?... Non... Malheureux ?... Non plus. J'avais bien manqué mon coup : voilà à peu près ce que je pensais. « A vie », cela signifie-t-il : « continuer à vivre » ? Quand on a si longtemps médité sur la mort toute proche, quand on s'est répété chaque jour : Je marche vers son piège irrésistible, il est difficile de s'adapter à une autre perspective...

« La salle entière bourdonnait d'un murmure confus. Lorsque je quittai le tribunal, une sorte de joie tremblante m'habitait qui n'excluait d'ailleurs pas une tristesse indescriptible. Je sais maintenant, je sais que j'ai tout raté... Tout. »

4. *Les Survivants*
(1952-1957)

1. Le palais du « pâté de poisson »

Hiroshima, « Ville de la Paix », ne retrouva la prospérité que lorsqu'une nouvelle guerre ou, pour employer l'euphémisme habituel, un nouvel « incident », vint remplir les caisses chroniquement vides de l'Etat. Le président du conseil Yoshida qualifia de « manne céleste » les commandes militaires des Nations Unies engagées en Corée qui relancèrent l'économie japonaise paralysée par le programme d'austérité du conseiller financier américain Dodge. Hiroshima, ancien centre de l'industrie de guerre, fut particulièrement favorisée. Après les hostilités, les usines d'armement de la ville atomisée avaient orienté leur production vers la fabrication de paquebots, de rails de chemin de fer et de camionnettes dont la vente se révélait souvent très difficile. A présent, elles étaient chargées de remettre en état des jeeps, des mitrailleuses et même des chalands de débarquement de la deuxième guerre mondiale, sortis de la naphtaline et prêts à reprendre du service.

Toutes les statistiques des années 1950 à 1952 témoignent de la progression spectaculaire de l'économie d'Hiroshima. On gagnait et dépensait beaucoup d'argent. La *City* poussait en flèche, le quartier consacré aux divertissements s'ornait de nouvelles parures de néon, les bars et les maisons de tolérance n'avaient jamais été aussi prospères depuis la « grande époque ». En Corée, qui en avait le loisir pouvait s'étonner de découvrir, sur bien des véhicules vert olive des

Forces de l'O.N.U., un nom qui, cinq années plus tôt, avait été considéré comme le point final mettant définitivement fin à toutes les guerres : *Hiroshima.* Il était d'usage, en effet, que chaque engin militaire reconstitué portât le nom du lieu où il avait été rappelé à la vie pour un nouveau baptême du feu.

Si Hiroshima, dans les premières années après le *pikadon,* rappelait une colonie de chercheurs d'or du Far West, le centre, avec ses maisons basses et ses enfilades de hauts immeubles aux façades polies et aux toits plats, son enchevêtrement de fils électriques et ses réclames criardes, commençait de plus en plus à ressembler au « Main Street » de quelque ville californienne. Même les rues commerçantes couvertes — autrefois, bazars disparates et bariolés — évoquaient à présent les « passages » élégants des métropoles occidentales. Une certaine intimité douillette et confortable de petite ville avait caractérisé l'Hiroshima d'avant guerre. Cette garnison du Japon occidental passait alors pour être un peu assoupie, mais c'était justement, disait-on, ce qui faisait son charme et les fonctionnaires s'y laissaient muter avec satisfaction.

Epoque révolue ! Aucune planification ne pouvait évidemment restituer le charme forclos des restaurants d'huîtres du bord de l'Ohta et des célèbres maisons de geishas, le pittoresque des jardins idylliques et des ruelles étroites. Les Japonais, pour désigner la nouvelle Hiroshima, employaient souvent l'expression de « nouveau Chicago ». L'aspect de la cité rappelait assez fidèlement en effet celui de la grande ville américaine telle que l'a popularisée le cinéma. Hiroshima essaya de justifier son surnom en donnant au public attitré de la presse à sensation le spectacle entièrement nouveau pour lui d'une guerre des gangs qui opposa des années durant la bande de « Oka » et la bande « Murakami ». Ce n'est qu'en décembre 1952, lorsque leur rivalité dégénéra en véritables batailles de rues, que la police se décida à intervenir d'une façon plus énergique, sans toutefois que son action brisât vraiment l'influence du « milieu » qui se manifestait dans tous les domaines de la politique locale.

Dans les premières années de l'après-guerre, des boutiques provisoires, hâtivement assemblées, avaient surgi un peu partout, mais avec la prospérité on vit s'élever en nombre croissant des bâtiments officiels aux proportions imposantes. Banques, grands magasins, stations de radio, immeubles de presse, bureaux d'affaires sortaient du sol. Les catholiques posèrent en 1950 la première pierre d'une grandiose « cathédrale de la Paix », les bouddhistes annoncèrent la construction d'un « temple de la Paix », les autorités de Tokyo mirent en chantier les premiers édifices d'un important complexe administratif dont on annonça fièrement qu'il viendrait immédiatement après les palais ministériels des grandes capitales quant à sa superficie. L'université elle-même put remettre en état ses propriétés sérieusement endommagées et sollicita les universités sœurs dans le monde entier pour qu'elles lui envoient arbres et arbustes destinés à la création d'un vaste « jardin de la Paix ».

La guerre de Corée ayant rempli les caisses de l'Etat, le gouvernement commença de débloquer les premiers fonds prévus par la loi exceptionnelle de 1949 pour la reconstruction de la « Ville de la Paix ». Mais de nombreuses restrictions devaient intervenir dans la destination de ces crédits. Le maire Hamai aurait voulu utiliser en priorité cette subvention à la construction d'écoles, de logements, de canalisations. On ne le laissa pas faire : cet argent devait être consacré exclusivement à des projets commémorant le souvenir du 6 août 1945, c'est-à-dire, avant tout, à l'érection de monuments et d'installations représentatifs : ainsi en avaient décidé le ministère des Finances et celui de la Reconstruction.

Le chef-d'œuvre, centre spirituel de la « Ville de la Paix », serait le « parc de la Paix » qu'on se proposait d'aménager sur une île enserrée par les deux bras de l'Ohta. On y élèverait un mausolée à la mémoire des victimes du *pikadon*, un musée de l'Atome qui abriterait la collection du professeur Nagaoka jusqu'ici logée dans un simple baraquement et un palais de la Foire. Un « pont de la Paix » conduirait les visiteurs dans cette île du souvenir. Mais quand le projet du professeur Tangé, élève de Le Corbusier, fut présenté à Tokyo,

les autorités compétentes le jugèrent aussitôt beaucoup trop ambitieux et trop onéreux. Sans se laisser décourager, Hamai déclara que la municipalité fournirait le complément financier nécessaire pour réaliser, fût-ce progressivement, ce plan originel.

L'administration souleva d'autres difficultés. Lorsqu'elle apprit que le cénotaphe contiendrait les cendres de plusieurs dizaines de milliers de morts fauchés par l'atome, elle sortit de la poussière une ancienne loi interdisant la construction de tombeaux dans un parc public. Aussi ne peut-on inhumer sous la dalle grise et polie du « Cénotaphe » qu'une liste nominale des morts et des disparus.

Or, sur le terrain du futur « parc de la Paix » se dressait déjà une petite sépulture collective contenant les restes des élèves d'une école victimes du bombardement. D'après les règlements, cette sépulture aurait dû être déplacée au début des premiers travaux d'aménagement. Mais les autorités eurent quand même assez de tact pour ne pas s'estimer « officiellement » informées de l'existence de cette tombe. Lorsque les survivants exprimèrent leur intention d'embellir ce lieu funèbre en lui adjoignant un petit monument, on leur conseilla de le faire un dimanche afin que les services officiels pussent « ignorer » cet acte illégal.

Le grand Cénotaphe des victimes de la mort atomique, une sorte de plate-forme de granit gris aux lignes sobres et pures évoquant la structure supérieure des anciennes maisons japonaises, fut inauguré en août 1952. Mais l'inscription gravée dans la pierre : « Reposez en paix, car la faute ne sera plus jamais commise », souleva aussitôt le tollé d'une partie de la population d'Hiroshima : les protestataires s'indignèrent de ce que ces mots pouvaient signifier que les victimes étaient, elles aussi, coupables et le reconnaissaient ! Une mère, outrée, exigea même que le nom de son fils, tué à l'âge de trois ans, soit effacé de la liste des victimes parce que, disait-elle, il était mort avant d'avoir l'âge de commettre une « faute ».

A mesure qu'Hiroshima retrouvait son ancien visage de grande ville, le fossé qui séparait de leurs concitoyens les

higaisha, les victimes de la bombe, se creusait de plus en plus. On avait reconstruit les maisons, tracé des rues neuves — mais les survivants étaient réduits à l'état de ruines humaines, de ruines dont le délabrement empirait de jour en jour.

De 1947 à 1948, on avait pu croire encore à la guérison de ceux qu'avait atteints la radio-activité. Le nombre des avortements diminuait, les examens de semence montraient que les hommes temporairement frappés de stérilité avaient retrouvé leur faculté de procréation, les chéloïdes commençaient à régresser, les hématologues constataient que le taux de globules rouges des malades souffrant d'anémie et de faiblesse générale se rapprochait de la normale. Cette amélioration presque générale incita non seulement les porte-parole officiels des troupes d'occupation mais aussi quelques médecins japonais à faire des déclarations d'un optimisme prématuré. De nouveau, le monde entier vécut dans l'illusion que l'atomisation des villes japonaises n'avait pratiquement pas eu d'effets à retardement.

La censure instaurée depuis 1945 par les autorités alliées avait accrédité ce point de vue erroné dans l'opinion. Toute allusion à la « bombe atomique » était en effet proscrite non seulement dans les journaux, à la radio et dans les livres mais aussi dans les publications scientifiques.

Cette politique de stricte dissimulation — également appliquée, du reste, en Amérique — aboutit au résultat suivant : le 14 octobre 1945, le commandement du colonel Mason ferma l' « Hôpital de l'armée pour l'étude et le traitement des maladies atomiques » installé à Ujina, près d'Hiroshima, dans une ancienne filature, et réquisitionna tout le matériel de recherche transportable. Les médecins japonais qui avaient aménagé à peine un mois plus tôt cette clinique, la première du monde spécialisée dans les maladies atomiques, furent invités à retourner sur-le-champ à Tokyo. Ils purent toutefois sauver la plus grande partie de leurs dossiers et se mirent à rédiger au cours des semaines suivantes, en collaboration avec des personnalités scientifiques compétentes, un rapport d'ensemble à partir des observations faites à Hiroshima. Ce rapport, ils le composèrent et l'imprimèrent eux-mêmes sur une

petite presse à bras. Ainsi parut, le 30 novembre 1945, la toute première étude consacrée à l'analyse des conséquences médicales du bombardement atomique. À vrai dire, ce travail ne sortit pas des milieux professionnels, où on se le passait de la main à la main comme une brochure illégale. Sans doute est-ce la raison pour laquelle l'ouvrage en question ne fut jamais cité dans les bibliographies établies par la commission américaine, l'*Atomic Bomb Casualty Commission.*

Dans tous les hôpitaux, dans les instituts qui, depuis le mois d'août, avaient commencé à étudier les effets pathologiques de la nouvelle bombe, on vit apparaître, au cours des mois d'octobre et de novembre 1945, des commandos U. S. d'un genre particulier qui confisquèrent les préparations anatomiques que quelques savants avaient réalisées à partir de fragments de tissus prélevés sur les corps des victimes, et jusqu'à un film montrant le professeur Tamagawa en train de disséquer des cadavres à l'hôpital des Postes d'Hiroshima. Furent également saisis des tableaux du peintre Moya — les portraits, criants de vérité, d'une vingtaine de malades différents atteints par la radio-activité. Tamagawa se rappelle avoir reçu l'ordre de ne rien dire de ses travaux, même à des Américains s'ils ne pouvaient justifier d'une autorisation spéciale.

Les savants japonais furent d'autant plus touchés par ces mesures sévères qu'à l'époque où fleurissait le militarisme nippon, ils avaient eu la nostalgie de la liberté de recherche telle qu'elle était pratiquée en Occident. Ils avaient toujours espéré qu'après la capitulation, ils bénéficieraient à leur tour des mêmes conditions de travail. Au lieu de cela, les recherches et les publications d'une partie des hommes de science étaient frappées d'interdits plus draconiens que cela n'avait jamais été le cas du temps de la dictature. Lors d'une assemblée spéciale convoquée en 1946 par le ministère japonais de l'Education, Nishina, savant atomiste universellement connu, élève et collaborateur de Niels Bohr, déclara aux deux représentants de MacArthur qui assistaient à la séance : « Nous ne voulons nullement découvrir comment on fabrique et utilise la bombe. Notre seul but est de contribuer à l'en-

richissement général des connaissances en étudiant les résultats du bombardement atomique. » Le professeur Tsuzuki, spécialiste des rayons, protesta en ces termes : « A l'instant même où je vous parle, des gens meurent à Hiroshima et à Nagasaki d'une maladie nouvelle, la « maladie de la bombe atomique », dont nous n'avons pas encore résolu les énigmes. Si nous ne pouvons faire les recherches nécessaires pour aller jusqu'au fond des choses, nous ne saurons pas comment ces malades doivent être traités. Du point de vue humanitaire, il est impardonnable d'interdire travaux et publications ayant trait à des questions scientifiques d'ordre médical. »

Au cours des années suivantes, la sévère censure exercée sur l'activité des biologistes et des médecins japonais se relâcha. Cependant, les savants n'osaient pas publier les conclusions pessimistes auxquelles ils aboutissaient. Le professeur Zan Watanabé, de l'université d'Hiroshima, par exemple, qui avait écrit une importante étude sur un groupe de victimes atomiques, révèle qu'il a gardé son travail secret jusqu'à la fin de l'occupation parce qu'on lui avait déclaré du côté américain : « Nous n'interdisons aucune publication scientifique. Mais si nous avons l'impression que votre ouvrage est susceptible de porter préjudice à la politique des forces d'occupation, nous vous déférerons en cour martiale. Tenez-le-vous pour dit. »

Ainsi s'explique que, jusqu'à la fin de l'occupation, pendant les années 1951 et 1952, on n'ait pu se faire, même à Hiroshima, une idée exacte, ni de la nature des souffrances chroniques dues à la radio-activité, ni des symptômes tardifs à imputer avec certitude (ou, du moins, selon toute probabilité) à la « bombe ».

Des milliers de gens cependant menaient une existence misérable, accablés par les séquelles du *pikadon*. Chez un nombre limité — mais déjà considérable — d'entre eux, la maladie avait pris des formes aiguës et caractérisées : leucémie, abcès internes, troubles visuels, toutes affections d'origine vraisemblablement radio-active.

Mais beaucoup plus nombreux étaient les survivants dont les maux se manifestaient d'une manière infiniment moins

précise. Ceux-là avaient fréquemment des vertiges, des migraines, étaient pris de vomissements, se plaignaient de lassitude générale. Les maladies les plus bénignes se transformaient chez eux en affections chroniques. Lorsqu'ils attrapaient froid, par exemple, il leur fallait beaucoup plus de temps qu'aux autres pour se remettre ; s'ils se blessaient, leurs plaies guérissaient plus lentement. On eût dit que les quelque 70 000 survivants qui s'étaient trouvés le 6 août 1945 dans un rayon de trois kilomètres du centre de l'explosion avaient perdu une grande partie de leurs forces vitales et de leurs facultés restauratrices.

C'était de ce mal indéfinissable que M. Uematsu, le père de « Mademoiselle Bâton », était atteint depuis le *pikadon* et dont il ne parvenait pas à se défaire.

Lorsque l'ancien industriel, dont la bombe atomique avait détruit à la fois la petite entreprise et la santé, s'alita définitivement, la jeune Tokie, âgée de dix-sept ans, dut se mettre en quête d'un gagne-pain.

« Un jour qu'il neigeait très fort, raconte-t-elle, je me rendis au bureau de chômage. Tandis que j'attendais mon tour, je pris envers moi-même cet engagement solennel : Je ne veux plus être la benjamine, l'enfant gâtée de la famille.

« Chez le premier employeur auquel je me présentai, pas de succès. Le deuxième me dit : « Nous n'engageons pas d'in-
« firmes. » Le troisième m'interrogea : « Avez-vous des certifi-
« cats ? Avez-vous l'expérience du métier ? Non ? Alors, rien
« à faire. »

« J'avais commencé ma tournée par un tailleur établi non loin de notre maison, près de la gare. Finalement, je me retrouvai, clopin-clopant, à Koi, à quatre ou cinq kilomètres de là. Mon pied malade était devenu complètement insensible. Voici le sixième employeur éventuel. Si celui-là ne m'accepte pas, je renonce à me faire couturière. Or, je découvris un homme doux et aimable. Eh oui, il y avait encore des gens comme cela dans le monde ! Je gagnerai ma vie et en même temps j'apprendrai à coudre. Je m'appliquerai de toutes mes forces. Merci, mon Dieu !

« Le toit de l'atelier où je travaillais en compagnie de

six autres jeunes filles était délabré et nous pouvions voir le ciel à travers ses trous. Parfois il était bleu, mais quand le temps se gâtait, les courants d'air étaient tels que mes pieds devenaient froids comme des glaçons et mon dos, fatigué de la longue station assise devant la machine à coudre, se raidissait de douleur. Mais j'avais peur qu'on vînt me reprocher : « Tu vois bien que tu es incapable de faire ce métier, « parce que tu es infirme ! » Alors je me taisais et je continuais à coudre, à coudre, aussi longtemps que mes nerfs le pouvaient supporter.

« Il régnait dans l'atelier une atmosphère de camaraderie joyeuse mais superficielle. On chantait des airs à la mode plutôt vulgaires, on riait et pouffait sans raison. Mais moi, je n'arrivais même plus à sourire. Jamais je ne parvenais à me reposer de la fatigue de la veille et la peur d'être renvoyée ne me quittait pas.

« Je ne rentrais habituellement chez moi que vers une heure ou deux du matin. Mes parents, restés éveillés, m'accueillaient avec une tasse de thé brûlant. Je ne leur disais rien des incidents pénibles et irritants de la journée, car je ne voulais pas qu'ils se fassent du souci. Je demeurais pour eux la petite jeune fille bien élevée d'autrefois, et nous riions ensemble comme par le passé !...

« Le salaire que ma sœur et moi rapportions à la maison se montait en tout à 8 000 yens par mois (environ 110 N F). Comment, avec cette somme, faire suivre à mon père le traitement de fond dont il avait besoin ? Rester couché, voilà le seul remède qu'il pouvait s'offrir.

« Après un repos de six mois, il affirma qu'il allait mieux et se leva. Je l'entendis dire un jour à ma mère :

« — C'est une chose terrible pour moi de voir mes filles « contraintes à travailler si durement. » Quand, exceptionnellement, je quittais l'atelier vers sept ou huit heures, j'avais encore le temps, une fois rentrée, de coudre des vêtements d'enfants. Je recevais 16 yens (un peu plus de 0,21 N F) par pièce. Mais la fatigue m'accablait souvent au point que je n'étais même plus capable de me remettre à l'ouvrage. Alors

je me jetais, épuisée, sur mon lit et massais ma jambe douloureuse.

« Par une brûlante journée d'été, mon père chargea une petite charrette de quelques outils qui lui restaient de la forge et s'en fut en direction de la ville. Je me demandai anxieusement ce qu'il avait en tête. Le soir venu, il n'était toujours pas rentré et l'inquiétude nous gagnait. Enfin il arriva. Il paraissait très fatigué et s'assit sans dire un mot. Peu à peu seulement nous découvrîmes qu'il avait parcouru les rues toute la journée, s'offrant à réparer casseroles et marmites.

« Je n'avais pas de mal à imaginer combien il devait lui être pénible de faire ce métier d'artisan à la sauvette, lui qui, jadis, était si fier de son habileté au travail du métal ! Lorsque nous étions encore petites filles, il nous parlait souvent de sa vie passée. Il avait vécu au Kamtchatka et aidé de ses propres mains à construire le fameux pont suspendu de Miyajima.

« A la vue de son visage d'une pâleur mortelle, ruisselant de sueur, nous nous étions juré, ma sœur et moi, de travailler plus dur encore. Mais, en dépit de nos efforts, notre revenu ne suivait pas l'augmentation générale du coût de la vie. Alors, ravalant de mon mieux ma fierté, je fis une demande pour bénéficier de l'allocation consentie aux indigents. Mais l'employé du bureau de bienfaisance ne prit pas ma requête au sérieux. « Je vous en prie, dit-il en faisant allusion à notre « ancienne aisance, je vous en prie ! Une famille comme la « vôtre ne va tout de même pas... »

« Chaque jour désormais mon père s'en allait, tirant sa pesante carriole. Quand il avait des gouttières à réparer, ma mère l'accompagnait. Mais ce travail était trop pénible pour lui et, à l'automne 1952, il dut s'aliter de nouveau... Son état s'aggrava de jour en jour. Ma sœur et moi fîmes de plus en plus d'heures supplémentaires. A force d'actionner la pédale de la machine à coudre, l'insensibilité gagnait souvent mes pieds. La journée se prolongeait jusqu'à minuit ou même une heure, et ma famille craignait que je ne tombe malade à mon tour... Alors ma sœur écrivit à mon insu à l'Inspection

du Travail. Le tailleur — c'était mon deuxième employeur, le premier ayant fait faillite — fut convoqué et reçut un sévère avertissement. Mais qu'y ai-je gagné ? Il présenta des livres falsifiés et chaque soir désormais on pendit des rideaux noirs aux fenêtres afin que personne ne puisse voir du dehors qu'on nous imposait un travail de nuit. En fait, il n'y eut rien de changé.

« Le 31 décembre 1952, en quittant la maison, il me sembla que j'avais des ailes, car je me réjouissais d'avance à l'idée de toucher ma gratification de fin d'année. J'avais promis à mon père une paire de *getas* [1] neuves et comptais bien acquitter toutes nos dettes auprès des commerçants. Ma sœur s'était fait donner une avance de 3 000 yens qui nous avait servi à acheter du riz et à payer le loyer. Avec le surplus éventuel, nous aurions de quoi fêter le Nouvel An.

« Mais au lieu de la prime espérée, je reçus l'annonce de mon licenciement, et le solde de mon salaire ne dépassait pas 2 500 yens. Je n'étais pas une bonne ouvrière : tel fut le motif invoqué par mon patron. Cette accusation me fut intolérable, car je savais que j'avais bien fait, soigneusement fait mon travail. Comment allais-je maintenant rentrer à la maison avec cette somme ridicule ? J'étais décidée à ne pas me laisser faire.

« Cette fois, mon père, qui m'avait toujours conseillé la patience et la résignation, se mit en colère. Il gémit : « J'irai « moi-même lui dire deux mots. » Mais l'émotion avait été trop forte pour lui, et, en ce premier jour de l'année, il eut une grave rechute. »

Parmi les quelque cent mille personnes auxquelles le bombardement atomique avait fait grâce à Hiroshima, combien étaient-elles alors logées à la même enseigne que la famille Uematsu ? Il est difficile de l'établir avec précision, car la plupart des *seizonsha* (survivants) s'efforçaient de cacher leurs souffrances à tout le monde, hormis à leurs plus proches parents. Au début, ceux qui avaient vécu ces heures

1. Sandales de bois.

effroyables en parlaient souvent, en tiraient même à l'occasion une sorte de gloriole. Maintenant, ils se taisaient, car, presque insensiblement, l'attitude du reste de la société à leur égard s'était transformée. Ce qui, hier encore, passait pour un titre d'honneur, était désormais considéré comme une tare.

Les établissements de bains publics interdisaient leurs portes à ceux que défiguraient les grandes chéloïdes, dans la crainte — tout à fait injustifiée d'ailleurs — que ces stigmates fussent contagieux. Les « faiseurs de mariages », par l'entremise desquels se concluaient au Japon la plupart des unions, informaient les hommes et les femmes d'Hiroshima et de Nagasaki qui faisaient appel à leurs services, qu'ils se récusaient : on avait peur, en effet, que les survivants du *pikadon* n'engendrent des enfants mal conformés.

Parmi ces survivants, la plupart des salariés, à l'exception des fonctionnaires dont les postes étaient légalement assurés, perdirent leurs emplois parce que leur rendement était devenu trop faible. Ils souffraient de vertiges fréquents, de troubles de la mémoire, de nervosité et d'un dégoût général du travail. Remerciés, il leur était extrêmement difficile, voire impossible, de retrouver une place, personne ne voulant engager d' « infirmes atomiques ».

Ceux qui conservaient encore leur gagne-pain s'efforçaient donc de dissimuler, aussi longtemps qu'ils en étaient capables, leur épuisement et leurs maux. Si on les plaignait aujourd'hui, demain peut-être les jetterait-on à la rue ; aussi, les malheureux n'osaient même plus se plaindre d'une migraine ou d'un rhume. Ceux qui en avaient les moyens hésitaient même souvent à consulter le médecin, ne voulant pas risquer que celui-ci raconte autour de lui qu'ils étaient atteints de la « maladie atomique ». Un père de famille pouvait ainsi être malade et sa famille l'ignorer totalement. Un jour, incapable de résister, il finissait par se faire examiner. Mais, en général, il était déjà trop tard.

Pour tenter d'échapper à cette situation de parias, faite aux survivants du *pikadon*, des milliers d'habitants d'Hiroshima émigrèrent vers Tokyo, Osaka, Kobé et d'autres villes. Mais l'avantage qu'ils retirèrent de cet exode fut mince.

Jamais, nulle part le Japonais ne se sépare de ses papiers — en particulier de son livret de famille. Son passé demeure attaché à *lui comme une tunique* de Nessus.

C'est dans la campagne environnant Hiroshima que les malades chez qui se déclaraient les effets tardifs des radiations rencontraient la plus grande incompréhension. Une jeune paysanne se rendit un jour à la ville pour se faire examiner, car elle souffrait des malaises qui caractérisent habituellement le début de la maladie atomique : bourdonnements d'oreilles, évanouissements, fatigue et faiblesse générales. « Une femme jeune qui ne fait que manger et ne peut pas travailler — ça c'est un comble ! » lui cornait-on aux oreilles depuis des mois.

Son mari l'avait tout d'abord défendue contre le reste de la famille, mais, le médecin du village n'ayant décelé chez la patiente aucune maladie à diagnostic connu, il avait finalement fait chorus avec les autres. Pas encore assez atteinte pour être admise à l'hôpital, la jeune femme n'osait pas non plus retourner chez elle. « Je vous en prie, supplia-t-elle en vain, ne me renvoyez pas ! Gardez-moi ici ! » Mais les docteurs ne pouvaient pas lui donner satisfaction : il n'y avait même pas assez de lits dans les quelques hôpitaux publics d'Hiroshima pour les cas graves. Aucune subvention n'avait été prévue en leur faveur sur les fonds affectés à la reconstruction. Elever des édifices impressionnants aux façades luxueuses et muettes semblait plus urgent à la génération d'après guerre que d'assister des êtres atteints d'une maladie qu'on ne savait encore ni comprendre ni reconnaître.

L'été 1949, Norman Cousins, rédacteur de la revue américaine *Saturday Review of Literature*, avait visité les établissements hospitaliers de la ville sous la conduite du maire Hamai. Voici son témoignage :

« En fait de lits, de simples bat-flanc sans draps ni oreillers. Le sol était jonché de pansements souillés. Les malades étaient parqués à quatre ou cinq dans des pièces à peine plus grandes qu'un placard. On ne pouvait s'empêcher de penser aux camps de personnes déplacées en Allemagne... J'ai vu une salle d'opération qui ressemblait à un débarras...

Les yeux se refusaient à croire au spectacle qui leur était offert et je compris alors ce qu'entendait le maire Hamai quand il affirmait que l'aide américaine était nécessaire pour soigner les malades d'Hiroshima... »

Un an et demi seulement après la visite de Norman Cousins, en janvier 1951, les Américains inauguraient sur la colline d'Hijiyama, d'où la vue embrasse la ville ressuscitée de ses cendres, la clinique la plus moderne et la plus parfaitement aménagée de l'Asie orientale. La large avenue asphaltée qui conduisait à travers le parc jusqu'aux bâtiments d'aluminium scintillant au soleil avait à elle seule coûté plusieurs millions de yens. C'était cette voie que prenaient les consultants qu'on allait courtoisement chercher dans des voitures étincelantes de chromes ou dans des jeeps vrombissantes. C'était pour beaucoup — pour les femmes et les enfants en particulier — la première fois qu'ils montaient dans une automobile.

Le maire Hamai avait prédit aux officiers américains, qui persistaient dans leur intention de construire leur institut sur l'emplacement sacré du cimetière d'Hijiyama, que la population d'Hiroshima n'accepterait pas une telle profanation. Mais la joie de voir s'édifier enfin un hôpital spécialement réservé aux « souffrances atomiques » sembla d'abord faire taire le mécontentement, bien que la vue des pierres tombales renversées et brisées qui entouraient les nouvelles constructions ne manquât pas d'indigner plus d'un pieux visiteur et invitât à faire certains rapprochements. Non loin de là, en effet, il y avait un petit cimetière militaire où se trouvaient rassemblées les sépultures de quelques membres du corps expéditionnaire français, morts de la fièvre jaune à Hiroshima au temps de la Révolte des Boxers. Ces tombes avaient été entretenues avec dévouement par une vieille Japonaise, même pendant la deuxième guerre mondiale alors que les Français étaient les adversaires du Japon. Le groupe de constructions qui couronnaient désormais la nouvelle Hiroshima à l'instar d'un château féodal reçut aussitôt le sobriquet doucement ironique de « Palais du Pâté de Poisson »,

parce que ses bâtiments semi-circulaires à deux étages, dans le style des cabanes « Quonset », rappelaient effectivement ces pâtés de saumon en forme de saucisson si appréciés au Japon.

Celui qui venait ici pour être examiné (et l'opération durait la journée entière), dans des conditions d'hygiène modèles, par d'éminents spécialistes, n'avait pas un yen à débourser et on le reconduisait même en voiture jusqu'à la porte de sa maison. Un vrai conte de fées. La médaille avait cependant son revers : les maux qui torturaient les patients étaient bien étudiés, diagnostiqués avec la plus stricte précision, mais on n'essayait pas de les soigner. Quand un malade venait à dire : « Que me conseillez-vous, docteur ? Que puis-je faire pour recouvrer la santé ? » il recevait immanquablement la réponse stéréotypée : « Nous ne sommes pas ici dans un établissement thérapeutique, mais dans un institut fondé en collaboration avec les autorités japonaises de la Santé et uniquement voué à la recherche scientifique. La question du traitement est du ressort exclusif de vos propres médecins. »

L'A. B. C. C. avait été fondée en 1947 à la suite des rapports de deux missions médicales militaires. Influencé par les arguments des spécialistes envoyés en mission à Hiroshima et à Nagasaki, le ministre de la Défense, James Forrestal, avait adressé le 18 novembre 1946 au président des Etats-Unis une lettre dans laquelle il évoquait cette « occasion unique d'enquêter sur les effets médicaux et biologiques de la radio-activité. De telles études seraient, ajoutait-il expressément, de la plus haute importance pour les Etats-Unis ».

L'occasion unique dont avait parlé Forrestal fut utilisée dans toute la mesure où le permirent les moyens financiers existant et le personnel dont on disposait. Aux premiers travaux, pas encore systématiques, effectués au cours de la première et de la deuxième année sur les conséquences des radiations succédèrent, à partir de 1948, un vaste projet d'études d'ordre génétique et un important programme de pédiatrie. Pendant les cinq années qui suivirent, on ne devait pas examiner moins de 75 000 jeunes gens à Hiroshima et

à Nagasaki. Recensées grâce aux archives des services du rationnement qui délivraient aux futures mères des cartes d'alimentation spéciales, les femmes enceintes étaient « prises en charge » dès le cinquième mois de leur grossesse. En collaboration avec les nourrices qui recevaient une prime en espèces pour la déclaration de chaque nouvelle naissance, on put calculer la proportion des avortements par rapport à l'ensemble des naissances et suivre avec assez de précision le développement des nourrissons.

Il y eut par exemple le projet P E 18 grâce auquel 2 500 enfants environ, exposés aux radiations entre cinq et dix-neuf ans, furent comparés avec un nombre égal d'enfants, dits « témoins », dont les parents étaient récemment établis à Hiroshima ou à Nagasaki, de sorte qu'ils n'avaient jamais été soumis à l'influence de la radio-activité. On fit venir en outre à partir de juillet 1950 les « enfants du premier trimestre » (projet P E 52), ceux dont les mères s'étaient trouvées sous le bombardement d'Hiroshima et de Nagasaki alors qu'elles étaient dans les trois premiers mois de leur grossesse. On mena enfin une enquête spéciale sur les « enfants des mille mètres » (projet P E 49) qui avaient été surpris, le 6 août 1945, à moins d'un kilomètre du point d'impact.

C'est seulement après que l'A. B. C. C. eut quitté, en janvier 1951, son quartier provisoire, l'ancien « Hall du retour triomphal » près du port d'Ujina, pour emménager dans sa nouvelle et luxueuse résidence, que l'« Adult Medical Program », inauguré au mois de septembre de l'année précédente, put être réalisé sur une plus grande échelle. Le « projet M E 55 » prévoyait que, dans la mesure du possible, tous les survivants de la zone des 1 000 mètres, ainsi qu'une sélection de sujets parmi les plus représentatifs de la zone de 1 000 à 1 500 mètres seraient examinés au moins une fois par an. Le groupe ne devait pas dépasser deux mille cinq cents personnes et on comparerait les observations avec celles auxquelles on procéderait sur autant de « témoins » non irradiés. Il y eut encore bien d'autres groupes nosologiques. Sous la sécheresse des chiffres et des initiales tels que H E 39 (recherches sur la leucémie), O G 31 (stérilité - infécondité),

O G 35 (avortement thérapeutique), M E 47 (recherches sur les affections oculaires d'origine radio-active), S U 59 (cicatrices et brûlures), se cache tout le cortège des souffrances des atomisés d'Hiroshima et de Nagasaki.

En face des résultats purement scientifiques de l'activité de l'A. B. C. C. (dont nous sommes loin d'avoir esquissé toute l'œuvre) et qui ont été publiés dans des centaines de monographies, on est tout d'abord tenté d'émettre un jugement positif sur l'entreprise. Les multiples enquêtes réalisées à Hiroshima et à Nagasaki des années durant ont apporté des renseignements précieux en même temps que se développaient de nouvelles méthodes pour l'étude sanitaire comparée de groupes humains plus étendus. Non seulement la science encore jeune de la biologie et de la médecine radio-actives, mais d'autres branches des « sciences de la vie » bénéficièrent longtemps encore de ces travaux approfondis et scrupuleux. Jamais dans l'histoire de la médecine on n'avait exploré de façon aussi approfondie, dans un espace donné, un tel nombre de sujets, tant malades que bien-portants.

Mais la même entreprise se présente sous un tout autre aspect lorsqu'on l'envisage dans le contexte social politique et psychologique très particulier qui fut le sien. Alors l'image éblouissante s'assombrit. Ce qui pouvait être tenu comme une initiative hautement humanitaire, se révèle alors comme une expérience dépourvue de toute trace d'humanité.

Le scandale apparaît immédiatement si l'on considère que les cliniques de l'A. B. C. C. travaillaient sous direction américaine et qu'elles étaient exclusivement financées par l'*U. S. Atomic Energy Commission,* c'est-à-dire par un organisme principalement chargé du perfectionnement des armes nucléaires. Que l'étude des conséquences biologiques du bombardement, conduite avec toute la rigueur scientifique requise, fût précisément menée par les citoyens du pays qui avait largué cette bombe, apparut à une grande partie de l'opinion publique japonaise comme un manque absolu de tact. De là à conclure, si offensant et, assurément, aussi inexact que cela fût, qu'il existait une relation de cause à effet entre les deux

faits — lancer la bombe et en étudier les conséquences —, il n'y avait qu'un pas à franchir. Et on le franchit. On en vint même à se demander si les citoyens d'Hiroshima avaient été en réalité les victimes, non pas d'une opération militaire mais d'une expérience gigantesque de la science américaine. Cette hypothèse était rendue encore plus plausible par la maladresse extrême de certaines formules et par tels comptes rendus de la presse américaine ayant trait à l'A. B. C. C. où il était dit, par exemple, qu'Hiroshima, Nagasaki et la « ville témoin » de Kuré étaient « les trois laboratoires de la Commission ».

Ces recherches étaient, certes, de la plus haute importance pour l'avenir de l'humanité, exposée, même en temps de paix, à une radio-activité sans cesse croissante. Mais si c'était déjà une erreur élémentaire que de faire exécuter ces recherches par les Américains et de les financer avec des crédits de la Commission de l'énergie nucléaire des Etats-Unis, le refus de soigner et, dans les cas non désespérés, de guérir les victimes de la bombe, contribua pour beaucoup à stimuler l'hostilité des Japonais.

Le fait que les fondateurs de l'A. B. C. C. aient cru qu'ils pourraient se livrer à la recherche pure sur ce « lieu de souffrance » — qu'ils se soient arrogé le droit de renvoyer des milliers de malades dans leurs foyers, sans leur donner la moindre assistance médicale, sans même les laisser espérer, souvent, qu'ils en recevraient jamais une, et ce après avoir établi avec précision le diagnostic de leur maladie — d'agir dans une ville où, précisément, les patients représentant les cas les plus intéressants n'avaient pas les moyens de se faire soigner —, tout cela témoigne d'une étroitesse de vues effrayante.

On comprend dès lors que la « clinique atomique » d'Hiroshima ait suscité plus de haine que la bombe elle-même. Alors que de nombreux habitants de la ville immolée, tout en condamnant avec sévérité l'emploi de l'arme nouvelle, étaient prêts à l'excuser dans la mesure où la guerre pouvait le justifier, l'activité purement scientifique de l'A. B. C. C. fut jugée impardonnable.

L'Américain Norman Cousins avait reconnu à Hiroshima que cette situation était indéfendable au point de vue humain et prévu la crise à l'époque où la Commission menait encore, dans ses modestes installations en bordure de la ville, une œuvre moins ostensible avec un état-major réduit et dans un domaine plus limité. Déjà, ce journaliste s'était vu contraint de publier dans le *Saturday Review of Literature*, après une tournée dans les hôpitaux misérables d'Hiroshima, ce réquisitoire :

« ... Je pensais aux millions de dollars que les Etats-Unis prodiguent pour le fonctionnement de l'*Atomic Bomb Casualty Commission*, œuvre excellente et essentielle, du reste, puisqu'elle doit nous instruire sur le sort réservé aux hommes dans l'éventualité d'une guerre atomique. Mais, de ces sommes fabuleuses, rien n'est distrait qui pourrait permettre de soigner les victimes de la bombe. La commission examine les patients ; elle ne les traite pas. Et l'on se trouve devant ce spectacle paradoxal d'un organisme qui dépense des milliers de dollars à examiner un homme souffrant de la maladie des radiations, mais ne sacrifie pas un *cent* pour le guérir. »

Revenu à New York, ce grand journaliste au cœur généreux tenta par tous les moyens de venir en aide aux victimes d'Hiroshima. Il s'efforça de réaliser, grâce à des fonds privés, la construction d'un hôpital qui devait constituer le cœur d'un *Hiroshima Peace Center*, voué à la paix mondiale. La paternité de ce projet revenait au pasteur Kiyoshi Tanimoto, rendu célèbre par le grand reportage de Hersey, *Hiroshima*.

Dès le mois d'août 1949 — c'est-à-dire pendant le séjour de Cousins à Hiroshima —, on avait effectivement posé, sur l'emplacement du palais féodal, détruit par le *pikadon*, la première pierre de ce « Centre de la Paix », mais la tâche était bien trop lourde pour reposer uniquement sur l'appel à la générosité privée. Le terrain sur lequel devait s'élever la Fondation demeura désert. Cousins obtint plus de succès dans sa campagne pour l'adoption spirituelle d' « orphelins atomiques », l'adoption légale étant malheureusement rendue impossible du fait de la législation américaine sur l'immi-

gration, l'*Oriental Exclusion Act* érigeant en effet une infranchissable barrière raciste. Une centaine d'orphelins d'Hiroshima reçurent une aide matérielle des familles américaines qui les prirent en charge et quelques-uns choisirent même le nom de leurs parents adoptifs qu'ils n'avaient jamais vus.

2. Les consolateurs

Les contrecoups de la bombe connurent leur paroxysme à Hiroshima, entre 1951 et 1953. C'est à cette époque que, d'après les statistiques, plusieurs affections dues à la radioactivité, comme la leucémie, atteignent leur point critique. D'autres troubles se manifestent : on voit dans l'œil, surtout dans la lentille, une multitude de points sombres ; on les a appelés des « cataractes ».

C'est l'A. B. C. C. qui dépista ces *radiation cataracts.* Un jour que des médecins étaient assis dans leur « cafeteria », une des serveuses leur parla d'une aide-cuisinière qui souffrait de troubles de la vue. Blessée dans le *pikadon,* elle s'était complètement rétablie, mais depuis quelque temps, elle se plaignait des yeux. Un des médecins examina la jeune fille et découvrit avec son ophtalmoscope de poche une tache noire insolite. « La plus importante découverte de l'après-guerre d'Hiroshima était faite », rapporte *Life* à ce propos. Et de poursuivre, dans un style proche de celui des communiqués du front : « Du coup, Hatsue la cuisinière devint une figure de premier plan dans l'histoire de la guerre atomique. »

Hermann J. Muller, le père de la génétique moderne, pousse plus loin l'étude de ces *radiation cataracts.*

« De telles lésions, écrit-il, ne peuvent se manifester que très tardivement, sans doute au moment où les cellules s'apprêtent à se diviser. Il est impossible de les déceler, du

fait que c'est un tissu transparent qui constitue la lentille de l'œil. Il faut pourtant admettre que les mêmes troubles se produisent dans tous les tissus du corps en état de moindre résistance au moment de la division cellulaire. Bien que d'autres cellules saines essaient de combler par la suite les régions atteintes, on ne peut espérer une régénération totale et parfaite. L'organisme aura moins de ressources pour résister aux maladies et aux infirmités de toutes sortes. Le processus est comparable à celui du vieillissement. »

Ce n'était donc pas en raison de quelque humeur noire ou même d'une « névrose » due à la bombe atomique — ainsi que l'affirmaient leurs concitoyens — que les survivants se plaignaient sans cesse « d'avoir mal dans tout le corps » comme si « le diable avait enfoncé ses griffes dans chacun de leurs organes ». Plus encore que par leur état peut-être, ils étaient tourmentés par le fait que personne ne semblait savoir quoi que ce soit de précis sur ces maux dont on ne reconnaissait pas l'existence, et parce qu'aucun service officiel, nippon ou étranger, ne venait à leur secours.

C'est cette lacune qu'Ichiro Kawamoto s'employait à combler de toutes ses faibles forces. Il ne cherchait pas à vérifier « scientifiquement » que ces hommes souffraient : il faisait simplement et sans poser de questions ce qui était en son pouvoir.

Des années après le *pikadon*, Ichiro paya dans sa propre chair la rançon de sa participation aux travaux de sauvetage dans la ville atomisée. Mais il mobilisait tout son courage pour sortir du lit le matin, parce que d'autres, plus malades et plus solitaires que lui, avaient besoin de son office. A l'un il apportait un peu de poisson, à l'autre il donnait une couverture, au troisième il rendait visite simplement pour bavarder avec lui et le distraire. Un jour, il s'entremettait pour faire admettre dans un orphelinat une petite fille qui végétait seule dans une maison fréquentée par des truands et des filles de joie ; le lendemain, il s'en allait réconforter une famille dont l'un des membres venait de succomber, victime des séquelles du bombardement.

Cette innombrable et modeste activité dont la charité était

le seul mobile n'était pas le fruit d'un plan systématique et délibéré. Il arrivait à Ichiro de négliger pendant des journées entières l'un de ces malheureux parce qu'il avait l'impression qu'un autre se trouvait alors plus démuni. Puis, brusquement, le souvenir de son premier protégé lui revenait et, rebroussant chemin, il se hâtait pour rattraper le temps perdu. Une fois — c'est lui-même qui le raconte —, il arriva trop tard. En entrant chez I., un jeune homme qui avait manifesté quelques semaines plus tôt les premiers sympômes de décomposition du sang, Kawamoto trouva la maison vide : le malade, conduit à l'hôpital, y était mort.

Un homme tel qu'Ichiro Kawamoto pouvait donner l'impression d'un être démodé, ridicule, voire même suspect. Nombre de ses concitoyens essayèrent d'ailleurs de se débarrasser de lui sous ce prétexte. S'il était toujours disposé à faire quelque chose pour les autres, n'était-ce pas à cause de ses propres échecs professionnels ? Ne cherchait-il pas, en réalité, à imposer sa personnalité ? N'aspirait-il pas tout simplement à la louange et à la gloire ? N'était-il pas poussé à agir de la sorte par quelque sentiment de culpabilité ? Les hommes d'aujourd'hui — et pas seulement ceux d'Hiroshima — ont toujours des explications prêtes pour rabaisser et salir les âmes généreuses. Ainsi croient-ils effacer leur propre médiocrité.

Or, cet invraisemblable Ichiro Kawamoto, le hasard a voulu que ce soit un personnage réel. Il poursuit inlassablement son chemin en chancelant. On croise son long visage soucieux dans les quartiers de baraquements où végètent les « parias atomiques ». Il ne s'inquiète pas de ce que les gens pensent de lui. Sa seule ambition est de faire refleurir un peu de joie autour de lui. Par exemple, il joue les Père Noël à l'intention des orphelins de Shinsei Gakuen et quand la houppelande de papier rouge, dont il s'affuble à cette occasion, s'en va en lambeaux, on voit apparaître sous le déguisement un ouvrier dont le pantalon de travail s'effrange. Les petits rient, battent des mains, taquinent leur vieil ami. « C'est la seule grande personne dont je n'ai jamais eu peur... », raconte un de ces enfants sans parents.

Kawamoto est également l'un des fondateurs de l'« Union des Victimes atomiques » (« *Genbaku higaisha no kai* »), créée en août 1952, sur l'initiative de l'écrivain Tomoe Yamashiro. Cette organisation ne rassemblait guère au début qu'une quinzaine d'*higaisha*. Les premières réunions avaient eu lieu dans l'église du pasteur Tanimoto, mais certains assistants ayant eu l'impression que celui-ci voulait les convertir au christianisme, ce fut par la suite dans le dépôt du marchand de souvenirs Kikkawa qu'elles se tinrent. A l'origine, il s'agissait tout simplement pour les membres de l'Union de se retrouver pour bavarder à bâtons rompus sans avoir le sentiment de devoir s'excuser de son propre état auprès de ceux qui avaient été épargnés. Mais à force d'évoquer « ce jour-là », on conçut peu à peu le projet d'informer le public sur le sort des « parias atomiques » et de sommer les autorités de faire enfin quelque chose pour les malheureux que torturaient ces souffrances imméritées.

Une compagnie de théâtre ambulante, le « Groupe dramatique Shinkyo », céda à l'Association les recettes des représentations données à Hiroshima, ce qui permit d'ouvrir un petit bureau (avec secrétaire) où tous les atomisés pouvaient venir chercher conseil. La première secrétaire de l'« Association des Victimes atomiques » fut Tokie Uematsu, l'amie de Kawamoto. Son salaire devait être prélevé sur les dons mensuels d'une caisse de bienfaisance financée par différentes maisons de commerce d'Hiroshima.

Il y avait longtemps que la petite « Mademoiselle Bâton » n'était plus l'être délicat et hypersensible qu'avait connu Ichiro, quelques années plus tôt. Ses expériences dans la lutte pour la vie, les années indiciblement dures qu'elle avait passées comme couturière et au cours desquelles Kawamoto ne la voyait plus que de loin en loin, et pour finir, la maladie de son père, l'avaient transformée : c'était à présent une femme énergique jusqu'à l'entêtement, et parfois même autoritaire. Chaque matin désormais, Tokie quittait la maison de ses parents dans le quartier de Nishi Kaniyacho et traversait, clopin-clopant, toute la ville (elle n'avait pas d'argent à perdre pour prendre le tramway) pour gagner l'usine à gaz



15. — « Cet engouement pour le « Pachinko », Kazuo M. y voyait un symptôme de la dégénérescence de ses compatriotes. »

16. — Délinquance juvénile. Les orphelins d'Hiroshima.



près de laquelle se trouvait le bureau de l'Association. Quand il était trop tard, quand les rues étaient détrempées par le mauvais temps, elle ne rentrait même pas chez elle le soir et couchait sur place dans un lit de fortune dressé à l'aide de quelques chaises.

Tokie aurait dû recevoir en échange de son travail un salaire mensuel de 4 500 yens, mais elle ne le touchait en fait que très irrégulièrement, les finances de l'Association n'étant généralement guère brillantes, surtout depuis qu'on avait fait à ses membres une réputation de communistes. « Toki-chan, as-tu touché ton mois ? lui demandait sa sœur.

— Non, mais je le réclamerai sans faute aujourd'hui », répondait-elle tout en sachant parfaitement qu'elle n'essaierait même pas. Cela n'eût d'ailleurs servi à rien. Alors elle mettait son manteau en gage. Elle tenait à conserver cette place aussi longtemps que possible. Autant son travail de couturière en confection lui avait paru inutile et absurde, autant elle avait conscience à présent de faire quelque chose d'important, et ce sentiment l'aidait à supporter les souffrances et les privations. On lit dans son journal :

« Lorsque le docteur Mitsuo Taketani, venu à Hiroshima en 1952, expliqua scientifiquement les maux que peut entraîner la radio-activité, je fus extrêmement surprise. Si tous les gens qui nous entourent s'inquiètent si peu de ces questions, si beaucoup parmi les victimes atomiques ne prennent même pas au sérieux leur propre état, cela vient de ce qu'ils ignorent les faits. Nous commençons seulement à pressentir combien peuvent être durables les souffrances infligées par cette bombe inhumaine. Moi-même, avant cette conférence, je n'avais eu qu'une idée assez confuse de la « terrible chose ». Mais voilà que je commençais à y voir plus clair.

« Les victimes affluaient maintenant dans notre bureau, une pièce louée à une « veuve atomique » qui vivait là avec sa mère et trois enfants. La vieille dame, devenue sourde dans le *pikadon,* s'occupait beaucoup de nous. C'est à cette époque que j'appris à parler avec les mains, les yeux et, au besoin, avec les jambes.

17. — Joueurs de base-ball. L'équipe des Carpes.

« Nous, les survivants, nous essayions de nous consoler mutuellement. Nous voulions nous comprendre les uns les autres. On ne cessait d'entendre ressasser avec découragement : « Ce n'est pas la peine », « A quoi bon ouvrir seulement la « bouche ? » Mais moi, je ne renonçais pas si facilement et je répondais : « Si nous ne nous décidons pas à élever la voix « maintenant, c'est notre dernière chance qui s'envole. »

« Voilà ce que, sans répit, je leur répétais pour leur remonter le moral. Il me fallut de la patience, mais après bien des hésitations, les « victimes » commencèrent à devenir plus sociables. Au début, les gens ne pensaient jamais qu'à eux-mêmes. Maintenant, il arrivait que l'un ou l'autre me dise : « Vous avez l'air gelée, réchauffez-vous donc un peu les mains « près du poêle. » C'était bon signe. Et le jour où nous reçûmes une lettre dans laquelle un de ces survivants écrivait que nos réunions avaient été pour lui les moments les plus heureux qu'il avait vécus depuis le *pikadon*, nous oubliâmes notre fatigue, la faim, le manque d'argent... »

Vers la fin de l'hiver 1953, au moment où s'ouvrirent les premières fleurs de pêcher, l'état de santé de M. Uematsu empira de façon décisive. « Il ne sortait presque plus du coma où il avait sombré, raconte Tokie. Nous l'entendions gémir jour et nuit et nous voyions ses forces l'abandonner.

« Quatre jours avant sa mort, un employé de la Compagnie d'électricité vint menacer de nous couper le courant si nous ne réglions pas sur-le-champ la facture. Mon père, qui ne pouvait presque plus parler, balbutia à l'adresse de l'encaisseur, avec des larmes dans les yeux : « Je regrette de vous « causer tant d'embarras... »

« C'est dans cet atroce dénuement qu'il mourut. Si seulement il avait consulté un médecin à temps... Peut-être aurait-il été sauvé ? Mais non ! Il avait travaillé, travaillé jusqu'à la limite de ses forces.

« La bombe atomique lui avait d'abord arraché ses moyens d'existence, et voilà qu'elle lui prenait la vie.

« Le 9 mars, jour de l'enterrement, nous vîmes arriver une jeep de l'A. B. C. C. et ses occupants nous demandèrent l'autorisation de disséquer le corps de mon père. C'était important

pour l'humanité, affirmaient-ils, et ils ajoutaient que lui-même ne s'y serait certainement pas opposé.

« Ils ont lancé la bombe atomique qui a transformé les dernières années de sa vie en une longue torture. C'est leur faute s'il a travaillé jusqu'à se tuer à la peine. Et maintenant qu'il est mort, ils exigent encore son pauvre corps sans vie ! »

« Je ne vous livrerai pas mon père ! » s'était écriée Tokie Uematsu d'une voix étranglée par la fureur contenue.

Ces fonctionnaires américains visitaient automatiquement toute famille où leur était signalé un décès dont on pouvait présumer que la maladie atomique était responsable. Avec leur politesse imperturbable, les *contactors* exprimèrent leurs condoléances et inscrivirent sur leurs formulaires « *Ref* », c'est-à-dire « *Refusal* » (refus). Sous cette rubrique, plus importante de jour en jour — à mesure que grandissait la résistance passive contre l'A. B. C. C. — Uematsu-san allait donc entrer dans les statistiques de la Commission, comme un de ceux qui, « en raison des préjugés de leur famille », devaient être considérés comme perdus pour la science.

La première personne à qui Tokie fit part de la mort de son père fut Ichiro Kawamoto. Au cours des deux dernières années, ils étaient restés souvent de longs jours sans se voir et jamais plus ils n'avaient fait allusion à leurs relations. Cette visite matinale fut, en vérité, l'aveu d'amour de Tokie. Le garçon et la jeune fille savaient désormais qu'ils appartenaient l'un à l'autre.

Ichiro s'était chargé de trouver de l'argent pour l'enterrement. Il réussit en effet à se procurer quelques yens collectés auprès de ses nombreux amis, et, les voisins des Uematsu ayant également offert leur obole, la somme réunie, quoique modeste, fut suffisante pour épargner au malheureux Uematsu-san de dormir son dernier sommeil dans la fosse commune.

Le lendemain de l'enterrement, Ichiro Kawamoto apprit que le poète Saikichi Togé était décédé sur la table d'opération. Au mépris du règlement, les infirmières du sanatorium où il était en traitement s'étaient proposées pour des transfu-

sions, espérant ainsi sauver le malade affaibli par d'abondantes hémorragies. L'autopsie donna un résultat surprenant : ce n'était pas seulement son ancienne affection pulmonaire qui l'avait enlevé, mais aussi, dans une mesure au moins égale, des lésions internes dues à la radio-activité. Bien qu'il eût été pendant les dernières années de sa vie à la tête de la lutte contre le danger atomique, il n'était jamais venu à l'esprit du poète qu'il pouvait être, lui également, rongé depuis longtemps par la sinistre maladie des survivants du 6 août.

Kawamoto avait rencontré Togé en 1950 à l'issue de la projection d'un film japonais antimilitariste. Dans le débat qui avait suivi la représentation, Ichiro avait pris la parole pour signaler l'importance que revêtait à l'époque actuelle le message de paix du christianisme, même si les nations dites chrétiennes ne semblaient pas le prendre très au sérieux. Son intervention avait déterminé Togé à faire la connaissance d'Ichiro.

Depuis ce jour, une étroite amitié unissait les deux hommes et, Togé disparu, Kawamoto, bien qu'il se considérât lui-même comme un personnage insignifiant, gauche et illettré, comprit qu'il lui appartenait de poursuivre la tâche commencée par cet homme cultivé et généreux qui faisait l'admiration de tous : éclairer le public sur le sort des victimes atomiques contraintes à vivre dans l'indigence, à se taire et à se cacher.

Une ère nouvelle s'ouvrit alors dans la vie d'Ichiro Kawamoto. L'ami secourable et silencieux devint le messager à la voix haute, le Samaritain propagandiste. A Hiroshima même, s'était développé depuis la fin de l'occupation un actif « mouvement pour la paix ». Mais, surtout, la ville martyre revenait à l'ordre du jour au Japon. En août 1952, quelques mois après l'entrée en vigueur du traité de paix avec les Etats-Unis, le grand magazine *Asahi-Graphic* publiait dans une édition spéciale des photos interdites jusqu'ici par la censure des autorités d'occupation. Il s'agissait de vues prises aussitôt après le lancer de la bombe, techniquement imparfaites, souvent floues et rayées. Mais l'impression produite par ces images de l'enfer fut énorme. Une vague de sympathie pour les victimes

du *pikadon* souleva tout l'Archipel et l'on vit paraître presque aussitôt une série d'articles, de récits de témoins oculaires, de romans et même de films sur ce sujet.

Fin mai 1953, l'auteur, le metteur en scène et les acteurs d'un film appelé à une grande célébrité, *Hiroshima*, arrivèrent dans la ville du *pikadon* pour y tourner sur place une reconstitution aussi fidèle que possible de la catastrophe. Kawamoto se mit aussitôt en rapport avec l'équipe du film pour lui servir de conseiller.

« Dès le lendemain, je me fis raser les cheveux afin de tenir — sans rémunération du reste — un rôle de figurant, raconte-t-il. Mes camarades de travail et les enfants s'esclaffaient à la vue de mon crâne chauve de moine bouddhiste. Je ressortis les casques que nous avions portés pendant la guerre à l'usine, et apportai à la régie du film tous les vieux haillons que je pus me procurer.

« La première séquence devait montrer la foule fuyant en direction de la colline d'Hijiyama. Je me rendis sur les lieux avec une assistante sociale de l'orphelinat Shudoin et six petits enfants. Nous trouvâmes à notre arrivée un certain nombre d'acteurs déjà maquillés en « fantômes atomiques ». Je fus moi-même effrayé par leur accoutrement et les enfants se mirent à trembler de tous leurs membres. Ils pleuraient et criaient tous à la fois : « Allons-nous-en ! J'ai peur... — Mais... nous ne faisons que jouer aux « fantômes ! » leur dis-je pour les rassurer. Quand je leur eus acheté des caramels, ils retrouvèrent leur calme et finirent par accepter que maquilleurs et costumiers fassent d'eux les enfants de ces « fan-« tômes », les enfants de ce jour terrible. Nous avons lacéré les vêtements distribués par l'association féminine et par les écoles, nous les avons brûlés, salis avec de la suie et du charbon de bois. Nous nous sommes barbouillés de brun et de noir et je versai de la cendre sur mon crâne de bonze.

« Tout le monde se rendit enfin à Hijiyama. On mit le feu au bois préparé. Les techniciens firent pleuvoir un liquide noir devant un abri de défense passive. Là, les « cadavres » devaient tomber les uns sur les autres. Au signal, les figurants avancèrent en trébuchant, la tête ballante, les bras

pendants. On répéta le mouvement jusqu'à la prise de vues définitive.

« Au début, les haillons et les visages grimaçants faisaient rire. Un grand nombre des figurants n'étaient d'ailleurs venus là que pour s'amuser. Mais lorsqu'ils se mirent à jouer, en compagnie des véritables victimes, l'affaire, insensiblement, prit de la gravité. L'horreur, l'incommensurable horreur de « ce jour-là » ressuscitait autour de nous. Nous nous mettons à courir comme si notre vie était en jeu. Certains commencent à hurler leur souffrance, d'autres tremblent littéralement de rage et brandissent leur poing vers le ciel. Nous trébuchons, nous nous écroulons les uns sur les autres ; des femmes portant leurs enfants sur le dos sont piétinées à l'entrée de l'abri, les vêtements d'une actrice prennent feu... »

Cent mille figurants bénévoles participèrent à la réalisation du film.

« Nous vendions les *tatami* de nos chambres. Nous vendions nos meubles pour acheter un peu de riz. Nous sommes allés jusqu'à arracher les lattes du plancher et à les brûler pour nous chauffer. » Ainsi Tokie décrit-elle la pauvreté qui régnait dans la maison de la famille Uematsu après que l'enterrement du père eut englouti les dernières économies. « Je ne pouvais même plus supporter de voir le visage de ma mère consumée par le chagrin. Et le jour où nous n'aurions plus rien à vendre ni à brûler approchait. » Tokie dut se résoudre à abandonner son poste de secrétaire de l' « Association des Victimes atomiques » pour se mettre en quête d'un travail régulièrement rémunéré.

« Au coin de la rue, raconte-t-elle, il y avait un local extrêmement bruyant. C'était à qui crierait le plus fort, et à toutes ces vociférations s'ajoutaient les rengaines déversées par les pick-up qui tournaient du matin au soir. C'était un nouveau *pachinko* ouvert depuis peu. Le propriétaire me dit tout de suite qu'il ne pouvait employer une personne estropiée parce que le travail exigeait qu'on marche ou du moins qu'on reste debout toute la journée. Mais je le suppliai avec un tel accent de désespoir qu'il finit par m'engager.

« Toutes les jeunes filles qui travaillaient là craignaient le jour, parce qu'elles avaient quelque chose à se reprocher ou parce que les cicatrices, souvenir des brûlures du *pikadon*, les défiguraient, si bien qu'elles ne pouvaient accepter qu'un emploi où elles n'eussent pas l'occasion de montrer leur visage. Nous travaillions dissimulées par une cloison, derrière les machines à sous, dans un simple passage dont la largeur n'excédait pas cinquante centimètres. Chacune de nous avait à pourvoir de munitions fraîches vingt de ces voleurs mécanisés qui ronflaient, grondaient et crachaient comme de véritables êtres vivants. Les petites sphères argentées, qui coûtaient 2 yens pièce, étaient emballées par lots de cinq mille dans des caisses que les jeunes filles devaient descendre de l'étage supérieur où on nettoyait et frottait les billes jusqu'à les rendre étincelantes. Lorsque j'appris ce détail, la frayeur me saisit : ces caisses étaient beaucoup trop lourdes pour moi. En outre, la fragilité de ma jambe droite m'interdisait même de monter avec une charge les escaliers. Me faudrait-il renoncer de prime abord à cet emploi ? Tout le monde faisait des plaisanteries à mes dépens. Mais l'une de mes compagnes eut pitié de moi, et, chaque jour, régulièrement, descendit à ma place la lourde caisse. Jamais je ne l'oublierai.

« Réveillées à six heures et demie, nous avions juste le temps de nous laver le visage avant de nous mettre au travail. Lorsque nous avions soigneusement réparti les billes entre tous les appareils — on ne pouvait en aucun cas se permettre une erreur dans cette opération —, nous étions déjà en nage. Le *pachinko* ouvrait à sept heures précises et un bon nombre de joueurs l'envahissaient aussitôt : ils avaient patiemment attendu l'ouverture.

« A dix heures, nous pouvions prendre le petit déjeuner, à trois heures de l'après-midi nous déjeunions et nous dînions à huit heures. La maison ne fermait jamais avant onze heures du soir. Pendant les seize heures où le *pachinko* fonctionnait sans désemparer, nous n'avions droit qu'à deux heures de repos. Notre chambre-salle de séjour se trouvait dans un grenier dont le plafond était si bas qu'une personne de petite taille comme moi ne pouvait même pas s'y tenir debout.

Le soleil qui tapait sur les tuiles y faisait régner une chaleur étouffante. La lumière que dispensaient les étroites fenêtres était si faible que nous ne pouvions ni lire ni rien distinguer, même en plein jour.

« Dans cette pièce où il y avait de la place pour cinq ou six jeunes filles, tout au plus, nous étions douze à dormir. On devait enjamber, pour atteindre sa propre couche, les matelas posés à même le sol. Aucune de nous n'avait d'armoire personnelle. C'était le régime pénitentiaire. Quand l'une ou l'autre voulait faire des emplettes, il lui fallait d'abord demander la permission. Nous n'avions pas le droit de jeter nous-mêmes nos lettres à la boîte. Je mis un certain temps à comprendre pourquoi notre liberté était ainsi limitée. Mais peu à peu la raison m'en apparut clairement : on n'avait pas confiance en nous, tout simplement. Pourquoi l'une des filles, en effet, ne s'entendrait-elle pas secrètement avec un joueur afin de soustraire en sa faveur des billes qui, échangées à la caisse contre les « primes », avaient exactement valeur d'argent comptant [1] ? On recommandait à chacune de nous de surveiller les autres. Il y eut même une circulaire stipulant que toute employée qui dénoncerait les fautes d'une collègue recevrait en gratification la moitié du salaire mensuel de sa camarade.

« La plupart de ces jeunes filles n'avaient ni religion, ni morale, ni la moindre idée sur la vie. Elles préféraient s'entretenir des robes et des toilettes qu'elles aimeraient porter. Lorsque je mis sur mon pull-over blanc beaucoup trop étroit un petit ruban rouge, cadeau d'Ichiro, elles se procurèrent toutes le même pour m'imiter. Quand elles bavardaient entre elles, c'était presque toujours pour dire du mal des absentes. Seule une fille qui savait bien s'habiller était capable de les impressionner. Celle dont le corps était marqué d'une ché-

1. L'échange des primes de *pachinko* contre de l'argent liquide (dont le versement direct était légalement interdit aux salons de jeu) fut transformé par deux bandes de gangsters « travaillant » à Hiroshima (Oka-gumi et Murakami-gumi) en un commerce accessoire de bon rapport. Elles s'appropriaient les primes pour les revendre, avec un sérieux bénéfice, aux salons de jeu.

loïde ou de toute autre trace du *pikadon* n'était même pas autorisée à faire sécher son linge à côté de celui des autres, et son assiette était lavée à part. Mais quand je conseillais à ces malheureuses mutilées et méprisées de s'inscrire à l' « Association des Victimes atomiques », elles me faisaient, en guise de réponse, une moue ennuyée.

« Lorsque, à minuit, nous avions fini de nettoyer les appareils et de balayer le plancher, nous pouvions aller au bain public. C'était le meilleur moment de la journée. Nous ne revenions presque jamais « chez nous » avant deux heures du matin. Les conversations tournaient inlassablement autour du même sujet : « Quand donc pourrons-nous nous en aller « d'ici ? »

« Tous les trois jours je recevais d'Ichiro une lettre où il me parlait de l'*Higaisha no kai,* de nos amis communs, de la vie au-dehors... Je dus changer à trois reprises de place et chercher du travail dans un autre *pachinko.* Une fois parce que j'avais dit à un homme qui avait déjà perdu 1 000 yens qu'il ferait bien de s'arrêter. Le chef, qui se trouvait à proximité, m'entendit. Il m'appela dans son bureau et me reprocha de porter préjudice à son affaire. Comme je me défendais, il me frappa de toutes ses forces. Alors je me promis de tenir ma langue à l'avenir. Mais cela ne dura qu'un temps, car je commençais à me haïr moi-même. Je ne pouvais pas supporter qu'on m'enlevât le droit de dire ce que je pensais.

« Le moment vint, cependant, où je pus enfin remonter de ces abîmes vers la lumière du soleil. L'une de mes collègues, ayant perdu son emploi, se proposait de s'établir comme couturière à son compte. Si ses affaires marchaient bien, elle me le ferait savoir. Un jour, en effet, elle m'écrivit : « Tu peux risquer le coup. Viens. »

« Lorsque je quittai le *pachinko,* je me trouvai cependant trop fatiguée pour entreprendre quoi que ce fût. Pendant dix jours, sans penser à rien, sans même avoir le courage de lire, je passai mon temps à dormir, dormir sans arrêt. Puis, lorsque je sentis fondre enfin cette fatigue mortelle, je me mis à réfléchir sur ma vie passée et sur la voie que j'allais suivre

désormais. « A partir de maintenant, je me montrerai plus « avisée que les autres », me dis-je. Mais étais-je donc meilleure que les autres ? Ah ! pauvre folle présomptueuse ! »

En novembre 1953, Ichiro Kawamoto prit une décision capitale. Il donna sa démission de l'emploi qu'il occupait depuis des années à l'usine électrique de Saka, parce qu'il voulait consacrer plus de temps et d'énergie à ses occupations extra-professionnelles qui prenaient à ses yeux une importance croissante, son « travail social », disait-il.

Une telle résolution avait une portée beaucoup plus grande dans le Japon surpeuplé et constamment accablé par le chômage que dans tout autre pays. L'ouvrier qui a débuté comme apprenti et fait ses preuves dans une entreprise solide peut compter, aussi longtemps qu'il est capable de travailler, sur un revenu, peu important peut-être, mais sûr. Même en temps de guerre, les firmes japonaises désireuses de « garder la face » feront tout pour conserver l'effectif habituel de leurs collaborateurs. Mais celui qui vient à renoncer à cette stabilité, ou qui perd sa situation aura les plus grandes difficultés à réintégrer l'ordre social.

Plusieurs de ses camarades et son chef de service lui-même rendirent visite à Kawamoto pour le persuader de revenir sur sa « décision insensée ». Il fut également chapitré par les indigents et les malades, ses amis. Un emploi fixe dans une bonne entreprise, un salaire assuré, un avancement progressif — c'était là ce qu'ils s'efforçaient tous vainement d'obtenir. Comment pouvait-on faire fi d'une pareille chance et accepter de se retrouver dans l'incertitude du lendemain, à l'échelon le plus bas de la société ?

Ichiro promit aux donneurs de conseils de réfléchir encore. Le 29 novembre 1953, il s'enferma pendant toute la nuit. « Aurai-je le courage de vivre dans la pauvreté et l'insécurité ? se demandait-il. Comme journalier, il me faudra exécuter des travaux qui dépasseront de beaucoup mes forces physiques. »

Alors il se rappela les conversations qu'il avait eues au

cours des dernières années avec Mary MacMillan, la missionnaire aux cheveux blancs qui l'avait si fortement ému en s'excusant publiquement de l'acte effroyable du 6 août quand lui-même commençait à désespérer du christianisme. Elle était devenue depuis ce jour, après Tokie, son amie la plus intime. Au cours des visites qu'il avait rendues à cette femme, bonne, active et toujours sereine, Kawamoto en était venu à se persuader que si les promesses de l'Evangile n'étaient pas tenues, c'était uniquement parce que trop peu de gens suivaient à la lettre son enseignement. Les Ecritures ne disaient-elles pas : « Soyez comme les lis des champs » ?

Kawamoto pria jusqu'au matin avec une ferveur jusqu'ici inconnue. Puis il fit savoir à ses amis que sa décision était désormais irrévocable. Elle le resta. Par la suite, différentes organisations chrétiennes, des institutions de bienfaisance et le « Mouvement antiatomique » offrirent à Ichiro des postes de permanent à traitement fixe. Mais il les refusa toujours parce qu'il ne voulait pas ravaler son « travail social » au rang d'un gagne-pain.

Ichiro avait également arrêté, au cours de cette nuit-là, une autre grande décision. Mais il lui fallut encore plus d'une semaine pour la mettre à exécution.

« Le 30 novembre, je donnai définitivement ma démission à l'usine, raconte-t-il, et le 8 décembre, prenant mon courage à deux mains, je demandai à Mlle Uematsu de devenir ma femme. »

Après la mort de M. Uematsu, Ichiro n'avait pas toujours eu la tâche facile avec son amie. Tokie fut envahie pendant cette période par les mêmes doutes, la même lassitude devant l'existence, le même mépris de l'humanité qui assaillirent Kazuo M. à un certain stade de son calvaire.

« Je n'éprouvais que fureur et désir de vengeance, avoue t-elle aujourd'hui. Je haïssais surtout le pays qui, après avoir lancé une bombe atomique, se mettait à en fabriquer de nouvelles. J'avais réellement essayé de croire au Christ, mais les paroles divines ne parvenaient plus jusqu'à moi. J'avais perdu la foi. Du moins à cette période de ma vie. Je jetai ma Bible aux ordures. »

Mais, à la différence de Kazuo, Tokie avait auprès d'elle un être prêt à la recueillir. « Pendant tout ce temps, Ichiro ne cessait de m'observer furtivement, d'un air soucieux. Sans se laisser troubler, il poursuivait la route qu'il s'était fixée. J'enviais Ichiro-san à cause de cela, et parfois aussi il m'arrivait de le détester. Alors je me livrais aux actes les plus absurdes dans le seul dessein de le mettre hors de lui. Mais j'avais beau faire, Ichiro me pardonnait toujours. Ainsi son amour m'a-t-il préservée du pire. Si, à ce moment, il avait perdu patience, que serait-il advenu de moi ? »

Peut-être Kawamoto décida-t-il de proposer le mariage à son amie pour lui rendre le sentiment de sécurité qu'elle avait perdu à la mort de son père. Tokie accepta aussitôt avec bonheur et les jeunes gens passèrent des heures à élaborer des projets. Il fallait aussi discuter de la façon dont ils annonceraient la nouvelle à la mère de Tokie.

« Je m'exerçai à répéter la formule traditionnelle dont on se sert pour demander aux parents la main de leur fille, raconte Kawamoto. Tokie me la récita plusieurs fois, mais je m'embrouillais sans cesse et j'étais obligé de tout recommencer. Enfin le résultat se révéla satisfaisant et je me hâtai vers la maison de la famille Uematsu.

« Mon cœur battait avec violence.

« — Je t'en prie, applique-toi », me murmura encore Uematsu-san. Et rien ne sembla, brusquement, la passionner davantage que le riz qu'elle était en train de remuer sur le fourneau.

« Lorsque j'ouvris la porte coulissante en papier, la mère de Tokie était assise à côté de son *hibachi* (poêle au charbon de bois). Je balbutiai : « Heu... je suis venu pour vous demander...

« — Quoi donc ?

« — Heu... Toki-chan, Toki-chan...

« — Oui, eh bien ?...

« — Toki-chan... je voudrais...

« — Oui ? tu veux dire que tu voudrais épouser Toki-chan ? Eh bien, puisque c'est toi... viens, et prends-la...

« — Oui, oui, merci ! »

« A peine avais-je entendu la réponse que je courais déjà dans la pièce voisine pour raconter à Uematsu-san comment les choses s'étaient passées. »

3. Les cœurs froids

L'aube du 1er mars 1954 fut le témoin, à des milliers de kilomètres d'Hiroshima, d'un accident lourd de signification pour les « survivants ». Un bateau de pêche japonais, le *Daigo Fukuryu Maru*, le « Dragon bienheureux numéro 5 », fut surpris en plein océan Pacifique par un mystérieux « tourbillon de neige ». C'était, en réalité, une pluie de cendres radio-actives. On ne le sut que plusieurs jours après le retour du bateau à Yaïzou, son port d'attache.

Il s'agissait des retombées de l'expérience atomique américaine la plus formidable à ce jour : une super-bombe à hydrogène avait été lancée sur l'atoll de Bikini.

Le sort des vingt-trois marins du *Dragon bienheureux* ébranla l'opinion japonaise à un degré que n'avait jamais atteint aucun autre événement de l'après-guerre. Pendant plus de six mois, il ne fut question dans la presse, à la radio, à la télévision, que de la *shi no hai* (cendre mortelle) et de ses effets. A mesure que les jours passaient, ceux-ci ne faisaient que s'accentuer chez les premières victimes de la bombe H admises dans deux hôpitaux de Tokyo. Le monde entier était informé. Bientôt l'état d'un des membres de l'équipage, le radio-télégraphiste Kouboyama, apparut désespéré. L'émotion fut immense : des millions de gens téléphonaient plusieurs fois par jour pour s'enquérir de la tension et du pouls des pêcheurs.

Les survivants d'Hiroshima et de Nagasaki, eux, savaient

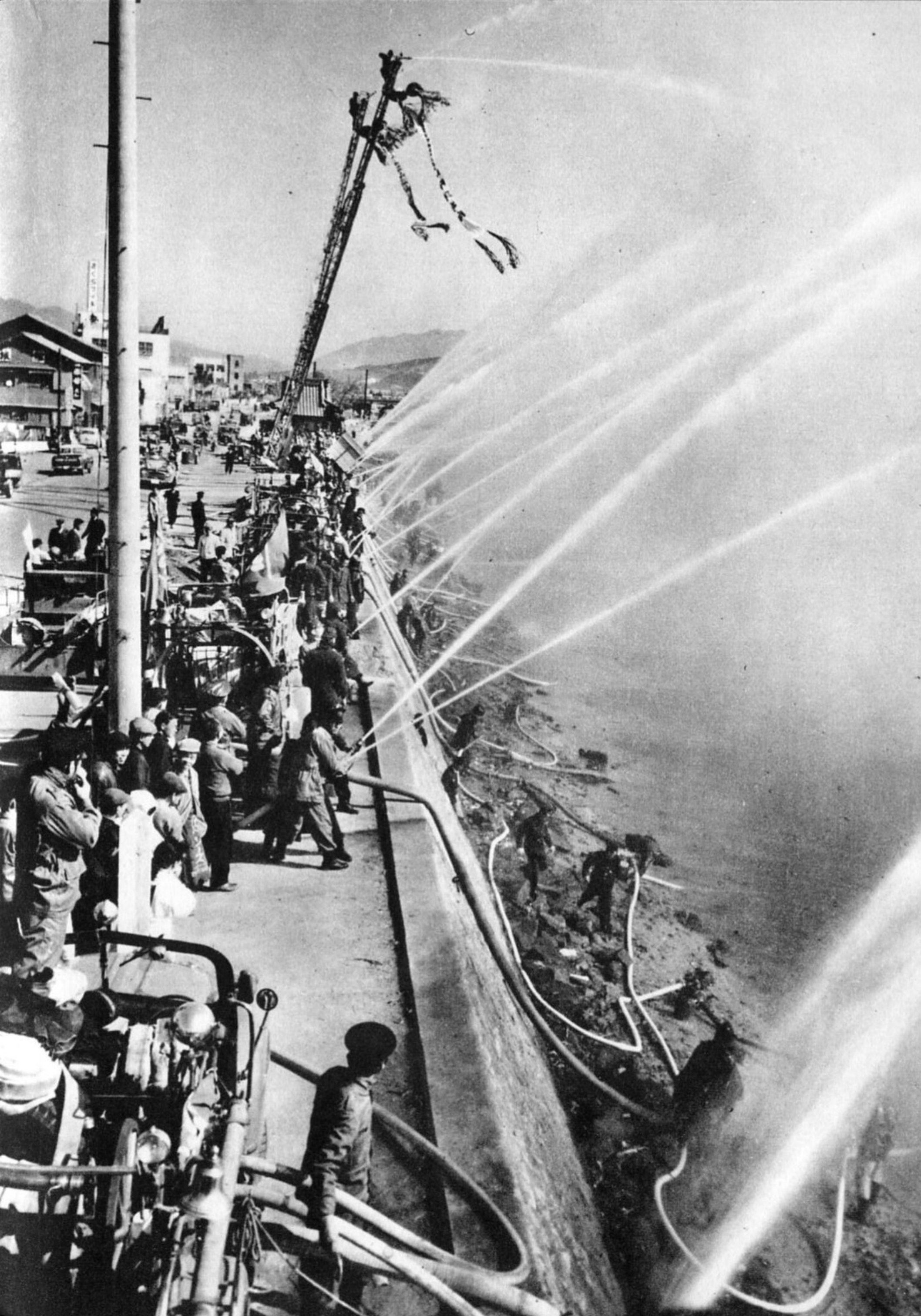
d'avance quel était le bulletin de santé de l'équipage du *Dragon bienheureux*. Depuis 1945, ils souffraient et subissaient les tourments insolites et atroces de la radio-activité. Jusqu'ici, le public n'y avait pas prêté grande attention. Les rares *higaisha* qui s'étaient plaints étaient considérés comme des « malades imaginaires » ou même des « malades professionnels » qui ne cherchaient, disait-on, qu'à se rendre intéressants, et à soutirer de l'argent aux cœurs compatissants : on les accusait — expression imagée et cocasse — de faire du « porte à porte atomique ».

« Maintenant, on finira bien par nous croire », pensèrent les victimes atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki avec un soupir de soulagement. Ils envoyèrent aux vingt-trois pêcheurs hospitalisés des lettres d'encouragement et deux *seizonsha* écrivirent même à leur intention une brochure de conseils pratiques intitulée : « Comment survivre à la bombe atomique ». Mais à cette sympathie se mêlait quelque jalousie. Jamais on ne leur avait prêté à eux, irradiés de 1945, le quart de l'attention que l'on accordait maintenant aux hommes du *Dragon bienheureux*, et pourtant nombre d'entre eux étaient bien plus malades et dans une misère plus noire que ces pêcheurs « heureux dans leur malheur ». Et de citer l'antique parabole : « La première corneille s'est envolée, mais la seconde lui happe la pâture devant le bec. »

Quelques survivants du *pikadon* supplièrent : « Aidez-nous ! Il y a bientôt dix ans que nous souffrons... Nous sommes une nouvelle race de mutilés de guerre, donnez-nous les secours qui nous sont dus ! »

Peu nombreux furent ceux qui osèrent se plaindre. On les fit taire alors en brandissant une fois de plus l'arme psychologique miracle, celle qui depuis le début de la « guerre froide » avait résolu tous les problèmes sociaux : le bruit courut que c'étaient les agitateurs communistes qui faisaient renaître les doléances des victimes atomiques. On avait même des « preuves ». Moscou et Pékin, qui avaient en effet l'oreille plus fine que Washington et Tokyo, avaient perçu ces appels : les gouvernements communistes profitèrent aussitôt de la situation pour accomplir un geste qui devait faire impression

18. — Exhibition annuelle du corps des pompiers. Les exercices acrobatiques sur les échelles de bambous.




OGIES
FEAR!
は
すべきである。
ユンク

sur toute l'Asie : ils donnèrent sept millions et demi de yens au profit des victimes atomiques japonaises. Cette somme d'environ 19 000 dollars, infime si l'on considère le budget de propagande d'une grande puissance, fut la première ébauche d'une caisse de secours qui allait enfin servir au traitement des survivants.

L'opinion japonaise, chauffée à blanc par l'accident du *Dragon bienheureux*, fit éclater l'orage qui couvait contre l'*Atomic Bomb Casualty Commission.* Du printemps à l'automne de 1954 un tonnerre d'attaques de presse, une grêle de manifestes et de pétitions s'abattirent sur le « Palais du Pâté de Poisson ».

A l'origine de cette tempête : un geste des Américains dont l'intention, en fait, était purement amicale, mais qui se révéla être « la pire bévue », de l'avis de l'anthropologue et sociologue Herbert Passin, qui résidait alors à Tokyo. Le docteur John S. Morton, directeur de l'A. B. C. C., offrit en effet d'accueillir les vingt-trois irradiés du *Dragon bienheureux* dans la clinique de la colline d'Hijiyama, au-dessus d'Hiroshima. Une telle proposition dénotait une ignorance absolue des sentiments japonais, estime Passin. « Depuis des années, le gouvernement américain essayait de convaincre les Japonais que l'A. B. C. C. n'avait pas été fondée dans un dessein thérapeutique mais de recherche scientifique et que les résultats seraient, à la longue, au moins aussi utiles au peuple japonais, sinon plus, que le simple traitement des malades. Malgré cela, les Japonais étaient toujours persuadés qu'ils servaient de cobayes à l'A. B. C. C. Aussi la proposition de cet organisme ne pouvait-elle signifier pour eux que deux choses. Ou bien on leur avait menti quand on leur avait dit que la Commission ne pouvait accorder aucun soin, ou bien les Américains voulaient se réserver ces nouveaux cas pour des études scientifiques. Aucune des deux interprétations n'était flatteuse pour nous. Le jour où le docteur Morton alla visiter l'hôpital de l'université de Tokyo, l'idée qu'il ait pu venir pour exprimer ses regrets ou pour offrir sa collaboration n'effleura pas une seconde l'esprit des Japonais ; il était là

19. — L'auteur participant à une manifestation contre les expériences atomiques.

uniquement pour observer les phénomènes dus aux radiations de la bombe H, pensa-t-on. Des douzaines d'articles parurent dans la presse sur ce même refrain : « Nous ne sommes pas des cobayes ! » Tant et si bien que la proportion des refus parmi les sujets convoqués pour examen à la colline d'Hijiyama monta en flèche.

Mais cette situation rendait sujette à caution la valeur statistique des résultats. Il fallait d'urgence enrayer l' « usure du matériel-malades » *(attrition of patient material)* qui atteignait déjà 39 pour 100, selon les termes du rapport semestriel de l'A. B. C. C. qui n'a pas adopté par pur hasard ce langage des comptes rendus militaires.

En 1952 déjà, Y. Scott Matsumoto, le chef des *contactors*, avait rédigé sous le titre : *Patient Report in a Foreign Country* une analyse critique des difficultés et de l'incompréhension qui régnaient entre l'A. B. C. C. d'une part, les malades et la population d'autre part. Mais ce texte qui ne mâchait pas ses mots n'eut le droit d'être publié que sous une forme épurée et abrégée.

Le travail de ce sociologue américain, Japonais d'origine, est intéressant parce qu'il étudie avec force détails et précisions les frictions qui surviennent chaque fois qu'un organisme occidental moderne veut agir dans le cadre d'une civilisation étrangère ancienne, sans prendre soin de s'adapter au caractère particulier de la vie de cette communauté. On a souvent reproché à un homme comme Albert Schweitzer de maintenir intentionnellement dans un état primitif son hôpital de la forêt vierge et de ne pas vouloir, par pur « *égoïsme* », *l'ouvrir aux derniers progrès techniques de la* médecine. Les expériences de l'A. B. C. C., avec son installation ultra-moderne, confirment que Schweitzer est dans le vrai. Celui qui apporte une aide doit assimiler le mode d'existence de celui qui la reçoit. Le docteur Matsumoto raconte que les Japonais étaient intimidés par l'aspect élégant de la nouvelle clinique de l'A. B. C. C. Beaucoup de femmes n'osaient s'y présenter que vêtues de leurs plus belles robes et après une séance de soins de beauté. Ceux qui

n'avaient pas d'argent se faisaient prêter des vêtements par leurs voisins pour être plus présentables.

Dès le hall d'entrée, de style tout occidental, les malades étaient pour la plupart « désorientés et mal à l'aise ». Sur le parquet ciré qui brillait comme un miroir, leurs socques de bois les faisaient glisser. Dans la salle d'attente, ils n'avaient pour se distraire que des magazines américains, qu'ils ne comprenaient pas, bien entendu. Au début, comme toutes les indications sur les portes étaient rédigées en anglais, les patients ne savaient même pas où était la salle dans laquelle ils étaient convoqués. A la réception, il y avait presque exclusivement des *Nisei* (Américains d'origine japonaise), très brusques, disait le docteur Matsumoto, et qui rudoyaient par plaisir tous ceux qui s'adressaient à eux. « Quant aux chauffeurs qui allaient chercher les patients et les ramenaient chez eux, ils étaient plus soucieux de l'entretien de leurs voitures que du bien-être de leurs passagers », ajoute le *contactor*.

Les Japonais sont habitués à n'être examinés que par un seul médecin. Aussi étaient-ils étrangement troublés, et même effrayés, lorsque, après s'être déshabillés à la clinique américaine et avoir revêtu un vêtement bizarrement ouvert dans le dos, ils étaient expédiés, comme à la chaîne, d'un spécialiste à l'autre, et que tous ces praticiens leur prélevaient successivement du sang, de la semence, de la moelle osseuse et des échantillons de tissus, les auscultaient, radioscopiaient, radiographiaient, leur faisaient des ponctions et les gonflaient de piqûres, sans que jamais ils sachent le pourquoi ni le comment de toutes ces manœuvres.

Pour contrôler et comparer le développement des enfants irradiés, on les photographiait nus. Les adolescentes ne se soumettaient pas à l'examen sans protester, d'autant plus qu'au cours de ces prises de vue, rapporte Matsumoto, la consigne de discrétion n'était pas toujours suffisamment respectée.

Les maladresses et le manque de tact — alors qu'en réalité il s'agissait d'un défaut d'intuition — furent grossis et déformés par la rumeur publique : la clinique d'Hiroshima passa pour être une sorte de chambre de torture moderne.

Les « interviewers » du docteur Matsumoto recueillirent ces bruits et essayèrent de les réfuter. On procéda, à la fin des examens, à des *exit interviews* : le patient devait donner ses impressions sur son passage à la clinique. Il ressortit de ces interrogatoires que les deux opérations qui auraient dû, selon les pronostics des médecins américains, rencontrer la plus grande résistance, à savoir le prélèvement de moelle osseuse et l'obligation de fournir des échantillons de semence, n'avaient pas particulièrement effrayé ou choqué les sujets examinés.

Selon le rapport de Scott Matsumoto, les patients se plaignaient surtout de ne jamais être avisés, entre les examens de contrôle qui avaient lieu tous les ans — et parfois avec un retard important —, des diagnostics précédents. « Plusieurs patients, écrit-il, ont rapporté qu'on s'était contenté de leur envoyer, deux ou trois mois après leur examen, un mot disant : « Vous êtes dans une excellente forme physique », alors qu'ils étaient à cette date malades et alités. L'un d'eux raconte même qu'on lui communiqua un rapport optimiste de ce genre sur sa mère une semaine après la mort de celle-ci ! »

Eclairée par l'autocritique très acérée du rapport Matsumoto, l'A. B. C. C. s'efforça dès le printemps de 1954, avant qu'il ne fût trop tard, de remédier à quelques-uns des inconvénients dénoncés par les patients. Les parquets furent moins cirés, on enjoignit aux membres du personnel de se montrer polis et affables, on mit des revues japonaises dans la salle d'attente et des pancartes bilingues sur les portes. On précisa aux sujets examinés les motifs pour lesquels ils étaient convoqués. On assura aux patients qui pouvaient s'offrir le luxe d'un médecin traitant que celui-ci serait informé des conclusions de l'A. B. C. C.

Malgré ces efforts, la clinique eut toujours fort mauvaise presse à Hiroshima. Un roman autobiographique, *l'Héritage du Diable,* en témoigne. Cet ouvrage, très discuté au Japon, traite presque exclusivement de l'activité de l'A. B. C. C. L'auteur, Hiroyuki Agawa, lui-même originaire de la ville atomisée, raconte l'histoire d'un journaliste qui revient à

Hiroshima, sa ville natale, huit ans après le *pikadon* pour y rassembler les éléments d'un reportage. Là, le héros découvre comment la « mort atomique » a frappé sa famille : son jeune neveu tombe subitement malade et doit s'aliter. Une leucémie d'origine radio-active, reconnaît-on bientôt. L'enfant s'affaiblit lentement, meurt, et on soumet son corps à la dissection. Le plus monstrueux des reproches que ce livre adresse à l'A. B. C. C. est le refus des médecins américains de s'intéresser au traitement afin de pouvoir, sans intervenir, observer l'évolution des maladies des rayons.

Agawa accuse également la Commission de vouloir — tout en prétendant rendre publiques les expériences acquises — conserver en réalité le secret des principaux résultats de ses recherches. Les U. S. A., dans le cas d'une guerre atomique, seraient ainsi mieux équipés que leurs adversaires pour lutter contre les radiations. Telle est l'accusation qui, par la suite, fut reprise le plus fréquemment.

Il manquait à l'auteur japonais des preuves décisives pour appuyer ses condamnations. Mais on le crut sans peine, tant on reprochait aux Américains de ne pas vouloir soulager les survivants d'Hiroshima et de Nagasaki.

Les arguments de la défense de l'A. B. C. C. étaient trop juridiques pour être réellement convaincants. Le docteur Matsumoto, par exemple, conseillait de répondre que les « médecins de l'état-major de la Commission n'avaient pas de patente locale les autorisant à exercer la médecine au Japon, que le traitement des malades constituait le privilège et la tâche des médecins d'Hiroshima et que la Commission ne voulait ni s'immiscer dans leurs affaires, ni se poser en concurrente ».

Cette argumentation déchaîna aussitôt un nouveau torrent. Premièrement : Puisque les Américains avaient déjà obtenu du gouvernement japonais le droit parfaitement extraordinaire d'examiner des citoyens japonais, pourquoi ne leur aurait-on pas accordé l'autorisation de les soigner, s'ils l'avaient sérieusement demandée ? Deuxièmement : Les Américains avaient dépensé des milliards de yens pour que le Japon remette en état leurs armes pour la guerre de Corée ;

pourquoi ne pouvaient-ils pas consacrer une légère fraction de cette somme à lui faire « remettre en état » les victimes de la bombe atomique, dans la mesure où cela était encore possible ? Pourquoi ne construisaient-ils pas pour les irradiés un hôpital dirigé par des Japonais ? Pourquoi ne créaient-ils pas une caisse de secours pour couvrir les frais de traitement des survivants ?

Aucune réponse convaincante n'a jamais été apportée à ces questions. Le docteur Matsumoto est le seul à faire allusion, et dans la partie de son rapport qui fut censurée par la suite, à l'une des rares explications acceptables du comportement américain.

Ce rapport répète expressément en plusieurs endroits : « *No air of atonement is suggested in any way by the Commission.* On ne saurait prêter des sentiments de repentir à la Commission. » Autrement dit, il ne fallait pas s'attendre que la Commission américaine exprimât la moindre idée de remords. Soigner ces malades, ç'eût été reconnaître ses responsabilités.

Cette consigne était si impérieuse que — selon Matsumoto — on abandonna même le projet d'employer des « victimes atomiques » comme *contactors* pour faire la liaison entre la clinique et les malades convoqués : cette mesure, si insignifiante fût-elle, aurait pu faire croire à la mauvaise conscience de l'A. B. C. C.

Les bureaux officiels américains ont pris grand soin dès le début — et leur effort par la suite ne s'est jamais relâché — de ne pas accorder de traitement de faveur aux villes atomisées ni aux irradiés eux-mêmes. N'aurait-ce pas été soulever cette question de principe : Est-il permis, en vertu du droit international, de se servir d'une arme que les rayonnements radio-actifs destructeurs de cellules mettent pratiquement sur le même plan que les gaz asphyxiants, ou est-ce un crime de guerre ? Voilà pourquoi — et c'est là la raison profonde — certains services officiels américains ont tenu à minimiser l'étendue et le danger des séquelles du bombardement ato-

mique : s'ils les ignoraient, pensaient-ils, personne ne penserait à les accuser.

Il faut signaler pourtant que certains collaborateurs de l'A. B. C. C. se sont refusés — peut-être n'ont-ils pu faire autrement — à suivre pareille politique d'oubli. Quelques médecins américains, affirme-t-on à Hiroshima, allaient trouver secrètement les patients chez eux pour leur porter assistance, d'autres s'efforçaient de manifester leur sympathie aux habitants de la ville.

L'anatomiste R., par exemple, aimait à inviter des Japonais dans son quartier résidentiel sur la « colline ». A partir du jour où son chef, le docteur Holmes, le lui interdit — en lui rappelant la séparation des races, obligatoire jusque dans la « Cafeteria » de la clinique —, l'anatomiste passa presque toutes ses heures de liberté en compagnie de ses amis japonais d'Hiroshima ou des environs. Il portait en dehors du service le costume nippon et finit même par se convertir au bouddhisme. Son confrère M., ayant épousé — à l'insu du directeur de la clinique de l'A. B. C. C. — une Japonaise, se trouva en butte à tant de chicaneries qu'il dut quitter Hiroshima.

Quant au docteur Earle Reynolds, l'un des anthropologues travaillant à l'A. B. C. C. à Hiroshima, il fut si bouleversé, après s'être penché pendant des années sur les cas des enfants atomisés, que, partant d'Hawaï, il tenta, en signe de protestation, de rejoindre en bateau la zone des expériences atomiques.

Un autre cas particulièrement significatif est celui du spécialiste américain de médecine interne, le docteur H., qui ne put s'empêcher de déclarer devant ses collègues dans la « cafeteria », après ses premiers examens de sujets atomisés : « Nous avons vraiment fait là quelque chose de terrible ! » Il fut convoqué immédiatement chez le directeur qui à l'époque était le docteur Robert Holmes, ancien médecin militaire. Il reçut un avertissement sévère pour avoir manifesté de tels sentiments, et on lui signifia qu'à l'avenir, tout contact avec les malades lui était interdit. Cette « explosion émotionnelle » prouva, lui dit-on, qu'il avait perdu le parfait équi-

libre de ses facultés et qu'il lui fallait se soumettre sans retard à un traitement psychiatrique dans la ville voisine de Kuré.

Le docteur H. se défendit en faisant appel à ses droits de citoyen. Loin d'accepter la décision du directeur, il entama la lutte auprès de la *National Academy of Sciences* de Washington pour obtenir sa réintégration dans le service clinique. Après une année de guerre paperassière, il obtint gain de cause. Le docteur H. a pu poursuivre à Hiroshima quelques autres travaux de recherche importants, surtout dans le domaine de la cardiologie, sans abandonner pour cela au seuil de la clinique ses sentiments de compassion humaine.

Sous la pression de l'opinion, le directeur de l'A. B. C. C. se résolut, dans son deuxième rapport semestriel, à intervenir auprès de son supérieur à Washington, en faveur du traitement des patients.

Les arguments sur lesquels il s'appuie valent la peine d'être notés. Voici ce qu'on lit, mot pour mot, dans ce rapport : « Si l'on développait les efforts pour observer à fond un plus grand nombre de patients et leur accorder un certain nombre de soins, cela améliorerait de façon décisive les relations entre l'A. B. C. C. et les familles des malades. Dans les cas mortels, les dissections seraient alors très profitables [1]. »

Il est bien clair qu'une fois encore ce n'était pas le désir de guérir les malades qui dictait ce projet — en apparence humanitaire — mais l'espoir d'assouplir les *human relations* et de pouvoir compter sur un « matériel d'études » de meilleure qualité. Ces arguments ne réussirent d'ailleurs même pas à rapporter des crédits pour le traitement des malades ! Nombreuses furent les objections contre cette mesure qui vio-

1. Voici le texte original anglais : « *With an increased effort to study more patients more thoroughly, and judiciously offer them more therapy, there should be a marked increase in the rapport between the families and A.B.C.C. Then in the eventuality of some patient's death, is would be possible to have more worthwhile autopsies.* » (P. 9, Semi-Annual Report, A.B.C.C. Headquarters Hiroshima Japan, 1 July thru 3 December 1954. For Official Use Only.)

lait le « principe » du non-traitement. On finit cependant en 1953 par accorder à la clinique l'installation d'un « service-diagnostic » qui avait dix lits en tout. Les « cas intéressants » seuls y étaient admis.

Les rapports semestriels se taisent sur les soins appliqués dans ce service et sur les guérisons obtenues, mais voici ce que dit en revanche l'unique et bref commentaire qu'on puisse trouver de cette institution : « Il a été constaté qu'un nombre considérable de patients admis dans le service diagnostic souffraient d'affections qui devaient tôt ou tard se révéler fatales. Ledit service apporte donc une contribution essentielle à la réalisation du programme de l'A. B. C. C. dans la mesure où il met à la disposition de la Section Pathologie un matériel clinique parfaitement étudié. L'aide qu'il fournit de cette façon à la Section Médecine Interne n'est pas moins précieuse. Malheureusement, pendant la période écoulée, l'A. B. C. C. a pratiqué l'autopsie sur moins d'une demi-douzaine des sujets suivis par la Commission, y compris les malades à domicile [1]. »

Kikkawa, l'un des fondateurs de l' « Association des Irradiés », a précisé lui aussi qu'on ne choisissait, en principe, que des cas désespérés pour le service-diagnostic de l'A.B.C.C., d'où son surnom d'« usine à fabriquer des cadavres ».

Dans son étude déjà citée [2] sur les malentendus entre

1. Le texte original dit : « *A considerable number of patients admitted to the diagnostic ward were found to have diseases which sooner or later would prove fatal. This diagnostic ward and the opportunities it presents, furnishes them another most necessary part of A.B.C.C.'s program, viz. the possibility of furnishing the Department of Pathology carefully and well-studied clinical material. This is most necessary to Pathology, and certainly not less so for the Department of Internal Medecine. Unfortunately the number of cases coming to autopsy at A.B.C.C. which previously had been studied at A.B.C.C. — even as out patients — is less than half a dozen during the corresponding number of months.* » (P. 6, Semi-Annual Report A.B.C.C. Headquarters Hiroshima Japan, 1 July thru 3 December 1954. For Official Use Only.)

2. *Japan and the H Bomb* in *Bulletin of the Atomic Scientists*, Chicago, octobre 1955.

Américains et Japonais à la suite de l'accident du *Dragon bienheureux,* Herbert Passin a caractérisé ainsi l'opposition fondamentale des deux partis sur les problèmes soulevés par les armes atomiques : « Nul n'était à même de comprendre ou de reconnaître la sincérité de l'autre. Les affirmations américaines, par leur caractère purement technique et rationnel, sans ombre d'humanité, étaient ressenties comme une offense par les Japonais. » Le sociologue américain termine par un avertissement : que sa patrie se souvienne des erreurs commises au Japon avant de nouer d'autres relations avec les pays étrangers.

Ainsi la réputation des Américains est bien établie au Japon : ce sont des hommes « froids et inhumains ». Et pourtant des initiatives privées ont su corriger par leur générosité cette impression désastreuse. Passin cite l'invitation des *Atomic Maidens* d'Hiroshima à venir suivre aux Etats-Unis un traitement entièrement gratuit. Quand on sait quel est l'arrière-plan d'insensibilité de la Commission américaine des Victimes atomiques (A. B. C. C.), on comprend l'impression profonde que cette entreprise officieuse produisit au Japon.

Cette initiative — comme l'avait été il y a quelques années celle de l'appel en faveur de l' « adoption spirituelle des orphelins atomiques » — revenait à l'infatigable Norman Cousins qui eut à vaincre les plus grandes difficultés financières et administratives avant de pouvoir réaliser ce projet.

Les Japonais étaient devenus si méfiants à la suite des événements antérieurs que, lorsque le journaliste américain vint à Hiroshima au printemps de 1955 pour mettre la dernière main au départ des vingt-cinq jeunes filles mutilées, ils ne virent derrière son geste que des raisons suspectes. D'où venait l'argent ? Le gouvernement américain ne finançait-il pas secrètement cette action secourable, afin d'effacer l'effet néfaste de l'affaire de Bikini ? Etait-il exact que les jeunes filles seraient traînées à travers toute l'Amérique comme une sorte d'exposition itinérante à prix d'entrée élevés ? Le fait que des citoyens américains puissent éprouver un sentiment de pitié ou même de charité envers les victimes de la bombe

atomique paraissait absolument invraisemblable aux Japonais, après tout ce qui était arrivé...

C'est en 1953, dans l'église du révérend Kiyoshi Tanimoto, que Norman Cousins avait rencontré pour la première fois quelques-unes de ces jeunes filles affligées de chéloïdes extrêmement étendues, et il s'était alors demandé si l'on ne pourrait pas venir en aide, par des opérations de chirurgie esthétique, à ces malheureuses, défigurées, qui n'osaient plus affronter les regards.

Cousins réussit aux Etats-Unis à gagner à son projet une série d'ecclésiastiques, de médecins et de particuliers. Des dons d'argent, des parrainages, des séjours gratuits offerts par les hôpitaux, des chirurgiens qui renonçaient à leurs honoraires, toutes ces largesses résolurent les problèmes matériels du voyage.

Seules échouèrent les négociations avec les compagnies aériennes qui assuraient le transport aller-retour des jeunes filles et de leur escorte. C'est là qu'intervint en effet l'U. S. Air Force, l'unique organisation officielle participant au projet. Le général J. E. Hull, du *Far East Command,* avait mis à la disposition des voyageuses un appareil long-courrier. Intervention lourde de conséquences. A peine le Skymaster C. 54 s'était-il envolé du Japon avec les *Atomic Maidens* qu'un message radio signé Walter Robertson, directeur des Questions d'Extrême-Orient aux Affaires étrangères, ordonnait l'interruption immédiate du voyage. Il est évident que ce haut fonctionnaire apprenait à l'instant ce projet, et qu'il essayait en dernière minute de l'entraver.

Un moment, on crut qu'un trait de plume administratif allait anéantir ces deux années d'efforts. Mais le pilote de l'avion, qui avait vu, avant le décollage, la joie et l'espoir de ces jeunes filles marquées par les griffes du diable atomique, n'hésita pas longtemps. Il répondit par radio qu'il n'avait d'ordres à recevoir que de son supérieur hiérarchique, le général MacNaughton. Tant que celui-ci ne lui dirait rien, il poursuivrait sa route vers les Etats-Unis. Cet ordre de retour, que les quelques personnes informées, à bord, craignaient tant de voir arriver, ne vint pas : la voie officielle allant du départe-

ment d'Etat au commandement des forces aériennes américaines était heureusement moins rapide que le trajet aérien du Japon au Mitchell Airfield de New York. Quant à renvoyer les jeunes filles sans les soigner, après l'accueil si chaleureux qui leur fut réservé sur le sol américain, le politicien le plus insensible n'aurait pu s'y risquer.

C'est à Hiroshima que le secours organisé en faveur des *Atomic Maidens* fut le moins populaire. Le pasteur Tanimoto avait joué un rôle capital dans le choix des heureuses bénéficiaires du voyage aux Etats-Unis. Salué par les lecteurs du monde entier comme l'une des figures de proue du fameux reportage *Hiroshima* de John Hersey, cet homme exceptionnel n'avait pas su se faire aimer dans sa propre ville. Il est possible que, légèrement grisé par la gloire, ce bon pasteur ait parfois vanté un peu trop ses mérites, mais cela ne justifiait pas le blâme que lui jetaient ses concitoyens, blâme inspiré d'ailleurs le plus souvent par la jalousie.

Cette fois encore, Tanimoto fut la cible de nombreux reproches, ni justifiés ni justifiables. On disait qu'il avait suggéré l'idée du voyage des jeunes filles aux Etats-Unis uniquement pour se faire de la publicité. N'aurait-il pas été possible d'opérer à bien moindres frais les chéloïdes au Japon au lieu d'organiser ce sensationnel voyage transpacifique ? On disait aussi que Tanimoto n'avait recommandé que des jeunes filles appartenant à son Eglise et que les Américains, de leur côté, avaient arrêté leur choix sur celles qui étaient le moins cruellement défigurées parce qu'ils n'osaient pas présenter à leurs compatriotes dans toute son horreur le masque atroce de la guerre atomique.

Mais ces critiques mesquines furent étouffées le jour où des comptes rendus de presse japonais arrivèrent d'Amérique rapportant l'accueil émouvant et sincère qui avait été réservé aux vingt-cinq *young ladies from Hiroshima*. De plus, les lettres que les jeunes filles elles-mêmes écrivaient à leurs familles étaient si enthousiastes que les objections et les soupçons tombèrent.

En revanche, l'agitation renaissait autour d'une question

critique, posée il y avait longtemps, mais devenue brûlante depuis l'accident du *Dragon bienheureux :* « Que faisons-nous, nous Japonais, pour les survivants du bombardement atomique ? » Les comptes rendus des reporters envoyés à Hiroshima et à Nagasaki répondaient : « Autant dire rien. » Alors le Japon accusa non seulement l'insensibilité des Américains, mais aussi sa propre indifférence en face des souffrances des *hibakusha.*

On apprit, par exemple, que des professeurs et des étudiants de l'Ecole supérieure de médecine d'Hiroshima s'étaient déclarés depuis longtemps prêts à soigner bénévolement des irradiés, mais que leur offre s'était vainement heurtée à l'époque aux manœuvres influentes de quelques médecins privés. Les mêmes praticiens auraient-ils obtenu, par des intrigues auprès du ministère de la Santé à Tokyo, que les Américains — au cas où ils en exprimeraient le désir — ne soient pas autorisés à soigner les sujets atomisés ? Il devint également difficile de dissimuler plus longtemps que si le maire Hamai avait échoué lorsqu'il avait demandé une aide supplémentaire à l'Etat japonais pour sa ville, c'est parce que le parti gouvernemental avait posé comme condition qu'il soutînt sa politique. Il était impossible au maire d'Hiroshima de se soumettre à ce chantage ; ç'aurait été à ses yeux comme une trahison à l'égard de ses électeurs : il n'oubliait pas qu'il avait été élu deux fois déjà en qualité d'« indépendant ».

Après son pèlerinage infructeux à Tokyo, Hamai avait encore essayé en 1953 de lancer aux U. S. A. un emprunt bancaire en faveur d'Hiroshima. Mais cette tentative n'avait pas eu plus de succès que les efforts de la firme de *Public Relations* bien connue, Harold Oram, lorsqu'elle avait voulu organiser aux Etats-Unis une vaste campagne de collectes.

Oram avait expliqué à Hamai, en juin 1954, pourquoi il n'avait pas réussi, malgré tous ses espoirs, à fonder la *Hiroshima Supporting Society :* les notabilités influentes pressenties pour patronner le projet (on citait en tête le nom du docteur Milton Eisenhower, frère du président) avaient refusé leur accord. Et cela à cause d'une nouvelle « situation

internationale » et d'une évolution très nette des idées de ces « éminentes » personnalités.

Son échec à trouver des crédits brisa la carrière politique d'Hamai. On murmura qu'il n'avait aucun ami influent capable de faire quelque chose pour Hiroshima. Si bien que lorsque le maire, promoteur le plus méritant de la reconstruction de la ville, se présenta pour la troisième fois aux élections municipales, en 1955, il fut battu.

Dix ans après le *pikadon* enfin, le grand public du Japon se décida à aider les irradiés. La vente dans tout le pays de timbres spéciaux pour le Nouvel An, rapporta d'un seul coup plusieurs millions qui servirent à construire à Hiroshima un hôpital pour le traitement des atomisés. Au Parlement, on envisagea une loi qui assurerait à ces malades des examens gratuits et des soins à vie. La campagne pour les survivants, inaugurée en 1951 par une poignée d'hommes isolés mais résolus, était enfin comprise et suivie par le peuple tout entier...

4. Les mille grues

Kawamoto était bien décidé à se marier dans les délais les plus rapides. Avec l'indemnité qu'il reçut en quittant l'usine de Saka, les fiancés purent acheter quelques meubles et quelques ustensiles de ménage bon marché, et trouver un logement dans le quartier de la gare.

Peu après, vers Noël, leur ami commun Fukuda, ce même Fukuda grâce à qui, dix ans plus tôt, Ichiro avait fait la connaissance de Tokie au cours de langues, se fiança à son tour et l'on s'apprêta à célébrer un double mariage. Celui de Fukuda eut effectivement lieu, mais le second couple n'assista à la cérémonie qu'à titre d'invité.

« Nous sommes malheureusement obligés d'attendre un peu, expliquait Kawamoto. Mon indemnité n'a pas suffi à l'achat de tout ce dont nous avons besoin. Nous ne possédons même pas une literie convenable. Je ne suis à présent qu'un simple manœuvre et Tokie a sa mère à charge. »

Mais à quelques amis intimes il avouait : « Le lien qui nous unit ne ressemble à aucun autre. Ce qui nous a rapprochés l'un de l'autre, c'est avant tout notre commun désir de pallier les défaillances de la société en faisant œuvre de charité chaque fois que cela s'impose. » Et comme pour préciser sa pensée, il ajoutait en rougissant légèrement : « Quand je rentre à la maison après une journée passée à visiter de malheureux malades défigurés, je me sens incapable d'embrasser Toki-chan. L'idée que nous n'avons pas le droit d'être

heureux dans notre coin, elle et moi, ne cesse de me hanter. »

Mais il y avait encore autre chose qu'Ichiro dissimulait. Plusieurs années auparavant, il avait déclaré un jour à ses amis du « Château des Tournesols », qu'il ne se marierait jamais, de crainte d'avoir des enfants qui ne seraient pas normaux. Tous les jeunes gens rescapés de la catastrophe nourrissaient la même appréhension, tous redoutaient d'engendrer des idiots ou des monstres.

A Hiroshima, depuis « ce jour-là », on se répétait des douzaines d'histoires de bonnes femmes où il était question de naissances avant terme et de nouveau-nés difformes, grotesques, ayant à peine figure humaine. La plupart de ces enfants anormaux avaient été, disait-on, secrètement supprimés par les accoucheurs ou par leurs mères. Quant aux rares bébés demeurés en vie, on les avait placés dans des établissements spéciaux.

Dans un pays qui croyait depuis toujours en l'existence d'êtres héréditairement « possédés par les renards » et dont les jeunes gens en âge de se marier devaient se tenir à l'écart, cette version modernisée d'une antique superstition ne trouva que trop facilement créance et se répandit comme une traînée de poudre dans la population.

Pourtant ces rumeurs qui circulaient à Hiroshima et à Nagasaki reposaient bien sur un fond de vérité. Dans ces deux villes, de 1945 à 1946, on enregistra un nombre extraordinairement élevé d'avortements. Parmi les femmes qui avaient survécu au *pikadon,* une sur cinq ou six portait un enfant marqué par les radiations. Non seulement quelques nourrissons étaient atteints de microcéphalie, mais certains d'entre eux présentaient des troubles de croissance et des signes de déficience intellectuelle. Il fallut aménager un foyer spécial pour orphelins retardés, le *Roppo Gakuen.* Il est exact enfin, qu'au cours de cette période, le total des naissances anormales pour la seule cité d'Hiroshima avait dépassé la moyenne habituelle pour l'ensemble du Japon.

Mais les enfants conçus après la catastrophe ne couraient pas ce risque, même si l'un ou l'autre de leurs parents — voire les deux — comptaient parmi les victimes atomiques.

Il n'est sans doute pas de recherche à laquelle l'A. B. C. C. ait consacré plus d'attention que l'étude des tares héréditaires consécutives à l'irradiation. On savait par les expériences réalisées en laboratoire sur des mouches, des souris et des rats que les altérations d'origine radio-active du patrimoine génétique provoquent chez la descendance des sujets soumis au rayonnement des lésions d'une considérable ampleur. Il s'agissait à présent de déterminer si des phénomènes similaires pouvaient se manifester chez l'homme. L'A. B. C. C. conclut par la négative, au moins en ce qui concernait la première génération. Mais comme ceux qui l'affirmaient n'étaient autres que les services américains d'Hijiyama, à qui l'opinion japonaise reprochait depuis longtemps de ne pas oser dire toute la vérité, cette réconfortante nouvelle se heurta au scepticisme de la masse [1].

Même si la publication de ces résultats ne représentait pas une tentative en vue de dissimuler la vérité, il restait encore à savoir si des lésions héréditaires ne risquaient pas de se manifester à la génération suivante. C'était, en tout cas, ce que craignait Kawamoto. Peu après ses fiancailles, il expliqua à Tokie les raisons qui s'opposaient à leur mariage. Tout d'abord, dit-il, il n'avait pas résisté à l'appel de la passion. Mais, une fois son sang-froid recouvré, il avait pris conscience de sa responsabilité. Et il se déclarait prêt à rendre sa parole à la jeune fille.

Et comme Kawamoto la pressait ainsi de renoncer à leur projet, Tokie avoua ce secret que la famille Uematsu avait réussi jusqu'ici à cacher à tous : « Quelques mois après « ce jour-là », ma sœur aînée a donné naissance à un de ces...

1. A propos de ces travaux et des conclusions optimistes auxquelles ils donnèrent lieu, H. J. Muller, le « père de la génétique moderne », déclarait : « J'estime tout à fait prématuré de considérer dès aujourd'hui que les résultats négatifs des recherches sont la preuve qu'il n'y ait pas de répercussions... Le fait qu'on n'a pas encore découvert de post-effets ne doit pas être tenu pour une garantie définitive et ne nous autorise pas à nous laisser aller à l'euphorie. » *The nature of radioactive fall out and its effects on man.* Congressional Hearings, 4-7 juin 1957, p. 1084, Washington D. C.

enfants et, depuis, je suis rongée par la même angoisse que toi. Non, nous n'avons peut-être pas le droit de nous marier. Mais ne pouvons-nous au moins vivre ensemble ? »

Ce fut ce à quoi ils se résolurent. Les fêtes du Nouvel An qui devaient coïncider avec leur voyage de noces, ils les passèrent à l'orphelinat de Shudoin pour remplacer les infirmières et leur permettre de prendre leur unique congé annuel. Puis la vie de tous les jours recommença. Tokie reprit son travail au *pachinko.* Ichiro, lui, devenu un véritable *nikoyon* [1], fut affecté au percement de la nouvelle rue qui devait conduire à la colline Tenjinyama.

A certains, au patron de Tokie par exemple, les jeunes gens racontaient qu'ils étaient frère et sœur, à d'autres ils laissaient entendre que leur mariage avait eu lieu, longtemps auparavant, dans la plus stricte intimité. Mais ils ne pouvaient jouer cette comédie à leur amie, la missionnaire américaine Mary MacMillan. Aussi, par affection pour elle, prirent-ils finalement la décision de se marier.

Au début de février, un mois avant la date prévue pour la cérémonie, M. Kamikuri, directeur de l'orphelinat Shinsei, vint demander à Kawamoto si Tokie et lui accepteraient d'héberger un orphelin atomique. Le garçon en question se trouvait pour le moment en prison pour vol, mais il pourrait être mis en liberté surveillée si une famille se chargeait de lui.

Or, convaincus qu'ils n'avaient moralement pas le droit d'avoir d'enfants à eux, Ichiro et Tokie avaient décidé d'adopter des jeunes gens sans foyer. L'occasion leur était

1. Le nom de *nikoyon*, appliqué aux hommes et aux femmes engagés pour des travaux auxiliaires par les bureaux de chômage, est né en 1951. Le salaire journalier de ces travailleurs s'élève à 240 yens (environ 3 NF), ce qui est très peu, même pour les conditions de vie japonaises. « Ni » signifie deux, « yon », quatre. Une autre expression couramment employée pour désigner les journaliers est *anko.* Le « anko » est un poisson au vaste estomac qui attend, immobile, qu'une proie quelconque vienne à portée de sa bouche.

donc donnée de réaliser leur projet. Il est vrai qu'à la veille de leur mariage, la proposition de Kamakuri tombait on ne peut plus mal. Leur faudrait-il consacrer leurs précieuses économies à nourrir leur hôte ? Comme s'il avait deviné leurs hésitations, le directeur de l'orphelinat précisa que leur futur protégé, qui avait dix-neuf ans, travaillerait avec Kawamoto à la construction de la route. Il gagnerait donc un peu d'argent et pourrait participer aux frais communs.

« Lorsque j'ai raconté cette entrevue à Tokie, elle n'a pas paru particulièrement contente, rapporte Kawamoto. Mais elle a fini par dire : « Eh bien, soit ! Je ferai la cuisine pour « vous deux. »

« Je me rendis chez M. Kamikuri pour rencontrer le jeune homme en question — que j'appellerai A. Il paraissait intelligent. Je n'en avais pas espéré tant. L'expression de bonheur qui éclairait le visage du directeur Kamikuri quand il donna à A. le nouveau costume qu'il avait acheté à son intention était merveilleuse à voir. Après avoir passé encore deux ou trois jours à l'orphelinat, A. vint chez nous. Dès ce moment, Toki-chan eut fort à faire pour conserver à notre foyer la douceur de vivre qui y régnait d'ordinaire. A. était en effet assez fat et ne parlait jamais que de lui. Il se vantait souvent d'avoir fait de la prison. « Kawamoto *niisan* (frère aîné) « n'en a certainement pas vu autant que moi », avait-il coutume de dire et il me traitait dans la conversation comme si, de nous deux, c'était moi le benjamin.

« — As-tu une idée de l'endroit où peut se trouver le cou- « pon de velours noir ? » me demanda un jour Toki-chan.

« Elle parlait presque dans un souffle, bien que A. ne fût pas à la maison.

« — Je n'en sais rien. Pourquoi cette question ?

« — Impossible de mettre la main dessus. C'est une cliente « qui me l'a donné hier.

« — As-tu bien regardé partout ?

« — J'ai cherché dans tous les coins. Même dans le pla- « card.

« — Peut-être l'as-tu laissé chez ta mère ?

« — Certainement pas ! »

« La pièce où nous vivions n'avait que deux mètres sur trois. Elle comportait un seul et unique petit débarras. A. aurait-il... ? Non, ce n'était pas possible ! Toki-chan avait eu la même pensée. Elle était désemparée et finit par perdre patience. « Je ne sais que dire. Je ne sais même plus où j'en « suis. Et j'en ai par-dessus la tête de faire la cuisine pour « vous deux ! Alors, je rends mon tablier et je retourne chez « moi ! »

Tokie expliqua plus tard pourquoi elle avait alors quitté Ichiro : « Je ne pouvais plus supporter de le voir continuellement protéger cet ancien détenu. Certes, j'étais sensible à sa générosité, mais je ne pouvais m'empêcher de penser qu'un tel dévouement était au-dessus de mes forces. »

Quand A. fut rentré, Kawamoto essaya de le faire parler. A peine lui eut-il prudemment demandé s'il avait quelque idée de l'endroit où se trouvait l'étoffe, l'autre se mit à protester. « Vous voulez dire que j'ai fauché le truc ? » s'exclama-t-il en retrouvant son argot de prisonnier.

Le lendemain, Kawamoto allégua un prétexte pour ne pas aller à son travail, et entreprit de fouiller toute la chambre. *Il finit par découvrir la pièce de tissu dans une valise inutilisée* depuis des années. Cette valise était le seul objet qu'il eût hérité de sa mère. Il y conservait les centaines de lettres de Tokie.

Ichiro courut aussitôt, la valise à la main, chez sa fiancée. Le visage encore marqué par la colère, il poussa la porte branlante et appela d'une voix tonitruante que personne ne lui connaissait : « Où est Toki-chan ? »

La mère de Tokie, sa sœur et l'ami de celle-ci, un certain M. Sugiura, accoururent. Sans même les regarder, Kawamoto entra dans la pièce suivante. Tokie, pâle comme une morte, ne leva pas les yeux de l'ouvrage de couture sur lequel elle travaillait.

Ichiro posa la valise, en souleva brutalement le couvercle et lança d'une voix cassée par la fureur : « Tiens, regarde un peu ! Regarde bien ce que tu as fait, tu n'as pas su chercher comme il faut. Tu as profondément blessé A. Tu l'as jeté hors de la bonne voie, au moment même où il com-

mençait à retrouver son équilibre. Te rappelles-tu ce que nous nous étions proposé ? Nous voulions aider nos frères en leur rendant secrètement d'humbles services. Et voilà que tu les abandonnes. Et moi avec.

— Tout le monde a le droit de se tromper. Vous devez lui pardonner », essayèrent de plaider la mère de Tokie et M. Sugiura.

Mais Ichiro Kawamoto refusait de se calmer. Quand il évoque cette scène, la bouilloire est la première chose qui lui vient à l'esprit.

« Elle était posée sur le fourneau, remplie d'eau à ras bord. J'ai sorti de la valise les lettres de Tokie, j'ai dénoué les rubans qui attachaient les différents paquets classés par ordre chronologique, et je me suis mis à les déchirer. Je les ai jetées dans le feu en les glissant une par une sous la bouilloire. Je ne croyais pas que Toki-chan m'eût écrit un si grand nombre de lettres. Debout à côté de moi, elle me regardait faire, comme frappée de stupeur, incapable de prononcer une parole. « Je veux l'oublier, l'oublier à jamais ! hurlai-je. Et « pas une seule de ces lettres n'y échappera... » En cinq minutes, l'affaire fut réglée. L'eau s'était mise à bouillir furieusement. « Maintenant, adieu ! » Je quittai la maison, la petite valise vide au poing tandis que la bouilloire ronronnait derrière moi... »

En regagnant sa chambre, Kawamoto surprit de violents éclats de voix provenant d'un logement du deuxième étage, où vivait un ménage sans enfant. Les locataires se plaignaient auprès des propriétaires : on avait forcé pendant leur absence la porte de leur appartement. Pareille chose ne s'était jamais produite dans la maison avant l'arrivée de A.

Alors seulement Kawamoto commença d'éprouver des doutes à l'égard de son hôte et lorsque Tokie se présenta chez lui, quelques jours plus tard, pour s'excuser, il lui pardonna aussitôt. Au bout de plusieurs semaines, alors qu'ils étaient déjà partis en abandonnant leur chambre à A., Ichiro et Tokie virent leurs soupçons confirmés sans doute possible. Quelqu'un s'était présenté chez différentes personnes à qui Kawamoto avait coutume de rendre ses « humbles services », leur deman-

dant de l'argent et des vivres pour les apporter soi-disant au pauvre Ichiro subitement tombé malade. Toutes les descriptions de l'escroc désignaient clairement A.

Ce dernier avait d'ailleurs récolté un riche butin : les obligés de Kawamoto avaient été heureux de pouvoir enfin remercier de cette façon leur généreux ami.

Malgré la déception que leur avait causée leur premier pupille, Ichiro et Tokie accueillirent d'autres jeunes gens dans le petit appartement qu'ils occupaient maintenant dans le quartier Sendamachi. Tous leurs biens, ils les partageaient avec leurs protégés. Ils avaient mis à la disposition de ceux-ci la chambre recouverte de nattes de paille ; eux-mêmes dormaient à même le sol dans les courants d'air de la cuisine. Ils finirent par avoir un si grand nombre de pensionnaires qu'Ichiro se vit contraint d'installer devant la porte une grande boîte aux lettres portant le nom de tous les habitants de la maisonnée.

Ils trouvaient joie et satisfaction auprès de certains de leurs « enfants ». C., par exemple, qui les divertissait par son talent de parodiste — son grand succès était l'imitation d'une joueuse de *samisen* (guitare japonaise) — ou bien la petite Mlle Yamada, tellement heureuse que son frère Goro, devenu presque sourd depuis le *pikadon*, lui ai fait quitter l'orphelinat pour l'amener avec lui dans cette « famille » un peu étrange. Ledit Goro, cependant, estimait qu'il n'avait pas eu de chance dans le choix de ses parents adoptifs. « Donnez-moi du riz ! » grognait-il chaque fois qu'on lui présentait sa bouillie de blé, c'est-à-dire matin et soir. « J'ai déjà assez avalé de cette saleté à l'orphelinat. Je voudrais bien recommencer une bonne fois à manger le « mets d'argent [1] ! »

Ce ne fut pas seulement dans le cercle étroit de ses protégés qu'Ichiro Kawamoto connut des désillusions. Dans son travail au service du mouvement antiatomique, il se heurtait aux intrigues et à l'envie, à la vanité, à l'ingratitude. Servir d'intermédiaire entre les différents groupes de « victimes

1. Expression japonaise désignant le riz.

atomiques » devenait souvent une entreprise désespérée, car les amis de la paix se déchiraient entre eux avec une fureur qui n'avait rien de pacifique.

Ichiro se demandait parfois si les efforts accomplis pour lutter contre les expériences atomiques n'étaient pas absolument vains. Pétitions contre les essais atomiques, manifestations contre la remilitarisation du Japon..., tout cela avait-il un sens ? Les gouvernements en étaient-ils le moins du monde impressionnés ? Rien ne permettait de le croire en ces années 1954 à 1956.

Pourtant, on avait posé à Hiroshima la première pierre du nouvel hôpital réservé aux atomisés (pas un seul *hibakusha* n'avait d'ailleurs été invité à la cérémonie), on disait que la Diète adopterait dans les années à venir une loi aux termes de laquelle on garantirait des soins gratuits aux victimes des radiations. Se battre pour une juste cause n'était donc pas inutile. Le jour viendrait où les sourds eux-mêmes se mettraient à entendre. Le tout était de ne pas céder au découragement.

Quand Ichiro, avec Tokie pour toute aide, avait écrit des lettres jusqu'à une heure avancée de la nuit, peint des affiches, ou participé à l'un des congrès qui se tenaient de plus en plus nombreux à Hiroshima, suivis d'interminables débats, quand il avait accompagné une manifestation, pris la parole devant des enfants et des femmes, des journaliers et des mendiants, alors, épuisé, il contemplait sa petite poupée Dharma, et la vue du jouet le réconfortait. C'était une sorte de bilboquet laqué de rouge comme on en trouve dans de nombreuses maisons japonaises. Un jour de l'été 1955, à l'époque de la grande pétition contre les expériences atomiques, Ichiro était allé voir dans leurs loges les membres d'une troupe de lutteurs de *sumo* célèbres, qui se produisaient à Hiroshima pour recueillir des signatures. Alors l'étoile de la troupe, l'énorme et brave Tochinishiki, lui avait donné cette poupée et, comme le veut la coutume, il avait noté à la place de l'œil droit, laissée vide à cette intention, son plus profond désir : « Qu'enfin vienne le règne de la paix ! »

« *Nana-korobi-ya-oki.* Si tu es jeté sept fois à terre, tu te

relèvera huit fois, dit-on à propos des poupées Dharma. « Je ne possède plus ce jouet aujourd'hui, m'a raconté Kawamoto ; un enfant, un jour, m'a demandé de le lui donner. Mais il est devenu mon modèle et je me suis fait ce serment : « Quoi qu'ils puissent entreprendre contre nous, je rebon-« dirai sur mes pieds autant de fois qu'ils m'auront fait tou-« cher le sol. »

Il arrivait bien souvent que, parmi les amis ou les pupilles d'Ichiro et de Tokie, un « atomisé » succombât des années après le *pikadon* des suites de la maladie de la radio-activité. Les deux jeunes gens souffraient chaque fois comme de la perte d'un proche parent. Mais aucun décès ne les émut autant que celui de Sadako Sasaki, une enfant de douze ans, fille d'un coiffeur dont la boutique était voisine du foyer de l' « Association chrétienne de jeunes gens », qu'Ichiro fréquentait jadis. Il connaissait la petite depuis son enfance.

Selon une vieille croyance japonaise, un malade condamné qui réussit à fabriquer mille grues en papier, se trouvera hors de danger. Lorsque sa leucémie s'était aggravée, Sadako s'était mise vaillamment à la tâche et l'on vit bientôt s'élever au-dessus de son lit d'hôpital une sorte de baldaquin fait de minces cordons à l'extrémité desquels se balançaient de petites grues. Mais lorsque la patiente en fut à son six centième oiseau de papier, ses forces commencèrent de décliner et, après le six cent quarante-quatrième, elle dut abandonner. Ses dernières paroles furent : « Je vous en prie, papa, maman, ne pleurez pas. »

Cette mort fut ressentie de façon particulièrement vive à Hiroshima où, la veille déjà, le 24 octobre 1955, un autre « enfant atomique », un garçon de quinze ans, nommé Norie Hirota, avait succombé à la même maladie. Que des adultes meurent si tardivement des suites du bombardement atomique était déjà très dur, mais que des enfants dussent payer, eux aussi, chacun voyait là un coup du sort encore plus injuste et cruel.

Après la mort de son amie Sadako Sasaki, il vint à Kawamoto l'idée que les jeunes devraient faire appel à tous les pères, à toutes les mères du monde en leur demandant de

participer à l'érection d'une statue spécialement dédiée aux enfants victimes de la bombe atomique. Ce projet entraîna très vite l'assentiment du pays tout entier. Les écoliers et écolières du Japon donnèrent un peu de leur argent de poche et l'on parvint à réunir rapidement une somme importante. Mais Kawamoto se vit bientôt retirer la direction de cette entreprise au profit des instituteurs. Il n'en continua pas moins à travailler sans amertume dans ce « Mouvement des mille grues » dont il avait été le promoteur et qui, dépassant bientôt son but originel, devint un groupement de la lutte de la jeunesse en faveur de la paix.

Mais leur activité avait valu à Ichiro et à Tokie une réputation qui avait franchi le cercle des « survivants » et c'est ainsi qu'ils reçurent un jour dans la misérable baraque où ils s'étaient installés depuis peu, non loin de la coupole atomique, une visite inattendue.

« C'était, je crois, à la fin de février ou au début de mars 1956, raconte Kawamoto. Nous vîmes arriver chez nous, sans qu'il se fût annoncé, un homme de trente-cinq ans, trapu, avec de grands yeux ronds et le teint sombre, qui, je m'en aperçus très vite, devait connaître beaucoup de mes amis. « *Asaguro-shi* » (Monsieur Peau Sombre), comme nous l'appelâmes, faisait preuve d'une extrême affabilité ; il essaya même de nous montrer, usant de toutes les flagorneries possibles, qu'il nous voulait le plus grand bien.

« Je finis par lui poser carrément la question : « Qu'atten-
« dez-vous de nous ?

« — Je voudrais savoir en quoi consiste exactement ce
« Mouvement de la paix.

« — Qui êtes-vous et qui vous envoie ? »

« Il indiqua un nom quelconque, nous assura encore une fois qu'il souhaitait être notre ami, et s'en fut en nous laissant une petite boîte de chocolats.

« Quatre jours plus tard, il réapparut. Cette fois, il parla sans détours : « J'appartiens à la police et on m'a dit que
« vous étiez un partisan enthousiaste du Mouvement de la
« paix. Voulez-vous me parler un peu de cela ?

« — Pourquoi me questionnez-vous ? Vous savez certaine-
« ment déjà beaucoup de choses à ce sujet.

« — Non, en réalité, je ne sais presque rien.

« — Alors, vous n'avez qu'à prendre part à nos activités ;
« après tout, la bombe atomique a fait aussi beaucoup de vic-
« times parmi les policiers. »

« En s'en allant, il essaya de nous laisser une nouvelle boîte de chocolats. Mais nous refusâmes de l'accepter.

« A dater de ce moment, il revint très souvent chez nous. Il faisait la chattemite, parlait le dialecte d'Hiroshima et cherchait toujours à emporter les tracts et les brochures qui lui tombaient sous les yeux.

« — Je vous en prie, donnez-moi celle-là, disait-il.

« — Mais elles seront distribuées au public ! »

« Nous pensions, Toki-chan et moi, qu'il voulait montrer ces documents à ses supérieurs en témoignage du « travail » qu'il effectuait chez nous. Il essaya d'apprendre de nous les noms des responsables du Conseil contre les bombes A et H et ceux du Syndicat des instituteurs ; il cherchait aussi à apprendre de quoi nous parlions au cours de nos réunions, qui avait mené la discussion. Mais il ne put rien obtenir. Un beau jour, enfin, il dévoila ses batteries : Nous avions vraiment une existence difficile, nous dit-il, et il désirait faire quelque chose pour nous. Que penserions-nous d'une situation assurée ? Il nous donnerait des recommandations. Par exemple, pour le Service de l'Education de la préfecture ou tout autre bureau officiel...

« Mais ces propositions ne nous intéressaient pas le moins du monde !

« Dès qu'il arrivait devant la porte, il murmurait toujours d'une voix feutrée : « *Gomen kudasei ?* (Puis-je entrer ?) » et à notre question : « Qui est là ? », il répondait, déjà dans la pièce, sur un timbre sonore : « C'est moi ! » Il se conduisait exactement comme s'il avait partie liée avec nous.

« Je me disais que les communistes et nos amis du Mouvement de la paix allaient penser que j'étais un mouchard. « Monsieur Peau sombre » devait supposer que j'étais un membre important du Parti.

« A cette idée, Tokie et moi ne pouvions nous empêcher de rire. Je n'ai jamais milité au Parti ni au Mouvement de la paix. Voilà ce que personne ne veut comprendre. »

Jusqu'au début de 1957, on recueillit dans le monde entier un nombre incalculable de signatures au bas de pétitions exigeant l'arrêt des essais atomiques. Rien qu'au Japon, le chiffre des protestataires atteignit 33 millions et ils étaient particulièrement nombreux dans la région d'Hiroshima. Un million d'hommes et de femmes de toutes les tendances, de la droite à la gauche, qui n'étaient presque jamais tombés d'accord jusqu'ici, avaient pris position contre les expériences. Sur ce point, plus d'oppositions partisanes : on savait à Hiroshima, mieux que nulle part ailleurs sur la terre, ce que la guerre atomique signifie.

Les jours de mauvais temps, les journaux communiquaient régulièrement le taux de radio-activité des précipitations et recommandaient instamment à la population de s'abstenir de boire de l'eau de pluie. On ne sortait presque plus tête nue quand il pleuvait, à cause des bruits, uniquement fondés d'ailleurs sur le souvenir du *pikadon*, selon lesquels la « pluie radio-active » faisait tomber les cheveux. On n'osait plus manger de riz qu'en petites quantités, car des savants japonais avaient découvert que la dose de strontium 90, générateur du cancer des os, contenu dans cette céréale dépassait de beaucoup la normale.

Lorsque, au début de 1957, les Anglais annoncèrent qu'ils voulaient à leur tour essayer leur bombe à hydrogène dans l'océan Pacifique, une nouvelle vague de protestations souleva le Japon. Les « pro-Américains » s'étaient abstenus de prendre part aux manifestations contre les expériences américaines ; les communistes et leurs sympathisants avaient gardé un silence embarrassé devant les déclarations dirigées contre les essais en Russie soviétique ; mais voilà que se présentait un troisième larron contre lequel chacun pouvait donner de la voix : la Grande-Bretagne.

Comme les pétitions, les défilés de masse et les rassemblements de grévistes devant les légations étrangères n'avaient

fait jusqu'ici aucune impression sur les grandes puissances, l'idée se fit jour d'envoyer un « bateau de protestation » japonais croiser dans la zone interdite qui devait être le théâtre de l'expérience britannique. Cette initiative rencontra aussitôt le plus vif écho.

Les porte-parole du gouvernement critiquèrent le caractère par trop « extrême » de ce projet, surtout après que les Anglais eurent déclaré que la présence d'un « intrus » dans l'aire réservée n'affecterait pas leur programme, mais, dans l'opinion japonaise, l'approbation fut générale.

Depuis l'instant où cette suggestion avait été émise, Kawamoto s'était mis à vivre comme un somnambule. Ses camarades, sur le chantier, s'aperçurent qu'il avait la tête ailleurs et Ichiro leur ayant raconté qu'il allait enfin se marier à Pâques, ils se mirent à le taquiner sur ses amours.

Or les préoccupations du jeune homme n'avaient rien de romantique : « Je pensais que beaucoup de gens avaient dû faire acte de candidature pour participer à la croisière de protestation. Comment avouer à Toki-chan que j'envisageais de me porter volontaire ? Comment réagirait-elle à cette nouvelle ? Et que diraient tous nos amis que nous avions déjà invités à notre mariage ? »

Ce soir-là, Kawamoto mit la conversation sur ce sujet et exposa à Toki-chan les arguments pour ou contre l'envoi du bateau de protestation. Mais il n'osait pas encore lui confier son projet de se rendre dans la zone dangereuse.

« Je ne pouvais plus soutenir son regard, a-t-il noté dans son journal. Elle allait sans nul doute me considérer comme un compagnon indigne de confiance. D'abord, j'avais repoussé la date de notre mariage sous prétexte que nous devions nous occuper des enfants orphelins ; ensuite, j'avais invoqué des « raisons financières » ; et à présent que nous avions décidé de nous marier malgré tout, je voulais participer à cette manifestation. »

Mais Tokie semblait avoir deviné depuis longtemps où Ichiro voulait en venir.

Elle posa le journal qu'elle était en train de lire : « Ichiro-

san, demanda-t-elle, que ferais-tu maintenant si tu n'avais pas à te soucier de moi ?

— Eh bien... je crois... en toute sincérité... depuis aujourd'hui, je pense aussi à y aller moi-même.

— Il y a longtemps que tu y songes...

— Oui... bien sûr... naturellement, bégaya-t-il. Tokie, je veux y aller seul. Je t'en prie, oublie-moi. Je ne suis qu'un fou incorrigible...

— Ah ! ah ! c'est pour cela que tu m'en parles enfin ce soir. Pour m'annoncer que tu veux y aller seul ?

— ... Oui.

— Et moi, que deviendrai-je ?

— Tu épouseras quelqu'un qui prendra mieux soin de toi. »

Tokie baissa la tête. « Je voyais, dans la faible lumière, ses yeux étinceler, raconte Kawamoto. Puis au bout de deux ou trois minutes de silence, elle murmura : « Pourquoi ne pas « nous inscrire tous les deux ?

« — Ce serait absurde ! Je suis seul au monde. Mais toi, tu as une mère et une sœur...

« — Tu ne m'aimes pas réellement. Ma mère et ma sœur « seraient capables de comprendre. Je t'en prie, laisse-moi « m'inscrire aussi.

« — Non, non, tu ne peux pas. Et tu ne le dois pas. Toki- « chan, c'est autre chose que pendant la guerre. Tu ne sais « pas ce qui nous attend là-bas...

« — Mais si... je le sais. J'étais à Hiroshima en 1945. Et « j'ai grandi à Hiroshima, au cas où tu l'aurais oublié. »

Les rats menaient grand tapage autour des jeunes gens et la lampe projetait une lumière tremblante sur les murs.

Tokie montra du doigt le journal où l'on pouvait lire qu'Eiichi Iwata, écrivain de cinquante et un ans, s'était inscrit comme volontaire en déclarant : « Je n'agis pas ainsi dans un esprit guerrier, vindicatif, ni parce que je pourrais être communiste, mais en tant qu'individu au service de la paix. »

« Tu vois, dit Tokie, même des gens qui ont seulement entendu parler d'Hiroshima s'inscrivent. Et moi qui ai perdu mon propre père à cause de la bombe, je devrais rester tran-

quillement ici ? Je suis la fille d'une victime atomique. Et comme chrétienne aussi, je ne peux agir autrement. »

« Alors, tout à coup, j'ai cédé, poursuit Kawamoto : « Bon ! « Nous allons remplir la feuille d'inscription. Pose ta main « ici. » J'ai fait mine de frapper de toutes mes forces sa main étendue sur la feuille de papier. Elle la retira vivement.

« — Tu vois ! On essaie instinctivement d'échapper à la « douleur. Nous serons peut-être arrosés d'eau en ébullition, « recouverts de sable en fusion. Le bateau risque de cha- « virer... As-tu toujours envie de te porter volontaire ? »

Tokie se tut. Cela dura une interminable minute. Puis elle dit d'un ton résolu : « Oui, j'y tiens absolument. Et il ne s'agit pas de simple obstination. Ce projet peut paraître insensé. Mais que pouvons-nous faire d'autre ? Si seulement tous les gens, dans le reste du monde, arrivaient à comprendre que nous ne sommes pas des fous ! En temps de guerre, l'holocauste des victimes... on trouve cela tout naturel. Mais quand il s'agit d'accomplir un acte extraordinaire pour éviter la guerre, alors, ils ont tous aussitôt peur de paraître ridicules, peur qu'on les accuse de fanatisme. Ah ! ces âmes sensibles ! S'ils acceptaient seulement de prendre aujourd'hui sur eux la millième partie du danger qui les menace demain... »

Épilogue. Notre Hiroshima

Elles ont aujourd'hui des doubles vitres, les fenêtres du deuxième étage de l'hôpital des Postes d'où, le 8 août 1945, le docteur Hachiya avait pu, par-dessus la ville rasée, porter son regard jusqu'à la côte. Partout, l'œil rencontre maintenant des murs, des façades toutes neuves... Çà et là, quelques maigres arbustes, un ciel découpé par des fils métalliques. Le décor tient, la ville est reconstruite.

Sur ce « lieu de souffrance », le prix des terrains monte d'année en année. La spéculation bat son plein et dans la *City*, on démolit nombre de bâtisses érigées « après la bombe » pour construire à leur place des buildings de quatre étages : le terrain est trop cher pour qu'on y entretienne des maisons basses.

A Kamiyacho où le professeur Nagaoka, dans la grande solitude du désert atomique, au lendemain de « ce jour-là », faisait rôtir des patates sur un brasero, on a installé la grande gare routière qui voit un trafic quotidien de plus de huit cents autobus. Du matin au soir, des milliers de chaussures et de socques de bois, bousculées à droite et à gauche par la foule, piétinent la large avenue. On est pressé, à Hiroshima. Les sept cents taxis lui donnent un rythme de grande ville ; la circulation routière a triplé depuis 1954.

Voici quel est, quatorze ans après la catastrophe, le bilan dressé par le *Chugoku Shimbun :* « Il y a maintenant à Hiroshima plus de maisons qu'avant le *pikadon :* 76 300, jadis,

contre 90 000 aujourd'hui. Notre population a déjà surpassé le chiffre des années de guerre. Depuis 1956, les revenus de nos concitoyens sont tellement au-dessus de la moyenne, qu'il y a proportionnellement à Hiroshima plus de machines à laver et de récepteurs de télévision que dans tout le reste du Japon... »

Qu'ils sont contents d'eux-mêmes ! Et comme ils sont fiers que leur nouvelle Hiroshima ait un tracé de rues plus vaste et plus aéré que les autres grandes villes du pays ! Ils font valoir bien haut également leurs jardins publics. Il paraît que la surface de verdure par tête d'habitant est cinq fois plus grande à Hiroshima qu'à Tokyo. Mais ce que les statistiques ne disent pas, c'est que ces espaces verts, faute de soins, ressemblent le plus souvent à de vastes décharges publiques et que les rues tant vantées sont semées de fondrières.

Ils sont quand même achevés, les halls d'exposition, gris et froids, du parc de la Paix, et pourtant que d'années d'interruption à cause du manque de crédits ! Au « Musée de l'Atome », longue cage de verre montée sur de minces échasses, le professeur Nagaoka, directeur dignement installé, veille sur l'horreur conservée en vitrines. Des lambeaux de vêtements, par exemple, qui portent les traces de l'incendie y sont gardés comme des reliques d'un sépulcre royal égyptien. Tout à côté, on expose en permanence des échantillons mornes de l'industrie régionale du caoutchouc, des conserves, des textiles, des insecticides, du bois. Et pourtant, aujourd'hui comme jadis, ce sont trois grandes entreprises qui déterminent économiquement le visage d'Hiroshima : les chantiers Mitsubishi, la fabrique de camionnettes « Toyo Kogyo » et les « Aciéries nippones ». Le *Japan Times* du 6 août 1958 écrit, dans un reportage sur ces trois firmes, qu'elles ont « rénové complètement leurs installations, et se sont adaptées à leur fabrication essentielle : les armes. Ces usines modifient les pièces d'artillerie américaines pour les mettre à la taille des soldats japonais. La production mensuelle des canons transformés à Hiroshima occupe au Japon la deuxième place... »

De nombreux habitants d'Hiroshima peuvent dire aujourd'hui qu'ils ont les « poches gonflées » d'argent récemment gagné. Les grands projecteurs s'allument presque chaque soir, au-dessus du nouveau stade de base-ball et en « soirée » il ne reste généralement plus une place libre dans les tribunes. Hiroshima possède maintenant cinquante et un cinémas, et se classe deuxième ville du Japon au point de vue de la « densité cinématographique ».

Quelques-uns des plus actifs promoteurs de la nouvelle Hiroshima se demandent aujourd'hui : Pourquoi ne pas tirer un trait définitif sur le passé, pourquoi ne pas oublier complètement « ce jour-là » ? Ils voudraient abattre le squelette nu de la coupole atomique, symbole du *pikadon* (pas encore classé monument historique), pensant supprimer ainsi toute image du désespoir aux regards des jeunes citoyens pleins d'ambition et d'optimisme.

Mais, à Hiroshima, même cette « destruction de la destruction » n'apaiserait pas les cœurs. Partout ailleurs dans le monde, il est probable que les hommes peuvent déjà faire de la dernière guerre un morceau d'histoire, et, ainsi envisager même la possibilité d'un nouveau conflit. Mais à Hiroshima, le passé n'est pas mort ; à Hiroshima, le passé renaît toutes les fois qu'un atomisé voit se réveiller ses souffrances après un délai de grâce de plusieurs années.

Si Hiroshima est une exhortation à la paix, ce n'est pas parce qu'elle colle partout le mot *heiwa* (paix) comme une étiquette-réclame, mais parce qu'elle suggère ce que pourrait être l'après-guerre atomique. La terre n'offrirait pas le visage d'un désert irrémédiablement mort, mais celui d'un seul et gigantesque hôpital, un univers de malades et d'estropiés. Des dizaines, des centaines d'années après la fin de la guerre, les survivants succomberaient aux conséquences d'un conflit dont eux-mêmes, et à plus forte raison leurs descendants, auraient depuis longtemps sans doute oublié les causes.

Les monuments commémoratifs d'Hiroshima, ce ne sont pas les constructions officielles, mais bien les survivants qui portent gravé dans leur chair et dans leur sang le souvenir brûlant de « ce jour-là ». Ce sont eux les premières victimes

de cette guerre qui ne ressemble pas aux autres, une guerre que ne saurait terminer aucun traité d'armistice, une « guerre éternelle » ; elle dépasse largement son présent ; elle entraîne l'avenir dans le cercle inéluctable de la destruction.

On ne peut passer quelque temps à Hiroshima sans subir l'irrésistible envoûtement des ruines. Derrière les façades éclatantes de blancheur des buildings modernes surgit alors comme un pitoyable enchevêtrement de poutrelles tordues. Les vives lumières du néon s'obscurcissent et il n'y a plus que des éclats de verre et des débris de fil de fer. Les jeunes arbres se dessèchent. Un tapis de décombres et de cendre s'abat sur les larges avenues. Et, de la « nouvelle Hiroshima », monte une plainte sourde, un râle d'agonie que l'ivresse ni l'orgueil de la résurrection ne parviennent à étouffer.

Il n'est presque pas de jours où les journaux ne parlent de « tragédies atomiques ». La plupart, il est vrai, suivent un cours déjà trop bien connu, hélas ! et retiennent à peine l'attention. Mais il existe aussi des cas qui ébranlent les plus indifférents. Tel le drame de cet écolier de treize ans, Kenji Kajiyama. Le 7 août 1945, le lendemain de la catastrophe, sa mère quittait l'île de Toyoshima, célèbre par ses oranges et sa beauté paradisiaque : elle venait rechercher à Hiroshima l'une de ses tantes. En fouillant les décombres, elle reçut une dose de radio-activité, peu élevée certes mais qui devait être fatale à l'enfant qu'elle portait depuis cinq mois. A sa naissance pourtant Kenji était un enfant normal et bien-portant ; c'est à treize ans seulement qu'il mourut, victime de la bombe qui avait éclaté avant qu'il ne vît le jour.

On s'est aperçu que le nombre des personnes atteintes par la radio-activité, alors qu'elles n'étaient venues à Hiroshima qu'après le bombardement, s'était particulièrement accru au cours des derniers mois. Mais ces effets à retardement ne sont pas les seules énigmes que la bombe pose chaque jour aux médecins japonais. Dans une assemblée de spécialistes tenue à Hiroshima vers la mi-juin 1959, pour étudier les conséquences de l'irradiation affectant le corps entier, le docteur

Masanori Nakaizumi, de l'université de Tokyo, déclara que les survivants devaient s'attendre à subir une kyrielle de « maladies non encore déterminées » ; que le nombre des tumeurs en particulier, bénignes et malignes, avait fait un bond prodigieux chez les irradiés et que, de plus, une foule de séquelles radio-actives commençaient seulement à apparaître, attaquant les fonctions cérébrales, le cœur, les organes de la respiration et de la circulation, en se manifestant par un vieillissement physique ou intellectuel précoce. Le docteur Genaku Oho, un médecin exerçant depuis 1938 à Hiroshima, et qui consacra presque toute sa fortune personnelle à la recherche des conséquences biologiques du bombardement atomique, soumit au congrès une abondante documentation statistique. Il avait examiné avec l'aide d'étudiants tous les cas de cancers mortels depuis 1951 et il concluait que le nombre des victimes de cette maladie était considérablement plus élevé à Hiroshima que dans le reste du Japon [1].

Malgré cette augmentation du nombre des irradiés, 23 000 victimes seulement, c'est-à-dire — à la surprise générale — pas même un tiers des malades, ont eu recours au traitement gratuit qui leur était offert depuis 1957 (ce chiffre a été retenu un an après l'entrée en vigueur de ladite loi). Comment expliquer ce fait ? Le docteur Kubo, psychologue de l'université d'Hiroshima, interrogea quelques centaines de malades et il comprit que si la plupart des irradiés ne se présentaient pas aux examens, c'est qu'ils étaient persuadés qu'on ne pouvait rien pour les soulager. Pourquoi perdraient-ils leur temps en vains traitements ? Pour beaucoup un motif économique intervenait en plus : ils ne pouvaient se permettre de passer des journées entières en observation dans une clinique, alors que leur famille n'avait pas de quoi vivre. Voilà pourquoi ceux qui auraient dû être soignés d'urgence ne venaient pas aux consultations.

1. A Hiroshima, entre 1951 et 1958, 109,2 hommes et 89,6 femmes sur 100 000 sont morts du cancer, tandis qu'on note dans le reste du Japon un taux de mortalité ne dépassant pas 90,9 pour les hommes et 77,2 pour les femmes.

Là encore, ce sont des particuliers qui, plus sensibles à l'impératif de la charité qu'à celui de la loi, ont apporté leur aide et contraint par leur exemple les autorités à essayer de résoudre la situation économique des « parias atomiques ». Il y a déjà actuellement à Hiroshima plus d'une douzaine d'œuvres de secours différentes pour les irradiés et leurs familles. Mais ces organisations ont toutes une telle peur des resquilleurs qu'elles oublient leur mission charitable ; elles se contentent de semer tant d'obstacles sur le chemin qui mène vers elles que les malades renoncent dès l'abord à solliciter la moindre aide pécuniaire.

Personne n'a pu s'attaquer encore au cœur du problème parce que, en dépit de toute prospérité, on ne dispose pas des moyens financiers nécessaires pour sortir les malades atomiques de leurs *slums* et les installer dans des quartiers d'habitation modernes et salubres.

C'est dans un de ces îlots de *barakku* délabrés que vivent aujourd'hui Ichiro et Tokie. Le bateau sur lequel ils voulaient s'embarquer tous deux en 1952 pour les îles Christmas, afin de protester contre les expériences atomiques, n'a pas pris la mer : les dirigeants du mouvement japonais antiatomique ont refusé à la dernière minute d'exposer leurs partisans à la mort.

Ichiro Kawamoto et Tokie Uematsu se sont donc mariés comme ils l'avaient prévu le dimanche de Pâques 1957. Ce fut, me racontèrent-ils, une belle cérémonie à laquelle assistèrent de nombreux amis du fiancé, lequel apparut dans ses vieilles chaussures de gymnastique blanches.

« Lorsque nous fûmes seuls, raconte Kawamoto, j'ai pris la main de Tokie et nous avons renouvelé notre serment de ne pas avoir d'enfants. C'est un renoncement difficile, mais nécessaire. »

Aider ceux que la société ne peut ou ne veut pas secourir, telle est aujourd'hui encore la préoccupation constante d'Ichiro et de Tokie. « Nous avons acquis la conviction, dit Tokie, que la barbarie commence le jour où l'on se met à mépriser ou négliger l'individu. Les armes atomiques sont le résultat final de cette indifférence générale envers tous les

individus, ces individus dont chacun pourtant est unique et irremplaçable. Notre devoir est de nous opposer de toutes nos forces à la bombe. Mais cela ne suffit pas. Nous voulons essayer d'améliorer, avec le temps, les rapports des hommes entre eux. Sans le *pikadon*, je ne serais devenue qu'un banal professeur de danse, et je n'aurais probablement jamais compris combien nous sommes tous solidaires les uns des autres. »

Depuis quelque temps, Kazuo M. faisait aussi partie des protégés, des « enfants » d'Ichiro et de Tokie. Par l'intermédiaire de mon collaborateur Kaoru Ogura, Kawamoto avait jeté un coup d'œil sur ma correspondance avec le meurtrier. Sans même rien nous en dire, il avait aussitôt commencé à s'occuper de cette victime atomique peu ordinaire. Il écrivit au solitaire, alla le voir en prison en compagnie d'Ogura et lui apporta de la lecture. Qui plus est, il s'occupe aujourd'hui de toute la famille M., que les voisins fuient depuis le crime de Kazuo.

J'ai reçu récemment une lettre de Kazuo me disant qu'il avait appris l'écriture Braille, et que s'il devait être gracié un jour, il aimerait travailler dans une imprimerie. Il ajoutait : « Kawamoto-san m'aidera quand je serai sorti d'ici. »

L'homme qui traçait ces lignes est celui qui, en août 1945, déchira son manuel de lecture parce qu'il estimait que les mots ne pouvaient que mentir ! Depuis, c'est grâce au mot écrit qu'il a vu clair en lui-même, puis connu l'amitié et retrouvé enfin le courage de vivre.

Ainsi le travail effectué par l'auteur de ces quelques notes a bien fini par rejaillir sur la vie de ses deux héros. Mais ce n'est pas tout. L'auteur confesse que les efforts qu'il fit pour apprendre à connaître et pour rapporter l'histoire de l'Hiroshima d'après la guerre ont donné à sa propre existence une signification nouvelle.

En arrivant à Hiroshima, j'étais le simple journaliste qui veut faire un bon reportage sur une ville étrangère. Mais à mesure que je découvrais, et que je retraçais l'histoire d'Hiro-

shima, je m'aperçus que je n'étais pas exclu de cette histoire : c'était mon histoire également.

Je suis, moi aussi, un survivant. Si le destin en avait décidé autrement, je serais mort dans un camp de concentration du Troisième Reich. A l'autre bout du monde, à la limite de l'Asie orientale, je suis venu chercher la réponse à la question que m'avait posée ma propre existence :

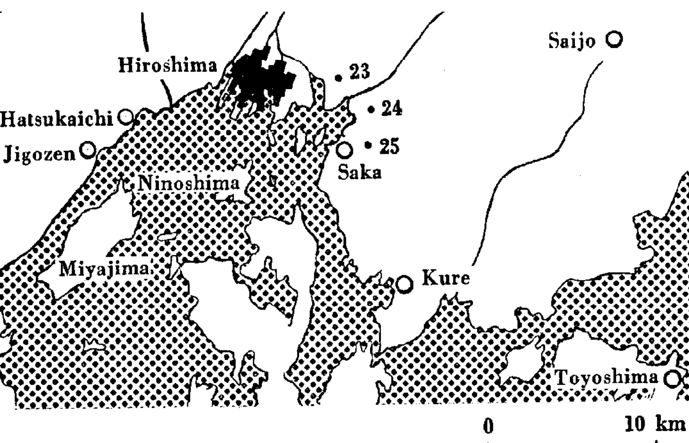
« Qu'avons-nous fait jusqu'à présent, nous, les rescapés de la deuxième guerre mondiale, pour mériter notre salut ? » Pendant des années, pas plus que les autres survivants, je n'ai été capable de m'apercevoir qu'être épargné était un miracle. Mais, aujourd'hui, j'ai vu les victimes de la bombe d'Hiroshima et ce sont elles qui me font pressentir la nouvelle catastrophe qui se prépare à fondre sur nous. Depuis, je sais que c'est à nous, à nous qui « en sommes sortis », qu'il revient d'agir de toute notre force pour que, si nos enfants survivent, ce ne soit pas à la suite d'un autre miracle.

A chacun de trouver sa propre voie dans la lutte pour la préservation de la vie.

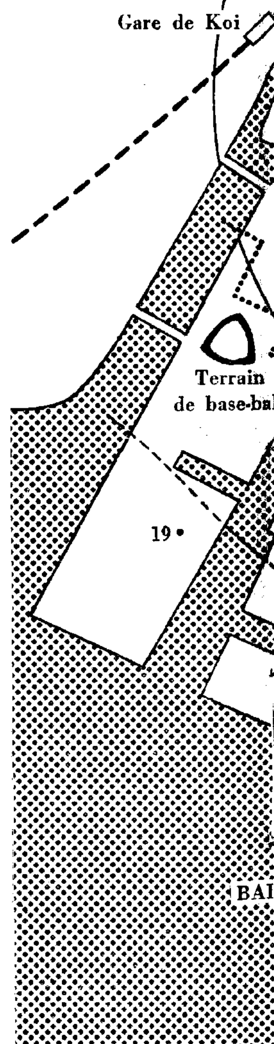
C'est là une mission qui, à l'époque de péril où nous vivons, prime toutes les autres.

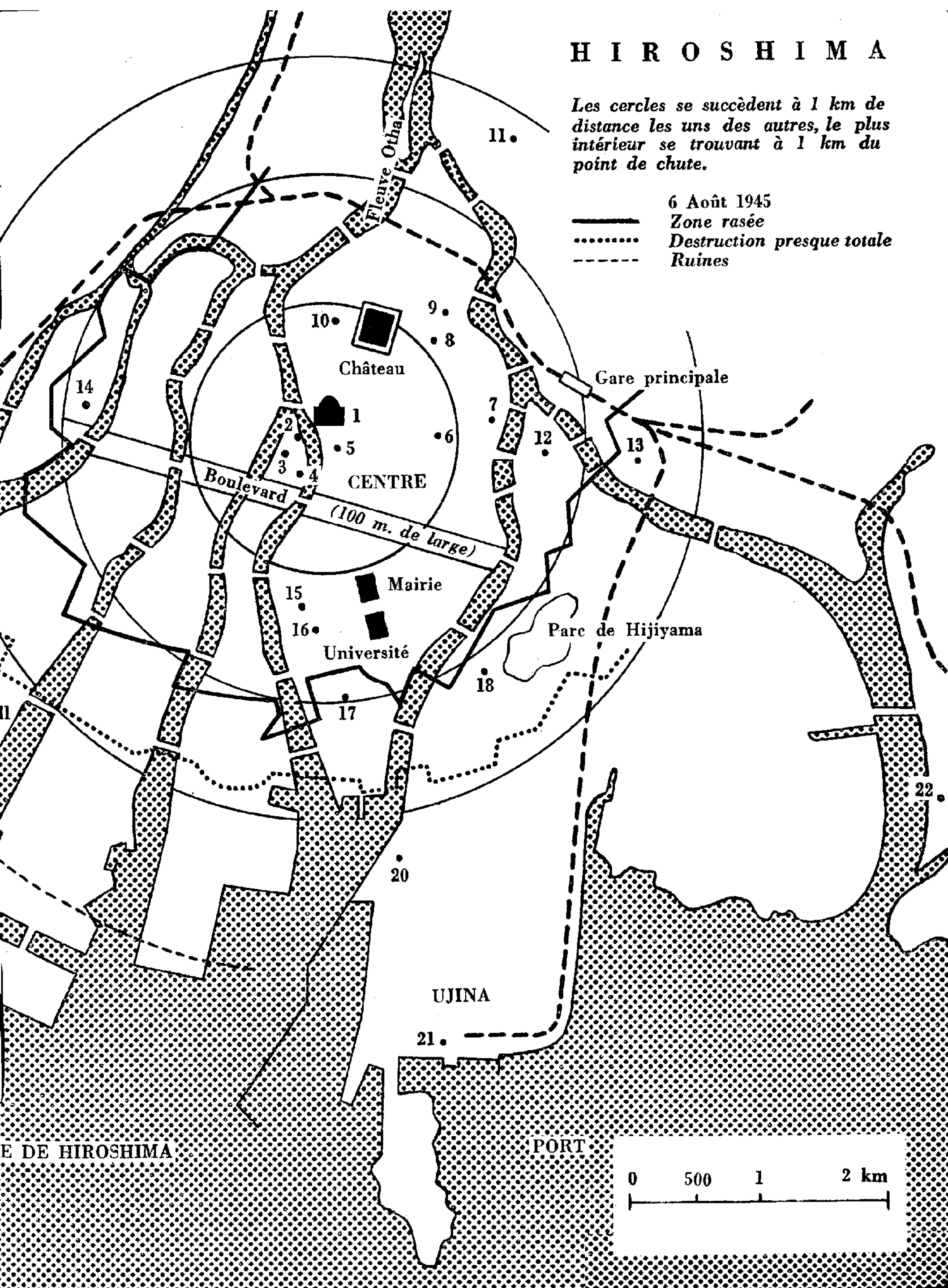
Carte et plan

des principaux lieux cités



1. *La « Coupole Atomique ».*
2. *Monument aux Victimes du 6 août 1945.*
3. *Monument aux Enfants victimes de la Bombe A*
4. *Musée de l'Atome.*
5. *Domicile de Kawamoto et Tokie.*
6. *Bureaux du « Chugoku Shimbun ».*
7. *Le « Château des Tournesols ».*
8. *Palais de Justice.*
9. *Prison municipale.*
10. *Shinsei Gakuen (orphelinat Kamakuri).*
11. *Maisons construites par Floyd Schmoe.*
12. *Domicile de Kazuo M.*
13. *Domicile de Tokie Uematsu.*
14. *Le « ghetto » (barakku) des « Eta ».*
15. *Hôpital de la Croix-Rouge.*
16. *Caisse d'Epargne.*
17. *Premier domicile de Kawamoto et de Tokie.*
18. *Clinique de l'A. B. C. C.*
19. *Chantiers navals de Mitsubishi.*
20. *Maison de convalescence (Fondation Morris).*
21. *« Hall Triomphal » d'Ujina.*
22. *Fabrique de cyclomoteurs Toyo Kogyo.*
23. *Les Aciéries Nippones.*
24. *Caserne alliée de Kaita.*
25. *Centrale électrique de Saka.*




HIROSHIMA
Les cercles se succèdent à 1 km de distance les uns des autres, le plus intérieur se trouvant à 1 km du point de chute.
6 Août 1945
Zone rasée
Destruction presque totale
Ruines
Fleuve Otha
Château
Gare principale
CENTRE
Boulevard
(100 m. de large)
Mairie
Université
Parc de Hijiyama
UJINA
E DE HIROSHIMA
PORT
0
500
1
2 km
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
20
21
22

Personnages principaux

AGAWA, Hiroyuki : écrivain (auteur du roman *l'Héritage du Diable*).
COUSINS, Norman : rédacteur de la revue américaine *Saturday Review of Literature.*
DAZAI : lieutenant de police, chef du service de la Sûreté.
DODGE, Joseph : conseiller économique américain.
FORRESTAL, James : ministre américain de la Défense.
FUJITA, M. : monteur en électricité, ami d'Ichiro Kawamoto.
FUNABASHI : doreur de cadres, ami de la famille M.
HACHIYA, Michihiko (docteur) : directeur de l'hôpital des Postes.
HAMAI, Shinzo : fonctionnaire municipal. Chef de l'Approvisionnement pendant les journées de crise, plus tard maire.
HARA, Tamiki : écrivain, auteur du premier roman sur le *pikadon.*
HERSEY, John : journaliste américain, auteur du célèbre reportage « Hiroshima ».
HIYOSHI, Haruo : reporter-photographe du journal local *Chugoku Shimbun.*
HOLMES, Robert : ancien médecin militaire, directeur de la clinique de l'A.B.C.C.
HONMA, D. : avocat de Kazuo M., commis d'office.
HULL, J. E. : général, Far East Command (Air Force).
IMAHORI, Seiji : historien, professeur à l'université d'Hiroshima.
IWATA, Eiichi : écrivain.

JARVIS, S. A. : major, australien, conseiller à la reconstruction.
KAJIYAMA, Kenji : écolier de treize ans.
KAKIHARA, Seichiro : promoteur de la « Tour du repos des âmes ».
KAKUDA : champion de base-ball.
KAMIKURI : directeur d'orphelinat.
KANO, Sachio : ancien homme-torpille. Plus tard acteur.
KATAOKA : procureur.
KATASHIMA : reporter de l'agence de presse japonaise Domei.
KAWAMOTO, Ichiro : jeune monteur. Plus tard journalier et philanthrope.
KAWASAKI, F. : directeur pédagogique de la prison d'Hiroshima.
KAZUO M. : né en 1931. Professions diverses, plusieurs tentatives de réadaptation, finit par commettre un meurtre.
KIHARA : représentant à la Diète japonaise. Premier maire après le 6 août 1945.
KIKKAWA, Kiyoshi : marchand de souvenirs.
KITAMURA : chef du département de la Santé.
KURIYA : maire avant 1945. Victime du bombardement.
KURIHARA, Sadako : poétesse.
KUSANO (docteur) : médecin.
KUTSUHEI : protecteur des quatre « orphelins atomiques », premier ami véritable de Kawamoto.
KUTSUKEN : quinze ans. Frère de Kutsuhei.
KUSUNOSE : gouverneur de la province d'Hiroshima.
KYOKO : collègue de Kazuo M.
M., SETSUO : père de Kazuo M.
MACMILLAN, Mary : missionnaire méthodiste.
MACNAUGHTON : général, U. S. A.
MARUGUMA : chef de l'entreprise de démolition qui porte son nom.
MASON : colonel commandant une unité spéciale de l'armée américaine.
MATSADA, Shigejiro : directeur de la fabrique Toyo Kogyo.
MATSUMARA : général. Chef d'état-major de la Province.

MATSUMOTO, Takizo : député. A vécu plusieurs années aux U. S. A.

MINDANAO : jeune orphelin, protégé de Kutsuhei.

MINO, Motoji : propriétaire d'une maison de tolérance.

MIYAKE, Jin : hématologue.

MONTGOMERY : lieutenant américain, conseiller à la reconstruction.

MORI, Yoshimaro : jeune professeur de gymnastique.

MORIWAKI, Takashi : accusateur au tribunal.

MULLER, Hermann J. : père de la génétique moderne.

NOYA : peintre, « portraitiste » des malades atomiques.

NAGAOKA, Shogo : professeur de géologie à l'université d'Hiroshima, plus tard directeur du musée de l'Atome.

NAKA, Midori : l'une des plus belles et des plus grandes actrices japonaises.

NAKAIZUMI, Masanori (docteur) : médecin spécialiste des rayons. Université de Tokyo.

NAKAMURA, Totaro : président de la Chambre de Commerce.

NAKANAO, S. (docteur) : sociologue.

NAKASHIMA, Toshio : chef du service de la Reconstruction.

NAKATA : installateur en électricité. Sa maison est le rendez-vous des jeunes dévoyés.

NEEL : lieutenant, savant américain.

NISHINA, Yoshio : célèbre physicien nucléaire japonais.

NITOGURI : président du Conseil municipal.

OGURA, Kaoru : ami de l'auteur et d'Ichiro Kawamoto.

OHASHI, Seishi (docteur) : auteur du premier rapport médical sur la « maladie de la radio-activité » d'Hiroshima.

OHNO, Banboku : promoteur de la loi de reconstruction.

OHO, Gensaku (docteur) : médecin exerçant depuis 1938 à Hiroshima. A étudié les conséquences biologiques du bombardement atomique.

OHTA, Yoko : poétesse.

OKAMOTO : agent de police.

ORAM, Harold : Firme de « Public Relations », aux U. S. A.

REYNOLDS, Earle (docteur) : médecin anthropologue de l'A.B.C.C., à Hiroshima.

ROBERTSON, Walter : chef de la section Extrême-Orient au Département d'Etat.
SASAKI, Sadako : jeune amie d'Ichiro Kawamoto, décédée après plusieurs années de la maladie de la radio-activité.
SCHMOE, Floyd : quaker, professeur de botanique à l'université de Seattle (Etat de Washington).
SHINOHARA : chef de l'approvisionnement en eau.
SHODA, Shinoe : fille d'un grand fabricant d'armes. Auteur d'un journal intime.
SUMIKO : camarade de classe de Kazuo.
TAKESHIMA : médecin.
TAKETANI, Mitsuo (docteur) : médecin et savant.
TAMAGAWA, Chuta : médecin pathologiste, professeur à l'université d'Okayama et à la faculté de médecine de l'université d'Hiroshima.
TAMAI, Yoshiharu : aumônier de prison.
TANGE : architecte et professeur, élève de Le Corbusier.
TANIMOTO, Kioyshi : pasteur protestant.
TOGASHI, Willie : interprète. Ami et compagnon de l'auteur à Hiroshima.
TOGE, Sankichi : poète, centre spirituel des jeunes cercles littéraires.
TSUKUSHIMO (révérend) : professeur de langues.
TSUZUKI, Masao : sans doute le plus éminent spécialiste japonais des rayons.
UEMATSU : père de Tokie, forgeron.
UEMATSU, Tokie : amie et future femme d'Ichiro Kawamoto.
WATANABE, Zan : professeur à l'université d'Hiroshima.
WILLIAMS : homme de liaison entre MacArthur et la représentation nationale japonaise.
YAMAJI : trafiquant du marché noir assassiné par Kazuo M.
YAMAMOTO, Y. : président du Conseil municipal.
YASUJI : meilleur ami de Kazuo M.
YOSHIDA : premier ministre.
YUKIKO : fille du chef des démolisseurs, Maraguma.

Bibliographie [1]

Manuscrits

Journal et souvenirs de Kazuo M.

Journal et souvenirs d'Ichiro Kawamoto.

Journal et souvenirs de Tokie Uematsu.

SHINZO HAMAI : *Genbaku go Ju nen, Shisei Hiwa.* (Dix ans après la bombe A. L'histoire inconnue de la politique municipale.)

SHOGO NAGOAKA : *Haikyo ni tachi* (Sur les ruines).

Comptes rendus sténographiques de l'affaire Kazuo M. (Ministère public d'Hiroshima.)

Journaux et revues

Chugoku Shimbun, 21 août 1945, 6 août 1959 (édition du matin et du soir).

Ayumi, n° 9 : « Radio-activité et mariage », 15 janvier 1958.

Japan Times, 6 août 1958.

1. Comme il existe des bibliographies détaillées concernant les innombrables publications médicales sur le thème des « maladies des rayons à Hiroshima », je renonce à citer ici de tels ouvrages.

Shukan Shincho, 12 août 1957.

Chuo Koron, août 1958, août 1959.

Sekai, avril 1958.

Asahi Shimbun, 1er août 1958.

Asahi Graph (numéro spécial), 17 août 1952.

No more Hiroshimas, Tokyo, 1956-1959.

Life Magazine, 8 avril 1957.

Saturday Review of Literature, septembre 1945-1959.

Rapports et brochures

Rapports semestriels de l'Atomic Bomb Casualty Commission, Hiroshima, 1950-1957.

Y. Scott Matsumoto : *Patient Report in a foreign country,* A.B.C.C., Hiroshima.

Hiroshima shisei yoran (Almanach de la ville d'Hiroshima), 1951-1957.

Hiroshima no heiwa undo (Mouvement de la paix à Hiroshima), 1957.

Lara - a Friend in Need (A report on the activities in Japan of the Licensed Agencies for Relief in Asia), Tokyo, 1953.

Livres

Michihiko Hachiya : *Hiroshima Nikki* (éd. française : *le Journal d'Hiroshima,* Paris, 1956).

Ken Domon : *Hiroshima,* avec 128 pages d'illustrations, Tokyo, 1958.

Seiji IMAHORI : *Gensuibaku jidai* (l'Age des bombes A et H), Hiroshima, 1959.

Chugoku Shimbun 65 nenshi (Histoire de la Presse de Chugoku pendant 65 ans), Hiroshima, 1957.

Tomoe YAMASHIRO et coll. : *Genbaku ni ikite* (Nous avons vécu le bombardement atomique). Anthologie, Hiroshima, 1953.

Sankichi TOGE et coll. : *A-bomb anthology,* Hiroshima, 1952.

Furyo shudan no kenkyu (Etudes sur la jeunesse abandonnée), Hiroshima, 1950.

Genbaku higaï no jisso to higaisha no kurushimi (La situation actuelle des victimes atomiques et leurs souffrances). Publié par le Japan A- and H-Bomb Council, août 1959.

John HERSEY : *Hiroshima,* New York, 1946. (Ed. française, Laffont, Paris, 1947.)

Günther ANDERS : *Der Mann auf der Brücke,* Munich, 1959.

Floyd SCHMOE : *Japanese Journey,* Seattle, 1952.

F. GIGON : *l'Apocalypse de l'atome.* Paris, 1958.

Jean STOETZEL : *Without the Chrysanthenum and the Sword,* Unesco Publication, Londres-Paris, 1955.

R. SWEARINGEN et P. LANGER : *Red Flag over Japan,* Harvard Univ. Press, Cambridge, Mass., 1952.

Hugh BORTON et coll. : *Japan between East and West,* New York, 1957.

R. LAPP : *The voyage of the Lucky Dragon,* New York, 1957.

Table des illustrations

Table des matières

Vivre à Hiroshima

4. *Les survivants* (1952-1957)

Achevé d'imprimer le 24 novembre 1960
sur les presses de l'Imprimerie Wallon à Vichy.
Texte sur papier bouffant Les Ecrins
des Papeteries du Domeynon.
Couverture 3 couleurs sur carte couchée
des Papeteries Marcel Laroche,
d'après clichés des Ets. Guézelle & Renouard.
Les 16 pages hors-texte ont été tirées par
la S. A. D. A. G. à Bellegarde,
sur papier hélio des Papeteries de Savoie.

N° d'édition : 817 — N° d'impression : 626.

Dépôt légal : 4me trimestre 1960.

Imprimé en France.

